This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

5 vol 24/

Loi id. Comptes de
deniers dont sont
tenus N.N. [illegible] pour
[illegible] impressions dans
ce pays

848
Q6
1739
v.1

LE

THÉATRE

DE MONSIEUR

QUINAULT.

TOME PREMIER.

Ce Livre se vend

CHEZ

P. GANDOUIN, Quay des Auguſtins, à la belle Image.

NYON Pere, Quay de Conty, à Sainte Monique.

VALLEYRE, ruë de la Vieille Boucherie, à l'Annonciation.

HUART, ruë Saint Jacques, à la Juſtice.

NYON Fils, Quay des Auguſtins, à l'Occaſion.

CLOUSIER, ruë Saint Jacques, à l'Ecu de France.

PRAULT Fils, Quay de Conty, à la Charité.

DE POILLY, Quay de Conty, aux Armes d'Angleterre.

DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins, à l'Image S. Etienne.

LE THEATRE
de Mr
QUINAULT
première Par
A PARIS
Chez Pierre
Rue du Quai
des Augus

LE

THEATRE

DE MONSIEUR

QUINAULT,

CONTENANT

SES TRAGEDIES, COMEDIES,

ET OPERAS.

NOUVELLE EDITION,

Enrichie de Figures en taille-douce.

TOME PREMIER.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. D. CC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenuës dans le premier Tome.

LA VIE DE M. QUINAULT.

LES RIVALES, *Comedie.*

LA GENEREUSE INGRATITUDE, *Tragi-Comedie.*

L'AMANT INDISCRET, ou LE MAISTRE ETOURDI, *Comedie.*

LA COMEDIE SANS COMEDIE.

LA MORT DE CYRUS, *Tragedie.*

LA VIE
DE
PHILIPPE QUINAULT,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

J'Ai toujours crû qu'il n'étoit pas neceſſaire de charger la vie d'un Auteur, de tout ce qu'il a fait dans ſon domeſtique: ce ſont des particularités ſi peu interreſſantes, que l'on doit les paſſer, pour s'attacher uniquement à donner une parfaite connoiſſance de ſes Ouvrages. C'eſt ce que je me ſuis propoſé de faire dans celui-ci; & en même tems de défendre le célébre Quinault contre un grand nombre de Satiriques, qui, au rapport d'un Auteur judicieux, ont oſé attaquer un homme in-» comparable dans un grand nombre de Poë-» mes pour la Muſique, dont la compoſition » paroît d'autant plus difficile, que perſonne » après lui n'a fait que des Ouvrages médio-» cres dans ce genre de Poëſie, & qu'il n'a » pas laiſſé d'y réuſſir admirablement, & d'y

» faire autant de chef-d'œuvres qu'il a fait
» d'Ouvrages ; enſorte que l'on peut dire que
» la perfection des *Opera* eſt expirée avec ſon
» Auteur.

Philippe Quinault de Paris (1), naquit en 1635. Il avoit un talent ſi heureux pour la Poëſie, qu'il compoſa dès l'age de dix-huit ans des Comedies très-agréables. Sa premiere Piece intitulée *les Rivales*, le fit aſſez connoître. Elle fut repreſentée en 1653. avec un ſi grand ſuccès, que cela l'encouragea à donner l'année ſuivante une Tragi-Comedie Paſtorale, ſous le titre de *la Genereuſe Ingratitude*.

Quoique les amis de Quinault fuſſent étonnés de l'applaudiſſement avec lequel cette derniere Piece fut reçûë, ils ne jugerent pas à propos de lui conſeiller de faire ſon unique étude de la Poëſie : au contraire ils le porterent à ſe mettre chez un Avocat au Conſeil, où il ſe rendit capable en moins de deux ou trois ans d'en exercer la Charge. Un jour cet Avocat le chargea de mener une de ſes Parties, Gentilhomme d'eſprit & de mérite, chez ſon Rapporteur pour l'inſtruire de ſon affaire ; le Rapporteur ne s'étant pas trouvé chez lui, & ne devant revenir que fort tard, Quinault propoſa au Gentilhomme de le mener à la Comedie en attendant, & lui pro-

(1) Selon Moreri & la liſte de Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.

mit de le bien placer sur le Théatre. On joüoit ce jour-là une nouvelle Piéce de sa composition : c'étoit l'*Amant indiscret*, ou le *Maître Etourdi*. A peine furent-ils sur le Théatre, que tout ce qu'il y avoit de gens de la plus haute qualité vinrent embrasser Quinault, & le féliciter sur la beauté de sa Piéce, » qu'ils » venoient voir répresenter, à ce qu'ils di- » soient, pour la troisieme (2) ou quatriéme fois. Le Gentilhomme surpris de ce » qu'il entendoit, le fut encore davantage » quand on joüa la Comedie, où le Parterre » & les Loges retentissoient sans cesse des applaudissemens qu'on lui donnoit. Quelque » grande que fût sa surprise, elle fut encore » toute autre lorsqu'étant chez son Rapporteur, il entendit Quinault lui expliquer son » affaire avec une netteté incroyable, mais » avec des raisons si solides, qu'il ne douta » presque plus du gain de sa Cause. «

En 1655. Quinault fit représenter *la Comedie sans Comedie*. Cette Piéce fut généralement applaudie ; & ses ennemis mêmes furent contraints d'avoüer que les differens genres de spectacles dont elle est composée, étoit une marque de la fertilité de son génie.

Il se fit dans ce tems-là une cabale de gens envieux de la réputation de Quinault, qui décrioient par tout ses Ouvrages. Bien loin d'en être découragé, il en redoubla son ap-

(2) Perrault, Hommes illustres, t. 1. p. 81.

plication, & ce fut pour lors qu'il donna deux nouvelles Piéces au Public; *le Mariage de Cambiſe*, & *la Mort de Cirus*. Elles parurent en 1656. Ces deux Piéces attirerent une affluence de Spectateurs incroyable. Les Connoiſſeurs diſoient qu'il y avoit quelque eſprit dans ſes Tragedies : mais ils prétendoient qu'un jeune homme ne pouvoit pas entendre le Théatre, & qu'il n'y avoit point d'art ni de conduite dans ſes Piéces; » comme s'il y avoit un plus grand art que celui » de charmer ſes Auditeurs, & de les faire » revenir trente fois de ſuite à la repréſentation d'une même Tragédie ou d'une même » Comédie. (3). «

Il donna au Public en 1657 *Stratonice*, & *les Coups de l'Amour & de la Fortune*, & en 1658. *le feint Alcibiade*, & *Amalaſonte*, quatre Tragi-Comedies qui eurent le même ſort de ſes autres Piéces, c'eſt-à-dire, qu'elles lui attirerent encore de nouveaux applaudiſſemens. Le *Fantôme amoureux*, Tragi-Comedie, qui fut repréſentée en 1659. n'eut pas le même ſuccès, n'ayant été jouée que ſept fois. Mais celle d'*Agrippa Roi d'Albe*, ou *le faux Tiberinus*, qui parut en 1660, fut généralement approuvé des Connoiſſeurs, qui la ſuivirent pendant deux mois qu'elle occupa le Théatre François.

(3.) Perrault, Paralelle des Anciens & des Modernes, t. 3. p 237.

Il parut encore de lui cette année un Ouvrage sous le nom des *Amours de Lysis & d'Hesperie*, (4.) Pastorale Allegorique sur le sujet de la Negociation de la Paix & du Mariage du Roi. Elle fut composée de concert avec Monsieur de Lyonne sur les Mémoires qu'en fournit le Cardinal Mazarin, & representée au Louvre devant leurs Majestés, le 9. Décembre (5.) 1660. La Troupe Royale n'oublia aucun de ses soins pour animer parfaitement une si belle peinture. Cette Piéce n'a pas été imprimée pour de certaines raisons; & l'original apostillé de la main de Monsieur de Lyonne, est resté dans la Bibliotheque de Monsieur Colbert.

Les loüanges que Quinault recevoit de cét Ouvrage, ne furent pas de longue durée. Plusieurs Auteurs qui y voyoient leur nom obscurci par le sien, l'attaquerent par les railleries les plus injurieuses. Celui qui lui a fait le plus de peine, est *Somaize* Auteur du *Dictionaire des Prétieuses*. Il y parle de Quinault en ces termes. » C'est, dit-il, (6.) un jeune » Auteur dont je ne dirai pas grande chose, » parce que je ne crois pas qu'il y en ait beau» coup à dire de lui, tout le monde com» mençant assez à sçavoir quel il est; que les

(4.) Le Théatre François, L. 2. p. 07. Lyon. 1674.

(5.) Renaudot, Gazette, année 1660, p. 1216.

(6.) Sommaize, Dictionaire des Prétieuses, II. Partie, p. 109. & suivantes.

» Prétieuſes l'ont mis au monde, & que tant » qu'il a trouvé jour à débiter la bagatelle, » il a eu une approbation plus générale qu'el- » le n'a été de longue durée; il pille ſi adroite- » ment les vers & les incidens de ceux qui » l'ont devancé, qu'on l'a ſouvent crû Au- » teur de ce qu'il s'étoit adopté. Ce n'eſt pas » qu'il n'ait de l'eſprit, qu'il n'invente quel- » quefois; mais il lui faut pardonner, cela » ne lui arrive pas ſouvent. Pour ſon humeur, » il ſe vante d'être d'une complection fort a- » moureuſe, & d'être fort brave auprès des » Dames. Il eſt plus grand que petit, & ſi » l'on ne ſçavoit parfaitement la mort du Roi » d'Ethiopie, on le prendroit aiſément pour » lui, car il eſt fort noir de viſage; il a la main » fort grande & fort maigre; la bouche ex- » traordinairement fenduë; les lévres groſſes » & de côté; la tête fort belle, graces au ſe- » cours du Perruquier qui lui en fournit la » plus belle partie, ou ſi vous voulez, graces » à des coins. Sa converſation eſt douce, & » il ne rompt jamais la tête à perſonne, par- » ce qu'il ne parle preſque point, que lorſ- » qu'il récite quelques Vers; ſes yeux ſont » noirs & enfoncés, pétillans & ſans arrêt. » Au reſte, il eſt d'une fort belle encolure, » & dans ſon deshabillé on le prendroit » preſque pour Adonis l'ainé, &c. »

Ceux qui ont connu Quinault, n'auront pas de peine à faire la différence d'une critique

fondée sur la vérité d'avec une raillerie maligne & outrée. Somaize n'avoit jamais vû ni connu Quinault pour en faire un tel portrait : il n'est donc pas surprenant qu'il lui ressemble si mal. Quinault étoit bien fait de sa personne, d'une taille élevée ; il avoit les yeux bleus, languissans, & à fleur de tête ; les sourcils clairs, le front élevé, large & uni, le visage long, l'air mâle, le nez bien fait, & la bouche agréable ; la physionomie d'un parfaitement honnête homme. Il avoit plus d'esprit qu'on ne pouvoit dire, adroit & insinuant, tendre & passionné. Il parloit & écrivoit fort juste ; & fort peu de gens pouvoient atteindre la délicatesse de ses expressions dans les conversations familieres. Son stile n'étoit point recherché : au contraire, c'étoit la pure nature qui parloit en lui. Il sçavoit comme doit sçavoir un honnête homme ; il étoit complaisant sans bassesse, disoit du bien de tout le monde, jamais ne parloit mal de personne, sur-tout des absens, ou pallioit leurs défauts ou les excusoit, ce qui lui avoit fait beaucoup d'amis & jamais d'ennemis. Il avoit le secret de se faire aimer de tout le monde. Il aimoit la Satire, mais il la vouloit fine & délicate. Il ne pouvoit souffrir qu'elle éclatât ni qu'elle outrageât ; & quand il se mêloit de critiquer quelqu'un, c'étoit si agréablement, que les personnes interressées, bien loin de s'en offenser, étoient les premiers à rire de ses

railleries, & en concevoient plus d'eſtime pour lui. La paſſion qui le dominoit le plus, étoit l'amour ; mais il l'a toûjours conduite avec tant d'adreſſe, qu'il ſe pouvoit vanter avec juſtice qu'elle ne lui avoit jamais fait faire un faux pas, malgré les emportemens qu'elle inſpire d'ordinaire aux autres. Il n'y avoit rien de ſi tendre & de ſi engageant que ſon tête à tête. C'étoit-là où il faiſoit éclater tout ſon eſprit, & où il en laiſſoit briller le feu ; & il étoit le ſeul, dont la converſation fût auſſi aiſée qu'agréable. Cela, joint à une complaiſance univerſelle pour le Sexe, lui attiroit l'amour de toutes les femmes qu'il aimoit, ou du moins à qui il le diſoit.

Je ne répondrai point à la critique de pluſieurs autres Auteurs, qui ont exercé leur plume contre lui. Le portrait que je viens de faire de ſa perſonne, fait aſſez connoître le contraire de ce qu'ils ont avancé. Si l'envie qu'ils lui portoient étoit ſatisfaite lorſqu'ils trouvoient moyen de décrier ſes Ouvrages, on peut dire qu'ils ne pûrent mordre ſur la Piéce qu'il donna en 1663. C'étoit *Aſtrate Roi de Tyr*, *Tragédie*, qui fut tellement ſuivie pendant près de trois mois, que les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne mirent les places au double. Loret, dans ſa Muſe hiſtorique, dit qu'elle produiſit de ſi groſſes ſommes à ces Comédiens, qu'il ſembloit à les voir, de pe-

tits Crœsus ; ce sont ses propres termes.

Si l'on en croit M. Sallo, les applaudissemens que l'on a donné à l'*Astrate* (7) dans toutes les représentations que l'on en a faites, ne sçauroient passer que pour légitimes. Il prétend que dans la simple lecture de cette Piéce, on découvre les mêmes graces qui la font admirer sur le Théatre. Il n'est pas nécessaire, dit-il, d'en expliquer le sujet ; il suffit que l'on sçache qu'il s'y voit un combat de la nature & de l'amour, où l'Auteur n'a rien oublié de tout ce qui se pouvoit dire de plus fort sur cette matiere. De plus, ajoûte-t-il, cette Piece a de la tendresse, & de cette tendresse délicate qui est si propre à Quinault. L'on y remarque plusieurs maximes nouvelles de politique & d'amour, qui sont poussées dans toute leur étenduë. Les Vers en sont magnifiques & bien trouvés ; & les incidens, tout surprenans qu'ils paroissent, se démêlent sans peine & sans violence, &c.

Malgré les applaudissemens que l'on a donnés à l'*Astrate*, Despreaux n'a pas laissé de la tourner en ridicule dans sa troisiéme Satire où il fit parler ainsi un Campagnard.

. . . . . Avez-vous vû l'*Astrate* ?
C'est-là ce qu'on appelle un Ouvrage achevé :
Sur-tout l'Anneau Royal me semble bien trouvé :

(7) Journal des Sçavans, Février 1665. p. 261. édition d'Hollande.

Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque Acte en ſa Piéce eſt une Piéce entiére, &c.

Néanmoins, ſelon Pradon (8), il n'y a rien qui ſoit plus dans le genre de la vraie Tragédie, que l'*Aſtrate*. Je ne ſçai, dit-il, ſi l'Anneau Royal eſt plus mauvais que l'Epée de Phedre, & que la Défaillance Poëtique que l'on donne à cette Reine.

Cette maniere de tourner tout en ridicule, en diſant ſeulement quelques paroles au hazard & ſans rien approfondir, ne laiſſa pas de trouver beaucoup d'Approbateurs. La plûpart de ceux qui avoient lû les Satires de Deſpreaux, ne pouvoient approuver aucun des Ouvrages qu'il y critiquoit, & qu'ils avoient auparavant admirés. Cette prévention eſt aſſés bien dépeinte dans une petite Comédie de Bourſault. Elle eſt intitulée *la Satire des Satires* je ne puis m'empêcher d'en citer un endroit touchant l'Aſtrate. C'eſt dans la ſixiéme Scene qui ſe paſſe entre un Chevalier, un Marquis, Amarante, Emilie, une Précieuſe nommée la Marquiſe Orthodoxe, & Bourſault.

LE CHEVALIER.

.... Mais reſpecte Madame, elle eſt ſi délicate....

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, Dieu me damne; elle approuve l'*Aſtrate*.

AMARANTE.

Quoi! L'Aſtrate.

(8) Voyez le Triomphe de Pradon, Edition de Lyon, p. 84.

LE MARQUIS.

L'Aſtrate.

ORTHODOXE, *jeune Précieuſe.*

Ah ! mon Dieu, je l'ai vû :
Que les Vers en ſont forts, & que tout m'en a plû !
J'en reviens ſatisfaite, autant qu'on le puiſſe être ;
Un Ouvrage ſi beau part de la main d'un maître.
Bien des gens qu'il charma, l'applaudirent tout haut.
Dites-moi, s'il vous plaît, qui l'a fait ?

BOURSAULT.

C'eſt Quinault.

ORTHODOXE.

Bon, Quinault.

EMILIE.

Oüi, vraiment ; voudroit-il vous le dire ?

ORTHODOXE.

Quoi ! le même Quinault, que Deſpréaux déchire,
A compoſé ....

EMILIE.

L'*Aſtrate* où l'on donne un Anneau.

ORTHODOXE.

Je ſuis au déſeſpoir de l'avoir trouvé beau,
Il me parut charmant, j'en admirai le tendre ;
Mais, ſi jamais j'y vais, j'en dirai pis que pendre.
Il ne doit rien valoir, car Deſpréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoi que ce ſoit.

LE CHEVALIER.

Tout beau ; Quinault a de l'eſprit.

AMARANTE.

Et du beau.

ORTHODOXE.

Monſieur raille, ou Madame le flatte.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'eſprit, auroit-il fait l'*Aſtrate* ?

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'*Aſtrate*, ou du moins n'en dis rien.

Il a charmé Madame.

ORTHODOXE.

Ah ! je m'en repens bien.
A tous les beaux endroits que l'Acteur y rencontre,
Je fis le brou-haha ; mais je proteſte contre.
On doit me pardonner, ſi je le fis tout haut ;
Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault.
Si l'Auteur par l'Ouvrage avoit pû ſe connoître,
Je l'aurois trouvé laid, tout galand qu'il puiſſe être.
En conſcience, &c.

Voilà l'effet ordinaire de la prévention. Un Poëte qui avoit le malheur d'être placé dans les Satires de Deſpréaux, étoit perdu de réputation ; & eût-il compoſé des Ouvrages dignes de l'eſtime des Connoiſſeurs, on auroit crû paſſer pour une perſonne ſans goût & ſans diſcernement, que d'y trouver quelque beauté. Telle a été la deſtinée des Chapelains, des Cotins, & pendant quelques tems celle de Quinault qui méritoit du moins d'être diſtingué entre une infinité de Poëtes médiocres, ſur leſquels Deſpreaux a fait main baſſe.

Ce n'eſt point au reſte ſur la ſeule Piéce de l'*Aſtrate* qu'il s'eſt égayé. L'endroit qui a été le plus nuiſible à la réputation de Quinault, eſt celui-ci. (9)

Si je penſe exprimer un Auteur ſans défaut,
La raiſon dit Virgile, & la rime Quinault.

Pradon dit (10) que ces ſortes de Vers qui ne frappent que par ſurpriſe, & avant que

(9) Satire II.
(10) Triomphe de Pradon, p. 52. & ſuiv.

l'eſprit ait eu le loiſir de ſe mettre en garde contre leur illuſion, ſont dangereux à répéter ſouvent. Comme ce prétendu plaiſant, ajoûte-t-il, n'eſt ſoutenu ni par la fineſſe de la penſée, ni par la beauté du tour, ni par le ſens, ni par l'eſprit; que le tout roule ſur un mot que la rime place au hazard, il en faut éviter le fréquent uſage. L'*Auteur ſans défaut* n'eſt oppoſé à Quinault que pour la rime, & au fonds n'eſt rien du tout. Croyoit-il être en droit de relever la réputation de Virgile par le contraſte de Quinault? Il ſe trompoit, il ne faiſoit gueres d'honneur à Virgile, & ne faiſoit aucun tort à Quinault. Il n'eſt rien de plus aiſé que de rapporter ſimplement des noms, ſelon que la rime les préſente, & l'on pourroit dire par la même méthode de Deſpréaux.

Si je penſe exprimer une Muſe divine,
La raiſon dit Corneille, & la rime Racine.

Voilà un jugement bien déciſif, qui n'eſt fondé que ſur une oppoſition fortuite de mots.

Chacun a blâmé Deſpréaux de s'être ſi fort acharné ſur Quinault. Ils avoient été grands amis; mais le regret de perdre un prétendu bon mot, fit que Deſpréaux n'épargna non plus Quinault, que les autres Auteurs dont les noms eurent le malheur d'être propres à remplir un hemiſtiche de ſes Vers. Pluſieurs Poëtes ſe déchaînerent contre Deſpréaux, juſqu'à dire que la Juſtice

devoit réprimer une telle licence. Un d'entr'eux en parle en ces termes. (11)

.... Bientôt ſans cet exemple un Satirique atroce
Verroit comme Boileau ſon Libraire en carroſſe :
Si par malheur pour lui ce rigoureux Cenſeur,
Qui ne fit pas quartier même au meilleur Auteur,
Eût vû dans cette Ville une exacte police
De ſa rime élégante effacer la malice :
Si, quand elle jugea d'un Auteur ſans défaut,
Un Juge & la raiſon euſſent rayé Quinault,
Qu'eût dit après cela ſa Muſe embarraſſée,
Voyant ainſi périr ſa plus belle penſée ?
Ces Vers qui n'auroient pas ce tour divertiſſant,
Seroient-ils devenus proverbes en naiſſant ? &c.

Quelques amis communs voulurent reconcilier Deſpréaux avec Quinault. Perrault leur donna à tous deux un repas chez lui où d'autres perſonnes ſe trouverent pour être témoins de leur réconciliation. Elle fut très-ſincere de la part de Quinault ; mais elle ne fut qu'apparente du côté de Deſpréaux. Car Quinault le regardant comme un de ſes meilleurs amis, & ayant oublié le paſſé, le pria à dîner chez lui avec toute la compagnie qui les venoit de reconcilier ; Deſpréaux ne jugea à propos de s'y trouver, que pour avoir ſujet de récidiver dans ſa troiſiéme Satire. Un pareil procedé fit que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens regarderent Deſpréaux de mauvais œil. Deſmarêts le lui a même reproché de la ſorte. (12)

(11) Bibliotheque Volante, &c.

(12) Défenſe du Poëme Heroïque, p. 134.

... On te fit un feſtin pour embraſſer Quinault :
Tous deux en bons amis vous fîtes bonne chere ;
Lui que le Ciel forma libéral & ſincere,
Bientôt en ſon logis te fis un grand repas ;
Mais après peu de jours il ne t'en ſouvint pas.

Laiſſons la qualité d'ami à part ; ceux qui voudroient défendre Quinault contre les attaques de Deſpréaux, ne peuvent diſconvenir que les perſonnages de ſes Tragédies ne ſoient trop damerets. Deſpréaux l'a remarqué très-judicieuſement. (13.)

Les Héros chez Quinault parlent bien autrement ;
Et juſqu'à Je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Il n'eſt pas non plus le ſeul, qui l'ait repris de ce défaut. Dans les Tragédies de Quinault, dit Saint Evremond, (14) on déſire ſouvent de la douleur où l'on ne voit que de la tendreſſe.

Quinault ſans avoir ni lû l'Hiſtoire, ni étudié le génie des Nations, croyoit trouver tout dans ſon eſprit ; & ſans autre ſecours que celui de ſon imagination pouvoit peindre au vrai les perſonnages qu'il mettoit ſur la Scene. C'eſt ce qui lui attira la raillerie d'un homme de la Cour qui étoit à la repréſentation d'une de ſes Pieces. (15.) Quinault lui en expliquoit le deſſein ; la Scene, diſoit-il, eſt en Cappadoce, & il faut ſe tranſporter dans ce pays-là, & entrer dans

(13) Satire III.

(14.) Oeuvres de S. Evremont, édition de Londres t. 3. p. 89.

(15) De Galieres, des bons mots. &c. p. 78.

le génie de la Nation pour bien juger de cette Piéce. Vous avec raiſon, dit le Courtiſan, & je crois qu'elle ſeroit bonne à joüer ſur les lieux. Celui qui faiſoit cette réponſe n'étoit dans le fonds nullement perſuadé que les Cappadociens fuſſent auſſi-bien caracteriſés dans la Piéce dont il s'agiſſoit, que Quinault vouloit le lui donner à entendre; il feignoit ſeulement par une maligne complaiſance, de le croire ainſi, pour mieux ſe moquer de lui, & avoir occaſion de l'envoyer en Cappadoce. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, qu'on a fait dire à Furetiere (16) que Quinault n'étoit pas ſçavant; juſques-là qu'une perſonne lui demandant un jour s'il avoit lû *Natalis Comes* ſur la Mythologie, il répondit que non, mais qu'il avoit lû *Noël le Comte*.

L'acharnement que la plûpart des Auteurs avoient fait paroître ſur ſes Ouvrages, ſe trouva ſans force en 1664. qu'il donna au Théatre la *Mere Coquette* ou *les Amans broüillés*, *Comédie*, qui fut généralement applaudie du Public, & que quelques Connoiſſeurs ont miſe en paralelle avec les Piéces de Moliere.

Quinault ayant vû chanceler ſa réputation par la cabale de ſes ennemis, voulut joüir tranquillement de la nouvelle gloire que cette Comedie venoit de lui acquerir.

(16) Furetieriana, p. 137.

Cependant

Cependant ayant voulu faire représenter *Bellerophon* en 1665, cette Tragédie n'eut pas tout le succès dont il s'étoit flatté. *Bellerophon* fut sifflé, & les ennemis de Quinault commencerent à triompher; mais leur joye ne fut pas de longue durée. Il leur imposa silence en 1666. par *la Tragédie de Pausanias.* C'est par cette Piece qu'il fit son adieu au Théatre François, puisque l'on n'a de lui depuis ce tems-là que ses Opera.

Encouragé par les applaudissemens qu'on avoit donnés à ses Ouvrages, il crut pouvoir aspirer à la premiere place qui viendroit à vaquer à l'Académie Françoise. Pendant qu'il s'entretenoit dans cette pensée, M. Salomon l'un des quarante Académiciens étant venu à mourir, Quinault fut choisi par eux avec plaisir en 1670. (17) pour remplir la Place vacante. » Le Discours qu'il prononça » (18) le jour de sa reception, & deux au» tres qu'il fit au Roi sur ses conquêtes, à » la tête de cette Compagnie, ont fait voir » que Quinault n'étoit pas moins bon Ora» teur que bon Poëte; sur-tout lorsqu'ayant » appris la nouvelle de la mort de M. de » Turenne, au moment qu'il alloit haranguer » le Roi, il en parla sur le champ d'une ma» niere si juste & si spirituelle, qu'il seroit

(17) Moreri.

(18) Perrault, Hommes illustres, t. 1. p. 82.

„ mal-aisé d'exprimer la surprise qu'en eut » toute la Cour. «

Quinault se voyant bel esprit titré, voulut acquerir une Charge qui lui donnât un rang dans le monde ; c'est ce qu'il fit en achetant celle d'Auditeur des Comptes. Lorsqu'il croyoit s'en mettre en possession, on fit quelque difficulté de le recevoir : Messieurs de la Chambre des Comptes disoient qu'il n'étoit pas de l'honneur d'une Compagnie aussi grave que la leur, de recevoir dans leur Corps un homme qui avoit paru pendant plusieurs années sur les Théatres pour y faire représenter ses Tragédies & ses Comédies ; cet incident fut cause qu'un Anonyme fit les Vers suivans.

Quinault, le plus grand des Auteurs,
Dans votre Corps, Messieurs, a dessein de paroître:
Puisqu'il a fait tant d'Auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

Cette opposition ne dura pas long-tems ; & Messieurs de la Chambre des Comptes le reçurent à la place de M. Anceau le 18. Septembre 1671 (19). Après sa reception, le même Poëte dont j'ai déja parlé fit encore ces Vers, que je rapporte pour ne rien omettre de ce qui concerne Quinault.

Parmi les Présidens & Maîtres de la Chambre,
Quinault Poëte & grand Auteur,
De cet illustre Corps ne fut qu'un petit membre,
Comme Conseiller Auditeur.

(19) Regiſtre de la | Chambre des Comptes.

Mais, par un beau retour, quand on le voit paroître
Au milieu de ſes Spectateurs ;
Il n'eſt point aujourd'hui de Préſident ni Maître,
Qui ne deviennent Auditeurs.

Il continua juſqu'à ſa mort de faire les fonctions de cette Charge avec autant d'exactitude, que les plus laborieux de ſes Confreres qui n'avoient point d'autre occupation. Le Public ne voyant plus paroître de ſes Ouvrages pendant pluſieurs années, crut que l'acquiſition de cette Charge l'empêchoit de travailler. Le bruit en courut ainſi : mais la véritable cauſe étoit qu'il avoit promis en ſe mariant de renoncer à la Poëſie, parce que ſa femme avoit témoigné une grande répugnance à épouſer un Poëte. Quinault pour de certaines raiſons, ou plutôt pour plaire à ſa femme, ne compoſa plus pour le Théatre que par rapport aux Opera. On diroit que ç'a été par une eſpece de preſſentiment de l'avantage que remporteroient ces ſortes de compoſitions ſur les précedentes ; car, quoique ſes Tragédies & ſes Comédies ayent été applaudies de ſon vivant, elles n'ont pas eu le même ſort après ſa mort : ce n'eſt pas qu'il n'y ait de très-belles choſes, & qui auroient encore aujourd'hui les mêmes applaudiſſemens qu'elles ont reçûës à leur naiſſance, ſi les excellentes productions des Corneilles, des Racines & des Moliéres, ne les avoient entierement effacées. Ce-

pendant on joüe encore de tems en tems, l'*Aſtrate*, la *Mere Coquette*, & l'*Agrippa*, ou *le faux Tiberinus*, & c'eſt tout l'avantage que s'eſt pû conſerver la Muſe tragique & comique de Quinault.

Si d'autres l'ont ſurpaſſé dans le Tragique & dans le Comique, on peut dire qu'il a tenu le premier rang parmi les Poëtes Lyriques. Quoiqu'il y ait eu de très-beaux génies qui ayent travaillé dans ce genre, il faut avoüer néanmoins qu'il n'y en a aucun qui ait atteint à cette facilité & à cet air gracieux, qui ſont comme le caractere particulier de ſes Ouvrages. Je ne ſuis pas le ſeul de mon ſentiment; M. l'Abbé Pic s'exprime d'une maniere encore plus déciſive que moi ſur ce ſujet. „ Je ne prétens point, dit-il, „ élever Quinault au-deſſus des Auteurs qui „ ont travaillé depuis ſa mort. Si l'on en excepte quelques-uns de ſes Opera, je ne „ fais point de difficulté de le confondre „ avec eux pour ce qui regarde la compoſition des ſujets, comme je le mets infiniment au-deſſus pour la beauté des Vers. Il „ a un tour noble & galant dans ſes expreſſions, dont perſonne n'a pû approcher juſqu'ici, & je doute que l'Antiquité ait rien „ de meilleur à nous offrir dans le genre Lyrique, &c. (20.)

(20) Oeuvres mêlées de S. Evremont, t. 7. contenant les mêlanges curieux, p. 164.

J'ai déja dit que Quinault avoit promis à sa femme de renoncer à la Poësie. Cependant il crut avec raison que s'agissant de travailler pour le divertissement du Roi, il étoit dispensé de tenir sa parole. Il fit donc des Opera.

Avant que de parler de ceux de Quinault, je crois que le Public ne sera pas fâché d'apprendre de quelle maniere ces sortes de Spectacles se sont introduit en France; en voici l'origine.

On introduisoit anciennement en France des Musiques ridicules. » Tantôt c'étoient des » Anes qui chantoient; tantôt des loups, des » Singes, des Renards, ou d'autres animaux » joüoient de la flute; tantôt on frottoit des » grils de fer avec des limes au lieu de Violons, & ces folies étoient les divertissemens » les plus ordinaires du Carnaval. Le Mardi » gras de l'an 1511. on joüa aux Halles de Paris, *le jeu du Prince des Sots & de la Mere* » *Sotte*, où il n'y avoit rien de raisonnable » qu'un Trio chanté par la Mere Sotte, & deux » jeunes Sots. Les paroles de ce Trio étoient:

Tout par raison:
Raison par tout:
Par tout Raison.

Ce sont les propres termes du R. P. Ménétrier dans le Traité qu'il a composé *des Représentations en Musique.* (21.) Mais, avec tout le respect que je dois à cet habile Jesuite, il

(21.) Page 56.

me paroît que lorſqu'il avance qu'il n'y avoit rien de raiſonnable en toute cette Piéce que le trio que je viens de citer, certainement il en avoit porté un fort mauvais jugement. L'Auteur de cette petite Comedie ou Farce ſe nommoit *Pierre Gringore* dit *Vaudemont*, Herault d'Armes du Duc de Lorraine, & connu par pluſieurs autres Ouvrages. Voici quel eſt le plan de la Piéce en queſtion. Le Prince des Sots voulant tenir ſes Grands Jours, ſes Vaſſaux, qui ſont les Sots de toutes conditions, s'aſſemblent de toutes parts pour s'y trouver. L'on y voit paroître le Seigneur du Pont Alletz, le Prince de Nattes, le Seigneur de Joye, le Seigneur du Plat, le Général d'Enfance, le Seigneur de la Lune, l'Abbé de Frévaux, l'Abbé de Platte-Bource; le premier, le ſecond, & le troiſiéme Sot; enfin le Prince des Sots lui-même, accompagné du Seigneur de Gayeté. Le Seigneur de Gayeté demande :

Et où eſt Frévaux ?

L'Abbé lui répond ;

Me vela.
Pardevant vous vueil comparoître :
J'ai deſpendu, notez cela,
Et mangé par-cy & par-là
Tout le revenu de mon Cloître.

LE PRINCE DES SOTS.

Vos Moines ?

L'ABBE'.

Et ils dôivent être
Par les champs pour ſe pourchaſſer,

Bien ſouvent quand cuident repaiſtre,
Ils ne ſçavent les dents où mettre
Et ſans ſouper s'en vont coucher.

LE SEIGNEUR DE GAYETE'.

Et Saint Liger, notre ami cher,
Veut-il laiſſer ces Prélats dignes ?

LE II. SOT.

Quelque part va le tems paſſer :
Car mieux ſe connoît à chaſſer
Qu'il ne fait à dire Matines.

LE III. SOT.

Vos Prélats font un tas de mines
Ainſi que Moines réguliers :
Mais ſouvent deſſous les courtines
Ont créatures feminines
En lieu d'Heures & de Pſaultiers.

LE I. SOT.

Tant de Prélats irréguliers !

LE II. SOT.

Mais tant de Moines apoſtats !

LE III. SOT.

L'Egliſe a de mauvais Piliers.

LE I. SOT.

Il y a un grand tas d'Aniers,
Qui ont des Benefices à tas, &c.

Ce petit échantillon, fait ce me ſemble, aſſez connoître que l'Auteur de cette Farce étoit un Poëte aſſez paſſable pour ce tems-là, & que le Trio vanté par le P. Menêtrier n'eſt conſtamment pas le meilleur endroit de la Piéce, à moins qu'il n'ait eu égard à la Muſique, & non au ſens des paroles. Mais paſſons à la Scene où paroît *la Mere Sotte*, babillée par deſſous en *Mere Sotte*, & revetuë par deſſus de l'habit avec lequel on repréſen-

te l'Egliſe. Elle eſt accompagée de Sotte Fiance & de Sotte Occaſion. Frevaux & Platte-Bource la ſal ent ainſi :

Notre Mere, notre Aſſotée,
Notre Support, notre Soulas,
Pardieu vous ſerez confortée
Et de nuit & jour ſupportée
Par vos vrais Supports les Prélats.
LA MERE SOTTE.
Or je vous dirai tout le cas.
Mon fils, la Temporalité
Entretient, je n'en doute pas.
Mais je vueil, par fas ou nefas,
Avoir ſur lui l'auctorité.
De l'Eſpiritualité
Je jouis, ainſi qu'il me ſemble :
Tous les deux vueil mêler enſemble.
SOTTE FIANCE.
Ces Princes y contrediront.
SOTTE OCCASION.
Jamais ils ne conſentiront
Que gouverniez le Temporel.
LA MERE SOTTE.
Vueillent ou non, ils le feront :
Ou grande guerre à moi auront,
Tant qu'on ne vid onc débat tel.
PLATTE-BOURCE.
Mais gardons le Spirituel
Du Temporel ne nous mêlons.
LA MERE SOTTE.
Du Temporel jouir voulons, &c.

Pour l'intelligence de cette Scene de Mere Sotte, qui paroît d'abord un peu hardie, faut faire attention au tems que la Comedie fut joüée. Ce fut en 1511. ſous le regne de Louis

Louis XII. & sous le Pontificat de Jules II. Genois, homme ambitieux & entreprenant, parvenu au S. Siege par des voyes peu canoniques. L'on sçait que ce Pape, après avoir remarqué le foible des Princes d'Italie, se mit en tête qu'il étoit au dessus d'eux tous, en force d'esprit aussi-bien qu'en dignité : qu'ainsi il les pouvoit mener à la baguette, & à la fin les détruisant l'un par l'autre, les chasser tous de l'Italie, & y dominer lui seul. Ce fut dans cette vûë qu'il mit sur pieds des Troupes, & qu'il portât le fer & le feu dans les Etats de plusieurs de ses voisins qui ne l'avoient offensé en aucune maniere. Son ambition démesurée ne s'en tint pas là. Malgré les obligations qu'il avoit au Roi Louis XII. il ne songea qu'à lui susciter des ennemis de tous côtés : de sorte que ce bon Prince se trouva enfin en 1510 dans la nécessité de prendre les armes pour se défendre contre les entrepriſes de ce Pape. Il n'est donc pas trop surprenant qu'au fort de toutes ces broüilleries, les François naturellement enclins à la satyre, se soient un peu rejoüis aux dépens d'un Pontificat qui offroit une si belle carriere à la censure. Ils en auroient encore bien dit davantage s'ils avoient eu le don de deviner ce qui arriva l'année suivante 1512, dans laquelle Jules II. poussa l'extravagance jusqu'au point de mettre le Royaume de France en interdit, & d'ajourner le Roi, les Prélats, Chapitres &

Parlemens, à comparoître devant lui dans ſoixante jours, pour dire les raiſons qui les portoient à ne vouloir pas que la Pragmatique fût abrogée. Ce petit trait d'Hiſtoire ſuffira pour montrer que *Pierre Gringore* étoit bien fondé à cenſurer la conduite d'un tel Pape ; ſur tout dans ces tems-là, où l'on parloit avec bien plus de liberté que l'on ne feroit aujourd'hui.

Voilà au reſte quels étoient les ſpectacles, ou plûtôt quelles étoient les Farces en Muſique de ces tems-là. Je ne m'amuſerai point à en donner d'autre idée, ce ſeul exemple ſuffit. Voyons préſentement à qui l'on eſt redevable de l'invention des Opera.

Les Italiens ſont ceux à qui on en attribuë la gloire. Ils commencerent à les faire paroître vers le XV. ſiecle (22.) Les deux Papes de la Maiſon de Medicis, Leon. X. & Clement VII. Princes recommandables par leur amour pour les beaux Arts & pour les Sçavans, mais un peu trop adonnez à leurs plaiſirs, ont eu des eſpeces d'Opera, comme ils ont eu des Comedies, à décorations & à machines. Ce fut Balthaſar Peruzzi Peintre (23.) qui renouvella les anciennes décorations de Théatre, quand le Cardinal Bernard de Bibienne fit

(22.) De Freſneuſe de la Vieville, Comparaiſon de la Muſique Italienne, & de la Muſique Françoiſe, t. 2. p. 176. Bruxelles. 1705.

(23.) De Piles, Abregé de la Vie des Peintres. 1682.

représenter devant ce Pape en 1516 la Comedie intitulée, *la Calandra*, qui eſt une des premieres Piéces Italiennes qui ayent paru ſur les Théatres. L'Italie ne vit jamais de décorations plus magnifiques que celles de Peruzzi(24.) « La perſpective étoit ſi réguliere & ſi » proportionnée aux changemens des Scenes, » que les ſens enchantez croyoient voir des » éloignemens ſpacieux au lieu de leur répré- »ſentation.» Auſſi ce Peintre doit-il être conſidéré comme celui qui a ouvert le chemin aux Machiniſtes en ce genre.

Jean-Antoine de Baïf, Poëte François, eſt un des premiers qui ait établi une maniere d'Académie de Muſique en France. Il n'avoit pour tout bien qu'une maiſon à Paris dans le Faubourg Saint Marcel. L'on y faiſoit ordinairement des Concerts qui lui acquirent tant de réputation que toutes les perſonnes de qualité y venoient, & que le Roi Henri III. même les honora ſouvent de ſa préſence. Les uns diſent que Baïf ayant affecté de faire des Vers François meſurés à la maniere des Grecs & des Latins, & que s'étant contenté du chant mêlé à la Poëſie ſans y joindre les autres ornemens des Opera, il ne put faire réüſſir ſon deſſein; d'autres aſſurent qu'il en ſeroit venu à bout ſi les guerres civiles n'avoient été cauſe

(24.) Bullart, Academie des Sciences & des Arts, t. 2, p. 373. Bruxelles, 1682.

que Baïf fut contraint de discontinuer ces agréables exercices.

On prétend que ce fut Ottavio Rinuccini, Poëte Italien, natif de Florence, qui fut inventeur des Opera dans l'Italie, c'est-à-dire, de la maniere de représenter en Musique les Comédies, les Tragédies, & les autres Piéces Dramatiques, quoique d'autres attribuent ce rétablissement à un Gentilhomme Romain, nommé Emilio Cavalieri.

Vers ce tems-là on faisoit des Ballets à la Cour, où l'on mettoit des recits & des Dialogues en plusieurs parties. Le premier où le bon goût commença à paroître, fut le Ballet qui fut dansé en 1581. de la composition d'un certain Italien nommé Balthazarini. C'étoit un des meilleurs Violons de l'Europe, que le Maréchal de Brissac, étant Gouverneur de Piémont, envoya à la Reine mere qui en fit son Valet de Chambre. Ce Balthazarini prenant le nom de Beaujoyeux (25.) « se rendit si il-» lustre par ses inventions de Balets, de Mu-» siques & de Représentations, que l'on ne » parloit que de lui. Ce fut lui qui fit le Balet » des Nôces du Duc de Joyeuse avec Made-» moiselle de Vaudémont sœur de la Reine; » & ce Balet après avoir été dansé, comme » j'ai déja dit en 1581, fut imprimé l'année » suivante chez Robert Ballard sous le titre de

(25.) Menêtrier des Représentations en Musique, p. 272.

» Ballet (26.) Comique de la Reine, fait » aux Nôces de Monſieur le Duc de Joyeuſe » & de Mademoiſelle de Vaudemont ſa ſœur, » par Balthazar de Beaujoyeux Valet de » Chambre du Roi & de la Reine ſa mere. » Beaulieu & Salmon, Maîtres de la Muſi- » que du Roi l'aiderent en la compoſition » des recits & des airs de Ballet; la Chénaye, » Aumônier du Roi, fit une partie des Vers, » & Jacques Patin, alors Peintre du Roi, le » ſervit pour les décorations. »

Toute l'Italie avoit donné ſon approbation & ſes applaudiſſemens à quatre Piéces de la compoſition de Rinuccini, qui ſont *Daphné*, *Euridice*, *Aréthuſe* & *Ariane*. Le grand bruit qu'elles avoient fait l'engagerent à ſe mettre à la ſuite de la Reine Marie de Médicis lorſqu'elle vint en France. Ce Gentilhomme s'étoit entretenu dans la ridicule penſée qu'il étoit aimé de cette Princeſſe, & qu'il n'y avoit que la crainte du tablier qui l'empêchât de lui donner des preuves de ſon prétendu amour. Cependant lorſqu'il fut en France, la vertu de la Reine le rebuta tellement, qu'il fut aſſez étourdi pour ſe plaindre des rigueurs de cette Princeſſe à pluſieurs perſonnes. Les railleries piquantes que l'on fit de lui l'obligerent à s'en retourner dans ſon Pays. On lui a toujours obligation d'avoir introduit en France les Opera. Je ne ſçai point s'ils ne

(26.) Biblioteque de la Croix du Maine, p. 28.

ſe ſentoient pas un peu du caractere de leur Auteur : mais il eſt certain qu'il parut après lui pluſieurs Ballets d'un aſſez mauvais goût. Ils ne conſiſtoient que dans le choix d'un ſujet bouffon, dont le nom des perſonnages faiſoit ſouvent la plus grande beauté. Tel fut le Balet des Fées, des Forêts de Saint Germain, danſé une ſeule fois au Louvre par Louis XIII. en 1625. où Guillemine la Quinteuſe, Robine la Hazardeuſe, Jacqueline l'Entenduë, Aliſon la Harnieuſe, & Macette la Caprioleuſe, (c'eſt ainſi que ſe nommoient les cinq Fées de ce Ballet) ſignalerent admirablement leur pouvoir, à ce que dit Monſieur l'Abbé de Marolles (27.) : la premiere préſidant à la Muſique, la ſeconde aux Jeux de Hazard, la troiſiéme aux diverſes eſpeces de Folies, la la quatriéme aux Combats, & la derniere à la Danſe.

Pluſieurs Auteurs diſent que ce fut le Cardinal Mazarin qui amena le goût des Opera en France. Renaudot parle d'une Piéce intitulée, *La Feſta Théatrale de la Finta Pazza*, que ce Cardinal fit répreſenter en 1645. au petit Bourbon. Le même Auteur fait encore la deſcription d'*Orphée* & d'*Euridice*, Opera en vers Italiens que ce Prélat fit joüer en 1647. (28.) par des Acteurs qu'il avoit fait venir de delà les Monts. Maynard & Voiture ont adreſ-

(27.) Suite de ſes Mémoires.

(28.) V. Gazettes années 1647. p. 201.

fez chacun un Sonnet au Cardinal Mazarin au ſujet des Machines de cette Comedie Italienne. Ces deux Sonnets ſont beaux & méritent d'être lûs.

Monſieur Corneille l'aîné donna en 1650. (29.) *Andromede, Tragedie à Machines.* Elle fut répreſentée par la Troupe Royale. On apperçut dans cette Piéce quelque idée des Opera de Veniſe par rapport à la magnificence du Spectacle. Elle fut faite pour le divertiſſement du Roi dans les premiers années de ſa minorité. « La Reine Mere (30.) y fit travail-» ler dans la Salle du petit Bourbon. Le Théa-» tre étoit beau, élevé & profond. Le Sieur » Torelly, pour lors Machiniſte du Roi, tra-» vailla aux Machines d'Andromede ; elles » parurent ſi belles, auſſi-bien que les décora-» rations, quelles furent gravées en tailles-» douces. »

Benſerade parut peu de tems après, & ſe diſtingua par la facilité de ſon genie. Il n'a pas peu contribué à donner l'idée des Opera, par les Balets dont il faiſoit les Vers. Le premier Ouvrage dans ce genre que l'on a de lui eſt intitulé, *Caſſandre* : c'eſt une Maſcarade en forme de Balet, qui fut danſé par le Roi au Palais Cardinal en 1651. Au reſte Monſieur de Benſerade eſt le ſeul » qui ait eu le talent

(29.) V. Gazettes année 1650. p. 246.

(30.) Mercure Galant Juillet. 1686. p. 59. & ſuite.

» de confondre le caractere des Danſeurs
» avec celui des Bergers ou (31.) des Dieux
» qu'ils répréſentoient. »

L'Abbé Perrin, ſucceſſeur de Voiture dans la Charge d'Introducteur des Ambaſſadeurs auprès de Gaſton Duc d'Orleans, fut enſuite le premier qui hazarda des paroles Françoiſes, à la vérité fort mechantes; mais elles réüſſirent pourtant aſſez bien lorſqu'elles eurent été miſes en Muſique. Ce ſuccès l'encouragea à donner une Piéce en forme d'Opera. C'étoit une Paſtorale en cinq Actes, mais ſans regles; elle fut chantée pour la premiere fois en 1659. à Iſſy dans la belle maiſon de Monſieur de la Haye. Perrin dit qu'il avoit choiſi ce Village pour éviter la foule du peuple qui l'auroit (32.) accablé infailliblement, s'il eût donné ce Divertiſſement au milieu de Paris. La précaution qu'il avoit priſe de choiſir cet endroit éloigné de trois lieuës, n'empêcha pas néanmoins que cette Piéce n'attirât à ſa répréſentation une telle foule de perſonnes de la premiere qualité, Princes, Ducs & Pairs, Maréchaux de France, & Officiers de Cours Souveraines, que tout le chemin de Paris à Iſſy étoit couvert de carroſſes. Quelque tems après cette Piece fut repréſentée à Vincennes, où le Cardinal Mazarin en regala

(31.) M. l'Abbé Merveſin, Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe, p. 241.

(32.) Lettre à l'Abbé de la Roüera, Archevêque de Turin. Voyez les Oeuvres de Perrin, p. 274. & 276.

le Roi. Cambert, Surintendant de la Musique de la Reine Mere, Organiste de Saint Honoré, avoit composé la Musique de cette Pastorale.

En 1660, le Cardinal Mazarin fit encore répresenter une autre Piéce aux Nôces du Roi sous le titre d'*Ercole Amante*. Cet Opera ne plut point aux François qui avoient commencé à prendre goût à leurs paroles. Ainsi cette Piéce dont on fit une traduction en Vers François, & que l'on fit ensuite imprimer, ne pût conserver l'agrément de la nouveauté qu'avoit eu la Pastorale de Perrin où tout le monde avoit couru.

Dans ce tems-là le Marquis de Sourdeac, de l'illustre Maison de Rieux, à qui l'on doit la perfection des Machines propres aux Operas, fit connoître son genie par celles de la Toison d'or. Elles firent beaucoup de bruit, & chacun les trouva les plus pompeuses qui eussent paru pour lors en France. Le Marquis de Sourdeac fit donc répresenter la *Toison d'or*, dans son Château de Neubourg en Normandie. Il prit le tems du mariage du Roi pour faire une réjoüissance publique ; & il fit seul la dépense pour en régaler (33) toute la Noblesse de la Province. » Depuis, » il voulu bien en gratifier la Troupe du Ma- » rais, où le Roi suivi de toute la Cour vint

(33.) Le Théatre François, imprimé á Lyon en 1674. p. 527.

» voir cette Piéce. La magnificence de ce » ſpectacle, qui n'étoit dû qu'à l'eſprit du » Marquis de Sourdeac, a ſervi de modele » pour d'autres qui ont ſuivi. »

En 1661. on vit les répetitions de l'*Ariane* de l'Abbé Perrin. Les paroles en furent trouvés encore plus méhantes que celles de ſa Paſtorale. Pour la Muſique ce fut le chef d'œuvre de Cambert. La mort du Cardinal Mazarin empêcha que l'Ariane ne fût joüée, & ſuſpendit pendant quelque tems le progrès des Opera naiſſans.

Cet accident ne rebuta point l'Abbé Perrin qui fit paroître *Pomone*, Paſtorale, qui fut long-tems repetée dans la grande Salle de l'Hôtel de Nevers où étoit la Biblioteque du Cardinal Mazarin. Ce nouvel Ouvrage lui attira un grand nombre d'Approbateurs, ce qui lui donna la hardieſſe de ſolliciter auprès du Roi des Lettres Patentes pour l'établiſſement d'une Académie des Opera en langue Françoiſe; ce qu'il obtint de Sa Majeſté le 28. Juin 1669. avec privilege excluſif d'établir des Opera, non-ſeulement à Paris, mais par toute la France.

Les répréſentations en Muſique ne commencerent à paroître dans leur perfection que nombre d'années après, que Lulli y vint. Avant cela, le Roi faiſoit tous les ans de fort grands Spectacles qu'on nommoit Ballets. Il y avoit un corps de Sujets repréſentés par un

grand nombre d'entrées mêlées de Récits. Lulli ne fit d'abord les Airs que d'une partie : mais comme il avoit un genie merveilleux, il compoſoit les Entrées dont il faiſoit les Airs, & enfin il travailla ſeul aux Balets.

Les premieres paroles que compoſa Quinault, ſont celles qui ſe chantent dans *Pſyché* Tragédie-Balet, à la réſerve de la plainte Italienne. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les Vers ont été faits & mis en Muſique en moins de quinze jours. Cependant les Vers ni la Muſique n'ont rien qui donne lieu de s'appercevoir de cette précipitation de travail. Lulli fit repréſenter cette Piéce pour le Roi dans la grande Salle des Machines du Palais des Thuilleries pendant tout le Carnaval de l'année 1670. Si la Muſique de Lulli fut trouvée excellente, les paroles de Quinault eurent le même ſuccès, & firent trouver inſupportables celles de l'Abbé Perrin. Cela ne l'empêcha pourtant pas de vouloir profiter de la grace qu'il avoit obtenuë du Roi. Il ſongea à l'établiſſement de ſon Opera ; mais comme il ne pouvoit fournir ſeul aux ſoins & à la dépenſe exceſſive que demandoit une telle entrepriſe, il s'aſſocia pour la Muſique avec Cambert, pour les Machines avec le Marquis de Sourdeac, & pour fournir aux frais néceſſaires avec le nommé Champeron.

Lulli qui étoit pour lors Sur-Intendant

de la Muſique du Roi, voyant avec chagrin que Cambert alloit s'acquérir beaucoup de réputation par la Muſique de ſes Opera ; s'aviſa pour les faire tomber, de lui débaucher Morel & Gillet, les deux plus belles voix qu'il eût pour lors, ſous prétexte de les donner au Roi. Le Marquis de Sourdeac, pour remédier à cet incident, envoya le nommé Monier en Languedoc qui fit venir à Paris Clediere, Baumavielle, Miracle, Tholet & Roſſignol, qui étoient les plus belles voix de la Province. Peu de tems après, on leur vit repréſenter Pomone à Paris au mois de Mars 1671. ſur le Théatre de Guenegaud. C'eſt le premier Opera qui ait paru ſur le Théatre François. „ La Poëſie „ en étoit fort méchante (33), la Muſique „ belle : on voyoit les Machines avec ſurpriſe, les Danſes avec plaiſir ; on entendoit le chant avec agrément, & les paroles avec goût „. Cependant il fut repréſenté huit mois entiers avec un applaudiſſement général. Une Chanteuſe nommée la Cartilly, qui étoit une Actrice aſſez laide, faiſoit le rôle de Pomone dans cet Opera, qui fut tellement ſuivi, que Perrin en retira pour ſa part plus de trente mille livres. Quelques tems après, le Marquis de Sourdeac ſous prétexte des avances qu'il avoit faites pour payer les dettes de Perrin, s'empara du

(33) S. Evremond, t. 3. p. 216.

Théatre ; & pour se passer de ce pauvre Poëte, il eut recours à Gilbert, Secrétaire des Commandemens de la Reine de Suede, qui composa un Opera sous le titre de *Pastorale héroïque des Peines & des Plaisirs de l'Amour*, qui fut représenté sur le même Théatre de Guenegaud. S. Evremond (34) nous apprend que cet Opera „ eut quelque chose de plus „ poli & de plus galant que les autres. Les „ voix & les instrumens, dit-il, s'étoient dé„ ja mieux formés pour l'exécution. Le Pró„ logue étoit beau, & le Tombeau de Cli„ mene fut admiré „. C'est dans cet Opera que la Brigogne, célebre Actrice, parut avec éclat. Ses manieres, sa voix dans le rôle qu'elle faisoit, charmerent tellement tous ses Auditeurs, que le nom de la petite Climene lui en demeura.

Pendant que l'on voyoit avec plaisir cette nouvelle Piéce, Lulli profitant de la division qui s'étoit mise entre les Associés de l'Opera, obtint par le credit de Madame de Montespan, que l'Abbé Perrin, moyennant une somme d'argent, lui céderoit son Privilege. Ce changement obligea Cambert de passer en Angleterre, où il mourut en 1677 Sur-Intendant de la Musique de Charles II. Lulli s'associa le Sieur Vigarani, Machiniste du Roi, & plaça d'abord son Théatre au Jeu de Paume de Bel-air, où il donna en

(34) S. Evremond, t. 3. p. 216.

1672 *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus*, Paſtorale, compoſée des fragmens de differens Balets dont il avoit fait la Muſique ſur les paroles de Quinault.

Enfin, la Troupe des Comédiens du Roi, établie dans la Salle du Palais Royal, ayant perdu l'illuſtre Moliere, qui en étoit le Chef, le 17. Février 1673. Lulli à qui Sa Maieſté avoit fait expedier des Lettres de Privilege pour la repréſentation des Opera, prit poſſeſſion de cette Salle. Le premier Opera de Quinault, qui y ait été repréſenté, fut *Cadmus & Hermione*. Il parut au mois d'Avril 1673; il avoit déja été exécuté pour la premiere fois ſur le Théatre de Bel-air, & il fut reçu avec le même applaudiſſement ſur celui du Palais Royal. Le ſeul défaut que l'on reprocha à Quinault, fut d'avoir mêlé du burleſque dans cette Piéce; reproche que l'on avoit déja fait à Perrin, lorſqu'il donna au Public ſon Opera de Pomone. Mais Quinault ſe corrigea par la ſuite, & s'apperçut le premier qu'il avoit mal fait d'imiter en cela les Italiens, que mêlent du burleſque dans les Piéces les plus ſérieuſes, afin de diverſifier leurs ſujets; reſſource pire que la pauvreté, & que l'on ne doit nullement leur envier.

Le Roi, qui s'eſt toûjours diſtingué par le choix des Auteurs dont il s'eſt ſervi pour les magnifiques divertiſſemens qu'il a donnés à

ſa Cour, parut ſi content des Fêtes de l'Amour & de Bacchus, & de Cadmus & Hermione, qu'il choiſit ſeul Quinault pour compoſer de pareils Ouvrages. Sa Majeſté daignoit même quelquefois lui en donner les ſujets. Enſuite le Roi, pour l'encourager à redoubler ſes ſoins, lui donna deux mille livres de penſion.

Lulli ayant remarqué que Quinault avoit une grande facilité pour la compoſition des Vers propres à mettre en Muſique, & voulant ſe l'attacher d'une maniere à en pouvoir diſpoſer, lui propoſa de paſſer un écrit par lequel Quinault s'obligeroit de lui fournir un Opera tous les ans, & Lulli de lui donner quatre mille livres pour chaque Opera. Quinault accepta l'offre de Lulli.

Un Auteur nous apprend de quelle maniere le Poëte & le Muſicien s'entendoient enſemble pour la compoſition d'un Opera. „ Quinault, dit-il, cherchoit & dreſſoit plu„ ſieurs ſujets. Ils les portoient au Roi qui „ en choiſiſſoit un. Alors Quinault écrivoit „ un plan du deſſein & de la ſuite de ſa Piéce. Il donnoit une copie de ce plan à Lulli, „ & Lulli voyant de quoi il étoit queſtion „ en chaque Acte, & quel en étoit le but, „ préparoit à ſa fantaiſie des divertiſſemens, „ des Danſes, des Chanſonnettes de Bergers, &c. Quinault compoſoit ſes Scenes; „ & auſſitôt qu'il en avoit achevé quelques-

„ unes, il les montroit à l'Académie Fran-
„ çoise dont il étoit. „ Les Auteurs du Ménagiana ne sont pas de ce sentiment. Dans la premiere édition de ce Livre, ils prétendent que ce qu'il y a de supportable dans ses Opera, il le tenoit des conversations fréquentes qu'il avoit avec une très-habile Demoiselle : c'étoit, disent-ils, Mademoiselle Serment. „ Quinault la consultoit en
„ tout, & n'a rien publié depuis l'Alceste,
„ qu'elle n'en fût contente ; ce qui leur fait
„ conclure, que si le faiseur d'Opera a ac-
„ quis quelque gloire, elle lui est commune
„ avec d'autres personnes. „

Dans la seconde édition du Ménagiana, ce n'est plus cette fille sçavante ; ce sont Messieurs Boyer & Perrault qui revoyoient les Opera de Quinault par ordre de M. Colbert. Cette derniere particularité me paroît plus vrai-semblable que la premiere ; car il est certain que Quinault ne fit connoissance avec Mademoiselle Serment, que lorsqu'il travailloit à son Opera d'Armide, qui est le dernier que nous ayons vû de lui.

Que ce fussent Messieurs de l'Académie ou d'autres Sçavans qui corrigeassent les Scenes de Quinault, Lulli ne les recevoit point sans y regarder après de si habiles réviseurs (35) „ Il examinoit mot à mot cette Poë-
„ sie déja revûë & corrigée, dont il retran-

(35) De Freneuse, &c. t. 2. p. 214. & 215.

choit,

„ choit la moitié lorſqu'il le jugeoit à pro-
„ pos, & point d'appel de ſa critique ; il
„ falloit que Quinault s'en retournât rimer
„ de nouveau. A la fin il ſe mordoit ſi bien
„ les doigts, que Lulli agréoit une Scene.
„ Lulli la liſoit juſqu'à la ſçavoir par cœur ;
„ il s'établiſſoit à ſon Claveſſin, chantoit &
„ rechantoit les paroles, battoit ſon Claveſ-
„ ſin, & faiſoit une baſſe continuë. Quand
„ il avoit achevé ſon chant, il ſe l'impri-
„ moit tellement dans la tête, qu'il ne s'y
„ ſeroit pas mépris d'une note. L'Aloüette
„ ou Colaſſe venoient, auſquels il le dictoit.
„ Le lendemain il ne s'en ſouvenoit plus
„ gueres. Il faiſoit de même les Symphonies
„ liées aux paroles ; & dans les jours où Qui-
„ nault ne lui avoit rien donné, c'étoit
„ aux airs de Violon qu'il travailloit.

„ C'eſt ainſi que ſe compoſoit par Qui-
„ nault & par Lulli le corps de l'Opera,
„ dont les paroles étoient faites les premie-
„ res (36). Au contraire pour les Divertiſ-
„ ſemens, Lulli faiſoit les airs d'abord à
„ ſa commodité & en ſon particulier. Il y
„ falloit des paroles : afin qu'elles fuſſent ju-
„ ſtes, Lulli faiſoit un canevas de Vers, &
„ il en faiſoit auſſi pour quelques airs de
„ mouvement. Il appliquoit lui-même à ces
„ airs de mouvement & à ces divertiſſemens,
„ des Vers dont le mérite principal étoit de

(36) De Freſneuſe, &c. t. 2. p. 218. & 220.

„ quadrer en perfection à la Muſique, & il
„ envoyoit cette brochure à Quinault, qui
„ ajuſtoit les ſiens deſſus. Lulli reconnoiſſoit
„ la ſupériorité de Quinault au regard de
„ la Poëſie, & lui renvoyoit la gloire de
„ faire ce qu'il faiſoit mieux que lui.“ Le Muſicien rendoit juſtice au Poëte ; jamais homme n'a mieux manié cette ſorte de verſification que lui. „ Lulli (37) avoit raiſon
„ de dire que Quinault étoit le ſeul Poëte
„ qui pût l'accommoder, & qui ſçût auſſi
„ bien varier les meſures & les rimes dans
„ la Poëſie, qu'il ſçavoit varier les tours &
„ les cadences en Muſique“.

Le premier Opera que Quinault donna au Public, après s'être accommodé avec Lulli, fut *Alceſte ou le triomphe d'Alcide.* Il fut repréſenté en 1674. C'eſt de tous ſes Operas celui qui a le plus partagé les eſprits. Je ne doute point, dit Baillet, qu'il n'eût été encore plus applaudi par la ſuite, ſi Perrault, intime ami de Quinault, n'en eût été le Cenſeur. Il prouve que cet Opera eſt défectueux, non-ſeulement dans la conduite du ſujet, mais auſſi dans la verſification ; que Quinault a tout gâté en ne mettant pas dans ſa Piéce ce qu'il y a de plus beau dans Euripide, & y ajoûtant des épiſodes peu néceſſaires, mal liés, & mal aſſortis au ſujet ; que ces épiſodes ne ſervent

(37) Mercure Galant, Février 1695. p. 276.

qu'à faire remarquer la pauvreté de chaque endroit, où l'on ne voit que des répétitions de certaines rimes, & quantité de choſes qui ſemblent ne pouvoir s'accorder entierement avec le jugement & le bon ſens en général, ni avec les maximes de l'art de la Poëſie moderne en particulier. Ménage (38) a relevé Baillet là-deſſus, le premier prétendant que Perrault a écrit dans la critique de l'Opera d'Alceſte tout le contraire de ce que lui fait dire Baillet. Cette Critique, dit Ménage, eſt un Dialogue entre Cleon & Ariſtippe. Ariſtippe blâme cet Opera; Perrault ſous le nom de Cleon, le défend, & fait tomber d'accord Ariſtippe que c'eſt un parfaitement bel Ouvrage. Ce que rapporte Baillet contre cet Opera eſt dit dans cette Critique par Ariſtippe, & réfuté par Cleon. Ainſi Perrault, ajoûte Menage, a dit tout le contraire de ce que lui fait dire Baillet. Perraul & Quinault écrivirent à Baillet, pour lui faire des reproches de l'injure qu'il leur avoit faite en cette occaſion. Menage dit même avoir vû la Lettre de Perrault.

En 1675. *Theſée* fut joüé à S. Germain pour le Roi (39) „ par les Muſiciens de „ Sa Majeſté, & ceux de l'Académie joints „ enſemble, & fut enſuite repreſenté à Pa„ris par les ſeuls Acteurs de l'Opera. „ Je

(38) Antibaillet, t. 1. p. 282.

(39) Préface du Recueil général des Opera.

ne parlerai ni de la disposition, ni du tour-aisé des Vers de cette Piece. Je dirai seulement que Quinault remplit à son ordinaire dans celle-ci ce que tout le monde attendoit de lui. Véritablement tous les Actes de Thesée se surpassent l'un l'autre. Le second est plus beau que le premier, & ainsi du reste jusqu'au cinquiéme, qui surpasse les quatre qui l'ont précedé. Cet endroit :

Ah ! faut-il me venger en perdant ce que j'aime, &c.

La Scene de Medée, qui exhorte le Roi à empoisonner Thesée sans remords ; la reconnoissance de ce Fils & de son Pere, la fuite de Medée ; Eglé cedée au jeune Héros par le bon Vieillard : tous ces grands événemens rempliſſent le cinquiéme Acte d'une maniere qui attache de plus en plus l'esprit & le cœur des Auditeurs.

Un certain nombre de personnes d'esprit & d'un mérite distingué, ne pouvant, par je ne sçai quel travers, souffrir le succès des Opera de Quinault, se mirent en fantaisie de les trouver mauvais, & de les faire passer pour tels dans le monde. Un jour qu'ils soupoient ensemble, ils s'en vinrent sur la fin du repas vers Lulli qui étoit du souper ; chacun le verre à la main ; & lui appuyant le verre sur la gorge, se mirent à crier : *Renonce à Quinault, ou tu es mort.* Cette plaisanterie ayant beaucoup fait rire, on vint

à parler ſérieuſement, & l'on n'omit rien pour dégoûter Lulli de la Poëſie de Quinault : mais comme ils avoient affaire à un homme fin & éclairé, leur ſtratagême ne ſervit à rien. L'on parla de Perrault dans cette rencontre ; & l'un de ces Meſſieurs dit avec bonté, que c'étoit une choſe fâcheuſe, qu'il s'opiniâtrât toujours à vouloir ſoutenir Quinault ; qu'il étoit vrai qu'il étoit ſon ancien ami, mais que l'amitié avoit ſes bornes ; & que Quinault étant un homme noyé, Perrault ne feroit autre choſe que de ſe noyer avec lui. Le galant homme chez qui ſe donnoit le repas, ſe chargea d'en avertir charitablement Perrault. Lorſqu'il lui eut fait ſa ſalutaire remontrance, Perrault, après l'en avoir remercié, lui demanda ce que ces Meſſieurs trouvoient tant à reprendre dans les Opera de Quinault. Ils trouvent, lui répondit-il, que les penſées n'en ſont pas aſſez nobles, aſſez fines, ni aſſez recherchées ; que les expreſſions dont il ſe ſert, ſont trop communes & trop ordinaires ; & enfin que ſon ſtile ne conſiſte que dans un certain nombre de paroles qui reviennent toûjours. Je ne ſuis pas étonné, reprit Perrault, que ces Meſſieurs qui ne ſçavent ce que c'eſt que Muſique, parlent de la ſorte : mais vous, Monſieur, qui la ſçavez ſi parfaitement, qui en connoiſſez toutes les fineſſes, & à qui la France doit cette pro-

preté & cette délicateſſe dans le chant, que toutes les autres Nations n'ont point encore ; ne voyez-vous pas que ſi l'on ſe conformoit à ce qu'ils diſent, on feroit des paroles que les Muſiciens ne pourroient chanter, & que les Auditeurs ne pourroient entendre. Vous ſçavez que la voix, quelque nette qu'elle ſoit, mange toûjours une partie de ce qu'elle chante ; & que, quelques naturelles & communes que ſoient les penſées & les paroles d'un air, on en perd toujours quelque choſe. Que ſeroit-ce ſi ces penſées étoient bien ſubtiles & bien recherchées, & ſi les mots qui les expriment étoient des mots peu uſités & de ceux qui n'entrent que dans la grande & ſublime Poëſie ? on n'y entendroit rien du tout. Il faut que dans un mot qui ſe chante, la ſyllabe qu'on entend faſſe deviner celle qu'on n'entend pas ; que dans une phraſe quelques mots qu'on a oüis, faſſent ſuppléer à ceux qui ont échappé à l'oreille ; & enfin qu'une partie du diſcours ſuffiſe ſeulement pour le faire comprendre tout entier. Or cela ne ſe peut faire à moins que les paroles, les expreſſions, & les penſées ne ſoient fort naturelles, fort connuës & fort uſitées. Ainſi, Monſieur, on blâme Quinault par l'endroit où il mérite le plus d'être loüé, qui eſt d'avoir ſçû faire avec un certain nombre d'expreſſions ordinaires & de penſées fort naturelles, tant d'Ouvra-

ges ſi agréables, & tous ſi differens les unes des autres. Auſſi voyez-vous, ajoûta Perrault, que Monſieur de Lulli ne s'en plaint point, perſuadé qu'il ne trouva jamais de paroles meilleures à être miſes en chant, & plus propres à faire paroître ſa Muſique. La vérité eſt qu'en ce tems-là Perrault étoit preſque le ſeul à Paris qui osât ſe déclarer pour Quinault, tant la jalouſie de divers Auteurs s'étoit élevée contre lui, & avoit corrompu tous les ſuffrages de la Cour & de la Ville.

Les Cabales qui ſe formoient contre lui, ne l'empêcherent pas de donner *Atys*. Cet Opera fut repréſenté pour la premiere fois devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, le 12. Janvier 1676. Toute la Cour en fut charmée; la Scene d'Atys & de Sangaride paſſa pour un chef-d'œuvre; elle eſt encore aujourd'hui admirée de tous les connoiſſeurs, qui n'ont point fait de difficulté de dire qu'elle ne cede en rien à ce que les Anciens ont fait de plus beau dans le genre Lyrique. L'Abbé de Villiers fait le mauvais plaiſant, lorſqu'il dit: (40)

Mais on rit à coup sûr, quand on les voit ſoudain
Changer leur triſte Scene en ſpectacle badin,
Et finir le recit de leurs peines ſecrettes
Par les gaillards refreins de fades chanſonnettes.

(40) Epitre ſur l'Opera & ſur les autres Spectacles, p. 8.

„ Ce ſont deux Amans malheureux (41), „ quoiqu'aimés, qui ont raiſon de feindre „ & de changer de langage, de crainte que „ leur ſecret ne ſe découvre. Il y a de la „ témérité à vouloir attaquer des endroits „ dont les beautés ſont preſque inimitables. „ C'eſt ce qui a porté quelqu'un à dire que le premier Acte d'Atys eſt ſans difficulté le plus beau, & qu'il étoit trop beau. Véritablement ce morceau eſt trop avantageux pour le reſte de la Piéce. La Scene d'Atys & de Sangaride inſpirent à l'Auditeur des mouvemens qui s'affoibliſſent néceſſairement enſuite, & l'attention ſe refroidit parce qu'on retourneroit volontiers à cette Scene.

En 1677. *Iſis* fut repréſenté à S. Germain devant le Roi, & ſervit de divertiſſement pendant une partie du Carnaval; il parut enſuite à Paris au mois d'Août. L'année ſuivante T. Corneille donna l'Opéra de *Pſyché*; il n'eut pas un grand ſuccès, & ne fut joué qu'à Paris ſeulement. Cela déconcerta un peu Corneille, qui forma le deſſein de ſe remettre à la compoſition des Piéces Dramatiques. Mais Deſpreaux & Racine qui avoient fait tout leur poſſible pour décrier Quinault, voulurent détourner Corneille de ſa réſolution. Ils firent plus; lorſqu'ils virent qu'ils ne pouvoient venir à

(41) M. le Brun, Préface de ſon Théâtre Lyrique, &c. p. 26.

bout

bout de le faire travailler à un autre Opera, ils insinuerent au Roi de lui en parler. Ils réüssirent véritablement ; car Sa Majesté ayant ordonné à Thomas Corneille de faire une Piéce Lyrique, ce Poëte choisit le sujet de *Bellerophon*. Il en fit le premier Acte avec une grande facilité, & le montra à Lulli, auquel il déclara qu'il avoit disposé son quatriéme & cinquiéme Acte ; mais qu'à l'égard du second & du troisiéme, il ne sçavoit de quelle maniere s'y prendre. Lulli lui dit de consulter Quinault ; celui-ci commença par lui retrancher la moitié de sa Piéce : tellement que pour sept ou huit cent Vers qu'elle contient, Corneille fut contraint d'en faire deux mille. Malgré le désespoir où il étoit, Quinault ne laissa pas de le tirer d'embarras, en lui dressant le sujet de sa Piéce, qui parut pour la premiere fois au mois de Janvier 1679. (42) Elle eut également le suffrage de la Cour & du Peuple ; & fut trouvée si belle, qu'elle fut représentée à Paris pendant neuf mois de suite.

Le petit differend que Lulli eut peu de tems après avec la Fontaine, ne fit pas peu d'honneur à Quinault. Lulli avoit engagé la Fontaine à faire un Opera, & lui avoit promis une récompense digne de son mérite. Sur la parole de l'Italien le Poëte travaille,

(42) Mercure de Janvier 1679. p. 312.

& compoſe la Paſtorale de *Daphné*. Lulli n'en eut pas plutôt fait la lecture, qu'il dit tout net à la Fontaine qu'il n'étoit pas ſon homme, & que ſon talent n'étoit pas de faire des Opera. La Fontaine qui ne pouvoit ſe perſuader que ſes Vers fuſſent mauvais, croyant que Lulli vouloit par cette excuſe le priver de la récompenſe qu'il lui avoit promiſe, lui dit que s'il mettoit ſon Opera au jour ſans le ſatisfaire, il en auroit raiſon. Lulli lui répondit qu'il remettoit ſon payement à la premiere repréſentation de ſa Piéce. La Fontaine prit cette réponſe pour de l'argent comptant; mais il fut fort étonné lorſqu'il apprit quelques jours après, que Lulli ne vouloit pas mettre ſon Opera en Muſique, parce qu'il ne l'en trouvoit pas digne. Le Public qui connoiſſoit le mérite de la Fontaine, reçut cette nouvelle avec ſurpriſe. Lignieres qui étoit le Chanſonnier de ſon tems, fit deux Couplets ſur ce ſujet, dont en voici un.

Ah! que j'aime la Fontaine
D'avoir fait un Opera:
On verra finir ma peine,
Auſſi-tôt qu'on le jouera.
Par l'avis d'un fin Critique
Je vais me mettre en Boutique,
Pour y vendre des Siflets;
Je ſerai riche à jamais.

La Fontaine au déſeſpoir d'être la riſée du Public, fit pour s'en venger, la Florentinade

sur Lulli ; & quelque tems après rendit compte à Madame de Thiange du mauvais succès de son Opera, par une Epître qu'il lui adressa. Cette Epître n'ayant pas été imprimée, je me crois obligé d'en donner ce Fragment. (43)

..... Vous trouvez que ma Satyre *
Eût pû ne se pas écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que fût son fondement,
La plûpart du tems peut nuire,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné, si le Ciel m'eût fait Ange
Ou Thiange ;
Mais il m'a fait Auteur, je m'excuse par-là.
Auteur qui pour tout fruit moissonne
Quelque petit honneur qu'un autre ravira ;
Et vous croyez qu'il se taira ?
Il n'est donc pas Auteur, la conséquence est bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne,
Je suis cet indulgent : s'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la personne.
Je pourrois alléguer encore un autre point :
Les conseils ; & de qui ? du Public, de la Ville,
De la Cour ; oüi, ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférens,
Qui m'ont fait employer tout ce que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
Le méritois-je ? on dit que non.
J'ai fait un Opera ; que m'a-t-on reproché ?
Sinon que c'est un Ours non encore lechè ;
Et qui dénué du spectacle,
D'ailleurs ne trouve aucun obstacle.

(43) Carpentariana manuscrit, p. 275.

* Il veut parler du Conte du Florentin qu'il fit sur Lulli.

J'introduisois d'abord des Bergers ; mais le Roi
Ne se plaît plus qu'à voir des Héros. Quant à moi,
Je l'en louë. Il falloit qu'on lui fit voir la suite ;
Et c'est pourquoi ma Muse aux plaintes est réduite.
Que si le Nourrisson de Florence eût voulu,
Chacun eût fait ce qu'il eût pû.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide,
Je ne veux pas dire Euripide, [eu
Mais Quinault ; Quinault donc pour sa part auroit
Saint-Germain, où sa Muse au grand jour eût paru:
Et la mienne moins satisfaite,
Eût eu du moins Paris, partage de Cadette :
Cadette que peut-être on eût crû quelque jour
Digne de partager en aînée à son tour.
Quelque jour j'eusse pû divertir le Monarque :
Heureux sont les Auteurs connus à cette marque,
Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour Favoris.
Qu'est-ce qu'un Auteur de Paris ?
Paris a bien des voix ; mais souvent, faute d'une,
Tout le bruit qu'il fait est fort vain :
Chacun attend sa gloire, ainsi que sa fortune,
Du suffrage de Saint-Germain.
Le Maître y peut beaucoup ; il sert de regle aux autres,
Comme Maître premierement :
Puis, comme ayant un sens meilleur que tous les nôtres.
Qui voudra l'éprouver, obtienne seulement
Que le Roi lui parle un moment.
Ah ! si c'étoit ici le lieu de ses louanges ;
Que ne puis-je en ces Vers avec grace parler
Des qualités qui font voler
Son Nom jusqu'aux Peuples étranges !
On verroit qu'entre tous les Rois
Le nôtre est digne qu'on l'estime :
Mais il faut pour une autre fois
Réserver le feu qui m'anime,

Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui
Son esprit & son goût à juger d'un Ouvrage,
L'honneur & le plaisir de travailler pour lui.
Ceux dont je me suis plaint, m'ôtent cet avantage;
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur Cabale trop heureuse?
D'en dire aussi du mal la chose est dangereuse:
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme se pique
D'un sentiment d'honneur, & me fait à mon tour
Pour le Roi travailler un jour,
Je lui garde un Panégyrique.
Il est homme de Cour, je suis homme de Vers;
Joüons-nous tous deux de paroles,
Ayons deux langages divers,
Et laissons ces sottes frivoles.
Retourner à Daphné vaut mieux que se venger;
Je vous laisse d'ailleurs ma gloire à ménager.
Deux mots de votre bouche, & belle & bien disante
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne & bienfaisante,
Servez ma Muse auprès du Roi.

Madame de Thiange eut beau solliciter à la Cour pour la Fontaine, son Opera parloit contre lui; & Lulli ne se fit pas une affaire de dire au Roi, que les Vers en étoient détestables. Il n'en fallut pas davantage pour faire oublier la Pastorale de Daphné; & la Fontaine eut le chagrin de voir représenter un Opera de Quinault à la place du sien. C'étoit la Tragédie de *Proserpine*; elle parut à Saint-Germain (44) le 3. Février 1680. & fut exécutée par l'Académie & la Musique du Roi; & ensuite sur le Théatre de

(44) Mercure de Février 1680. p. 341.

l'Opera par l'Académie ſeule. Le Sieur Berrain, après la retraite du Sieur Vigarani, en inventa les Machines & les Décorations. Mademoiſelle Loüiſon Moreau y chanta dans le Prologue, & Mademoiſelle Rochois commença de ſe diſtinguer dans le Rôle d'Arethuſe.

L'année ſuivante, le Balet intitulé le *Triomphe de l'Amour*, fut repréſenté. Les Vers chantés ſont de Quinault; les Vers pour les perſonnes de Balet ſont de Benſerade, la Muſique de Lulli, & les Machines d'un Italien appellé Rivani. On vit danſer dans ce Balet, à Saint-Germain Monſeigneur même & Madame la Dauphine, Mademoiſelle, Madame la Princeſſe de Conti, Monſieur le Prince de Conti, Monſieur le Duc de Vermandois, & Mademoiſelle de Nantes, avec ce qu'il y avoit de jeunes perſonnes les plus diſtinguées à la Cour, tant hommes que femmes; & le ſuccès de ce mélange fut ſi grand, que lorſqu'on donna le même Balet à Paris, on introduiſit pour la premiere fois ſur le Théatre de l'Opera, des Danſeuſes entre leſquelles brilla Mademoiſelle la Fontaine. Il y eut encore une repréſentation de ce Balet aſſez remarquable par rapport à Lulli. Je vais emprunter les paroles d'un Auteur qui a narré cette particularité (45) d'une maniere aſſez vive.

(45) De Freſneuſes, &c. t. 2. p. 207. & ſuiv.

Il y avoit déja longtems que le Roi avoit donné des Lettres de Nobleſſe à Lulli. Quelqu'un lui alla dire qu'il étoit bienheureux que le Roi l'eût ainſi exemté de ſuivre la route commune, qui eſt qu'on aille à la Gentilhommerie par une Charge de Secretaire du Roi; que s'il avoit eu à paſſer par cette porte, elle lui auroit été fermée, & qu'on ne l'auroit pas reçû. Un homme de cette Compagnie s'étoit vanté qu'on refuſeroit Lulli s'il ſe preſentoit, à quoi les grands biens qu'il amaſſoit faiſoient juger qu'il pourroit ſonger quelque jour. Lulli avoit moins d'ambition que de bonne fierté à l'égard de ceux qui le mépriſoient. Pour avoir le plaiſir de morguer ſes ennemis & ſes envieux, il garda les Lettres de Nobleſſe ſans les faire enregiſtrer, & ne fit ſemblant de rien. En 1681. on rejoüa à Saint Germain le Bourgeois Gentilhomme, dont il avoit compoſé la Muſique. Il chanta lui-même le perſonnage du Mufti, qu'il executoit à merveilles. Toute ſa vivacité, tout le talent naturel qu'il avoit pour déclamer, ſe déployerent là; & quoiqu'il n'eût qu'un filet de voix, & que ce Rôle paroiſſe fort & penible, il venoit à bout de le remplir au gré de tout le monde. Le Roi, qu'il divertît extrêmement, lui en fit des complimens. Lulli prit cette occaſion: Mais Sire, lui dit-il, j'avois deſſein d'être Secretaire du Roi, vos Secretaires ne me voudront plus recevoir. *Ils ne voudront plus vous rece-*

voir ? repartit le Monarque en propres termes, *ce ſera bien de l'honneur pour eux. Allez, voyez Monſieur le Chancelier.* Lulli alla du même pas chez Monſieur le Tellier, & le bruit ſe répandit que Lulli devenoit Monſieur le Secrétaire. Cette Compagnie, & mille gens, commencerent à murmurer tout haut. Voyez-vous le moment qu'il prend ? A peine a-t'il quitté ſon grand chapeau de Mufti, qu'il oſe prétendre à une Charge, à une Qualité honorable. Ce Farceur, encore eſſoufflé des gambades qu'il vient de faire ſur le Théatre, demande à entrer au Sceau. Monſieur de Louvois ſollicité par Meſſieurs de la Chancellerie, & qui étoit de leur Corps, parce que tous les Secretaires d'Etat doivent être Secrétaires du Roi, s'en offença fort. Il reprocha à Lulli ſa temerité, qui ne convenoit pas à un homme comme lui, qui n'avoit de récommandation & de ſervices, que d'avoir fait rire. *Hé, tetebleu*, lui répondit Lulli, *vous en feriez autant, ſi vous le pouviez.* La riſpote étoit gaillarde. Il n'y avoit dans le Royaume que Monſieur le Maréchal de la Feüillade & Lulli qui euſſent répondu à Monſieur de Louvois de cet air. Enfin, le Roi parla à Monſieur le Tellier. Les Secretaires du Roi étant venus faire des remontrances à ce Miniſtre, ſur ce que Lulli avoit traité d'une Charge parmi eux, & ſur l'interêt qu'ils avoient qu'on le refuſât pour la gloire de tout le Corps ; Monſieur

le Tellier leur répondit en des termes encore plus déſagréables, que ceux dont le Roi s'étoit ſervi. Quand ce vint aux Proviſions, on les expedia à Lulli avec des agrémens inoüis. (46.) Le reſte de la céremonie s'accomplit avec la même facilité : il ne trouva à ſon chemin aucun Confrère bruſque ni impoli. Auſſi fit-il noblement les choſes de ſon côté. Le jour de ſa réception, il donna un magnifique repas, une vraye fête, aux Anciens & aux gens importans de la Compagnie & le ſoir un plat de ſon métier ; l'Opera, où l'on joüoit le *Triomphe de l'Amour*. Ils étoient vingt-cinq ou trente qui y avoient ce jour-là, comme de raiſon, les bonnes places : de ſorte qu'on voyoit la Chancellerie en Corps, deux ou trois rangs de gens graves en manteau noir & en grand chapeau de Caſtor, aux premiers rangs de l'Amphithéatre, qui écoutoient d'un ſerieux admirable les Menuets & les Gavotes de leur Confrere le Muſicien. Ils faiſoient une décoration rare, & qui embelliſſoit le Spectacle ; & l'Opera apprit ainſi publiquement que ſon ſeigneur s'étant voulu donner un nouveau titre, n'en avoit pas eu le démenti. Monſieur de Louvois même ne crut pas devoir garder ſa mauvaiſe humeur. Suivi d'un gros de Courtiſans, il rencontra bien-tôt après Lulli à Verſailles. *Bon-jour*, lui

(46.) Ce fut au mois de Décembre 1681. Mercure de Decembre, p. 328.

dit-il en passant, *bon jour, mon Confrere* : et qui s'appella alors un bon mot de Monsieur de Louvois.

Persée fut ensuite représenté pour la premiere fois (47.) par l'Academie de Musique le 18. Avril 1682. Le Public souhaitoit avec d'autant plus d'ardeur de voir cet Opera, que n'ayant point été pour lors représenté pour le Roi comme la plûpart de ceux que Lulli donnoit, ce fut un spectacle tout nouveau. Monseigneur le Dauphin, & leurs Altesses Royales, honorerent de leur présence cette premiere representation. Au mois de Juin suivant, Persée fut représenté à Versailles devant le Roi. Ce Prince avoit dit que lorsqu'il viendroit voir cet Opera il en feroit avertir quelques jours auparavant, afin qu'on eût le tems de s'y préparer, & de dresser un Théatre dans la Cour du Château qui étoit le lieu destiné pour ce spectacle. Cependant le tems s'étant mis tout-d'un-coup au beau, & Sa Majesté voulant que Madame la Dauphine eût part à ce divertissement avant qu'elle accouchât, on n'avertit de se tenir prêt que vingt-quatre heures avant la representation : ainsi (48.) on ne put travailler au Théâtre que le jour même. Il se trouva fort avancé sur le midi : mais le vent ayant changé, la pluye qui tomba tout le matin fit assez connoître

(47.) Mercure Avril 1682. p. 330.

(48.) Mercure Juillet 1682. p. 356.

qu'il en tomberoit le reſte du jour. Le Roi étoit prêt de remettre l'Opera à un autre tems, lorſqu'on lui promit qu'il y auroit pour le ſoir même un autre Théatre dreſſé dans le Manége; & en effet à huit heures & demie du ſoir, le lieu où l'on travailloit encore des Chevaux à midi ſonné, parut avec un brillant inconcevable. Théatre, Orqueſtre, hautdais, rien n'y manquoit. Un très-grand nombre d'Orangers d'une groſſeur extraordinaire, très-difficiles à remuer, & encore plus à faire monter ſur le Théatre, s'y trouverent placez. Tout le fond étoit une feüillée compoſée de véritables branches de verdure coupées dans la forêt. Il y avoit dans le fond & parmi ces Orangers quantité de Figures, de Faunes, & de Divinités, & fort grand nombre de girandoles. Beaucoup de perſonnes qui ſçavoient de quelle maniere ce lieu étoit quelques heures auparavant, eurent peine à croire ce qu'elles voyoient. Ce fut dans Perſée que Mademoiſelle Deſmâtins fit ſon eſſai pour le chant & pour la Danſe, en quoi elle a réüſſi depuis avec tant de ſuccès.

Ce ne fut point tant la promptitude avec laquelle ce Théatre ſe trouva prêt, que la beauté de la Piéce de Quinault qui cauſa la ſurpriſe de toute la Cour. Il n'y eut que quelques Dames, qui, par des raiſons particulieres, ne purent ſe réſoudre à en approuver quelques endroits. Le ſentiment de Phinée

leur parut trop cruel. Elles demandoient s'il étoit d'un veritable Amant de dire qu'il aime mieux voir sa maîtresse dévorée par un Monstre, qu'entre les bras de son rival Cette question fut tellement agitée par les beaux esprits, que les Mercures se trouverent remplis des Réponses que l'on y fit. Voici l'endroit de l'Opera de Persée. Phinée dit :

L'Amour meurt dans mon cœur, la rage lui succede;
J'aime mieux voir un Monstre affreux
Dévorer l'ingrate Andromede,
Que la voir dans les bras de mon Rival heureux. &c.

Un bel Esprit appuya ce sentiment par ces Vers que j'ai trouvé les moins mauvais de tous ceux que l'on a faits sur ce sujet.

Voilà ce que Phinée a dit dans sa colere,
Et ce que tout autre auroit dit.
Qu'on ne s'y trompe pas, un Amant qu'on trahit
Est en droit de tout dire, est en droit de tout faire;
Et sans craindre d'en user mal,
Peut voir avec plaisir périr une infidelle.
Ce n'est pas que cela se doive à cause d'elle,
Mais seulement pour faire enrager son Rival.

Au mois de Janvier 1683. *Phaëton* parut à la Cour. (49.) Mademoiselle Fanchon Moreau commença de chanter dans le Prologue de cette Piéce. Comme il n'y avoit point encore d'assez grande Salle à Versailles pour y faire des Machines, il n'y en avoit point dans cet Opera, qui fut ensuite representé à Paris le 27. Avril pour la premiere fois. Phaëton a été la premiere Piéce Lyrique qui ait parut à

(49.) Mercure Janvier 1683. p. 321.

Lyon (50.) lorſqu'on y a établi une Academie de Muſique en 1687. Elle fut repreſentée avec un ſuccès ſi extraordinaire, qu'on la vint voir de quarante lieuës à la ronde.

Sur la fin de l'année 1683. Meſſieurs de l'Academie Françoiſe firent faire un Service pour la Reine, que la France avoit eu le malheur de perdre au mois de Juillet. Monſieur l'Abbé de la Chambre fit l'Oraiſon Funebre. Quinault en fit l'Epitaphe ; elle eſt digne de ſon ſujet, & elle mérite que j'en faſſe part au Public, d'autant plus qu'il n'eſt point venu à ma connoiſſance qu'elle ait été imprimée.

Tremble, qui que tu ſois, & reſpecte en ce lieu
Une Reine deux fois par le Ciel couronnée :
Fille d'un puiſſant Roi, Femme d'un demi Dieu ;
De ſes beaux jours trop tôt la courſe fut bornée.
Sa bonté, ſa douceur, toutes ſes actions
Furent de l'Univers les admirations :
Sa piété brilloit plus que ſon Diadême :
Elle vêquit en Sainte, elle eſt morte de même :
Et ce ſacré réduit, que tu vois revêtu
Des dernieres grandeurs de cette Souveraine,
Eſt moins le Tombeau d'une Reine
Que le Temple de la Vertu.

Quelque tems avant la mort de la Reine, le Roi avoit ordonné à Quinault de faire un Opera. Sa Majeſté lui en avoit même donné le ſujet. C'étoit celui d'*Amadis*. Il courut un bruit que Quinault étoit fort embaraſſé comment il executeroit le deſſein du Roi. Qui-

(50.) Mercure de Mars 1688. p. 322.

nault prit cette occaſion pour faire un Madrigal auquel il donna pour titre, *L'Opera difficile.*

Ce n'eſt pas l'Opera que je fais pour le Roi
Qui m'empêche d'être tranquile :
Tout ce qu'on fait pour lui paroit toujours facile.
La grande peine où je me voi,
C'eſt d'avoir cinq filles chez moi
Dont la moins âgée eſt nubile.
Je dois les établir, & voudrois le pouvoir :
Mais à ſuivre Apollon on ne s'enrichit guere ;
C'eſt avec peu de bien un terrible devoir
De ſe ſentir preſſé d'être cinq fois beaupere.
Quoi cinq Actes devant Notaire,
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir ?
O Ciel ! peut-on jamais avoir
Opera plus fâcheux à faire ?

Ce n'étoit nullement la néceſſité qui portâ Quinault à compoſer cette petite Piéce, puiſqu'il avoit amaſſé des biens que l'on faiſoit monter à plus de cent mille écus. On fit cependant pluſieurs réponſes à ce Madrigal : mais je les ai crû aſſez froides pour ne pas ennuyer le Lecteur.

On connut par la ſuite que Quinault avoit été fort peu embaraſſé de traiter le ſujet d'*Amadis*, cet Opera ayant été repréſenté à Paris le 15. Janvier 1684. (51.) par l'Academie Royale de Muſique. Il ne parut point à Verſailles à cauſe de la mort de la Reine. Cet Opera fut ſuivi de celui de *Roland*,

(51.) Mercure de Janvier 1684. p. 229.

qui fut executé à la Cour le 18. Janvier 1685, & pour la premiere fois à Paris le 8. Fevrier suivant. Parmi un grand nombre de beaux morceaux dont est composé cet Opera, & quoiqu'il ait passé pour être assez regulier, quelques Critiques n'ont pas laissé de dire qu'Angelique est trop souvent sur la Scene avec Medor; que Roland n'y paroît pas assez, & que la fureur de ce Héros devroit être employée à quelque chose de plus grand, qu'à déraciner des arbres, à renverser des vases, & à tirer son épée contre des Figures inanimées à qui il a tort de s'en prendre du malheureux amour qui lui fait tourner la cervelle.

Peu de tems après la conclusion de la Treve [en 1685.] Racine composa l'*Idille sur la Paix*. Elle fut chantée dans l'Orangerie de Sceaux, le jour que le Roi fit l'honneur au Marquis de Seignelai de venir se promener dans cette agréable maison.

Cette même année Quinault donna le Balet du *Temple de la Paix*, qui fut dansé le 15. Octobre devant Sa Majesté à Fontainebleau. Enfin Quinault fit paroître son chef-d'œuvre; je veux parler d'*Armide*. Ce fut le triomphe de notre Auteur & celui de Mademoiselle Rochois. Il fut representé le 15. Février 1686. par l'Academie de Musique; jamais Opera ne fut tant admiré. Lorsqu'Armide s'anime à poignarder Renaud dans la derniere Scene du second Acte, on a vû vingt fois tout le mon-

de saisi de frayeur ne soufflant pas, demeurer immobile, l'ame toute entiere dans les oreilles & dans les yeux, jusqu'à ce que l'air de Violon, qui finit la Scene, donnât permission de respirer; puis respirant là avec un bourdonnement de joye & d'admiration, on n'avoit que faire de raisonner. Ce mouvement unanime du peuple disoit fort sûrement, que la Scene est ravissante.

L'Abbé de Villiers a tort de blâmer les repetions qui sont dans l'adieu de Renaud & d'Armide, en disant,

Chaque plainte d'Armide a l'air d'un Madrigal;
Et semblant badiner en ce moment fatal,
Renaud tourne en rondeau son adieu lamentable.
Aux tragiques sujets ce stile est-il sortable?

Où peut-on trouver plus de feu? L'un est un Amant qui s'arrache à l'amour pour se rendre à la gloire; l'autre est une Amante désesperée qui perd ce qu'elle aime. Est-il possible de les peindre avec des traits plus naturels, & d'exprimer plus vivement les transports de deux Amans malheureux (52.) & pleins de leur passion? L'art ne s'y trouve-t'il pas d'accord avec la nature? Le contraste de leur caractere n'a-t'il pas les beautés differentes qu'il doit avoir? Les répetitions que l'Abbé de Villiers y condamne, ne sont-elles pas de deux Amans attendris, pénetrés de ce qu'ils sentent, & qui ne sentent que le cha-

(52.) Théatre Lyrique, Préface, p. 24.

grin

grin de se séparer ? Peut-on lire cet adieu sans en être touché, & peut-on n'en être pas touché, sans avoir le goût bien extraordinaire & bien bizarre ? Est-il rien de moins badin que les sentimens de Renaud, & les emportemens d'Armide ? L'esprit peut-il mieux expliquer les mouvemens qui agitent le cœur dans ces momens rigoureux ? Didon dans Virgile fait verser des pleurs ; Armide dans Quinault m'arrache des larmes & des soupirs, je m'interesse pour elle, & plains également le perfide Renaud & l'infortunée Armide. J'ose même avancer que le Héros de Quinault est plus grand en cette occasion que celui de Virgile. L'un obéït aux Dieux, l'autre obéït à la gloire : celui-là fuit en secret la Reine de Carthage, comme un timide qui se défie de ses forces ; celui-ci abandonne la Princesse de Damas, malgré les charmes & les plaisirs qu'il trouve auprès d'elle ; le Troyen n'étoit pas fort sensible, le François est plus amoureux, & supporte avec fermeté la violence qu'il se fait dans un adieu si douloureux : le Sacrifice du pieux Enée est moins grand & moins héroïque, que celui du courageux Renaud.

Une des plus grandes perfections d'un Spectacle, est que la beauté croisse d'Acte en Acte. Il n'y a peut-être point d'Opera qui ait cet avantage comme Armide ; & cet avantage est d'un prix immense. Il est vrai qu'il s'y trouve quelques endroits que l'on peut critiquer,

comme le quatriéme Acte qui manque de matiere. Quinault a été ici nû & ſterile à l'excès. Il devoit y menager quelque action ou quelque épiſode moins ſec que la double rencontre de deux fauſſes maîtreſſes du Chevalier Danois & d'Ubalde ; répetition froide, jeu propre ſeulement à la Comedie, & qu'il faut retrancher. Mais enfin le divertiſſement qui eſt exquis, répare & récompenſe cet Acte foible ; & quant ce vient au cinquiéme, tout le monde demeure d'accord que rien n'a jamais été ſi parfait. Il eſt tout ſeul un Opera. Le divertiſſement eſt au milieu ; l'attention de l'auditeur demeure libre pour ce qui va ſuivre. Enfin, la derniere Scene efface autant les premieres, que l'Acte efface les quatres premiers.

Le perfide Renaud me fuit.

Combien de beautés ! quelle force, quelle adreſſe d'expreſſion juſques dans les moindres choſes ! On peut appeller cette Scene pour le pathetique, pour les graces, pour la diverſité des mouvemens, le triomphe en abregé de la Poëſie Françoiſe. Cela finit par le fracas du Palais enchanté, que les démons viennent détruire en un inſtant. Dans l'émotion que cauſe une machine amenée & placée avec un art ſi unique, la toile tombe, & l'auditeur, plein de ſa paſſion qu'on a augmentée juſqu'au dernier moment, eſt forcé de la

remporter toute entiere. Il s'en retourne chez lui penetré, malgré qu'il en ait, rêveur, chagrin du mécontentement d'Armide. Je ne sçai ce que l'esprit humain pourroit imaginer de superieur au cinquiéme Acte d'Armide. Cet Opera montre à merveilles combien le Poëte contribuë à la sublime beauté ou à la langueur d'un Opera, par la bonne ou mauvaise constitution qu'il lui donne.

Quoique le Théâtre ait beaucoup perdu lorsque Quinault a renoncé à faire des Opera; je doute qu'il eût pû faire une Piéce Lyrique audessus de celle d'Armide. C'est peut-être cette raison qui l'engagea à ne plus travailler: je veux pourtant bien ajouter foi aux paroles de Perrault qui dit que Quinault, sur la fin de sa vie, eut regret d'avoir donné son tems à faire des Opera; qu'il prit la résolution de ne plus composer de Vers que pour chanter les loüanges de Dieu, & les grandes actions de son Prince, & qu'il commença par un Poëme sur la destruction de l'Heresie; dont il rapporte les quatre premiers Vers.

Jé n'ai que trop chanté les Jeux & les Amours;
Sur un ton plus sublime il faut nous faire entendre.
Je vous dis adieu, Muse tendre,
Et vous dis adieu pour toujours.

Lorsque Lulli apprit de Quinault qu'il étoit résolu d'abandonner l'Opera, & qu'il

vouloit s'occuper à des choſes plus ſérieuſes ; cet Italien chercha tous les moyens imaginables pour le faire changer de deſſein ; mais il n'en put venir à bout : Quinault demeura ferme dans ſa réſolution. Lulli connut mieux que perſonne la perte qu'il faiſoit ; il vit bien qu'il ne pourroit jamais trouver un Poëte qui pût égaler Quinault. Cependant la néceſſité où Lulli ſe trouvoit d'avoir toûjours un Opera nouveau, fit qu'il engagea M. Campiſtron à en faire un. Celui-ci donna à Lulli les paroles d'*Acis & Galatée* ; il en fit la Muſique, & quelques mois après que les repréſentations d'Armide furent ceſſées, il en fit part au Public. Il parut d'abord à Anet, & enſuite à Paris avec un ſuccès extraordinaire. Cet Opera fut ſuivi d'un autre de la compoſition du même Auteur, auquel il donna pour titre *Achille & Polixene*. M. Campiſtron n'en donna d'abord que quelques fragmens à Lulli. Ce Muſicien travailla deſſus pendant cinq ou ſix mois, au bout deſquels il tomba dangereuſement malade, & mourut le 22. Mars 1687. âgé de 54. ans. Tellement que Lulli n'a compoſé que l'Ouverture & le premier Acte d'Achille & Polixene ; le reſte de la Muſique eſt de la compoſition de Colaſſe. Cet Opera parut vers le mois de Novembre 1687.

La mort de Lulli fut ſuivie un an après

de celle de Quinault qui décéda le 29. Novembre 1688. âgé de 55. ans, après avoir exercé un peu plus de dix-sept ans sa Charge d'Auditeur des Comptes avec beaucoup d'honneur. Son corps fut porté le 28. dans l'Eglise S. Loüis sa Paroisse. Il fut généralement regreté de tous ses amis, non-seulement à cause de sa probité, mais parce que la République des Lettres perdoit en lui un de ses plus beaux génies pour la Poësie Lyrique.

Philippe Quinault a laissé cinq filles, dont trois ont pris le parti du Couvent. Des deux autres, l'une a été mariée à M. le Brun, Auditeur des Comptes, neveux du fameux le Brun, Peintre du Roi; & l'autre à M. Gaillard, Conseiller de la Cour des Aydes. Ce dernier a entre ses mains tous les Manuscrits de son Beau-pere; mais il ne peut les donner au Public, parce qu'il est très-expressément ordonné par le Testament du défunt, que tous les Ouvrages qu'il laisseroit après sa mort, ne seroient pas mis au jour. La description de la Maison de Sceaux de M. Colbert, Poëme des plus ingénieux & des plus agréables, fait partie de ces Manuscrits. Les autres sont, la Pastorale Allégorique sur le Mariage du Roi, dont j'ai déja parlé; une petite Comédie intitulée les *Madrigaux*; le Poëme de l'Héresie détruite, qui est resté

imparfait ; & un grand nombre de petites Pieces en Vers & en Proſe ſur différens ſujets.

Avec quelque mépris que ſes ennemis l'ayent traité, ils n'ont pû lui ôter la gloire d'avoir excellé dans la Poëſie Lyrique. Les Opera qu'il a faits, ont beau être imités de tous ceux qui travaillent (53) en ce genre-là, ils ſeront toûjours inimitables. Si cependant quelqu'un eſt aſſez heureux pour le pouvoir égaler, on peut dire que jamais on ne le ſurpaſſera. Tous ſes Vers ſont naturels, (54) propres à chanter & ſi bien trouvés, qu'ils ſemblent avoir été faits par les Muſes mêmes, Un bonheur dont ſe pouvoit vanter Lulli, c'eſt d'avoir trouvé en Quinault un Poëte (55) dont les Vers ont été dignes de ſa Muſique, & tels qu'il les pouvoit ſouhaiter pour bien mettre en leur jour toutes les beautés & toutes les délicateſſes de ſon Art. Mais ce bonheur lui étoit dû, afin qu'il ne reſtât rien à deſirer à ſes Ouvrages.

Pluſieurs Critiques ne pouvant trouver de Poëte pour oppoſer à Quinault, ont voulu renvoyer à Lulli toute la gloire de ſes Opera, & mettre le Muſicien fort au-deſſus du

(53) De Calliers, Epigrammes choiſies, Liv. 1. p. 223.

(54) De Viſé, Mercure de Novembre 1688. p. 333.

(55) Perrault, Hommes illuſtres.

Poëte ; c'eſt une matiere qui n'a pas encore été décidée : & ſi je voulois ſuivre l'opinion de quelque Auteur, ce ſeroit celui de S. Evremond qui étoit d'un tout contraire, puiſqu'il donne toute la préference au Poëte ſur le Muſicien. Mais ſans m'arrêter aux differens ſentimens que l'on a eus ſur ce ſujet, je ne rapporterai que le paſſage d'un Auteur qui en a parlé trop judicieuſement, pour ne pas déferer à ſes paroles. „ On ne trouvera pas mauvais, dit cet Auteur Anonime (56), que je m'oppoſe pour le corps „ des Poëtes, à la loüange que les Muſiciens prétendent mériter au ſujet des repréſentations en Muſique. Je ſoutiens, „ dit-il, que c'eſt une injuſtice criante de „ conſidérer comme principal moteur de „ ces grands Spectacles, celui qui n'y a „ droit tout au plus que pour un cinquiéme ; le Peintre qui ordonne les décorations, le maître de Danſe qui diſpoſe les „ Balets, & même le Machiniſte, auſſi-bien „ que celui qui déſigne les habits, entrent „ pour leur part dans la compoſition totale d'un Opera, auſſi-bien que le Muſicien qui en fait les chants. Cela eſt ſi vrai, „ que ſi l'Opera ſe trouvoit défectueux dans „ quelqu'une de ces parties, on n'y trou-

(56) Lettre de Clement Marot ſur la mort de Lulli, p. 41. & ſuiv. Cologne 1688.

„ veroit gueres moins à cenſurer, que ſi la
„ Muſique n'en étoit pas bonne. Le véri-
„ table Auteur d'un Opera eſt le Poëte ; il
„ eſt le nœud qui aſſemble toutes ſes par-
„ ties, & l'ame qui les fait mouvoir : l'in-
„ vention du ſujet produit toutes ces beau-
„ tés différentes, ſelon qu'elle eſt plus ou
„ moins fertile : les événemens qu'elle fait
„ naître, les attire à leur ſuite par une heu-
„ reuſe néceſſité ; & ſi la Muſique a de l'é-
„ lévation & de la grandeur, ſi elle expri-
„ me pathétiquement les mouvemens des
„ paſſions, elle en a la principale obliga-
„ tion à l'énergie des Vers qui la conduiſent
„ par la main. A la vérité, la Poëſie reçoit
„ quelques agrémens de la Muſique par un ſe-
„ cours mutuel, mais il ne s'enſuit pas qu'elle
„ lui doive être préferée : de la même maniere
„ qu'il eſt vrai de dire, qu'une belle per-
„ ſonne reçoit quelque avantage de la ma-
„ niere galante dont elle eſt coëffée ; on ſeroit
„ pourtant ridicule de préferer une jolie coëf-
„ fure à un beau viſage, &c. "

Quoique j'aye rapporté tous les éloges que l'on a faits de Quinault, je ne prétens point me rendre garant des endroits que l'on en pourroit retrancher. J'avoüerai avec tout ce qu'il y a de Connoiſſeurs, que Deſpreaux ayant été le plus fin Critique de ſon tems, ne peut avoir repris Quinault ſans

avoir

avoir remarqué quelques défauts dans ſes Piéces de Théatre ; je n'ai donc fait l'extrait de quelques réponſes des adverſaires de Deſpreaux, que pour rapporter d'une maniere tout-à-fait déſintereſſée tout ce qui s'eſt dit pour & contre ſur ce ſujet. A l'égard de Deſpreaux, quoique dans pluſieurs endroits de ſes Satires il n'ait pas trop ménagé notre Poëte, il a pourtant avoué qu'étant tous deux fort jeunes, lorſqu'il écrivit contre lui, Quinault n'avoit pas fait alors un grand nombre d'Ouvrages qui lui ont acquis dans la ſuite une juſte réputation. Quand même Deſpreaux n'auroit pas rendu juſtice à Quinault par un aveu ſi public, la réputation du dernier auroit été aſſez bien vengée par le Prologue d'un Opera que Deſpreaux a donné dans la derniere édition de ſes Oeuvres. (57) Avec quel front un Satirique oſe-t-il publier une Piece ſi médiocre, pour l'oppoſer aux Opera de Quinault ? Quelle comparaiſon de trois douzaines de Vers à la Perin, avec quatorze Opera qui ont été les délices, & qui le ſont encore de tous de tous ceux qui ont le bon goût de la Poëſie Lyrique ? Cependant Deſpreaux n'avoit compoſé, à ce qu'il dit, ſon Prologue, que pour délaſſer deux Dames des Opera de Quinault. En verité, il faut qu'un homme

(57) C'eſt celle de Billiot 1713.

d'eſprit s'oublie bien pour parler de cette maniere. Que Quinault eût ri, s'il eût vû ce beau Prologue, & que la Préface lui en eût paru courte ! elle lui auroit donné matiere à faire de belles réflexions. Moderé, comme il étoit, il ſe ſeroit peut-être contenté de dire ce que des Journaliſtes bien ſenſés ont penſé ſur ce ſujet : Qu'il y a un âge (58) où l'on devroit joüir de ſa gloire comme d'un bien acquis dans ſa jeuneſſe ; mais que l'avidité de cette eſpece de bien reſſemble en cela à l'avarice, que la foibleſſe de l'âge ne rend que plus ardente.

(58) Journal Litteraire, Septembre & Octobre, p. 45. à la Haye 1713.

LES
RIVALES,

COMEDIE,

Repréſentée en 1653.

ACTEURS.

PHILIPIN, Valet d'Alonce.

ISABELLE, Maîtreſſe d'Alonce.

ELISE, Suivante d'Iſabelle.

D. ALONCE, Amant d'Iſabelle & de Philidie.

PHILIDIE, Rivale d'Iſabelle.

D. LOPE, Pere de Philidie.

FEDERIC, Hôte de Caſtelblanc.

L'HOTESSE.

D. FERNAND, Frere d'Iſabelle.

La Scene eſt à Lisbonne.

LES RIVALES
Comedie.

LES RIVALES, COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHILIPIN *s'éveillant ſur un tas de pierre.*

OU ſuis-je ? quel démon en ce lieu m'a porté !
Je ſuis tranſi de froid, & de plus, tout croté.
Ah, j'ai les reins briſés ! Quel maudit tas de pierre !
Mais où penſai-je aller ? on ne voit ciel ni terre ;
A deux doigts de mon nez mes yeux ne ſauroient voir,
Et je croi qu'en un four il ne fait pas ſi noir.

J'en ſoupçonne la cauſe, & j'ai bonne mémoire
Qu'au logis d'Iſabelle Eliſe m'a fait boire.
Cette aimable ſuivante eſt digne, ſur ma foi,
D'avoir pour ſerviteur un homme tel que moi.
Pour faire ainſi dépenſe, il faut bien qu'elle m'aime;
Elle envoyoit au vin avec un ſoin extrême,
Elle n'en eſt pas quitte au moins pour un écu.
J'ai mis par quatre fois la pinte ſur le cu;
Et ſans doute qu'après cette débauche inſigne,
Troublé de la vapeur du doux jus de la vigne,
Le bon pere Bacchus en ce lieu m'a conduit,
Et m'a fait ſommeiller ainſi juſqu'à la nuit.
Il n'en faut point douter, un mal de tête horrible
Eſt de ces vérités la preuve trop ſenſible;
J'ai le palais bien ſec, le goſier enflammé,
Et me voilà du moins pour deux jours enrhumé.
Ce n'eſt pas tout; mon maître eſt un dangereux homme,
Il s'en faudra bien peu tantôt qu'il ne m'aſſomme;
Je vais ſentir pleuvoir une grêle de coups.
Avecque Philidie il a pris rendez-vous;
Je l'y devois attendre, & demain, que je penſe,
Du bon tems d'aujourd'hui je ferai pénitence;
Et poſſible qu'après m'avoir bien outragé,
Il pourra ſans argent me donner mon congé.
Au diable ſoit l'Amour. Mais ou j'ai la berluë,
Ou dans l'obſcurité je remets cette ruë;
Philidie y demeure, & voilà ſa maiſon;
J'y vois de la lumiere, ou je ſuis ſans raiſon.
Poſſible que la belle attend encor mon maître.
Je voudrois bien ſavoir quelle heure il pourroit être.
Mais je me trompe fort, ou quelqu'un vient ici
Qui rendra ſur ce point mon eſprit éclairci.

SCENE III.

ISABELLE, ELISE, PHILIPIN.

ISABELLE.

Eliſe, tu m'apprens une étrange nouvelle.
Alonce m'abandonne, Alonce eſt infidelle ;
Et quand pour moi l'ingrat doit être plus atteint,
Sa chaîne vient à rompre, & ſa flamme s'éteint.
Pourroit-il bien commettre une action ſi noire,
Après tant de ſermens ? Non, je ne le puis croire.

ELISE.

Croyez-moi, Philipin tantôt m'a tout conté :
Son départ pour la Flandre eſt un point arrêté.
De plus il galantiſe une beauté nouvelle,
Et doit enfin paſſer cette nuit avec elle.

ISABELLE.

De ſa bonne fortune il m'aura pour témoin.
Mais du logis marqué ſommes-nous encore loin ?
Voi bien, je ne ſuis pas du perfide attendue.

PHILIPIN *à part.*

Il n'eſt pas tard, je vois des femmes dans la rue,
Il nous faut éclaircir. Madame, s'il vous plaît,
Je pourrai bien de vous ſavoir quelle heure il eſt.

ELISE.

Philipin, eſt-ce toi ?

PHILIPIN.

C'eſt Eliſe, ou je meure.
Ah ! puiſque je te tiens, je me mocque de l'heure ;
Fai-moi voir ſeulement ſi tu veux m'obliger,
Que je t'ai rencontrée à l'heure du berger.

ELISE.

Ma maîtreſſe me ſuit.

PHILIPIN.

Mon Eliſe, mon ame.

ELISE.

Tout beau.

ISABELLE.

Qui parle à vous?

ELISE.

C'eſt Philipin, Madame.

ISABELLE.

Hé bien, mon cher ami, ton maître eſt-il venu?

PHILIPIN.

Mon maître!

ISABELLE.

Le ſecret ne m'eſt pas inconnu;
Il doit être en chemin dans l'ardeur qui le preſſe:
Viens-tu de ſa venuë avertir ſa maîtreſſe?

PHILIPIN.

Je n'en connois que vous.

ISABELLE.

Va, j'en ſçai tout le fin.

PHILIPIN.

Comment! *Bas.* Elle ſçait tout, elle a vû le devin.
Haut. Madame, tout le monde aime fort à médire.

ISABELLE.

Tu ſçais qu'on m'adit vrai; mais c'eſt que tu veux rire.
Tu ſçais tout le complot.

PHILIPIN.

Non, foi d'homme de bien.
Je veux être pendu, ſi....

ELISE.

Ne jure de rien;
Tantôt mangeant chez nous le fromage & la poire,
Ne m'as-tu point au long appris toute l'hiſtoire?

Ne m'as-tu pas conté qu'Alonce cette nuit
Seroit chez Philidie en ſecret introduit ;
Et qu'en lui promettant de la prendre pour femme,
La belle devoit tout accorder à ſa flamme ?
N'as-tu point dit encor qu'Alonce eſt ſur le point
D'aller voir le païs, quoiqu'il n'en parle point ;
Que ſon pere l'oblige à voir toute l'Eſpagne,
Et d'aller faire enſuite en Flandre une campagne,
Qu'il doit quitter ces lieux dans trois jours au plus tard,
Et qu'enfin tout eſt prêt déja pour ſon départ ?

PHILIPIN.

Moi, je t'ai dit cela ?

ELISE.

Pourquoi tout ce myſtere ;
L'ai-je pû deviner ?

PHILIPIN.

Ah, je me déſeſpere !
O malheureux poiſon ! ô vin trois fois maudit,
Qui ſur ma pauvre langue a pris tant de crédit !

ELISE.

Qu'as-tu donc, Philipin ?

PHILIPIN.

Laiſſe-moi, fine mouche ;
Qui pour voir dans mon cœur, as fait ouvrir ma bouche ;
Avec ta bonne chere enfin tu m'as perdu,
Et jamais un repas ne fut ſi cher vendu.
Quel malheur ! quelle honte ! Ah ! de grand cœur j'enrage.

ISABELLE.

Il ne faut point, ami, t'affliger davantage :
Si ton maître ſe fâche, & que tu ſois chaſſé,
Bientôt par ma faveur tu ſeras mieux placé.
Tandis, pour t'aſſûrer de ce que je propoſe,
Tiens, prens ce diamant, attendant autre choſe ;

Je n'ai pas pris ma bourſe.

PHILIPIN.

Ah, Madame, il ſuffit,
Mon crime eſt trop payé s'il vous tourne à profit ;
Encor qu'avec danger, je vous ſers avec joye,
Et je ferois pour vous de la fauſſe monnoye.
Mon maître a fort grand tort, & je ſuis enragé
Qu'avecque Philidie il ſe ſoit engagé :
Ce qu'elle a de beauté n'eſt ma foi rien qui vaille,
Et vous valez écu mieux qu'elle ne vaut maille.

ISABELLE.

Ton maître cependant en eſt beaucoup épris.

PHILIPIN.

Point : il m'en a parlé ſouvent avec mépris ;
Mon maître eſt de ces gens, dont le ſiécle eſt fertile,
Qui parleroient d'amour en un jour à cent mille ;
Auſſi je ne croi pas qu'il vienne au rendez-vous,
Je ſçais qu'il feint pour elle, & qu'il n'aime que vous.

ISABELLE.

Il la peut épouſer ſans que j'en ſois jalouſe.

PHILIPIN.

Allez, ne craignez pas que mon Maître l'épouſe.

ISABELLE.

Il le promet pourtant.

PHILIPIN.

Ah ! voilà bien de quoi ;
Un Amant qui promet ne donne pas ſa foi.

ISABELLE.

Mais il ne m'aime plus ?

PHILIPIN.

Madame, il vous adore ;
Hier même enſoupirant il le diſoit encore ;
Toutes les fois qu'il paſſe un ſeul jour ſans vous voir,
Il fait des actions d'un homme au déſeſpoir.

Il ſe plaint fort ſouvent de la rigueur fatale,
Qui rend à vos grands biens ſa richeſſe inégale,
Et fait que votre pere a pû lui refuſer
L'honneur de vous ſervir & de vous épouſer.

ISABELLE.

Cette fille l'engage, & c'eſt ce qui me choque.

PHILIPIN.

De ces engagemens aujourd'hui l'on ſe mocque;
Et pour vous dire tout, c'eſt que, ſans l'avertir,
Dans deux jours pour la Flandre Alonce doit partir.

ISABELLE.

L'on vient. Eſt-ce ton maître?

PHILIPIN.

Oüi, c'eſt lui, ce me ſemble.

ELISE.

Il ſera bien ſurpris.

PHILIPIN.

Déjà pour lui je tremble,
Je m'en vais l'avertir que vous êtes ici.

ISABELLE.

Il n'en eſt pas beſoin, j'en prendrai le ſouci.

SCENE III.

ALONCE, ISABELLE, ELISE, PHILIPIN.

ALONCE.

JE ne vais qu'à tâtons, le flambeau qui préſide
Sur les feux de la nuit, ne me ſert point de guide;
Et pour mes vœux ſecrets n'oſant ſe déclarer,
N'éclaire point du tout, pour ne pas m'éclairer.

Amour, conduis mes pas dans une nuit si noire;
Les douceurs que je cherche augmenteront ta gloire;
J'approche de l'endroit où vont tous mes desirs.
Mais quel fâcheux remord vient troubler mes plaisirs?
Isabelle a ma foi, je l'adore, elle m'aime;
Je vais trahir ma flamme & son amour extrême.
Le crime suit mes pas; fuyons d'ici. Mais quoi,
J'ai promis, on m'attend, que dira-t-on de moi?
J'ois du bruit, avançons, je crois voir une femme.
Est-ce vous, Philidie?

ISABELLE *déguisant sa voix.*

Oüi.

ALONCE.

Charme de mon ame.

ISABELLE *bas.*

Feignons bien.

ALONCE.

Vos bontés égalent vos appas.
Puis-je entrer?

ISABELLE.

Tout-à-l'heure.

ALONCE.

Enfin....

ISABELLE.

Parlez plus bas.

PHILIPIN.

Elise, comment donc, ils se font des carresses!
Mon maître assûrément prend son nez pour ses fesses,

Il faut le détromper.

ELISE.

Comment ? garde-t-en bien.

PHILIPIN.

Monſieur ?

ELISE.

Je dirai tout.

ALONCE.

Qu'eſt-ce que tu veux ?

PHILIPIN.

Rien.

Pour vous faire parler j'ai crié de la ſorte,
Afin de vous connoître.

ALONCE.

Attens à cette porte ;
Et ſi tu vois quelqu'un par hazard en ſortir,
Accours ſans faire bruit pour nous en avertir.

ELISE.

Je t'aime.

PHILIPIN.

Avec moi donc viens faire ſentinelle.

ELISE.

Veux-tu qu'en s'en allant ma maîtreſſe m'appelle ?

ISABELLE.

Je croi que vous m'aimez !

ALONCE.

Il n'eſt point ſous les cieux
D'objet, qui loin de vous ne me ſoit ennuyeux ;
Deux beaux yeux pleins d'éclat n'ont jamais dans une ame
Produit tant de reſpect avecque tant de flâme ;
Et tout ce que l'amour a fait de languiſſant,
N'a jamais eu les feux que pour vous je reſſens.

ISABELLE.

Je croirois tout cela ſans l'amour d'Iſabelle.

ALONCE.

Vos beautés dans mon cœur l'ont emporté ſur elle ;

Et dès le premier jour que je vins à vous voir,
Vous avez en mon ame uſurpé ſon pouvoir.
Je croi qu'en vous voyant, Iſabelle elle-même
Ne me haïroit pas de ce que je vous aime.
Elle vous doit céder : vos charmes que je ſers,
Peuvent dans un inſtant rompre, & donner des fers ;
Et toute la beauté dont cet objet ſe vante,
Pour garder un captif n'eſt pas aſſez puiſſante.
L'éclat dont vous brillez, me fait voir clairement
Qu'on ne la peut aimer qu'avec aveuglement ;
Et quand je penſe à vous, ſi je la conſidere,
Je ne remarque point d'attraits qui doivent plaire.

ISABELLE *ſe découvrant.*

Je ſuis fort obligée à ce diſcours flatteur,
Iſabelle eſt donc laide, infidelle, impoſteur!
Quoi donc, ame inconſtante autant que déloyale,
Tu fais à mes dépens ta cour à ma rivale ?

ALONCE.

Mon aimable Iſabelle.....

ISABELLE.

Ah! ne me parle plus,
De tes déloyautez tu dois être confus.
Ingrat, qu'on peut nommer le plus grand des parjures,
Ceſſe de m'abuſer, acheve tes injures.
Ta bouche aſſez long-tems m'a trop bien figuré
Un tourment que ton cœur a toujours ignoré.
Elle m'avoit déja ſi bien perſuadée
De l'excès d'un amour qui n'étoit qu'une idée,
Que je n'aurois jamais pû croire ton mépris,
Si ta bouche aujourd'hui ne me l'avoit appris ;
Et pour mon déſeſpoir ne m'avoit fait paroître
Qu'enfin je ſuis trompée, & que tu n'es qu'un traître.
Tu m'abandonnes, lâche, & ton cœur inconſtant
En des feux criminels s'engage en me quittant !

PHILIPIN.

Peſte, comme elle crie, elle en eſt aux reproches,
Et mon maître eſt penault comme un fondeur de cloches.

ALONCE.

Ma faute & mon malheur ſont ſans comparaiſon,
Toute excuſe me manque, & vous avez raiſon.

ISABELLE.

Perfide, je t'aimois ; & mon ame charmée
S'eſtimoit trop heureuſe en ſe croyant aimée,
Et n'eût point préferé dans ſa fidelle ardeur
L'Empire de la terre à celui de ton cœur.
Juge, juge à quel point ton changement me bleſſe,
Tu connois mon amour, ou plûtôt ma foibleſſe,
Je vivois pour toi ſeul, & tu n'ignores pas
Que cette trahiſon va cauſer mon trépas.
Ingrat, eſt-ce le prix de mon amour ſincere ?
J'ai reçû tes ſermens ſans l'aveu de mon pere ;
Je me ſuis engagée, & s'il avoit fallu
Qu'il eût contre mon choix mon hymen réſolu,
Je me ſerois pour toi malgré lui conſervée,
J'aurois bien conſenti de me voir enlevée,
Et n'aurois pas tremblé de cent périls divers
En ſuivant ta fortune au bout de l'Univers.
Je te l'avois promis, & ſans doute un barbare
Auroit été touché d'une bonté ſi rare.
Cependant quand déja je te croi mon époux,
Tu promets mariage, & prens des rendez-vous !
D'un objet tout nouveau ton ame eſt enflammée,
Ton feu qui brilloit tant, n'eſt plus rien que fumée,
Et comme un faux ardent dont l'éclat ébloüit,
Me mene au précipice, & puis s'évanoüit.
Ah ! ç'en eſt trop, ingrat, je romps auſſi ma chaîne,
Et mon amour jadis fut moindre que ma haine.
Mais c'eſt trop t'arrêter, va mieux paſſer la nuit,
Acheve ton deſſein.

SCENE IV.

PHILIDIE, ALONCE, ISABELLE, ELISE, PHILIPIN.

PHILIDIE.

SOrtons, j'entens du bruit.

ISABELLE.

Entre, qui te retient, monſtre de perfidie ?

PHILIPIN.

On ſort de la maiſon, Monſieur, c'eſt Philidie.

ISABELLE.

Laiſſe-moi.

ALONCE.

Je vous ſuis.

ISABELLE.

On t'attend là dedans.

ALONCE.

Je ne vous quitte point de crainte d'accidens.

ISABELLE.

Lorſque plein d'inconſtance à mes yeux tu te montres,
Pourrois-je redouter de plus triſtes rencontres?

ALONCE.

Je vous conduis chez vous.

ISABELLE.

Non, tu te ferois tort;
Entre, je fais des vœux pour rencontrer la mort.

PHILIPIN.

Prenez garde, elle avance.

ALONCE.

O rigueurs effroyables!

PHILIPIN.

Deux femmes en fureur valent pis que deux diables.

Monſieur,

Monſieur, gagnons au pied, je ne vois rien pour nous,
Si ce n'eſt des gros mots, & poſſible des coups.

ALONCE.

O rendez-vous fatal ! ô fortune cruelle,
Qui m'ôte Philidie, & m'arrache Iſabelle !
Pour m'excuſer ici tout effort ſeroit vain :
Quittons ce lieu funeſte, & partons dès demain.

SCENE V.

PHILIDIE, ISABELLE, ELISE.

PHILIDIE.

CE ſont quelques paſſans.

ISABELLE.

Il eſt entré, ce lâche
Ma rivale avec lui rit de ce qui me fâche,
L'ingrat vole à mes yeux où tendent ſes déſirs,
Et mon dépit mortel augmente ſes plaiſirs.
Ah ! je veux l'imiter : déja je le déteſte
Beaucoup plus que la mort, cent fois plus que la peſte ;
Plus qu'un tygre effroyable, & qu'un monſtre odieux.
Mais quoi dans ce deſſein j'ai les larmes aux yeux ;
Et lorſque je m'efforce à l'ôter de mon ame,
Je fais ſortir mes pleurs, & je retiens ma flâme !
Oui, perfide, en mon cœur tu t'es rendu ſi fort,
Que tu n'y ſçaurois plus périr que par ma mort.
Comme ta trahiſon, mon amour eſt extrême.
Tu ceſſes d'être aimable, & toutefois je t'aime :
Mais puiſque de ce mal rien ne me peut guérir,
Pour étouffer ma flamme, ingrat, je vais mourir.

Mourir ! & cependant une autre avec audace,
Triomphant de mon bien, rira de ma disgrace !
Non, non, il faut mêler ses roses de cyprès ;
Perdons notre rivale, & périssons après ;
Faisons si bien qu'Alonce ait part à nos allarmes,
Et qu'après notre mort il verse encor des larmes.

SCENE VI.

PHILIDIE.

CEs passans dans la nuit ont un long entretien,
Ecoutons de plus près ; mais je n'entens plus rien.
Alonce que j'attens, souffre que je te blâme,
La fin de mes refus a fait cesser ta flâme.
Ta froideur se fait voir dans ton retardement,
Le nom de paresseux détruit le nom d'amant.
Un amant attendu mérite qu'on l'accuse ;
Il a toûjours failli, quand il faut qu'il s'excuse ;
Et quelque obstacle enfin qui le puisse arrêter,
Avec un peu d'amour il doit tout surmonter.
Malgré l'orgueil d'un sexe à qui le tien défere,
J'aurois bien plûtôt fait le pas que tu dois faire.

SCENE VII.

D. LOPE, PHILIDIE.

D. LOPE.

OUi, ma fille eſt dehors ; c'eſt elle que je voi.

PHILIDIE.

Enfin j'entens du bruit, & quelqu'un vient à moi
Eſt-ce toi, cher amant ? tu m'as bien fait attendre

D. LOPE *à part.*

O Dieux, quelle infortune ! Ah, que viens-je d'entendre !
Ma fille abandonnée attend un ſuborneur ;
Quel affront ai-je à craindre après ce deshonneur ?

PHILIDIE.

Cher Alonce, eſt-ce toi ? parle avec aſſurance,
A ta pareſſe au moins ne joins pas le ſilence.
Dans un profond ſommeil mon pere enſeveli
A mis ſa défiance & ſes ſoins en oubli ;
Et tous nos ſurveillans, ſurpris des mêmes charmes,
Ne ſont plus en état de nous donner d'allarmes.
Quoi, tu crains mon abord ? ô Dieux, quel changement !
Alonce, ſi c'eſt toi, parle, mon cher amant.

D. LOPE.

Que te dirai-je, horreur des plus abandonnées,
Qui me couvre de honte en mes vieilles années ?
Méchante, quel diſcours pourrois-je concevoir,
Qui marquât tout mon crime & tout mon déſeſpoir ?

PHILIDIE.

C'eſt mon pere ! O fortune injuſte & rigoureuſe !
O miſerable amante ! ô fille malheureuſe !

D. LOPE.

Rentre, rentre, méchante, & me commets ce soir
Le soin d'attendre Alonce, & de le recevoir.

PHILIDIE.

N'entrons point au logis, évitons sa colere.

SCENE VIII.

D. LOPE *seul.*

O Ciel! qui de ce monstre a sçu me rendre pere,
Que ne confondois-tu, malgré mon mauvais sort,
Le jour de sa naissance, & le jour de sa mort?
Et toi, qui m'as forcé d'aller chercher ma honte,
Conseiller malheureux, dont j'ai trop fait de compte!
Soupçon trop véritable & trop pernicieux,
Pourquoi m'as-tu pressé de venir en ces lieux?
Sans toi, dans le repos je me verrois encore;
Ce n'est pas un grand mal que celui qu'on ignore,
Par un succès funeste aux soupçons attaché,
J'ai trouvé trop enfin, pour avoir trop cherché.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'HOTESSE, FEDERIC.

L'HOTESSE.

MAis eſt-il un mari qui ſoit d'humeur ſi ſombre?

FEDERIC.

Mais les cocus ſans moi ſont en aſſez grand nombre.

L'HOTESSE.

Qui t'a fait prendre ainſi des ſentimens jaloux?

FEDERIC.

Qui t'a ſi bien appris à faire les yeux doux?

L'HOTESSE.

Faut-il aux ſurvenans montrer des yeux ſi rudes?

FEDERIC.

Faut-il donner matiere à mes inquiétudes?

L'HOTESSE.

Mais on n'oſeroit donc ni rire ni parler!

FEDERIC.

Mais j'enrage tout vif quand je t'ois cajoler.

L'HOTESSE.

Ah! j'aime autant mourir que de vivre en eſclave.

FEDERIC.

Ah! j'aime mieux ceſſer d'avoir du vin en cave.

L'HOTESSE.

Tu prens au criminel des regards innocens ;
Je n'oserois donc plus recueillir les paſſans ?

FEDERIC.

Ce ſont à mon avis des excuſes frivoles,
Allant au-devant d'eux, on diroit que tu voles ;
Tu prens un air plus gai qu'un jeune émerillon,
Ou qu'un petit lapin qui revient du boüillon ;
Tu mignardes ta voix.

L'HOTESSE.

Et crois-tu qu'une Hôteſſe,
Qui porte ſur le front une morne triſteſſe,
Attire les paſſans d'un ſouci refrogné ?

FEDERIC.

Le ſtile que tu prens, en eſt bien éloigné.

L'HOTESSE.

Va, puiſque ton humeur eſt ſi déſagréable,
Cherche une autre que moi qui ſerve ſur la table,
Qui pour tout ordonner ſe leve ſi matin,
Et prenne garde à tout quand tu tires du vin ;
Je vais me renfermer. De peur que je ne ſorte,
Comme un bon gardien, prens la clef de la porte.

FEDERIC.

Elle s'en va pleurer tout le reſte du jour.
Va, ne te fâche point, excuſe mon amour.

L'HOTESSE.

Je ne puis excuſer un amour qui m'outrage.

FEDERIC.

Si je ne t'aimois point, je n'aurois point d'ombrage :
Il ne m'aviendra plus de t'en parler jamais.

L'HOTESSE.

Tu me le promets donc ?

FEDERIC.

Oüi, je te le promets.

L'HOSTESSE.

Et moi je te promets que le plus beau visage,
Le corps le plus adroit & l'esprit le plus sage,
Fût-il avec cela riche comme un Banquier,
S'il me parloit d'amour, n'auroit point de quartier.
Croi que j'ai tant d'honneur, que j'ai tant de constance,
Que tu peux en tout tems dormir en assûrance.

FEDERIC.

Hors ce petit martel, depuis quatre ou cinq ans
Nous vivons sans débat, ainsi que deux enfans:
Ce mal qui me déplaît, m'est comme héréditaire;
Il tenoit au cerveau de feu Monsieur mon pere.

L'HOTESSE.

De grace, efforce-toi de le chasser du tien;
Ne sois plus si jaloux, & je t'aimerai bien.

Elle le flate.

FEDERIC.

Que sa main est doüillette! Ah, ma joye est extrême!
Mais j'ai peur qu'à quelqu'autre elle en fasse de même.

L'HOTESSE.

Ne t'avise donc plus de venir m'éclairer.

FEDERIC.

D'une si bonne femme il se faut assûrer;
Mais voyons si notre Hôte en la chambre repose;
Il pourroit bien avoir besoin de quelque chose.

L'HOTESSE.

Le voici.

SCENE II.

PHILIDIE, FEDERIC, L'HOTESSE.

PHILIDIE *déguisée en homme.*

MEs soupçons sont assez évidens.

FEDERIC *bas.*

Cet homme me déplaît, il parle entre ses dents.

PHILIDIE.

Puisqu'Alonce est parti, c'est qu'il est infidelle ;
Et qu'en m'abandonnant il emmene Isabelle :
Mais je le trouverai s'il est dessous les cieux,
Et je ferai périr ma rivale à ses yeux.
Tenez mon cheval prêt.

FEDERIC.

Quoi, Monsieur, tout à l'heure ?

PHILIDIE.

Il ne se peut qu'ici plus long-tems je demeure.

L'HOTESSE.

Mais le jour est déja bien proche de sa fin.

PHILIDIE.

Pressé comme je suis, je dois gagner chemin.

L'HOTESSE.

Des voleurs cependant redoutez la surprise.
Un Marchand sur le soir fut mis hier en chemise :
Un homme seul si tard ne s'en pourra sauver.

PHILIDIE.

N'importe, il faut partir, quoiqu'il doive arriver.

FEDERIC.

FEDERIC.

Tu retardes Monſieur.

L'HOTESSE.

Partez, il ne n'importe ;
Mais on ſert bien ici les gens de votre ſorte.
Le vin eſt excellent, nos lits ſont des meilleurs :
Vous vous repentirez ſi vous allez ailleurs,
Et trouverez peut-être au lieu d'hôtellerie,
Ou quelque coupe-gorge, ou quelque écorcherie.

PHILIDIE *à Federic.*

Enfin, quoiqu'il en ſoit, je vous rendrai content ;
Amenez mon cheval.

FEDERIC.

Monſieur, tout à l'inſtant.

SCENE III.

L'HOTESSE, PHILIDIE.

L'HOTESSE.

PUiſque votre départ eſt ſi fort néceſſaire,
Je ne dirai plus rien, Monſieur, qui le differe.
Mais je ſuis curieuſe, & voudrois bien ſçavoir
D'où vient la ſombre humeur que vous nous faites voir.
Vous avez tant de grace avec votre triſteſſe,
Qu'en votre mauvais ſort déja je m'intereſſe,
Et trouve que chacun doit prendre part aux maux
D'un homme comme vous, qui n'a guéres d'égaux.
Dans votre ame ſans doute un noir chagrin préſide :
Vous regardez par fois le ciel d'un œil humide,
Et ne pouvez qu'à peine, en ce grand déplaiſir,
Prononcer quatre mots ſans lâcher un ſoupir.

Vous rêvez à toute heure, & je suis bien trompée,
Ou quelque passion a votre ame occupée.
Seroit-ce point l'amour, qui vous rend malheureux?
C'est ainsi qu'on languit, quand on est amoureux;
Sur-tout quand on s'adresse à quelque ame cruelle,
Qui ne peut concevoir une ardeur mutuelle.

PHILIDIE.

Helas! c'est-là mon mal, vous l'avez deviné.
Sous de rigoureux fers mon cœur est enchaîné;
Et l'on ne peut souffrir sous l'amoureux empire,
Des maux pareils à ceux qui font que je soupire.

L'HOTESSE.

Depuis quel tems l'amour fait-il votre tourment?

PHILIDIE.

Mon désespoir commence en ce jour seulement;
Oüi, ce n'est qu'en ce jour que j'ai pû reconnoître
Les rigueurs de l'amour dans les maux qu'il fait naître,
Et le mortel ennui dont on est allarmé,
Quand on aime, & qu'on sçait qu'on ne peut être aimé.
En vain j'ai dans le cœur un excès de tendresse.

L'HOTESSE *à part.*

Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse?

PHILIDIE.

Le cœur que je demande, a quelque autre lien;
Un objet plus heureux m'enleve tout mon bien;
Et, rendant en ce jour mon espérance éteinte,
Produit le désespoir dont mon ame est atteinte,
Et fait que de ces lieux diligemment je fuis,
Sans même oser parler de la peine où je suis.

L'HOTESSE *à part.*

C'est à moi qu'il en veut, tout de bon je le pense.
De cet objet aimé regrettez-vous l'absence?
Haut.

Voyons ce qu'il dira.

Bas. PHILIDIE.

Ce n'eſt pas mon ſouci ;
Ce que j'aime, n'eſt pas encore loin d'ici.
Que ſa vûë aujourd'hui coûte cher à mon ame !

L'HOTESSE *à part.*

Que ſon adreſſe eſt grande à découvrir ſa flâme !

PHILIDIE.

Vous ne concevez rien à mon tourment égal,
La fortune & l'amour ſe plaiſent dans mon mal,
A l'envi l'un de l'autre ils cauſent mes allarmes.

L'HOTESSE *à part.*

Ma foi, j'en ai pitié. Dieux ! il répand des larmes.

PHILIDIE.

Engagement fatal !

L'HOTESSE *à part.*

Se peut-il qu'en naiſſant,
Un feu que j'ai cauſé ſoit déja ſi puiſſant ?
De tels embraſemens ſont choſes fort nouvelles ;
On me l'avoit bien dit que j'étois des plus belles.

PHILIDIE.

Helas !

L'HOTESSE *à part.*

Je fais ſa peine, il n'en faut point douter ;
Je ne la puis guérir, mais je la puis flatter.

PHILIDIE.

Amant trop malheureux ! trop aveugle maîtreſſe !

L'HOTESSE.

Monſieur, donnez relâche à l'ennui qui vous preſſe ;
Ne feignez plus, je ſçai qui vous fait ſoupirer,
J'en connois bien la cauſe, & puis vous aſſurer
Qu'elle ſçait votre peine, & qu'elle la partage.

PHILIDIE.

Le ſçavez-vous, Madame ?

L'HOTESSE.

Oüi, je ſçai davantage ;

Qu'elle eſt en ce logis, & que reſtant ce ſoir
Vous verrez qu'elle aura du plaiſir à vous voir.

PHILIDIE.

Du plaiſir à me voir ? ſeroit-il bien poſſible ?
O Dieux !

L'HOTESSE. *à part.*

Qu'à ce bonheur il ſe montre ſenſible !

PHILIDIE.

Lui pourrai-je parler ?

L'HOTESSE.

Oüi, ſans déguiſement ;
Que ce ſoit toutefois un peu diſcrettement.
Vous m'aimez, je le voi ; mais les nœuds d'hymenée
Rendent à Federic ma paſſion bornée ;
Ses ardeurs ſeulement me doivent émouvoir,
Et ſouffrant vos diſcours je choque mon devoir.
Si je ſuivois auſſi ma premiere penſée,
De vos contes d'amour je ſerois offenſée ;
Mais j'excuſe un jeune homme, & dois me ſouvenir
Que ſa faute eſt à plaindre, & non pas à punir.

PHILIDIE.

Sçachez....

L'HOTESSE.

Je ſçai bien tout.

PHILIDIE.

Qu'elle eſt extravagante !
Mais....

L'HOTESSE.

Mais conſolez-vous, je veux être indulgente ;
Et tant que mon honneur ne ſera point bleſſé,
Je vous traiterai mieux que vous n'avez penſé.
C'eſt tout ce qu'une femme à l'hymen engagée.
Peut pour rendre aujourd'hui votre ame ſoulagée.
Federic uniſſant mes deſtins à ſes jours,
En recevant ma foi, prit toutes mes amours ;

Il m'aime, & mon ardeur à la sienne pareille
Me permet seulement de vous prêter l'oreille.
Vous êtes honnête homme, & je m'assure bien
Qu'outre cette faveur vous ne souhaitez rien.

PHILIDIE.

Votre honneur avec moi se trouve en assurance,
Et mon honnêteté passe votre espérance.
Ce que vous permettez, est encor trop pour moi.
Aimez votre mari, gardez-lui votre foi:
Faites voir un amour au-delà du vulgaire;
Un homme tel que moi ne s'en fâchera guére;
Je n'ai pas maintenant lieu de me divertir,
Soyez toujours fidelle, & me laissez partir.

L'HOTESSE.

Il se mocque, il se rit; mon dépit est extrême.

PHILIDIE.

Vous vous abusez fort, croyant que je vous aime:
J'aime, il n'est que trop vrai; mais j'atteste les dieux,
Que le feu que je sens ne vient point de vos yeux.
La source de ma flâme a beaucoup plus de force;
Elle a moins de douceur, mais non pas moins d'amorce;
Et dans le triste état, Madame, où je me voi,
Je ne puis rien pour vous, vous aussi rien pour moi.
Des passans autrefois soyez plus estimée;
Votre foi seroit fausse étant bien éprouvée,
Souffrant que l'on cajole, on fait trop de faveur;
Quand on prête l'oreille, on veut donner le cœur;
Et bien-tôt un galant a séduit une femme,
Lorsqu'il obtient d'abord cette entrée en son ame.
Certes, celui qu'hymen a joint avecque vous,
A beaucoup de sujet de paroître jaloux;
Si je lui disois tout, je vous rendrois plus sage.
Mais le voici qui vient.

L'HOTESSE.

Ah, quel sanglant outrage!

SCENE IV.

FEDERIC, L'HOTESSE, PHILIDIE.

FEDERIC.

VOtre cheval eſt prêt.

L'HOTESSE.

Voyez cet effronté,
Qui me fait des diſcours contre l'honnêteté.
Qui croiroit tant d'audace avec tant de jeuneſſe!
Tu trouves mon mari tout caſſé de vieilleſſe,
C'eſt, dis-tu, le bourreau des plus beaux de mes ans,
Et je devrois ſonger à mieux paſſer mon tems.

FEDERIC.

Quoi! Monſieur dit cela?

L'HOTESSE.

Mille fois pis encore;
Je ne ſçai qui me tient que je ne le dévore.

PHILIDIE.

Croyez....

L'HOTESSE.

Dira-t-il bien qu'il eſt fort innocent?
Conſidérez un peu le bel adoleſcent.
N'eſt-il pas bien trouſſé pour faire des conquêtes,
Et pour parler d'amour à des femmes honnêtes?
Il étoit bien venu pour venir m'éprouver;
Il n'a pas rencontré ce qu'il penſoit trouver;
N'eût été pour un peu, ſa harangue impudente
Eût reçû de ma main quelque belle patente.

FEDERIC.

Tout beau.

PHILIDIE.

Sur mon honneur....

L'HOTESSE.

L'homme de bonne foi !
Faire le discoureur & s'adresser à moi....

FEDERIC.

L'honnête femme !

PHILIDIE.

O Dieux !

L'HOTESSE.

Qu'il déloge bien vîte,
Ailleurs qu'en ce logis il peut bien chercher gîte.

FEDERIC.

Monsieur, vous avez tort.

L'HOTESSE.

Nous aimons trop l'honneur,
Pour retirer jamais céans un suborneur.

PHILIDIE.

Il faut compter dehors.

L'HOTESSE.

Qu'il craigne ma colere.

PHILIDIE.

Sortons, mon maître.

FEDERIC.

Allons.

L'HOTESSE.

Il ne sçauroit mieux faire.

PHILIDIE *à part.*

Qu'il seroit étonné s'il étoit éclairci !
Mais je n'ai pas le tems de m'arrêter ici.

SCENE V.

L'HOTESSE.

HE' bien, ſi je n'euſſe eu l'adreſſe & le courage
De repouſſer ainſi l'outrage par l'outrage;
Si je n'euſſe menti d'une bonne façon,
Federic eût accrû de moitié ſon ſoupçon,
Et ce jeune innocent eût bien eu l'impudence
De mettre devant lui ma faute en évidence.
Qui l'eût jamais penſé qu'un jeune homme bien fait,
Qui ne ſemble pas ſôt, le fût tant en effet?
Ses diſcours m'avoient miſe dans un déſordre étrange;
Mais je m'en ſuis tirée en lui donnant le change;
Par cette invention mon honneur ſe maintient;
Ma faute eſt réparée, & le bon homme en tient.
Mais on vient.

SCENE VI.

ISABELLE, L'HOTESSE.

ISABELLE *déguiſée en homme.*

OUi, le traître enleve Philidie;
Ils ſont partis enſemble, ô noire perfidie!

Ma rivale en mourra.

L'HOTESSE.

C'eſt quelque hôte nouveau.

ISABELLE.

Parlons bas, on m'entend.

L'HOTESSE.

Dieux ! qu'il me ſemble beau.
L'autre avoit moins de grace, & bien plus de triſteſſe.

ISABELLE.

Cette femme eſt jolie, & c'eſt, je croi, l'hôteſſe;
Pour lever tout ſoupçon de mon déguiſement,
Diſons-lui des douceurs, & feignons galamment.

L'HOTESSE.

Monſieur, vous plaît-il pas venir en la cuiſine,
Voir ce que pour ſouper il faut qu'on vous deſtine?
Vous trouverez de quoi faire un fort bon repas;
Sinon la baſſe-court ne vous manquera pas.

ISABELLE.

Quoi que l'on me prépare il ne m'importe guére;
Tant que je vous verrai, je ferai bonne chere:
L'honneur & le plaiſir de ſe voir près de vous,
Ont bien d'autres appas que les mets les plus doux.
Que pourroit ſouhaiter l'homme le plus étrange,
Servi par une hôteſſe auſſi belle qu'un Ange?

L'HOTESSE.

Vous aimez à railler, Monſieur, je le connoi,
Ce compliment eſt fait pour quelqu'autre que moi;
Ces diſcours rafinés ne ſont point en uſage
Près d'une ſimple hôteſſe en un petit village.

ISABELLE.

Dans tout ce que l'Eſpagne a de grandes Cités,
Vos charmes terniroient les plus rares beautés;
Celles qui ſont par art à la Cour adorées,
Ne peuvent juſtement vous être comparées.

Vos yeux ont un éclat que l'on rencontre peu ;
Un seul de vos regards mettroit cent cœurs en feu.
Aussi quand j'ai souffert votre premiere vûë,
J'en ai senti mon ame au même tems émuë ;
Et mon cœur tout surpris de ce trouble naissant
En a lâché par force un soupir innocent.

L'HOTESSE.

Monsieur, épargnez-moi, conservez votre adresse
Pour vous faire autre part quelque belle maîtresse :
Je croi que vos desseins, pour ne vous point mentir,
Sont de m'en faire accroire & de vous divertir ;
En juger autrement seroit m'être oubliée,
Je sçai que je suis laide, & de plus mariée.

ISABELLE.

Laide ! ah, c'est faire tort à nos charmans appas,
Que d'un autre que vous je ne souffrirois pas,
Et c'est récompenser d'une injure cruelle
Les soins qu'eut la nature à vous rendre si belle.

L'HOTESSE *à part.*

Que son discours me plaît, & que mal-aisément
On se fâche d'entendre un homme si charmant !

ISABELLE.

La fortune devroit vous avoir mieux traitée ;
Mais vous auriez grand tort d'en paroître irritée :
C'est un bonheur parfait que l'on ne trouve point,
Que d'être heureuse & belle ensemble au dernier point.
Voir la beauté sans pompe, est-ce une chose étrange ?
On voit bien quelquefois des perles dans la fange ;
Je ne vous plaindrois point, n'étoit que votre époux
Est un parti bien triste & peu digne de vous.
Sans mentir votre sort est beaucoup pitoyable,
De n'avoir pour mari qu'un objet effroyable,
Dont la force est éteinte & le sang tout glacé,
Et que le faix des ans a rendu tout cassé.

Pourriez-vous bien goûter les plaisirs de la vie
Près d'un homme, dont l'âge en fait passer l'envie,
Qui déja dans la tombe a le pied bien avant,
Et qu'on doit regarder comme un spectre vivant?
C'est en quoi je vous plains dans cette conjoncture;
Le sort eut du caprice & vous fit trop d'injure,
Et l'hymen fut cruel d'unir en même jour
Les glaçons de la mort, & les feux de l'amour:
Vous deviez mieux choisir, la chose est d'importance.

L'HOTESSE.

C'est ma faute, Monsieur, & j'en fais pénitence.

ISABELLE.

Vous l'avez assez faite, il faut chercher ailleurs
Les plaisirs qu'à vos jours refusent vos malheurs;
Votre âge vous y pousse, & vos jeunes années
Pour un vieillard tout seul ne sont pas destinées,
Vous trouverez....

L'HOTESSE.

Monsieur, mon mari vient à nous;
Ne me dites plus rien, il a l'esprit jaloux.

ISABELLE.

Ne craignez rien, croyez que je suis assez sage
Pour vous parler d'amour sans lui donner d'ombrage;
J'entre dans la cuisine.

L'HOTESSE.

Attendez un moment,
Je vais vous préparer le bel appartement.

ISABELLE.

J'oubliois sur ce point un avis qui me touche,
Faites où je serai que personne ne couche,
Je vous payerai bien.

L'HOTESSE.

Monsieur, c'est assez dit,
Assûrez-vous qu'ici vous avez tout crédit.

SCENE VII.

FEDERIC, L'HOTESSE.

FEDERIC.

Tout crédit! l'offre eſt belle, & n'eſt pas ſans myſtere.
Connois-tu ce jeune homme, & les biens de ſon pere?
C'eſt plûtôt qu'il m'en conte, & je jurerois bien
Que vous venez d'avoir un fort long entretien;
Tu prens toujours plaiſir d'être libre & coquette,
Et ne regardes pas ſi cela m'inquiette:
Femme que l'on cajole en ce ſiécle méchant,
Eſt un bien à l'enchere, & qui cherche marchand.

L'HOTESSE.

Dieux! quelle jalouſie à la tienne eſt pareille;
Avoir martel en tête & la puce à l'oreille,
Lorſque j'oſe employer des moyens innocens,
Pour rendre ce logis agréable aux paſſans.
Si tu veux t'obſtiner dans cette humeur bizarre,
Je voi bien qu'il faudra qu'enfin l'on nous ſépare.
Ce paſſant, qu'à grand tort tu prens pour ſuborneur,
Eſt de tous les mortels le plus homme d'honneur:
Et bien qu'aſſez long-tems il m'ait entretenuë,
Il m'a fait des diſcours ſi pleins de retenuë,
Que tout ce que de lui je me puis figurer,
C'eſt ou qu'il ſort d'un cloître, ou qu'il y veut entrer.
Auſſi ne ſuis-je pas femme à qui l'on en conte;
Je crains plus que la mort ce qui me peut faire honte.

Après ce que j'ai dit à ce jeune insolent,
Qui vouloit près de moi s'ériger en galant,
Devrois-tu pas savoir de quel air je maltraitte
Quiconque s'émancipe à me conter fleurette ;
Vois-tu pas à quel point l'honneur m'est précieux,
Et combien tes soupçons me sont injurieux ?

FEDERIC.

Ma femme, excuse-moi ; bien que ta foi soit claire.
Je serois moins jaloux si tu m'étois moins chere.
Supportant ce deffaut, marque-moi ton amour ;
Mais appren que notre hôte est déja de retour :
On l'auroit détroussé dans la forêt prochaine,
Sans l'aide d'un passant qui céans le ramene.

L'HOTESSE.

Quoi, tu donnes retraite à cet impertinent ?

FEDERIC.

Son guide qui m'en prie, est le jeune Fernand,
Le fils du grand Prevôt.

L'HOTESSE.

Dont la sœur est si belle,
Que ma tante a nourrie, & qu'on nomme Isabelle.

FEDERIC.

Lui-même !

L'HOTESSE.

A sa priere il le faut recevoir :
Mais je t'en avertis, je ne le veux point voir.

FEDERIC.

Du moins, si le hazard à tes yeux le présente,
Ne fais point de vacarme, & sois plus complaisante ;
Ils demandent qu'à part nous les fassions coucher.

L'HOTESSE.

S'ils veulent plus d'un lit, qu'ils en aillent chercher :

La chambre des deux lits par l'autre eſt retenuë.
Que n'ont-ils eu l'eſprit de hâter leur venuë ?
La chambre qui nous reſte, eſt belle & grande aſſez,
Deux y peuvent coucher ſans être fort preſſez ;
Le lit eſt tout au moins auſſi grand que le nôtre,
Don Fernand eſt fâcheux.

FEDERIC.

Ce n'eſt pas lui, c'eſt l'autre.
Don Fernand eſt preſſé de hâter ſon retour,
Et veut demain partir avant le point du jour.
Son compagnon lui fait demander cette grace ;
Il faut le contenter.

L'HOTESSE.

Que veux-tu que je faſſe ?

FEDERIC.

Vois-tu, n'obligeons pas Don Fernand à demi ;
On peut, ſans qu'il ſoit vû de cet homme endormi,
Lui donner juſqu'au jour ſe chambre pour retraite,
En l'y faiſant entrer par la porte ſecrette.

L'HOTESSE.

Pour l'en faire ſortir....

FEDERIC.

Devant partir matin,
Si l'autre l'apperçoit ; croi qu'il ſera bien fin.

L'HOTESSE.

J'ai peur qu'en ſon projet mon mari ne s'abuſe.
Et s'il le voit auſſi....

FEDERIC.

Quitte à lui faire excuſe.

L'HOTESSE.

C'eſt trop s'incommoder pour un méchant morveux.

FEDERIC.

Quoiqu'il en ſoit enfin, ma femme, je le veux.

L'HOTESSE.

Sa douleur, s'il le ſçait, ne ſera pas petite ;
Ce paſſant qu'on mépriſe, eſt homme de mérite ;
Qui ſent ſon grand Seigneur, & qui parle à ravir ;
Mais je ſuis peu courtoiſe, il faut laiſſer ſervir.

FEDERIC.

Femme jeune & courtoiſe eſt un peu dangereuſe,
Et que d'un mauvais choix la ſuite eſt rigoureuſe.
En tant de maux divers l'hymen peut nous plonger,
Que la plus longue vie eſt peu pour y ſonger.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE *dans sa chambre, accoudée sur une table.*

STANCES.

Raison, n'en parlez plus, laisser agir ma rage,
Bien qu'Alonce tout seul m'outrage ;
J'en veux à Philidie, elle a fait son mépris.
Elle m'arrache l'ame, & c'est avec justice
Que je prétens qu'elle périsse ;
Car j'aimois moins le jour que ce qu'elle m'a pris.

Mon cœur, pour redoubler l'horreur que j'ai pour elle,
Adore encore cet infidelle ;
Et ne sçauroit changer après son changement.
Ma haine se rencontre à mon amour égale ;
Et voulant perdre ma rivale,
Je sens bien que je veux recouvrer mon amant.

Je cours à la vengeance, & l'amour est mon guide ;
Ses feux, pour trouver ce perfide,
M'éclairent

M'éclairent au chemin qu'il doit avoir tenu :
Mais helas ! j'entreprens une vaine pourſuite,
Puiſqu'enfin Alonce me quitte,
Alonce eſt trop changé pour être reconnu.

D'où vient que je ne puis imiter ce volage ?
Briſons le nœud qui nous engage,
Mêlons notre inconſtance à ſa légereté ;
Et faiſons, en joignant le mépris à l'injure,
Qu'on doute après cette avanture
Si l'ingrat m'a quittée, ou ſi je l'ai quitté.

Sans doute ce remede eſt le ſeul qui me reſte,
Pour me tirer d'un ſort funeſte.
En perdant mon amour, je perdrai mon ennui.
Oüi, changeons. Mais helas, que je ſuis inſenſée !
Pour exécuter ma penſée,
Mon cœur manque, & l'ingrat l'emporte avecque lui.

Oüi, oüi, mon cœur ſerré d'une chaîne immortelle,
Tout mépriſé qu'il eſt, ſuit encor l'infidelle.
Quel charme rend mon ame inſenſible au dépit !

SCENE II.

D. FERNAND, ISABELLE, FEDERIC.

FEDERIC.

Ecoutons.

ISABELLE.

Tout à coup le ſommeil m'a ſurpris.

que ce dieu dans ſon paiſible empire,
Veut ſavoir ſi l'amour peut cauſer du martyre.
Ses pavots ſur mes ſens font un débile effort ;
Tout mon repos dépend d'Alonce ou de la mort.

FEDERIC.

Entrons ſans faire de bruit ; ſans doute qu'il ſommeille,
Ou ce profond ſommeil abuſe mon oreille.

D. FERNAND.

Il n'eſt pas endormi, je voi de la clarté ;
Voyez.

FEDERIC.

Il dort, vous dis-je, entrez en ſûreté :
C'eſt un jeune étourdi, qui manquant de cervelle,
N'a pas même le ſoin d'éteindre la chandelle ;
Et hors du bec à peine a le dernier morceau,
Que déja ſur la table il dort comme un pourceau.
Il faut qu'avec ces gens de bien près l'on regarde ;
Ces têtes à l'évent ſont de mauvaiſe garde.

D. FERNAND.

Emportez la chandelle, & me laiſſez ici ;
Allez.

FEDERIC.

Quoi ! voulez-vous paſſer la nuit ainſi ?

D. FERNAND.

De revoir mes parens mon deſir eſt extrême,
Je veux demain partir avant l'aurore même ;
Et je ne trouve pas qu'il ſoit fort à propos
De paſſer d'autre ſorte un moment de repos :
Mais, comme on perd tous ſoins alors que l'on ſommeille,
Avant le point du jour commandez qu'on m'éveille.

FEDERIC.

Moi-même j'y viendrai pour faire moins du bruit.
Repoſez bien, Monſieur, bon ſoir & bonne nuit.

SCENE III.

ISABELLE, D. FERNAND.

ISABELLE *s'éveillant.*

Quoi donc vous me fuyez, ſommeil, charmeur des peines,
Vos charmes pour mon mal ſont des puiſſances vaines.
Pour un eſprit de haine & d'amour combattu,
Tous vos pavots ſont ſecs, & n'ont point de vertu;
Et mon malheur refuſe à mes ſens déplorables,
Le repos que la nuit offre aux plus miſérables.

D. FERNAND *ſur un lit.*

Qu'entens-je, & qui l'oblige à tenir ces propos?

ISABELLE *à part.*

Sortez, larmes, ſoupirs, ſoyez tout mon repos,
Puiſque par la rigueur de mon deſtin funeſte
La liberté des pleurs eſt le bien qui me reſte.

D. FERNAND *à part.*

Les ennuis, dont le jour nous ſommes accablez;
Dans le tems du repos ſe trouvent redoublez,
Et l'ame à ces objets étant lors occupée,
Comme elle eſt moins diſtraite, elle en eſt plus frappée.

ISABELLE.

Hélas!

D. FERNAND.

Poſſible enfin écoutant ces regrets,
Je pourrai découvrir ſes ſentimens ſecrets.

ISABELLE.

Sources de mes malheurs, lumieres décevantes,
Funeſtes qualitez à trahir ſi ſçavantes,

Quel esprit dans le monde auroit pû s'affranchir
De vos charmes trompeurs, que je n'ai sçû gauchir
De cet indigne objet, de cette ame infidelle,
Amour m'avoit bien fait la peinture trop belle;
Amour, qui nous flattant d'un bonheur imparfait
N'a des biens qu'en idée, & des maux en effet,
Amour qui n'a pour moi qu'une haine obstinée,
O passion fatale! ô fille infortunée!

D. FERNAND.

Fille, quelle avanture! & qu'elle me surprend;
Son esprit est bizarre, ou son malheur est grand.

ISABELLE.

Allons dessus un lit poursuivre notre plainte,
Gardons de nous blesser, la chandelle est éteinte;
Possible qu'en ce lieu nous reposerons mieux.

Elle va au lit où est couché D. Fernand.

D. FERNAND.

Madame?

ISABELLE.

Un homme ici: je suis perdue! ô Dieux!
Que veux-tu? qui t'amene? & qu'oses-tu prétendre?
Contre qui que tu sois ce fer peut me défendre.

D. FERNAND.

Assurez-vous.....

ISABELLE.

Quel est ton dessein lâche & noir?
Ou ne m'approche pas, ou craint mon desespoir.

D. FERNAND.

De grace écoutez-moi, ne craignez rien vous dis je,
Je sçais à quel respect votre sexe m'oblige,
Je ne suis point venu pour croître vos malheurs,
Je ne prévoyois pas vos plaintes ni vos pleurs,
Et j'étois sur ce lit dans la seule pensée
D'y passer une nuit déja fort avancée.
L'hôte, qui dans ce lieu me vient de faire entrer,
Avant le jour naissant m'en viendra retirer.

Tandis si ma préſence ici vous eſt ſuſpecte,
Pour vous marquer encor combien je vous reſpecte,
Je ſors, & vous ôtant tout ſujet de trembler,
J'abandonne un repos qui pourroit vous troubler.

ISABELLE.

Me laiſſant ſeule ici vous m'allez faire grace.
Mais cachez bien, ſur tout, mon ſexe, & ma diſgrace.

D. FERNAND.

Je cherche à vous ſervir; & vous donne ma foi
Que vous ne tairez pas vos ſecrets mieux que moi.
Mais quel prétexte prendre en ſortant à telle heure?

ISABELLE.

C'eſt-là ma peine, hélas!

D. FERNAND.

Souffrez que je demeure,
Je ſuis homme d'honneur, & mes vœux les plus doux
Sont de vous conſoler ſans approcher de vous.

ISABELLE.

Que mon malheur eſt grand!

D. FERNAND.

Je tiendrai ma parole.

ISABELLE.

C'eſt ce que je veux croire, & ce qui me conſole.

D. FERNAND.

Que le Ciel me puniſſe en lâche raviſſeur,
Si j'en uſe avec vous plus mal qu'avec ma ſœur.

ISABELLE.

Il ſuffit, je m'aſſure, & n'ai plus d'autre envie
Que de vous confier les ſecrets de ma vie,
Afin qu'un aveu libre, où mon cœur ſe réſout,
Vous force à ne rien dire en vous apprenant tout.

D. FERNAND.

Croyez ſi les deſtins à mes vœux ſont propices,
Qu'à ma diſcrétion je joindrai mes ſervices,
Votre honneur avec moi ne court aucun hazard,
Je n'apprendrai vos maux que pour y prendre part.

ISABELLE *assise sur un lit, &* D. Fernand *sur l'autre.*

Ma patrie eſt Liſbonne, & mon nom Iſabelle,
Cette illuſtre Cité m'a vû naître chez elle,
Mon pere, grace aux Dieux, y tient un noble rang,
Et la vertu ſoûtient la gloire de ſon ſang.
Avec un fils qu'il aime, autant qu'il me déteſte,
Je ſuis d'un chaſte hymen tout le fruit qui lui reſte.
Mon frere eſt ſans égal, & Fernand eſt ſon nom.
Il fait depuis trois ans la guerre en Arragon,
C'eſt l'appui de mon pere, & j'en ſuis l'ennemie;
Il acquiert de l'honneur, & moi de l'infamie.

D. FERNAND *à part.*

C'eſt ma ſœur Iſabelle, ô l'étrange malheur!

ISABELLE.

Quand il ſçaura mon ſort, qu'il aura de douleur!
Sa tendreſſe pour moi ſurpaſſe l'ordinaire,
Il s'en faudra bien peu qu'il ne ſe deſeſpere,
Il ira me chercher au bout de l'Univers.

D. FERNAND *à part.*

Qu'entends-je, juſte Ciel! ayez les yeux ouverts.

ISABELLE.

Le Soleil dans les Cieux d'une courſe enchaînée,
Depuis qu'il éclaira le jour où je fus née,
Avoit au plus déja quinze fois fait ſon tour,
Quand je vins à ſentir les premiers traits d'amour.
Enfin, Alonce....

D. FERNAND *à part.*

O Dieux! Alonce l'infidelle!

ISABELLE.

A ce funeſte nom mon mal ſe renouvelle,
C'eſt celui de l'ingrat, dont le fatal diſcours
Du repos de ma vie interrompit le cours.
Dès l'abord ſans regret je ſouffris ſa préſence,
Je l'écoutai parler avecque complaiſance;
Enſuite il fut traité plus favorablement,
Je conſentis qu'il prît le nom de mon Amant.

Je me plûs à le voir; & me croyant aimée,
Presque insensiblement je me trouvai charmée.
Enfin ayant appris que mon pere inhumain
Destinoit à quelqu'autre & mon cœur & ma main,
Pour achever de vaincre, Alonce avec adresse
M'assura de sa foi, m'en fit une promesse,
Et par son desespoir m'attendrit tellement,
Que je tombai d'accord de mon enlevement.
Enfin ma passion me rendit insensée,
Et son amour ne fut que trop récompensée.
Son amour, je m'abuse, il n'en a jamais eu,
Son ardeur étoit feinte, & mon cœur fut déçû.
Il n'étoit rien que glace, & ce qu'il eut de flâme
Fut toûjours dans sa bouche, & jamais dans son ame.

D. FERNAND *à part.*

Sans doute il l'a trompée. Et puis s'en est mocqué,
Pour votre enlevement le jour fut-il marqué?

ISABELLE.

Hélas!

D. FERNAND *à part.*

Elle en dit trop en n'osant me rien dire.

ISABELLE.

L'ingrat, d'un autre objet reconnoissoit l'empire,
Son nom est Philidie, & comme son époux
Il en eût hier au soir le dernier rendez-vous.
Je l'appris, j'y courus, & dans la nuit ce traître
Me prit pour Philidie, & me fit tout connoître;
Et dans ce noir complot ayant mal réüssi,
Disparut dès le soir, & Philidie aussi.
Vous pouvez bien juger après cette nouvelle,
Que ma rage fut grande, & ma douleur mortelle.
Suivant mon desespoir en des ennuis si grands,
J'ai déguisé mon sexe, & quitté mes parens;
Enfin sous cet habit je suis assez hardie
Pour égorger ensemble Alonce & Philidie.

Je ſçai qu'ils vont en Flandre, & je vai faire effort
Pour les y rencontrer, ou pour trouver la mort.
Ce funeſte récit eſt l'hiſtoire importune
Des maux que m'ont cauſé l'amour & la fortune.
Mais il dort, & marquant l'excès de mon malheur,
J'excite du repos, & non de la douleur.

D. FERNAND.

Non, non, je ne dors point, votre voix qui m'éveille,
M'a touché juſqu'au cœur, en me frapant l'oreille.
Bien que je ſois ami de votre injuſte amant,
Je partage aujourd'hui votre reſſentiment;
Son amitié m'offenſe, & pour vous j'y renonce;
Je deviens le plus grand des ennemis d'Alonce;
Et dans ſa trahiſon je vois tant de noirceur,
Que je vous vengerai comme ma propre ſœur.
Mais, c'eſt aſſez parler, il eſt tems de nous taire,
La nuit nous donnera quelque avis ſalutaire,
L'Aurore ici dans peu ramenera le jour,
Goûtons quelque repos, attendons ſon retour.

SCENE IV.

L'HOTESSE, ISABELLE, D. FERNAND.

L'HOTESSE *avec une Lanterne.*

Quelqu'un parle, écoutons.

ISABELLE.

Mais maintenant il repoſe,
Mais le ſommeil m'accable, & ma paupiere eſt cloſe,
Amour,

Amour, unique auteur de mes ennuis preſſans,
Accordez quelque tréve au trouble de mes ſens.

L'HOTESSE.

Aucun bruit maintenant ne frape mon oreille ;
Je ſuis la ſeule ici qu'un beau fantôme éveille,
Tandis que mon mari dort bien profondément,
Contemplons à notre aiſe un objet ſi charmant.
Agréable dormeur, paſſant rempli de charmes,
Par quel ſecret pouvoir cauſes-tu mes allarmes ?
Et viens-tu dans mon lit lorſque mes yeux ſont clos
Par des appas ſi doux traverſer mon repos ?
Que fais-je malheureuſe, & qu'eſt-ce que j'eſpere,
En brûlant d'une flâme à mon honneur contraire ?
Ce bel Hôte eſt injuſte, & c'eſt trop de rigueur
Que de vouloir loger juſques dedans mon cœur.

SCENE V.

FEDERIC, L'HOTESSE, ISABELLE, D. FERNAND.

FEDERIC.

JE la prends ſur le fait, elle eſt toute interdite.

L'HOTESSE.

Tu deviendras malade ?

FEDERIC.

Ah ! la bonne hypocrite !

L'HOTESSE.

Retourne te coucher.

FEDERIC.

Sors, je ſuivrai tes pas.

L'HOTEESE.

Qu'as-tu donc ?

FEDERIC.

Sors, te dis-je, & ne réplique pas ;
Enfin, je t'ai ſurpriſe, & tu t'es mécomptée.
Tu quittes donc mon lit, Madame l'effrontée,
Pour chercher dans cet autre un homme à ton deſir,
Et venir en ces lieux mandier du plaiſir ?
Dis-moi ſi ſes baiſers ſont à ta fantaiſie.

L'HOTESSE.

Quoi, tu ne peux jamais être ſans jalouſie ?
A me perſécuter, trouves-tu des appas,
Pour condamner ainſi mes veilles & mes pas ?

FEDERIC.

Va, va, pour mon repos tu n'es que trop ſoigneuſe.

L'HOTESSE.

Te voilà bien matin dans ton humeur grondeuſe.

FEDERIC.

Te voilà bien matin prête à faire l'amour.

L'HOTESSE.

D. Fernand veut partir avant le point du jour :
Le venir éveiller quand l'aurore s'aproche,
Eſt-ce un crime effroyable, & digne de reproche ?

FEDERIC.

Près de l'autre paſſant, que venois-tu chercher ?

L'HOTESSE.

Je craignois ſon réveil ; & voulant l'empêcher,
Je venois de ſon lit abaiſſer la cuſtode,
Pour rendre de Fernand le départ plus commode.

FEDERIC.

Tu peux, en employant tes diſcours ſpécieux,
Pécher innocemment, même devant mes yeux.

L'HOTESSE.

Au gré de ton humeur de raiſon incapable,
Une femme de bien ſemble toûjours coupable,
Pour punir tes ſoupçons, je veux....

FEDERIC.

Que dis-tu ? quoi ?

L'HOTESSE.

Que malgré tes ſoupçons, je veux n'aimer que toi
Que je ſuis inſenſible aux amours inſenſées,
Et qu'à ton ſeul profit vont toutes mes penſées.

FEDERIC.

Je veux le croire ainſi, mais ton ſouhait me déplaît,
Travaille à mon repos plus qu'à mon intérêt,
Aux gens dont la jeuneſſe à la grace eſt égale,
Je te croirois d'humeur un peu trop libérale.

L'HOTESSE.

O le jaloux eſprit ! pour finir nos débats,
Eveille Dom Fernand, je deſcendrai là-bas.

SCENE VI.

FEDERIC, D. FERNAND, ISABELLE.

FEDERIC *regardant Iſabelle.*

CE compagnon ſans doute à la débauche incline ;
Et s'il n'eſt dangereux, il en a bien la mine.
Je ne veux plus loger tels hôtes maintenant.
Mais la nuit va finir, éveillons D. Fernand.

Monſieur ?

D. FERNAND.

Eſt-il bien tard ?

FEDERIC.

L'aurore va paroître.

D. FERNAND.

Allez toujours devant, je ſuis vos pas, mon maître.

FEDERIC.

Faites donc peu de bruit.

D. FERNAND.

Laiſſez-moi, je ne veux
A ce jeune paſſant dire qu'un mot ou deux.

FEDERIC.

Lui parler ! ah, plutôt gardez qu'il ne vous voye !

D. FERNAND.

Non, non, dans ma rencontre il aura de la joye,
Je ſuis ſon frere, allez.

FEDERIC.

Ah ! Monſieur, en ce cas.
Vous lui pouvez parler, je n'y réſiſte pas.

SCENE VII.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

O Sœur infortunée, honte de notre pere,
Objet de ma tendreſſe, objet de ma colere ;
Dois-je dans cet état effroyable & nouveau
Te voir comme ton frere ou comme ton bourreau ?

Suivrai-je, en consultant cette triste avanture,
Les transports de la rage, ou ceux de la nature ?
Avec quels sentiments te dois-je regarder ?
T'embrasserai-je, ou bien t'irai-je poignarder ?

ISABELLE *s'éveillant en tirant l'épée.*

Me poignarder, perfide !

D. FERNAND.

Helas !

ISABELLE.

Traître, parjure,
Que t'a donc fait ma vie !

D. FERNAND.

Une sanglante injure :
Mais j'ai....

ISABELLE.

Demeure, lâche, ou ce fer que je tiens,
Pourra mettre en suspens tes destins & les miens.

D. FERNAND.

Ne faisons point encor de bruit ni de reproche,
Considérez devant celui qui vous approche.
J'ai droit d'être en fureur plus que vous ne pensez ;
Observez mon visage, & me reconnoissez ;
Rappellez de Fernand quelqu'image legere.

ISABELLE.

Que vois-je, ô justes dieux !

D. FERNAND.

Vous voyez votre frere.

ISABELLE.

Mon frere ! si ce nom peut m'être encor permis,
Je reconnois mon crime après l'avoir commis.
La tache dont je rends votre gloire flétrie,
Par mon seul repentir ne peut être amoindrie.
Vengez-vous, & d'un coup qui me prive du jour,
Essuiez votre honte avecque mon amour.

Je renonce à la vie, elle eſt pour moi ſans charmes :
Ma faute veut du ſang, c'eſt trop peu que mes larmes.
Ma mort venant de vous aura quelque douceur ;
Frappez, frappez, mon frere.

Elle ſe jette à ſes genoux.

D. FERNAND.

Ah ! levez-vous, ma ſœur,
J'ai l'ame encor trop tendre, & le bras trop timide
Pour punir votre faute avec un fratricide.
Tous les crimes d'amour ſe doivent excuſer.
Ma ſœur en uſe mal ; moi j'en veux bien uſer ;
Et l'amitié pour elle en mon ame établie,
Ne la peut oublier alors qu'elle s'oublie.
Malgré votre foibleſſe & mon reſſentiment,
Je veux prendre le ſoin de chercher votre amant.
Pour trouver du repos dans les bras d'un vieux pere,
Je quittois des combats la fatigue ordinaire :
Mais il faut le venger devant d'un ſuborneur ;
Et qui lui doit le jour, lui doit rendre l'honneur.
Oüi, j'empêcherai bien qu'Alonce vous rebutte ;
Vous avez ſa promeſſe, il faut qu'il l'exécute.
Votre nourrice ici fait encor ſon ſéjour,
Auprès d'elle inconnuë attendez mon retour.
Je m'en vais l'avertir de tout ce qu'il faut faire,
Et vous laiſſer tandis, ſous le nom de mon frere,
Avec un Cavalier plein d'eſprit & d'apas,
Que hier dans la forêt je ſauvai du trépas.
Enfin pour vous, ma ſœur, je veux tout entreprendre ;
Perdez de vos ennuis la part que j'y dois prendre.
Votre infidelle amant ne m'échapera pas,
Juſques dans les enfers j'irois ſuivre ſes pas.

ISABELLE.

O frere ! le meilleur qui fut jamais au monde,
Se peut-il qu'en mes maux un tel bien ſe confonde ;

Et qu'après notre honneur indignement bleſſé,
Je trouve un défenſeur en un frere offenſé ?
Mais quoi ! vous allez faire une inutile quête ;
Philidie eſt heureuſe, Alonce eſt ſa conquête.
Envain pour le gagner vous ferez quelque effort ;
L'infidéle eſt trop lâche, & le charme eſt trop fort.

D. FERNAND.

Non, non, croyez qu'il faut après ſa perfidie,
Qu'il laiſſe à mon abord le jour ou Philidie ;
Il n'aura que le choix de vous ou du trépas.

ISABELLE *à part.*

Dieux ! faites qu'on le trouve, & qu'il ne meure pas.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FEDERIC, PHILIDIE.

FEDERIC.

On Fernand & ſon frere à l'inſtant vont deſcendre,
Ils n'ont qu'un mot à dire.

PHILIDIE.

Il les faut donc attendre.
Tout preſſé que je ſuis j'en uſerois trop mal,
Si ſans les ſaluer je montois à cheval.

FEDERIC.

Vous êtes bien monté, ne ſoyez point en peine;
Votre bête eſt jolie, & mange bien l'aveine;
Elle galopera tantôt comme un lutin,
Elle a vuidé trois fois notre grand picotin,
Mais comblé juſqu'au haut; car, Monſieur, je vous jure,
Que je n'ai pû jamais vendre à fauſſe meſure.
Si le profit m'eſt cher, le vol m'eſt odieux:
Je vends bien quand je puis, mais je livre encor mieux;

Je ſuis homme de bien, de baſſeſſe incapable.

PHILIDIE.

L'excuſe eſt inutile à qui n'eſt point coupable:
Parlons de votre femme.

FEDERIC.

Allez, mon Cavalier,
Votre faute eſt legere, & je veux l'oublier.

PHILIDIE.

La choſe ne va pas comme on vous fait entendre.

FEDERIC.

Quoi, du nom de galant vous voulez vous défendre?
Je cajolois auſſi durant mes jeunes ans,
C'eſt le vice aujourd'hui des plus honnêtes gens.
J'en tenois, ſi ma femme en eût crû vos paroles.
Vous êtes, je le ſçai, du nombre des bons drôles;
Ces yeux fins & brillans en ſont un grand ſignal.

PHILIDIE.

Bon homme, mon ami, vous me connoiſſez mal.

FEDERIC,

Lorſque j'ai voyagé, pour bannir ma triſteſſe,
J'ai voulu comme vous en conter à l'Hôteſſe.

PHILIDIE.

Il faut vous tout apprendre....

FEDERIC.

Il n'en eſt pas beſoin.

PHILIDIE.

Je veux vous éclaircir....

FEDERIC.

N'en prenez pas le ſoin.

PHILIDIE.

Souffrez avant partir, que je vous déſabuſe;
Me ſoupçonnez-vous pas?

FEDERIC.

Non, non, je vous excuſe.

PHILIDIE.

Votre femme....

FEDERIC.

Ah ! ceſſons de parler ſur ce point.

PHILIDIE.

Vous penſerez....

FEDERIC.

Non, non, je n'y penſerai point.

PHILIDIE.

O dieux ! vit-on jamais homme plus ridicule ?
Mon maître, croyez-moi, vous êtes trop crédule.

FEDERIC.

Monſieur, à vos leçons je pourrois donner foi,
Si vous aviez la barbe auſſi griſe que moi.

PHILIDIE.

L'impertinent vieillard !

FEDERIC.

J'ai de l'expérience.

PHILIDIE.

Laiſſez-moi dire enfin deux mots en patience.

FEDERIC.

Vous en direz, Monſieur, deux cens ſi vous voulez.

PHILIDIE.

C'eſt pour votre profit.

FEDERIC.

Ah ! je me tais, parlez.

PHILIDIE.

Votre femme de moi n'a reçu nul outrage.
Sachez....

SCENE II.

L'HOTESSE, FEDERIC, PHILIDIE.

L'HOTESSE.

AUrai-je donc tout le soin du ménage ?
Je me romps sans secours & la tête & les bras.
J'ai fait faire nos lits, j'ai resserré les draps,
J'ai fait mettre de l'eau dedans notre fontaine,
De ballayer par tout j'ai même pris la peine ;
J'ai préparé le linge & mis le pot au feu,
N'auras-tu point le cœur de m'aider tant soit peu ?

PHILIDIE.

Laissez-le.

L'HOTESSE.

Mêlez-vous, Monsieur, de votre affaire.
Fernand dans la cuisine entre avecque son frere.

FEDERIC.

S'ils veulent boire, il faut que je perce un tonneau.

L'HOTESSE.

Ne cause donc pas tant avec cet étourneau.

FEDERIC.

Si sa fortune est basse, elle a l'ame bien haute ;
Déjeûnerez-vous pas, Monsieur, avec notre hôte ?

PHILIDIE.

Non, je suis trop pressé.

FEDERIC.

Le vin soûtient le cœur ;
Déjeûnez, croyez-moi.

L'HOTESSE.

Tu retardes Monsieur.

PHILIDIE.

Vous parliez autrement hier en même occurence.

L'HOTESSE.

On connoît mal ses gens sur la seule apparence.
Viens voir si Dom Fernand ne veut rien ?

FEDERIC.

Le voici.

SCENE III.

FEDERIC, L'HOTESSE, D. FERNAND, ISABELLE, PHILIDIE.

FEDERIC.

MEssieurs, vous plaît-il pas de déjeûner ici ?

L'HOTESSE.

De même qu'à Lisbonne en ce logis on traite.

FEDERIC.

On trouve en ma maison tout ce qu'on y souhaite :
Desirez-vous manger quelque langue de bœuf ?
Un potage garni couvert de jaunes d'œuf ?
Pâté froid de levraut, d'un jambon quelque tranche ?
Poulets en fricassée avec la saulce blanche ?

Pigeonneaux en ragoûts, ou ce qu'il vous plaira ?
Meſſieurs, dans un moment on vous les ſervira.

D. FERNAND.

Une langue de bœuf ſeule peut nous ſuffire.

L'HOTESSE.

J'oubliai par malheur hier à la faire cuire.

D. FERNAND.

Vous nous donnerez donc le potage promis.

L'HOTESSE.

Monſieur, le pot au feu ne vient que d'être mis.

D. FERNAND.

Le pâté, le jambon.

L'HOTESSE.

Ah, Monſieur, je déteſte !
Louvet notre grand chien vient de manger le reſte.

D. FERNAND.

Donnez-nous des poulets, ou bien des pigeonneaux.

L'HOTESSE.

Monſieur, notre voiſin en nourrit de fort beaux,
Irai-je en acheter ?

D. FERNAND.

Allez vîte, Madame.

FEDERIC.

Quant à du vin, Monſieur, j'en ai qui ravit l'ame ;
J'ai du vin d'Alican dont on fait tant d'état,
Et du vin de Madere, & du plus délicat.

D. FERNAND.

J'aime fort ce dernier.

FEDERIC.

Il eſt encore trouble ;
S'il n'eſt pris dans ſa boitte, il ne vaut pas un double.

D. FERNAND.

Et celui d'Alican ?

FEDERIC.

C'eſt d'un excellent vin ;
J'en aurai dans deux jours, il eſt ſur le chemin.
J'en ai d'autre auſſi bon, & je vais tout à l'heure
Percer de mon celier la piéce la meilleure.

SCENE IV.

ISABELLE, D. FERNAND, PHILIDIE.

D. FERNAND.

MOnſieur, certain avis qu'on vient de me donner,
Sur les pas que j'ai faits m'oblige à retourner.
Et ſi votre départ ſouffre qu'on le differe,
Après avoir ici mis ordre à quelque affaire,
Nous partirons enſemble ; & quand nous ſerons deux,
Le bois à traverſer ſera moins dangereux.

PHILIDIE.

Je n'ai plus de penſée à vos deſirs contraire.

D. FERNAND.

Agréez cependant l'entretien de mon frere.

PHILIDIE.

J'admire vos bontés, & mes reſſentimens
Sont beaucoup au-deſſus de tous les complimens.

ISABELLE.

Auprès de vous, Monſieur, avec joye on demeure.

D. FERNAND.

Je vous quitte à regret, & reviens dans une heure.

SCENE V.

ISABELLE, PHILIDIE.

ISABELLE.

GRace à vos bons deſtins, j'ai lieu d'être ravi
Que mon frere ait l'honneur de vous avoir ſervi :
Mais je ne ſçaurois voir qu'avec un peu d'envie,
Qu'il ait ſeul pû ſauver une ſi belle vie.
Je ſens à vous ſervir une inclination,
Qui feroit même effort en même occaſion.

PHILIDIE.

Vous m'honorez, Monſieur, autant comme il m'oblige ;
Votre façon d'agir me confond & m'afflige,
Puiſqu'après vos bontés & ſes ſoins généreux,
Je ne puis m'acquitter à pas un de vous deux,
Et que j'aurai l'ennui de voir mon impuiſſance
Mêler l'ingratitude à ma reconnoiſſance.

ISABELLE.

Pourrai-je avoir l'honneur de ſçavoir en quels lieux
La lumiere en naiſſant ſe fit voir à vos yeux ?
Poſſible que j'aurai l'honneur de vous connoître,
Si c'eſt près de Liſbonne, où le ciel m'a fait naître.

PHILIDIE.

Liſbonne n'eſt pas loin des lieux où je ſuis né,
C'eſt un château voiſin aux plaiſirs deſtiné,
De revenu paſſable & de ſtructure antique.
Mon pere y fait ſéjour ſous le nom de Mancique.

ISABELLE.

Je le connois : le ciel prolonge ſes vieux ans !
Mais tout Liſbonne ſait qu'il n'eut jamais d'enfans,
Et que deſſus ce point il eſt inconſolable.

PHILIDIE *bas.*

Que répondrai-je? Helas, que je ſuis miſérable !
Haut Si je ne ſuis ſon fils, du moins il s'en faut peu:
Mon pere eſt ſon cadet, & je ſuis ſon neveu.

ISABELLE.

Moins encor : ſon cadet n'a qu'une ſeule fille ;
Et ſans avoir jamais frequenté ſa famille,
Touchant ſes interêts je n'ignore de rien,
J'en ſuis inſtruit de gens qui le connoiſſent bien.
La beauté de ſa fille eſt beaucoup eſtimée,
Et je le ſçai du bruit qu'en fait la renommée :
Si Lope eſt votre pere, un tel habillement
Pourroit bien, ce me ſemble, être un déguiſement.
Votre beauté, votre air, & cette honnête honte
Qui fait que la rougeur au viſage vous monte,
Sans que vous diſiez rien, me font connoître aſſez
Qu'enfin vous n'êtes pas ce que vous paroiſſez.
Cependant s'il vous reſte aſſez de défiance,
Pour craindre de me faire entiere confidence,
Ne vous contraignez point, mon deſir curieux
Ne prétend nullement vous être injurieux :
Je perdrai mon ſoupçon ſi peu qu'il vous offenſe,
Et croirai ce qu'enfin vous voudrez que je penſe.

PHILIDIE.

Helas, plût au deſtin, auteur de tous mes maux,
Que votre jugement ſe pût rencontrer faux !
Il eſt vrai, la fortune aveugle & rigoureuſe
A ſçû me rendre fille, & fille malheureuſe ;
Et je vous croi d'un cœur trop noble & trop diſcret ;
Pour vouloir maintenant vous taire aucun ſecret.
Sous cet habit funeſte aux périls expoſée
Je ſuis fille de Lope en homme déguiſée ;

Qui

Qui prenant de l'amour & ma regle & ma loi,
Vais sur les pas d'un guide aveugle autant que moi.
Ce dieu dont la puissance est fatale aux dieux mêmes,
Me forçant de me rendre à des graces extrêmes,
Se servit des regards d'Alonce mon vainqueur,
Pour lancer tous ses feux jusqu'au fond de mon cœur.

ISABELLE.

Je connois sous ce nom un homme dont l'adresse
Peut prétendre à charmer la plus fiere maîtresse.
En quels lieux cet Alonce a-t-il reçû le jour ?
Bas. C'est ma rivale, O dieux ! Sois moi propice, amour !

PHILIDIE.

De l'antique maison des Gonsalves de Rome
La nature a formé ce jeune Gentilhomme ;
Et par quelque interêt qui ne m'est pas connu,
Son pere d'Italie à Lisbonne est venu.

ISABELLE.

C'est lui que je connois, c'est un homme admirable,
Dont le mérite est rare & la personne aimable.
Je m'assure qu'il aime autant qu'il est aimé,
Par de si doux appas il doit être charmé.
Sa passion sans doute est pour vous sans mesûre,
Sa flamme à votre ardeur répond avec usure.
Enfin il vous adore, il n'en faut point douter.

PHILIDIE.

Monsieur, de point en point je vais tout vous conter.
Nos peres se trouvant en bonne intelligence,
Sembloient vouloir d'abord s'unir par alliance ;
Et suivant leurs desirs, nos inclinations
Formerent dans nos cœurs d'égales passions.
L'un & l'autre touché d'une commune estime,
Voit croître avec plaisir cet amour légitime.

Alonce à m'épouser bornoit tout son dessein ;
Et j'en eus sa promesse écrite de sa main.

ISABELLE.

Que lui permîtes-vous en qualité de femme ?
Cédâtes-vous enfin aux desirs de sa flamme ?
Bas. Le perfide ! l'ingrat ! quel malheur est le mien !

PHILIDIE.

Je vous estime trop pour vous déguiser rien.
Nous pensions lors goûter avec pleine assurance
Les charmes de l'amour & ceux de l'espérance :
Mais comme on voit souvent que du soir au matin
L'infortune succede au plus heureux destin,
Les roses dont le sort ne nous fit voir que l'ombre,
Devinrent tout-à-coup des épines sans nombre.
Un malheur imprévû par quelques differens
Détruisit l'amitié qui joignoit nos parens,
Lorsque de nos deux cœurs l'union peu commune
Ne se pouvoit plus rompre au gré de la fortune.
Mon pere étant déja de mes feux averti,
M'ordonna de prétendre à quelqu'autre parti ;
Et de cette rigueur me voyant toute émuë,
D'Alonce pour jamais me défendit la vûë.
Je le vis toutefois, & dans un tel malheur
Il me parut touché d'une extrême douleur ;
Et si-tôt qu'à l'entendre il me vit préparée,
Il me dit que son ame étoit désesperée,
Qu'un pouvoir trop injuste à nos vœux s'opposoit,
Et qu'il falloit ravir ce qu'on nous refusoit.
Helas ! par ce discours je me trouvai séduite.

ISABELLE.

Et qu'en arriva-t-il ?

PHILIDIE.

Ecoutez en la suite.
Dans mon cœur interdit l'amour en ce moment
Joignit à tous ses feux tout son aveuglement.

Ma pudeur fut vaincuë auſſi-tôt qu'attaquée,
Le rendez-vous fut pris, & l'heure en fut marquée.
Enfin mon cœur au charme étoit abandonné,
Quand je vis arriver le moment aſſigné.

ISABELLE.

Hé bien, de votre amant remplites-vous l'attente ?
Se trouva-t-il heureux, & fûtes-vous contente ?

PHILIDIE.

Helas !

ISABELLE.

L'évenement fut-il ſelon vos vœux ?
Rien ne traverſa-t-il vos deſſeins amoureux ?
Comment furent paſſés ces momens pleins de charmes ?
Dans toutes vos douceurs n'éutes-vous point d'alarmes ?
Sçûtes-vous ménager le tems ; l'occaſion ?
A quoi ſe termina votre aſſignation ?

PHILIDIE.

A me laiſſer le nom de fille infortunée,
Qui pour mourir d'ennui ſemble avoir été née,
J'attendois mon amant, quand mon pere ſans bruit
Par un ſoupçon fatal ſur mes pas fut conduit.
Je le pris pour Alonce, & ma voix indiſcrete
Découvrit devant lui ma paſſion ſecrete.
Sa fureur fut extrême, & mon étonnement
Me conſeilla la fuite & ce déguiſement ;
Et pour dans ce deſſein m'engager davantage,
J'appris hier au matin qu'Alonce étoit volage,
Et que déja par tout le bruit étoit porté
Qu'il venoit d'enlever une jeune beauté.

ISABELLE.

Avez-vous ſçû ſon nom ?

PHILIDIE.

On la nomme Isabelle.

ISABELLE.

Je connois cette fille, on la tient assez belle;
Mais ce choix vous fait tort, vous avez des appas,
Que dans votre rivale on ne rencontre pas.

PHILIDIE.

Fût-elle des beautés la divinité même,
Je la veux immoler à mon dépit extrême;
Eût-elle sans dessein traversé mon amour,
J'ai perdu mon amant, elle en perdra le jour.
Qu'elle ignore l'état où l'ingrat m'a laissée;
N'importe, elle sçaura que je suis offensée.
Il faut que ma vengeance, au gré de ma fureur,
Arrache avec le fer Alonce de son cœur:
Mais sans l'heureux secours de votre illustre frere,
Mon dessein rencontroit un succès bien contraire.
Ma rivale n'avoit plus rien à redouter,
Et je trouvois la mort que je lui vais porter.
Mais enfin de ce fer il faudra qu'elle meure.

ISABELLE.

A qui porte la mort, souvent la mort demeure.
Isabelle est à craindre avecque son amour;
Sans doute elle aime Alonce, & ne hait pas le jour.
Sa mort ne doit pas être une entreprise aisée,
Votre espoir pourroit bien vous avoir abusée.
Et malgré vos efforts peut-être que son cœur
Vous fera partager son péril & sa peur.

PHILIDIE.

Plût aux dieux qu'elle fût dans cette même place;
Vous verriez les effets répondre à la menace.

ISABELLE.

Elle y pourroit bien être, & ne pas s'allarmer.

PHILIDIE.

Comment?

ISABELLE.

Suis-je obligé de vous en informer?

PHILIDIE.

Après des complimens pleins d'un zéle si rare,
Je trouve en ces discours un changement bizare;
Vous ayant confié ce que j'ai de plus cher,
J'ai dû vous attendrir, & non pas vous fâcher;
Ayant de mon estime une preuve si claire,
Me refuseriez-vous l'amitié que j'espere?

ISABELLE.

Si vous m'avez tout dit, je n'en ferai pas moins.
Sçachez qu'à vous troubler je mettrai tous mes soins;
Et que j'aurai pour vous une haine immortelle,
Tandis que vous serez rivale d'Isabelle.

PHILIDIE.

D'Isabelle! Comment! quoi, vous la connoissez?

ISABELLE.

Oüi, oüi, je la connois plus que vous ne pensez.
L'amitié qui nous lie est d'une force extrême;
On ne peut l'outrager, sans m'outrager moi-même;
Et devant l'attaquer, je veux vous avertir
Que mon bras de vos coups la sçaura garantir.

PHILIDIE.

Quoi! vous me menacez & conspirez ma perte,
Vous à qui librement je me suis découverte?
Je n'attendois rien moins que ce couroux ardent.

ISABELLE.

Vous avez pris sans doute un mauvais confident,
Et dont l'inimitié vous doit être fatale,
Tant que vous prétendrez nuire à votre rivale.

PHILIDIE.

Malgré vous, Isabelle & tous mes ennemis,
Mon cœur ne démord point de ce qu'il s'est promis.
Il faut qu'absolument Alonce me demeure;
Ou bien il faut du moins que ma rivale meure.

ISABELLE.

Ne vous emportez point, il faudra malgré vous,
Ou qu'Isabelle obtienne Alonce pour époux,
Ou que si cet ingrat répond à votre envie,
Son choix vous soit funeste & vous coûte la vie.

SCENE VI.

D. FERNAND, PHILIDIE, ISABELLE.

D. FERNAND.

MOn frere, qu'avez-vous qui vous cause en ces lieux
Cette rougeur au teint & ce feu dans les yeux?

ISABELLE.

Des discours outrageux qui vous doivent surprendre.

PHILIDIE.

De quoi vous plaignez-vous?

ISABELLE.

Vous lui pouvez apprendre
Si je restois encore en ces lieux un moment,
Possible je ferois trop d'éclaircissement.

SCENE VII.

D. FERNAND, PHILIDIE.

D. FERNAND.

DAns un courroux ſanglant mon frere ſe retire,
Vous l'avez offenſé ?

PHILIDIE.

Je ne ſaurois qu'en dire.

D. FERNAND.

De quoi lui parliez-vous, attendant mon retour ?

PHILIDIE.

Mes diſcours précédens n'ont été que d'amour.

D. FERNAND *à part.*

D'amour ! Il ſçait ſon ſexe, ô fatale avanture !

PHILIDIE.

Lui découvrir mon cœur, eſt-ce lui faire injure ?

D. FERNAND.

De tels aveux par fois choquent au dernier point.

PHILIDIE.

J'ai bien fait plus encor.

D. FERNAND.

Quoi : ne le celez point.

PHILIDIE.

J'ai ſçû lui déclarer mon nom & ma famille,
Et lui dire qu'enfin ....

D. FERNAND.

Achevez..

PHILIDIE.

Je ſuis fille.

D. FERNAND.

Fille! Que dites-vous; eſt-il poſſible, ô dieux!
Quoi, j'aurois pû ſauver un chef-d'œuvre des cieux!
Quoi, je pourrois avoir le bonheur & la joie
D'ôter à des voleurs une ſi belle proie!
Vous, fille! Eſt-il bien vrai? Mais pour n'en douter pas,
Je n'ai qu'à conſulter ce teint doux, ces appas;
Ce recueil de beautés, dont l'éclat eſt extrême,
M'en aſſure bien mieux que votre bouche même.
Alors que dans le bois je vous vis attaquer,
Un puiſſant mouvement qu'on ne peut expliquer,
M'inſpirant tout-à-coup une ardeur peu commune,
Me fit avec plaiſir courir votre fortune;
Et lorſque des voleurs dont vous couriez danger,
Le ciel, par mon ſecours, eut ſçû vous dégager;
Sur votre beau viſage ayant porté la vûë,
Mon cœur fut interdit, mon ame fut émuë,
Et ſentit le pouvoir en ſes émotions
De l'aſtre qui préſide aux inclinations.
Mais je m'apperçois bien que cette ſimpatie
S'eſt inſenſiblement en amour convertie.
Oüi, charmé de l'éclat qui ſort de vos beaux yeux,
J'ai le même reſpect pour vous que pour les dieux;
Et ce reſpect profond eſt mêlé d'une flâme,
Qui fait naître déja des langueurs dans mon ame.
Et ſi de quelque eſpoir vous honoriez mes feux,
Je croirois faire envie aux Rois les plus heureux.

PHILIDIE.

Helas!

D. FERNAND.

Par cet helas, que me voulez-vous dire?

PHILIDIE.

On dit toujours qu'on aime alors que l'on ſoupire.

D. FERNAND.

D. FERNAND.

Quel bonheur, ſi ma flamme a pû vous émouvoir !
Me pourriez-vous aimer ?

PHILIDIE.

Je voudrois le pouvoir.
Mais l'amour pour jamais en d'autres nœuds m'engage,
Par un arrêt du ſort j'aime un amant volage.
Je ſçai votre mérite & ce que je vous doi ;
Mon cœur ſeroit à vous, s'il pouvoit être à moi.
Et quand pour un ingrat ma paſſion éclate,
Pour mon libérateur j'ai honte d'être ingrate.

D. FERNAND.

Helas ! qui peut jamais ſous l'amoureuſe loi
Se plaindre de ſon ſort plus juſtement que moi ?
Quoi ! vous préferez donc, ô miracle des belles,
Les froideurs d'un volage à mes ardeurs fidelles ?
Et la plus forte amour avec trop de rigueur,
Perd ſa gloire & ſon prix en naiſſant dans mon cœur.
Quel eſpoir peut flatter, ô beauté ſans égale,
Une ame qui jamais ne ſera déloyale ?
Un cœur qui doit garder ſes feux juſqu'au trépas,
S'il faut que l'inconſtance ait pour vous des appas ?
Sans accuſer jamais vos rigueurs obſtinées,
Je veux vous adorer, ce ſont vos deſtinées.
Les aſtres ont marqué mon amour dans les cieux,
Ou plutôt mon amour eſt marqué dans vos yeux ;
Et je n'oppoſerois qu'un effort ridicule
A ces aſtres brillans, qui veulent que je brûle.
Oüi, je veux vous aimer avecque vos rigueurs ;
Je veux chérir ma flamme, & nourrir mes langueurs.
Et je ne puis, malgré votre ame impitoyable,
Ceſſer d'être amoureux, comme vous d'être aimable.

PHILIDIE.

Je devrois vous aimer, je le reconnois bien :
Mais où l'amour peut tout, le devoir ne peut rien.

Je sens de ma raison les forces enchaînées ;
J'aime un volage amant, ce sont mes destinées.
Il est aimable encor, bien qu'il soit scelerat ;
Je hai l'ingratitude, & j'adore l'ingrat,
Et vous partagerez, s'il faut que je m'exprime,
Lui toute mon amour, vous toute mon estime.

D. FERNAND.

Sçaurai-je point quel est cet auteur de mon mal,
Qui sans avoir d'amour, est pourtant mon rival?
Et n'apprendrai-je point pour quel sujet mon frere
A tous vos sentimens s'est montré si contraire?

PHILIDIE.

Ce n'est pas un secret que je vueille celer ;
Mais vueillez m'épargner la honte d'en parler.
Vous sçavez une part de mon destin funeste ;
Allez voir votre frere, il vous dira le reste.
Possible pourrez-vous, apprenant mes malheurs,
Vous résoudre à porter vos passions ailleurs ;
Ne pouvant y répondre & vous rendre justice,
Je ferai des souhaits que votre amour finisse.

D. FERNAND.

Mon amour & ma vie auront un même sort ;
Et former ces souhaits, c'est souhaiter ma mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. FERNAND, ISABELLE.

D. FERNAND.

Sachez que l'on m'outrage en choquant mon amour;
Vous avez bien aimé, ma sœur, j'aime à mon tour:
Et si nous differons, c'est qu'en cette avanture
J'aime un objet constant, vous un amant parjure.
Ne vous obstinez point à faire un vain effort
Contre un amour, qui semble être un arrêt du sort.
Il faut qu'à la flatter votre esprit s'étudie,
Et que comme une sœur vous aimiez Philidie.

ISABELLE.

Moi, l'aimer! ah plutôt me puissiez vous haïr.
Mon cœur jusqu'à ce point ne sçauroit se trahir.
Moi, je voudrois aimer qui veut m'ôter la vie!
M'arrive le trépas plutôt que cette envie.

D. FERNAND.

Ne portez pas si loin vos sentimens jaloux,
Le bonheur où je tends doit réfléchir sur vous.
Ma flamme à votre amour ne sera point fatale,
Quand je serai content, vous serez sans rivale;

Et je prétens forcer votre haine à finir,
Si l'hymen avec elle un jour me peut unir.

ISABELLE.

Plaise au ciel qu'à vos soins ma rivale se rende,
Et que je sois trompée en ce que j'apprehende.

D. FERNAND.

La voici, demeurez.

ISABELLE.

Un tiers choque un amant.

D. FERNAND.

Sur ce qui s'est passé faites-lui compliment.

ISABELLE.

Pour m'excuser si-tôt, j'ai l'ame trop sensible.

D. FERNAND.

Mais il faut vous forcer.

ISABELLE.

Mais il est impossible.

SCENE II.

PHILIDIE, D. FERNAND.

PHILIDIE.

MOnsieur, le tems me presse, il est déja bien tard,
Et je viens vous prier de songer au départ.

D FERNAND.

Par tout où je serai, sans user de priere,
Vous devez commander avec puissance entiere.
Partons, puisqu'il vous plaît, dans ce même moment:
Mais si j'ose vous dire encor mon sentiment,

Vous êtes, ce me semble, injuste autant que belle,
De suivre qui vous fuit, d'aimer un infidelle :
D'exposer aux périls qui menent au tombeau
Tout ce que la nature a formé de plus beau,
Et de commettre enfin à toutes les disgraces
Des trésors infinis, les amours & les graces.
Helas ! si plus sensible à mes feux véhemens,
Vous m'aviez témoigné les moindres sentimens,
Mon ame également & charmée & ravie
Tiendroit votre bonté plus chere que ma vie ;
Et n'adorant plus rien que l'éclat de vos yeux,
Recevroit vos faveurs comme celles des dieux.

PHILIDIE.

Mais le vouloir des dieux autrement en ordonne ;
Un cœur ne peut choisir qu'à l'instant qu'il se donne ;
Et dès qu'il a subi ce funeste accident,
Il ne se regle plus, il suit son ascendant.
Je sens que je m'égare en suivant un perfide,
L'amour qui me conduit, fut toujours mauvais guide.
Je néglige mon sexe & mon ressentiment,
Pour les considerer j'ai trop d'aveuglement.
Un ingrat me captive, & j'abhorre ma chaîne ;
Mais ne la pouvant rompre, il faut qu'elle m'entraîne.

D. FERNAND.

Puisqu'à vous arrêter mes vœux sont superflus,
Partez, vous le voulez, je n'y contredis plus :
Mais si vous souhaitez encore que je vive,
Par tout où vous irez, souffrez que je vous suive.

PHILIDIE.

J'ai regret que vos feux ne puissent m'émouvoir.
Mais quoi ! qu'esperez-vous ?

D. FERNAND.

Vous aimer & vous voir.

Poſſible pourrez-vous par le tems mieux inſtruite
Aimer qui vous adore, & laiſſer qui vous quitte.

PHILIDIE.

Peut-être auſſi qu'Alonce à ma vûe attendri,
Ne mépriſera pas l'objet qu'il a chéri;
Et je ne puis penſer qu'en un jour il oublie
Une image en trois ans dans ſon ame établie.
Les maux inveterés & les vieilles amours
Ne finiſſent jamais qu'en terminant nos jours;
Et je ſens dans mon cœur, quoi qu'Alonce ait pû faire,
Un inſtinct qui l'excuſe, & qui veut que j'eſpere.
Mais quand il faut partir, il ſied mal de parler:
Quiconque fuit l'amour, doit comme lui voler.

D. FERNAND.

Oüi, partons & ſouffrez que....

PHILIDIE.

Voici votre frere:
Voyez comme ſes yeux m'expriment ſa colere;
Il médite ma perte, & je le ſçai fort bien.

D. FERNAND.

Non, non, je vous promets qu'il ne vous fera rien.

SCENE III.

ISABELLE, PHILIDIE, D. FERNAND.

ISABELLE.

MOn frere, sans témoins j'ai deux mots à vous dire.

D. FERNAND.

Parlez . . .

ISABELLE.

Qu'auparavant Madame se retire ;
La chose est d'importance, & doit se dire à part.

PHILIDIE *se retirant au fond du théâtre.*

Apprenez ce que c'est, je me tire à l'écart.

ISABELLE.

Alonce est arrivé dans cette hôtellerie.

D. FERNAND.

Dieux !

ISABELLE.

Il faut lui parler promptement, je vous prie ;
Et faire réussir notre commun espoir,
Avant que Philidie ait le tems de le voir.

D. FERNAND.

Je suivrai votre avis, ayant pris congé d'elle ;
à Philidie.
Madame, avec regret j'apprens une nouvelle,
Qui m'arrête en ces lieux pour un quart d'heure au plus.
De ces retardemens j'ai lieu d'être confus ;
Mais vous devez penser, alors que je vous quitte,
Qu'un interêt bien grand aussi m'en sollicite.

PHILIDIE.

J'attendrai volontiers votre commodité.

D. FERNAND.

Je reviens sur mes pas.

ISABELLE.

Allons de ce côté.

SCENE IV.

ALONCE, PHILIPIN, PHILIDIE.

PHILIDIE.

QUe vois-je ? c'est Alonce : ô rencontre imprévûë !
Reprenons nos esprits troublés par cette vûë.

PHILIPIN.

Ma foi l'on dit bien vrai, qu'où réside l'amour,
La raison volontiers ne fait pas son sejour ;
Et qu'où l'on voit regner cette ardeur insensée,
Le cerveau n'est pas sain, quand l'ame en est blessée.
Retourner à Lisbonne en étant hier parti,
Que dira Dom Bernard en étant averti ?
C'est prendre, comme il faut, le chemin de la Flandre :
Nous allons fort bon train, l'on n'a qu'à nous attendre.
Notre argent va sauter, nous serons ébahis
Que vous nous ferez voir dans peu bien du païs,
Et que bien-tôt . . . .

ALONCE.

Tais-toi, je hai ta raillerie.
Quand mon retour mettroit mon vieux pere en furie,

Ma fortune en désordre & ma vie en danger,
C'est un dessein formé, que je ne puis changer.
Je ne puis vivre un jour éloigné d'Isabelle,
Je sçai bien que je suis l'horreur de cette belle,
Je veux lui témoigner quel regret je conçoi
De l'avoir obligé à douter de ma foi.
Helas, si cette belle indignement traitée,
Sachant mon repentir, cessoit dêtre irritée,
Que je quitterois bien ces inclinations,
Qui me font en tous lieux prendre des passions!
J'en veux faire serment, Philipin, & je jure....

PHILIPIN.

Que vous n'en ferez rien, de peur d'être parjure.
Je veux être berné, si vous passez un jour
Sans revoir Philidie après votre retour;
Vous sçavez qu'il importe à qui vit dans le monde,
De sçavoir cajoler & la brune & la blonde;
Et qu'enfin dans la Cour vous fûtes élevé,
Où qui dit un galant, dit un fourbe achevé.

ALONCE.

Je veux absolument pour devenir fidelle,
Rompre avec Philidie, & n'aimer qu'Isabelle.

PHILIDIE.

Il parle avec chaleur, il le faut écouter.

ALONCE.

Oüi, contre Philidie il se faut révolter.
Etouffe, étouffe, Alonce, une flamme si noire;
Bannis-la de ton cœur, même de ta mémoire;
Songe en la cajolant à quoi tu te commets,
Evite sa présence, & n'y pense jamais.
Tu ne la peux aimer, sans trop de perfidie;
Meurs plutôt mille fois, que de voir Philidie.

PHILIDIE.

Que de voir Philidie!

PHILIPIN.

O dieux, qu'il est surpris!

PHILIDIE.

Continuë, infidelle, acheve tes mépris.

ALONCE.

Mon pere là-dessus n'en dit pas davantage ;
Ensuite il me donna l'ordre de mon voyage,
M'enjoignit de n'y mettre au plus que quinze mois,
Et puis il m'embrassa pour la derniere fois.

PHILIDIE.

Quoi ! ce n'est qu'un recit des discours de ton pere.

ALONCE.

En pouvez-vous douter, vous qui m'êtes si chere ?
Ce fut à mon départ son dernier entretien,
C'est de quoi je parlois, Philipin le sçait bien.

PHILIPIN.

Oüi, Madame : *Bas.* Ah, ma foi, la colle est ravissante.
Ah, que mon maître est fourbe, & la belle innocente !

PHILIDIE.

Je ne puis dissiper mes soupçons là-dessus.

ALONCE.

Avec trop de rigueur vous les avez conçus.
Quoi, sur une parole à contre-sens tournée,
Vous doutez de ma foi, vous l'avez soupçonnée !
Ne dois-je pas me plaindre ? Avez-vous remarqué
Qu'en ces termes jamais je me sois expliqué ?
Mes discours précédens, mes actions passées
Peuvent-ils confirmer ces injustes pensées ?
Que ces cruels soupçons soient enfin rejettés ;
Ils font tort à ma flamme, ainsi qu'à vos beautés.
Pour me voir engager dans une amour nouvelle,
Mon ame est trop charmée, & vous êtes trop belle.

PHILIDIE.

Mais je pourrois douter de votre passion,
Quand vous n'auriez manqué qu'à l'assignation ;
C'est de votre froideur un assez grand indice.

ALONCE.

Cette autre plainte encore est une autre injustice :

Si je ne m'y trouvai, que la foudre des cieux
Tombe deſſus ma tête, & m'écraſe à vos yeux.
Mais ne vous trouvant point, & vous croyant legere,
Je ne réſiſtai plus aux ordres de mon pere;
Et plein de déſeſpoir, enfin je ſuis parti.
Philipin le peut dire.

PHILIPIN *bas.*

Oüi, qu'Alonce a menti.

PHILIDIE.

Cher Alonce, il ſuffit, ma crainte eſt diſſipée;
Tu n'es point infidelle, & je ſuis détrompée.
Tu me dois pardonner ce grand emportement,
Juge de mon amour par mon déguiſement;
Connois, connois qu'au point où pour toi je m'engage,
Je t'aimerois encor quand tu ſerois volage,
Et qu'après mon départ ma crainte & ma douleur,
En changeant mon habit, n'ont point changé mon cœur;
Mais bien que ton amour paroiſſe fort ardente,
L'image d'Iſabelle encore m'épouvante.
J'ai toujours des ſoupçons que j'ai peine à chaſſer.
Ma paſſion eſt tendre, & tout la peut bleſſer.

ALONCE.

Je l'aimois, il eſt vrai; mais votre amour extrême
Me fait voir que c'eſt vous que ſeule il faut que j'aime.

SCENE V.

L'HOTESSE, ISABELLE, DON FERNAND, ALONCE, PHILIDIE, PHILIPIN.

L'HOTESSE *à Isabelle & à D. Fernand.*

C'Eſt ici que tantôt j'ai crû le voir entrer.

ISABELLE.

Quel malheur !

D. FERNAND.

Ecoutons avant que nous montrer.

ALONCE.

Oüi, je veux pour jamais oublier Iſabelle ;
Vous êtes plus aimable, & vous aimez plus qu'elle.
Nous vivrons & mourrons ſous une même loi ;
Donnez-moi votre main, &. recevez ma foi.

ISABELLE *paroiſſant.*

Il faut auparavant qu'Iſabelle périſſe.

PHILIPIN.

Ah, voici bien le diable !

PHILIDIE.

O dieux, quelle injuſtice !

D. FERNAND *paroiſſant.*

Il faut mourir, Alonce, ou l'épouſer ici.

PHILIDIE.

On ne l'attaque point ſans m'attaquer auſſi.

ISABELLE.

J'accepte le parti, vuidons notre querelle,
Vous êtes ma rivale, & je ſuis Iſabelle.

PHILIDIE.

Iſabelle ! Ah, ce nom vous coûtera le jour !
Il faut que votre mort termine notre amour.

ISABELLE.

Nous verrons.

D. FERNAND.

Quoi, ma sœur, que prétendez-vous faire?
Soyez moins violente, ou craignez ma colere.

ALONCE.

Arrêtez, & tournez vos armes contre moi;
Perdez un imposteur qui vous manque de foi.
Expiez par ma mort ma trahison passée;
Je suis trop criminel, & vous trop offencée.
Vengez-vous; aussi-bien Alonce malheureux,
Quoiqu'il vous ait promis, n'en peut épouser deux.

PHILIDIE.

Tu m'as donné ta foi, connois cette promesse;
C'est de toi qu'elle vient, parle.

ALONCE.

Je le confesse;
Mais je ne la puis suivre: ô dieux, quelle rigueur!
J'ai trop d'une maîtresse, & j'ai trop peu d'un cœur.

ISABELLE.

Tu vois dans cet écrit ta promesse, infidelle,
Signée avec ton sang.

ALONCE.

Oüi, ma chere Isabelle,
Frappez; & pour punir mon infidélité,
Attaquez-vous au sang qui m'est encor resté.

ISABELLE.

Répons à mon amour.

PHILIDIE.

Répons à ma constance.

D. FERNAND.

Songe à faire un bon choix, sur-tout crains ma vengeance.

SCENE VI.

FEDERIC, L'HOTESSE, PHILIDIE, ISABELLE, ALONCE, D. FERNAND, PHILIPIN.

FEDERIC.

A Quoi t'amuſes-tu, le monde eſt-il ſervi ?

L'HOTESSE.

Ecoute, je te prie, & tu ſeras ravi.

ALONCE.

Je dois rendre en mon choix l'une ou l'autre outragée,
Je puis rendre en ma mort l'une & l'autre vengée.
Je ſçai que toutes deux ont droit de m'épouſer ;
Mais qui dois-je choiſir, qui puis-je refuſer ?
Il faut qu'une des deux ſouffre que je l'affronte ;
L'honneur d'une à couvert, couvre l'autre de honte.
Je choiſis donc la mort : ſuivez votre courroux,
Si je ne vis, au moins que je meure pour vous.

D. FERNAND.

Hé bien, lâche, ma main s'accorde à ton envie ;
Tu n'en auras pas une, & tu perdras la vie.
Meurs.

ISABELLE.

Suſpendez vos coups, tout perfide qu'il eſt,
J'immole à ſon ſalut mon plus cher intereſt.
Qu'il vive, cet ingrat, je cede à ma rivale
Cet infidelle amant, cette ame déloyale,
Et dont pourtant la perte à mon cœur plein d'amour
Ne coûtera pas moins que la perte du jour.

D. FERNAND.

Ce discours ne rend pas ma colere moins forte ;
Vous nous perdez, ma sœur.

ISABELLE.

Il n'importe, il n'importe ;
Je périrois du coup qui le feroit périr ;
Qu'il vive pour une autre, en dûssai-je mourir.
Je crains plus de le voir, malgré sa perfidie,
Dans les bras de la mort qu'en ceux de Philidie ;
Et mourant de regret je ne me plaindrai pas,
S'il songe qu'il devra sa vie à mon trépas.

ALONCE.

A ces marques d'amour je connois ma maîtresse,
C'est à vous, Isabelle, à qui mon choix s'adresse.
Vous me cedez en vain, je ne le puis souffrir ;
Si je ne vis pour vous, je ne veux que mourir.

PHILIDIE.

Alonce, cet aveu ne m'est pas grande injure,
On ne perd pas beaucoup quand on perd un parjure.
Ma rivale te cede, & je fais vanité
De ne lui pas ceder en générosité.
Si tu n'étois touché d'une bonté si rare,
Je concevrois horreur de la foi d'un barbare,
J'en suis même attendrie ; & changeant mon amour
Comme elle t'a cedé, je te cede à mon tour.
Je veux rendre justice au frere d'Isabelle,
Et devenir sensible autant qu'il est fidelle.

D. FERNAND.

Pourrois-je bien vous croire, & ne me point flatter ?

PHILIDIE.

Un hymen fait au ciel ne se peut éviter,
Un cœur de qui déja mon salut est l'ouvrage,
M'est bien plus précieux que celui d'un volage ;
Je sçai que nos parens ne nous dédiront point.

D. FERNAND.

Ma joye & mon amour vont jusqu'au dernier point.

Alonce, je répons de l'aveu de mon pere ;
Je vous donne ma sœur, & deviens votre frere.

ALONCE.

O dieux! dans le transport dont je me sens saisir,
J'ai bien à craindre encor si l'on meurt de plaisir.

L'HOTESSE.

Quoi ! dessous ces habits vous n'êtes donc pas hommes ?
Que l'apparence trompe dans le siecle où nous sommes !

FEDERIC.

J'en perds ma jalousie, & j'en rend grace aux dieux,
Du sexe qu'elles sont je les aime bien mieux.

L'HOTESSE.

Ne les aime pas tant.

FEDERIC.

Ma foi, ma chere épouse,
Je pense qu'à ton tour tu deviendras jalouse.

PHILIPIN.

La fin couronne l'œuvre ; il ne faut oublier
Qu'Elise & Philipin sont d'âge à marier.
Nous devons être unis aussi-bien que vous autres ;
Nous ferons des enfans qui serviront les vôtres.

ISABELLE.

Je te promets Elise.

ALONCE.

Et moi six cens écus.

PHILIPIN.

Hazard d'être à ce prix au nombre des cocus.

FEDERIC.

Messieurs, tout ira bien ; mais il faut, ce me semble,
Pour être bien d'accord, que vous buviez ensemble.

Va donner ordre aux mets.

L'HOTESSE.

Toi, va tirer du vin.

D. FERNAND.

De Liſbonne aujourd'hui reprenons le chemin ;
C'eſt-là qu'hymen, après des peines ſans égales,
Doit faire heureuſement deux ſœurs de deux rivales.

SCENE DERNIERE.

PHILIPIN ſeul.

QUel caprice eſt égal à celui du deſtin ?
Ma foi, les plus ſavans y perdent leur latin.
La vie eſt une farce, & le monde un théatre,
Où ce galant préſide, & fait le diable à quatre.
Sur-tout un tel ſuccès me ſemble peu commun ;
Hier je ſervois un maître, aujourd'hui j'en ſuis un ;
Hier j'étois en malheur, aujourd'hui dans la chance.
Hier je perdois Eliſe, aujourd'hui je fiance ;
Hier j'attendois des maux, aujourd'hui force biens ;
Hier je quittois Liſbonne, aujourd'hui j'y reviens.
Tout change enfin, Meſſieurs, & pour derniere épreuve
Hier vous n'étiez pas-là, ce jour on vous y treuve.
Je vais changer d'habit, je ſuis votre valet :
Bon ſoir, vous me voyez au bout de mon rollet.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA GENEREUSE INGRATITUDE.

TRAGI-COMEDIE.

PASTORALE

Représentée en 1654.

ACTEURS.

ZELINDE, fille de Lindarache, déguisée en homme, sous le nom d'Ormin, & l'habit d'un esclave.

ZEGRY, maître de Zelinde, & amant de Fatime.

ALABEZ, second esclave de Zegry.

CHARIFE, esclave de Fatime.

FATIME, maîtresse de Zegry, & amante d'Abidar.

ABENCERAGE, sous le nom d'Almansor, frere de Zelinde.

ZAIDE, sœur de Zegry.

ABIDAR, amant de Zaïde.

MEDINE, esclave de Zaïde.

GASUL, esclave d'Abencerage.

GOMELLE, pere de Fatime.

LINDARACHE, mere de Zelinde & d'Abencerage.

La Scene est dans la Forêt d'Alger.

LA
GENEREUSE
INGRATITUDE
Tragi-Comedie
Pastorale.

LA GENEREUSE INGRATITUDE.

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ORMIN *seul.*

CHarmante solitude, agréable séjour,
Beaux lieux où j'ai reçû ma vie & mon amour,
Vieux arbres, clairs ruisseaux, dont l'ombre & le murmure
Marquent de la pitié pour ma triste avanture,
Zéphirs, écho, rochers, & vous sombres forêts,
Soyez les confidens de mes ennuis secrets.

Je ne ſuis plus Zelinde autrefois adorée
Des plus dignes amans de toute la contrée ;
Sous l'habit d'un eſclave en cette extrémité
Je ſers un infidelle avec fidélité,
Un ingrat qui me flatte en mon malheur extrême,
Et qui me haïroit, s'il ſçavoit que je l'aime.
Arbres dans votre ſort, que je vous trouve heureux !
Vous êtes maltraités par l'hyver rigoureux.
Mais dès que le printems fait ceſſer la froidure,
Vous reprenez ſoudain votre ancienne verdure,
Et deſſus vos rameaux dans le tems des moiſſons
On rencontre des fruits où l'on vit des glaçons.
Chacune des ſaiſons s'eſt vû deux fois changée,
Depuis qu'amour s'obſtine à me rendre affligée,
Que je languis ſans ceſſe, & qu'il m'eſt défendu
De prétendre au repos que mon cœur a perdu.
Celui pour qui je brûle avec tant de conſtance,
Eſt un volage. O dieux ! le voici qui s'avance.

SCENE II.

ZEGRY, ORMIN.

ZEGRY.

ORmin, je te cherchois.

ORMIN.

Je vous cherchois auſſi.

ZEGRY.

Apprens que dès demain nous partirons d'ici.

ORMIN.

Quoi ! Seigneur, vous quittez ſitôt votre patrie,
Ces cabanes, ces bois, cette belle prairie ?

ZEGRY.

Je ne t'ai point celé que j'aime dans ces lieux
La charmante Fatime, un chef-d'œuvre des cieux!
J'eſperois voir ici cette beauté ſi chere,
Mais j'ai ſçû qu'à Thunis elle eſt avec ſon pere;
Et bien que ce ſéjour poſſede mille apas,
Je n'y vois rien de beau quand je ne la vois pas.

ORMIN *à part.*

Que mon malheur eſt grand, que Fatime eſt heureuſe!

ZEGRY.

Que ſon abſence eſt rude à mon ame amoureuſe!
Pour me rendre auprès d'elle au point du jour demain,
Je veux que de Thunis nous prenions le chemin.
Je ſerai trop content, pourvû que je la voie,
Je croi qu'elle prendra quelque part à ma joie;
Elle eut de mon départ un regret aſſez grand,
Et je ne lui ſuis pas ſans doute indifférent.

ORMIN.

Sa flâmme aſſurément ne ſera pas éteinte.

ZEGRY.

Ah! c'eſt tout mon eſpoir.

ORMIN *à part.*

Ah! c'eſt toute ma crainte!

SCENE III.

ALABEZ, ZEGRY, ORMIN.

ALABEZ.

Allégreſſe, allégreſſe, étranglez vos ſoupirs;
J'ai du contrepoiſon pour tous vos déplaiſirs.

ZEGRY.

Di-nous ce que tu ſais, ſans nous laiſſer en peine.

ALABEZ.

Permettez, s'il vous plaît, que je reprenne haleine.

ZEGRY.

Parle donc.

ALABEZ.

Je n'ai garde.

ZEGRY.

Ah! ç'en eſt trop ſouffrir.
Di-nous tout promptement.

ALABEZ.

Vous en pourriez mourir.

ZEGRY.

C'eſt donc quelque malheur que le deſtin m'envoye.

ALABEZ.

Vous en pourriez mourir, mais ce ſeroit de joie;
Fatime dans ces lieux arriva hier au ſoir.

ZEGRY.

Fatime! eſt-il poſſible?

ALABEZ.

Oüi, je viens de la voir.

ZEGRY.

Tu te trompes, peut-être?

ALABEZ.

ALABEZ.

Ah ! je ne ſuis pas gruë
Je l'ai fort obſervée, & l'ai bien reconnuë.
Son eſclave qui fut ma maîtreſſe autrefois,
Avec elle à l'inſtant vient d'entrer en ce bois.

ZEGRY.

Dieux ! ne la vois-je point ?

ALABEZ.

Oüi, c'eſt elle qui paſſe.

ZEGRY.

Que ſes yeux ont d'éclat, que ſon port a de grace.

ORMIN *à part.*

Hélas !

ZEGRY.

J'y reconnois mille nouveaux appas.

ALABEZ.

Eſtes-vous inſenſé ? vous ne l'abordez pas.

ZEGRY.

Non, pour la ſaluer, je lui rendrai viſite,
J'aurai ſans doute alors l'ame moins interdite.

ALABEZ.

Pour moi qui n'aime pas ſi délicatement,
Je vai ſans différer faire mon compliment.

ZEGRY.

Sans nous montrer, d'ici nous pourrons reconnoître
Par l'accueil du valet, l'état qu'on fait du maître.

SCENE IV.

ALABEZ, CHARIFE, FATIME, ZEGRY, ORMIN.

ALABEZ.

ENfin donc tellement, tellement donc enfin.

CHARIFE.

Que veut cet insoleut, passez votre chemin.

ALABEZ.

Quoi ! loin de m'embrasser, Charise me querelle.

CHARIFE.

Allez, retirez-vous ?

ALABEZ.

Tu fais bien la cruelle.

FATIME.

Quel bruit ai-je entendu? quel homme suit vos pas ?

CHARIFE.

C'est un impertinent que je ne connois pas.

ALABEZ.

Je suis donc fort changé de ce dernier voyage ;
Mais ton ame est changée, & non pas mon visage :
Ta maîtresse sans doute aura de meilleurs yeux,
Elle sera moins sotte, & me connoîtra mieux.

FATIME.

Et qui donc êtes-vous ?

ALABEZ.

L'esclave de mon maître.

FATIME.

Quel maître ?

ALABEZ.

Pourriez-vous aussi le méconnoître ?
Son nom de votre esprit seroit-il effacé ?

FATIME.

Charise, assurément cet homme est insensé.

ALABEZ.

Quoi ! du vaillant Zegry vous perdez la mémoire

FATIME.

Zegry ?

ZEGRY *à part.*

Quelle inconſtance, ô Ciel ! qui l'eût pû croire ?

ALABEZ.

Cet illuſtre héritier de ces braves guerriers,
Qui juſques dans l'Eſpagne ont cueilli des lauriers,
Votre fidelle amant, le frere de Zaïde.

FATIME.

Ah ! je m'en reſſouviens.

ZEGRY *à part.*

L'ingrate, la perfide !

ALABEZ.

Vous ne demandez point en quel état il eſt ?

FATIME.

Pourquoi ? Dans ſa perſonne ai-je quelque intéreſt ?
Peut-être qu'il eſt mort ?

ALABEZ.

Vous l'avez dit, Madame.

FATIME.

Nous ſommes tous mortels, le Prophete ait ſon ame.

CHARIFE.

Un fidele valet eût couru ſon danger ;
Pourquoi n'es-tu pas mort ?

ALABEZ.

Pour te faire enrager.

ZEGRY *ſe découvrant.*

Le Prophete ait ſon ame, infidelle Fatime !
Eſt-ce ainſi que pour moi votre bonté s'exprime ?
Mon retour vous déplaît, objet trop décevant,
Qui me mépriſoit mort, me doit haïr vivant.
Je trouble avec plaiſir cette joie, infidelle,
Que de mon feint trépas vous cauſoit la nouvelle.

Oüi, puiſque de ma mort l'avis vous eſt ſi doux,
Je vis encore, ingrate, & ne vis plus pour vous.
Toute ma paſſion ſe transforme en furie,
Je vous mépriſe autant que je vous ai chérie;
Mon cœur quitte avec joie un joug ſi rigoureux,
L'amour ne cauſe plus mes ſoupirs ni mes feux,
Je ſoûpire des ſoins employez à vous plaire,
Et ſi je brûle encor, je brûle de colere.

ORMIN *à part.*

Ce ſuccès à mes vœux répond au dernier point.

FATIME.

Cet aveu me ſurprend, & ne m'afflige point.
Mes diſcours précédens vous ont dû faire entendre
Que je n'ai pas pour vous l'ame tout-à-fait tendre,
Vous devez croire après ce mépris apparent,
Que ce qui vient de vous m'eſt fort indifférent;
J'ai mille autres amans plus braves que vous n'êtes;
Et ne vous mettois pas au rang de mes conquêtes.

ZEGRY.

Votre orgueil eſt plus grand que n'eſt votre beauté,
Le charme eſt aſſez foible, où je fus arrêté.
Il eſt vrai que jadis je vous trouvois aimable,
Mais j'étois amoureux, & n'étois pas croyable.
Aujourd'hui n'ayant plus l'eſprit ſi déréglé,
Vous ceſſez d'être belle, & moi d'être aveuglé;
Et ſi vous m'avez plû, c'eſt qu'il m'eſt impoſſible
Lorſque je ſuis aimé de faire l'inſenſible.

FATIME.

Moi, vous aimer? ô Ciel! l'étrange opinion!
Je n'eus jamais pour vous que de l'averſion.
Tous vos ſoins n'ont ſervi jamais qu'à me déplaire;
Mais en vous haïſſant, votre ſœur m'étoit chere,
Et ce n'eſt en faveur que de notre amitié
Que pour vos paſſions j'ai feint quelque pitié.
Sa priere a cent fois ma haine retenuë,
Vous juriez que vos jours dépendoient de ma vûë,

Et suivant ses désirs, je me faisois effort,
Afin de n'être pas cause de votre mort.

ZEGRY.

Vos yeux n'ont jamais fait de blessure mortelle.

FATIME.

Redoutez que la vôtre encor ne renouvelle.
Un seul de mes regards lancé d'un air plus doux,
Peut changer en amour ce violent courroux ;
Mais d'un regard pareil je suis assez avare,
C'est pour votre conquête un prix un peu trop rare,
Je borne mes désirs à ne vous voir jamais.
Adieu devenez sage, & me laissez en paix.

SCENE V.

ZEGRY, ALABEZ, ORMIN.

ZEGRY.

OUi, je deviendrai sage, infidelle Fatime,
Ton mépris est injuste, & le mien légitime.
Puisque tu ne prétens qu'à te faire haïr,
Pour la derniere fois je te vais obéïr.
Mon cœur ne sera plus ton indigne trophée,
Ses liens sont brisez, sa flamme est étouffée.
Alabez, cependant marche dessus ses pas,
Sui-la jusques chez elle, & ne te montre pas.

ORMIN.

Son orgueil est injuste, & n'est pas supportable ;
Et votre changement n'est que trop équitable.
Oh que vous faites bien d'affranchir votre cœur
Du joug impérieux d'un si cruel vainqueur !
Le Ciel vous a fait naître avec trop d'avantages
Pour n'obtenir jamais que d'éternels outrages ;

Il eſt d'autres beautez qui feroient leurs plaiſirs
De partager vos feux, d'imiter vos ſoupirs,
Et qui vous apprendroient que l'heur d'un Diadême
Cede au bien d'être aimé d'un objet que l'on aime.
Qui mépriſe en amour doit être mépriſé,
Et ne mérite pas ce qu'il a refuſé.

ZEGRY.

Que mes ennuis ſont grands ! que ce mépris eſt rude !
O ſexe trop volage ! ô noire ingratitude !
Depuis qu'amour ſe plaît à troubler les amans,
Fut-il jamais martyre égal à mes tourmens ?
De tous les déplaiſirs mon cœur ſe ſent atteindre.

ORMIN.

Ah, Seigneur, j'en connois qui ſont bien plus à plaindre ;
Et ſi ce que je ſçai vous étoit revelé,
Vous auriez grand ſujet d'être fort conſolé.

ZEGRY.

Oui, parle, & diverti la douleur qui m'accable ;
La diſgrace d'autrui conſole un miſérable.

ORMIN *à part*.

Amour, fais que ſon cœur ceſſant d'être abuſé,
S'attendriſſe au récit du mal qu'il m'a cauſé !
Haut.
Une jeune beauté, de qui, par bienſéance
Je tairai, s'il vous plaît, le nom & la naiſſance,
Et de qui j'oſerai vous dire ſeulement
Qu'elle m'étoit fort proche, & m'aimoit tendrement,
Touchoit encore à peine à ſa quinziéme année,
Alors qu'on lui parla d'amour & d'hymenée,
Et qu'on lui commanda d'eſpérer pour mari
Un homme trop aimable, & qui fut trop chéri ;
Et qui loin de brûler d'une ardeur mutuelle,
Prit pour un autre objet une amour criminelle.

Sa trop fidelle amante avec douleur l'apprit,
Mais un plus grand malheur enſuite la ſurprit.
L'ingrat rompit l'accord du prochain mariage,
Et partit ſans la voir pour faire un grand voyage.
Je puis vous aſſurer qu'après cet accident,
Sa triſteſſe fut vive, & ſon dépit ardent;
Mais ſon dépit fut moindre encore que ſa flâme.
L'inconſtant la quitta ſans ſortir de ſon ame;
Et mépriſant ſon ſexe, & bravant le trépas,
Deſſous l'habit d'un homme elle ſuivit ſes pas.

ZEGRY *en rêvant.*

O rigueur trop barbare, ô paſſion funeſte!

ORMIN.

Vous ſerez plus touché quand vous ſçaurez le reſte.
Dès qu'elle fut ſur mer par un malheur nouveau,
D'infâmes Ecumeurs ſurprirent ſon vaiſſeau,
Et quelque tems après elle fut achetée
Par l'ingrat qui l'avoit indignement quittée;
Et c'eſt ainſi qu'enfin par d'étranges revers,
Le ſort comme l'amour la voulut mettre aux fers.
Mais elle ſans changer d'habit & de courage,
Sçût trouver des douceurs en ce double eſclavage;
Et ſans vouloir ſortir de cet état fatal,
Suivit cet inconſtant en ſon païs natal;
Et ne redoutant pas qu'on la peut reconnoître,
Servit ſans nul eſpoir cet infidele maître,
Eſſaya de lui plaire, & réüſſit ſi bien,
Qu'il eſtima ſon zele, & ne lui cacha rien.
Mais que cette amitié la rendoit peu contente!
De l'heur de ſa rivale elle étoit confidente,
Et l'ingrat à ſes yeux proteſtoit chaque jour,
Qu'il perdroit la clarté plûtôt que ſon amour.

ZEGRY *en rêvant.*

O peine ſans égale, ô cruelle injuſtice!

ORMIN *bas.*

O Dieux! il s'attendrit; amour, ſois-moi propice.

Haut.

N'eſt-elle pas, Seigneur, plus à plaindre que vous ?
Au prix de ſes tourmens, vos ennuis ſont bien doux.
Vous ne répondez point ?

ZEGRY.

Oüi, oüi, je le confeſſe,
Je la devrois haïr, mais j'ai trop de foibleſſe !
Ah, Fatime !

ORMIN.

Ah, malheur !

ZEGRY.

Ormin, qu'elle a d'appas !

ORMIN,

Deſſus ce que j'ai dit vous ne répondez pas ?

ZEGRY.

De quoi m'as-tu parlé ?

ORMIN.

D'une amante accablée.

ZEGRY.

Il ne m'en ſouvient point, tant j'ai l'ame troublée.

ORMIN.

Vous ſembliez compatir ſi fort à ſon malheur ?

ZEGRY.

Helas ! je n'ai ſongé qu'à ma ſeule douleur.

ORMIN.

Quoi ! l'ingrate Fatime aura-t-elle la gloire,
En quittant votre cœur, d'être en votre mémoire ?
Non, s'il vous en ſouvient, pour adoucir vos maux,
Ne vous ſouvenez plus que de ſes ſeuls défauts ;
Songez qu'elle eſt trop fiere, & n'eſt pas aſſez belle
Pour garder un amant ſi noble & ſi fidelle ;
Que ſes yeux & ſon teint n'ont rien qui ſoit charmant ;
Que ſa taille & ſon port n'ont aucun agrément.

Que ſon eſprit....

ZEGRY.

Ormin, n'en dis pas davantage.
Je ne ſçaurois encore endurer qu'on l'outrage.
Cette ingrate beauté, qui rit de ma langueur,
N'a point d'autres défauts que ſa ſeule rigueur.
Et je crains bien malgré ce défaut volontaire,
Que mon amour triomphe encor de ma colere.

ORMIN.

Quoi, Fatime eſt ſi fiere, & vous l'êtes ſi peu!
Elle ſera de glace, & vous ſerez de feu!
Quoi, vous pourriez l'aimer, lorſqu'elle vous déteſte!
Ah! ne retombez plus dans cette erreur funeſte;
Il n'appartient, Seigneur, qu'à de lâches eſprits
De ſupporter ſans haine un ſemblable mépris.
Pour laiſſer qui nous fuit, il faut peu ſe contraindre;
Et quand l'eſpoir s'éteint, l'amour ſe doit éteindre.

ZEGRY.

Ce que tu dis, Ormin, eſt la même équité.
Je dois ſuivre Fatime en ſa légereté;
Je dois être inſenſible autant qu'elle eſt ſevere;
Ma flamme eſt une erreur, mais cette erreur m'eſt chere,
Tes fidéles conſeils ne ſont pas de ſaiſon,
L'amour n'a pas fait place encore à ma raiſon.
Je ſuis né pour languir, & pour mourir pour elle;
Bien qu'elle ſoit ingrate, elle n'eſt pas moins belle.

ORMIN *à part.*

L'eſpoir qui me flattoit, n'a duré qu'un moment.
O miſerable amante! ô trop injuſte amant!

ZEGRY.

Que ne la puis-je haïr, & que n'eſt-il poſſible
Que mon cœur amoureux ſe trouve moins ſenſible:
Ou que n'eſt-il au moins, en cette extrémité,
Senſible à ſa rigueur, autant qu'à ſa beauté!

SCENE VI.

ALMANSOR, ZEGRY, ORMIN.

ALMANSOR.

AMi, je te rencontre avec bien de la joye.

ZEGRY.

Je ſuis toujours content, pourvû que je te voye ;
Tu ſçais que loin de toi rien ne me ſemble doux.
Te voilà donc enfin habillé comme nous ?
Cet habit eſt bien fait.

ALMANSOR.

Je l'ai pris tout-à-l'heure
Dedans l'appartement que j'ai dans ta demeure.

ZEGRY.

Cet habit de Berger te ſied infiniment ;
Mais pour un Almanſor c'eſt trop d'abaiſſement.

ALMANSOR.

L'habit n'obſcurcit rien de l'éclat du mérite,
Et je ne puis faillir alors que je t'imite,
Toi dont la race eſt noble, & dont le cœur eſt tel,
Qu'il m'a ſauvé la vie en un péril mortel.

ZEGRY.

Les bergers de ce bois & de cette campagne
Deſcendent des héros qui conquirent l'Eſpagne.
De ces Maures fameux, de qui les grands exploits
De cent peuples Chrétiens firent trembler les Rois ;
Et qui voyant Thunis par Charles-Quint conquiſe,
Conſervent dans ces lieux leur gloire & leur franchiſe,

Disposent en secret les Rois les plus zélés
A chasser les Chrétiens de ces lieux désolés,
Et se tiennent tout prêts pour joindre & pour accroître
Le premier armement que l'on verra paroître.

ALMANSOR.

Je sçai que ce desert vaut la plus belle Cour :
Mais apprens que Gomelle est ici de retour.
Souffre pour un instant, Zegry, que je te quitte ;
Il est de mes amis, & je lui dois visite.

ZEGRY.

Tu connois donc Fatime ?

ALMANSOR.

Oüi, c'est une beauté
Qui du brave Gomelle a reçû la clarté.
Adieu, je reviendrai te joindre en diligence ;
Je dois l'entretenir pour chose d'importance.

SCENE VII.

ZEGRY, ORMIN.

ZEGRY.

D'Importance ! Ce mot redouble mon souci :
Pour épouser Fatime, il est sans doute ici.
O ciel ! se pourroit-il, pour comble de tristesse,
Que mon plus cher ami m'enlevât ma maîtresse ?
Helas ! s'il étoit vrai, je mourrois de douleur.
Cher Ormin, essaions d'empêcher ce malheur ;
C'est de tes seuls avis que j'attens du remede,
L'esprit le plus brillant en lumiere te cede.
J'ai vû toujours en toi je ne sçai quoi de grand ;
Ton adresse me charme, & ton soin me surprend.

ORMIN.

Seigneur, je ſuis eſclave, & fais gloire de l'être.

ZEGRY.

Non; non, je t'affranchis, ſois l'ami de ton maître.

ORMIN.

Ce que la liberté peut avoir de plus doux,
Me plaît moins que les fers que je porte pour vous.

ZEGRY.

Ce zéle peu commun m'attendrit & m'étonne;
Quitte, quitte les fers, Ormin, je te l'ordonne.
Sois libre.

ORMIN.

J'obéis; *Bas.* Qu'ai-je promis, helas!
Puis-je être libre, amour, quand mon cœur ne l'eſt pas?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FATIME, ZAIDE, CHARIFE, MEDINE.

FATIME.

Entrez, Zaïde, il faut que les cerémonies
De même qu'autrefois d'entre nous soient bannies.
Pourquoi voulez-vous prendre un inutile soin ?

ZAIDE.

Puiſque vous le voulez, je n'irai pas plus loin..

FATIME.

Je puis donc m'aſſurer avant que je vous quitte,
Que vous empêcherez qu'Adibar vous viſite.
Je vous l'ai déja dit, il m'aimoit autrefois;
Mais je ſçai qu'aujourd'hui vous lui donnez des loix,
Et j'ai lieu d'eſperer, s'il vous trouve inhumaine,
Qu'il pourra retourner à ſa premiere chaîne.

ZAIDE.

Fatime, assurez-vous qu'il sera rebuté,
Son amour n'est pour moi qu'une importunité :
Mais souvenez-vous bien que si je vous suis chere,
Vous feindrez des bontés encore pour mon frere ;
De grace, en ma faveur laissez-lui quelque espoir.

FATIME.

Adieu, je vous promets de le mieux recevoir.

SCENE II.

MEDINE, ZAIDE.

ZAIDE.

QUe dis-tu de Fatime & de cette priere ?

MEDINE.

Qu'Adibar est aimable !

ZAIDE.

Oüi, mais je suis trop fiere
Pour accepter un cœur, qu'un cœur a surmonté,
Et qui seroit à moi par sa légereté.
Mais si j'osois aimer.

MEDINE.

Achevez.

ZAIDE.

Ah ! Medine,
Je dois taire le reste.

MEDINE.

Et moi, je le devine.
L'amour vous a touchée, & j'ai lieu de juger
Que c'est pour Almanzor cet aimable Etranger.

ZAIDE.

Moi, de l'amour pour lui!

MEDINE.

Pourquoi non, eſt-ce un crime?

ZAIDE.

N'appelle point amour, ce qui n'eſt rien qu'eſtime.

MEDINE.

Dans l'eſtime & l'amour on voit tant de rapport,
Qu'on les prend l'un pour l'autre, & qu'on s'y trompe fort.

ZAIDE.

Je dois me ſouvenir qu'en ſon dernier voyage
Mon frere a dans Alger conclu mon mariage,
Que mon nouvel amant doit bien-tôt arriver,
Et que mon cœur ſe doit pour lui ſeul réſerver.
De plus à ton avis, pourrois-je ſans foibleſſe
Aimer cet étranger que mon frere careſſe;
Mais qui depuis un mois en ces lieux eſt venu,
Et de qui le mérite encor m'eſt inconnu?

MEDINE.

Puiſque cet étranger qui n'eſt pas du vulgaire,
Mérite de ſe voir l'ami de votre frere,
L'on peut avec raiſon croire qu'aſſurément
Il doit bien mériter d'être auſſi votre amant;
Et j'ignore pourquoi votre bouche veut taire
La flâme qui pour lui dans vos yeux eſt ſi claire.
Lors qu'avec votre frere il vient vous viſiter,
Vos regards ſur lui ſeul ſemblent tous s'arrêter;
Et dans le même inſtant j'ai mille fois pris garde
Qu'avec la même ardeur l'étranger vous regarde.

ZAIDE.

Tout de bon, l'as-tu vû ſouvent me regarder?

MEDINE.

Vous prenez bien du ſoin de me le demander.
Voilà plus de cent fois depuis une heure entiere
Que vous m'interrogez deſſus cette matiere;

Et ſans doute à vous voir curieuſe à tel point,
Je croi que ſes regards ne vous déplaiſent point,
Et que vous y ſerez ſans peine accoûtumée.

ZAIDE.

Hélas! peut-on jamais s'offenſer d'être aimée?

MEDINE.

Si ſon amour vous plaît, je penſe qu'aiſément
Sa perſonne pourra vous plaire également.

ZAIDE.

C'eſt ſans attachement que je le conſidere,
Peut-être il aime ailleurs, & je puis lui déplaire.

MEDINE.

Ce ſoupçon malgré vous met votre flamme au jour,
Toûjours la jalouſie eſt fille de l'amour.

ZAIDE.

Plût au Ciel qu'il fût libre, & qu'il me trouvât belle.
Mais je le voi ſortir du logis de Gomelle:
Je veux ſonder ſon ame & me déſabuſer.
Je vai ſur ce gazon feindre de repoſer.

MEDINE.

Comment? pour quel deſſein? j'ai peine à le comprendre.

ZAIDE.

Eloigne-toi, tantôt tu le pourras apprendre.

SCENE III.

ALMANSOR, ZAIDE.

ALMANSOR.

GOmelle eſt en viſite. Attendant ſon retour,
Je puis ici rêver à ma nouvelle amour.
O Ciel! ne vois-je pas deſſous cette verdure
L'adorable ſujet des peines que j'endure?

Dans

Dans ce rencontre amour semble assezme flatter.
C'est l'aimable Zaïde, il n'en faut point douter :
Avec tranquillité cette belle repose,
Tandis que je languis du mal qu'elle me cause.
Elle ne peut sans doute à présent m'écouter ;
Et je puis lui parler d'amour sans l'irriter.
Mais, hélas ! de mon sort la rigueur est bien grande :
Lorsque j'ose parler je crains que l'on m'entende.
Vous qui m'avez appris l'usage des soûpirs,
Cher objet de ma joie & de mes déplaisirs,
Permettez que mon ame amoureuse & discrette
Exprime devant vous sa passion secrette,
Et s'ose plaindre ici de cent maux endurez
Que vous avez fait naître & que vous ignorez.
Et vous, de tous mes feux sources toutes brillantes,
Où j'y pris des ardeurs qui sont si violentes,
Beaux yeux charmans auteurs de ma captivité,
Jouïssez du repos que vous m'avez ôté ;
Et parmi les pavots qui ferment vos paupieres,
Ne vous offensez pas de perdre vos lumieres.
L'Astre le plus brillant ne s'en peut dispenser,
Et souvent comme vous on le voit éclipser.

ZAIDE *faisant la réveuse.*

Almanſor.

ALMANSOR.

Elle rêve.

ZAIDE.

Ah, rigoureux martyre !
De languir, de brûler, & de n'oser le dire !
Hélas !

ALMANSOR.

Qu'entens-je, ô Ciel !

ZAIDE.

Nous sentons même ardeur.

ALMANSOR.

Que n'est-il vrai, Zaïde?

ZAIDE.

Excuse ma pudeur.

ALMANSOR.

O sommeil favorable.

ZAIDE.

O cruelles contraintes!
Quand serons-nous contens, quand finiront nos plaintes?

ALMANSOR.

Dans mon ravissement tous mes respects sont vains,
Pour la remercier baisons ses belles mains.

ZAIDE *feignan de s'éveiller.*

Arrêtez, insolent, d'où vous vient cette audace?

ALMANSOR.

Qu'ai-je fait? malheureux! J'allois vous rendre grace.

ZAIDE.

De quoi?

ALMANSOR.

De vos bontez.

ZAIDE.

Je ne sai pas comment
J'ai pû donner matiere à ce remercîment;
Quiconque aura voulu consulter l'apparence,
Saura que j'ai pour vous beaucoup d'indifférence.
Mais quand j'en aurois moins, seroit-il à propos
Pour me remercier de troubler mon repos?

ALMANSOR.

Excusez mon transport, bergere trop aimable;
Si j'avois moins aimé je serois moins coupable.
Dans cette occasion un amant circonspect
Eût fait voir peu d'amour montrant trop de respect;

Et tel que soit mon crime, ô beauté que j'adore,
Il seroit pardonné si vous dormiez encore :
Mais, hélas ! mon bonheur se voit bientôt changer,
Vous ne vous éveillez qu'afin de m'affliger,
Vos yeux en reprenant leur grace & leur lumiere,
Reprennent tout d'un tems leur fierté coûtumiere,
Et le charmant espoir dont j'ai si peu joüi,
Avec votre sommeil se trouve évanoüi.

ZAIDE.

Vous vous expliquez mal, ce mot d'espoir m'étonne,
Je n'en donne jamais, ni n'en ôte à personne.

ALMANSOR.

Si même à vos discours j'osois ajoûter foi,
Du moins n'auriez-vous pas d'aversion pour moi :
Rien ne seroit égal à ma bonne fortune,
Vous ne trouveriez point ma présence importune,
Je serois mieux reçû, je serois estimé ;
Et possible. . . . .

ZAIDE.

Achevez.

ALMANSOR.

Je pourrois être aimé.

ZAIDE.

Aimé ! si c'est de moi, vous pourriez vous méprendre.

ALMANSOR.

Vous m'avez fait pourtant l'honneur de me l'apprendre,
J'ai place en votre cœur, si j'en croi votre voix,
Vous êtes mon témoin & mon juge à la fois.
Ne désavoüez point cet arrêt favorable,
Cet oracle sorti d'une bouche adorable,
Ces mots remplis de charme en dormant prononcés
Qui m'ont promis des biens qui sont si-tôt passés.

ZAIDE.

Je rêvois, Almanſor, & vous ſçavez qu'un ſonge
Eſt ſouvent un trompeur, & toujours un menſonge.

ALMANSOR.

Oüi, ma gloire eſt un ſonge ainſi que vos bontés ;
Mais j'ai des paſſions qui ſont des vérités.
Ma flamme dans mes yeux vous a paru trop claire
Pour la pouvoir cacher à force de la taire ;
Et l'ingrate froideur que vous me faites voir,
N'éteint pas mon amour ainſi que mon eſpoir.

ZAIDE.

Cet amour vient fort tard, & j'en ſuis affligée ;
Vous ſçavez bien qu'ailleurs je me trouve engagée.

ALMANSOR.

Oüi, je ſai qu'un amant favoriſé des cieux,
Vous doit bien-tôt venir enlever à mes yeux ;
Je ſai qu'il vous eſt cher, même avant qu'il vous voie,
Je ne troublerai point vos plaiſirs ni la joie.
Tel que ſoit ſon bonheur, je prétens le ſouffrir,
Sans me plaindre de vous, mais non pas ſans mourir.
Dès que vous partirez pour le fatal voyage,
Où ſe doit accomplir votre heureux mariage,
Sachez qu'au même inſtant dans l'excès de mon deüil.
Vous me verrez partir pour aller au cercüeil,
Où les reſtes du feu qui m'y fera deſcendre
Après ma mort encore échaufferont ma cendre.

ZAIDE.

La fortune vous doit un ſort beaucoup plus doux.

ALMANSOR.

Mon bon ou mauvais ſort ne dépend que de vous,
Une faveur d'ailleurs me ſeroit importune :
Enfin je vous adore, & non pas la fortune.

ZAIDE.

Qu'attendez-vous de moi dans l'état où je suis ?

ALMANSOR.

D'immortelles ardeurs & d'éternels ennuis.
Je dois toûjours aimer sans espoir que l'on m'aime.

ZAIDE.

Quiconque aime beaucoup, peut esperer de même.

ALMANSOR.

Quoi! pourrois-je esperer d'être un jour mieux traité?

ZAIDE.

Consultez là-dessus votre fidélité.

ALMANSOR.

Votre ame pour aimer paroît trop insensible.

ZAIDE.

Un amant bien constant peut faire l'impossible,
Et le premier refus ne doit pas étonner
Quiconque a de l'amour assez pour en donner.

ALMANSOR.

Ah! c'est m'en dire assez.

ZAIDE.

Le sang au front me monte;
Je n'en ai que trop dit, & j'en rougis de honte.

ALMANSOR.

Cet aveu glorieux me rend trop satisfait.

ZAIDE.

Les songes quelquefois ne sont pas sans effet.
Mais déja le soleil acheve sa carriere;
Rentrons pour discourir dessus cette matiere.
Je crains cet importun.

SCENE IV.

ADIBAR, ZAIDE, ALMANSOR.

ADIBAR.

Sans paroître trop vain,
Puis-je eſperer l'honneur de vous donner la main ?
L'une vous reſte libre, oſerai-je la prendre ?

ZAIDE.

J'ai peu beſoin des ſoins que vous me voulez rendre.

ADIBAR.

Ma conduite vaut bien celle d'un étranger.

ZAIDE.

Vous pourriez me déplaire en penſant m'obliger.

ADIBAR.

Le Prophete qui ſçait combien je vous revere,
Connoît bien à quel point je crains votre colere ;
Et les ſoins que je prens, vous doivent aſſurer
Que je ne viens ici que pour vous honorer.
Puis-je vous dire à part un ſecret d'importance ?

ZAIDE.

Rien ne m'eſt important comme la bienſéance,
Qui ne me peut permettre, au jugement de tous,
D'écouter des ſecrets d'un homme tel que vous.

ADIBAR.

Je ne demande rien que ce qu'obtient un autre.

ZAIDE.

Son entretien me plaît, & je hai fort le vôtre.

ALMANSOR.

Vous prenez mal le tems pour conter vos ſecrets,
L'amour n'eſt pas ſouvent propice aux indiſcrets ;

Et l'incivilité que votre orgüeil exprime,
Eſt un mauvais moyen pour gagner de l'eſtime.

ADIBAR.

Je ne ſuis pas ici pour prendre vos leçons.

ALMANSOR.

J'en fais à vos pareils de toutes les façons.

ADIBAR.

Ce grand emportement vous convainc & m'excuſe
De l'incivilité dont votre erreur m'accuſe ;
Un homme mieux inſtruit, de peur d'être ſuſpect,
Se ſeroit retiré pour marquer ſon reſpect.
Vous êtes fort groſſier, mais avec indulgence
On doit d'un étranger ſupporter l'ignorance.

ZAIDE.

Vous avez les défauts qu'en lui vous condamnez ;
Cet étranger m'oblige, & vous m'importunez.

ADIBAR.

Votre main toutefois lui devroit être ôtée.

ALMANSOR.

Vous ſeriez en danger, ſi je l'avois quittée.

ADIBAR.

Vous pourriez la quitter pour courir à la mort.

ALMANSOR.

Je reſpecte Zaïde, & vous mépriſe fort.

ADIBAR.

Si le même reſpect n'arrêtoit ma vengeance,
Le châtiment de près ſuivroit votre inſolence.

ZAIDE *quittant la main d'Almanſor.*

Ces mouvemens ſi prompts & ſi fort éclatans
Doivent être pour moi de mauvais paſſe-tems,
Et je reconnois bien par cette violence,
Qu'aucun ne me reſpecte, & que chacun m'offenſe.

ALMANSOR.

Quoi, ſuivant ſes deſirs vous m'ôtez votre main !
Mon rival trop content va devenir trop vain ;

Devez-vous m'outrager à deſſein de lui plaire ?

ZAIDE.

Et par quel droit auſſi dois-je vous ſatisfaire ?

ADIBAR,

Madame, en ma faveur ne vous contraignez pas ;
Je ſçai qui de nous deux pour vous a plus d'appas.
Je lui cede en bonheur, & peut-être en mérite ;
Son entretien vous plaît, & le mien vous irrite,
De cette verité je ne puis ignorer.
Pour ne vous troubler pas, je vais me retirer ;
Mon reſpect eſt plus fort que n'eſt la jalouſie
Dont mon ame amoureuſe eſt juſtement ſaiſie ;
Et mes reſſentimens pour vous ſeront forcez
Juſques à me haïr, ſi vous me haïſſez.
Que mon rival ſans trouble ici vous entretienne,
Aux dépens de ma joye établiſſez la ſienne :
Mais ſongez qu'Adibar qui vous quitte à regret,
S'il n'eſt le plus aimé, n'eſt pas le moins diſcret.

ZAIDE.

Adibar, revenez.

ADIBAR.

Mon départ vous oblige.

ZAIDE.

Non, ſi vous m'eſtimez, vous reviendrez, vous dis-je.
Pour lever des ſoupçons à ma gloire oppoſez,
Donnez-moi votre main, & me reconduiſez.

ALMANSOR.

Ah ! je ne puis ſouffrir cette injure inhumaine.

ZAIDE.

Almanſor, demeurez ſur peine de ma haine.

ALMANSOR.

Ecoutez quatre mots.

ZAIDE.

Rien ne peut m'émouvoir.
J'écoute la raiſon, & je fuis mon devoir.

SCENE

SCENE V.

ALMANSOR seul.

QUel coup de foudre, ô ciel ! contre toute apparence
Vient détruire ma joye avec mon eſperance !
J'écoute la raiſon, & je ſui mon devoir.
Ma conſtance à ces mots cede à mon déſeſpoir,
Et je ſui mon devoir. Non cruelle Zaïde,
En ſuivant Adibar. c'eſt l'amour qui vous guide.
Mais, quoi ! Peut-être auſſi que je me plains à tort;
Poſſible en me quittant elle ſe fait effort,
Et donne à mon rival ici la préference
Pour ôter tout ſoupçon de notre intelligence.
Elle m'aime, elle m'aime. Ah ! que dis-je, inſenſé!
Sans doute par mépris l'ingrate m'a laiſſé.
L'amour eſt inconſtant ainſi que la fortune,
Son empire reſſemble à celui de Neptune;
Pour quiconque s'y trouve il n'eſt rien d'aſſuré,
Le plus heureux doit être au malheur préparé.
Un grand calme eſt ſouvent ſuivi d'un grand orage,
Et tout proche du port on peut faire naufrage:
Ce ſont des verités dont je ne doute pas.
Mais mon eſclave ici s'achemine à grands pas.

SCENE VI.

ALMANSOR, GASUL.

ALMANSOR.

As-tu trouvé Gomelle?

GASUL.

Oüi, Seigneur, & je penſe
Que pour vous embraſſer à la hâte il s'avance.

ALMANSOR.

C'eſt un ſoin que mes pas lui doivent épargner.

GASUL.

Durant votre entretien dois-je pas m'éloigner?

ALMANSOR.

Oüi, va me préparer un concert de muſique.

GASUL.

Un concert! quoi, ſi tard?

ALMANSOR.

Va vîte, & ſans replique.

SCENE VII.

ALMANSOR, GOMELLE.

GOMELLE.

Que je ſuis conſolé de vous revoir ici!

ALMANSOR.

Ma joie en vous voyant n'eſt pas moins grande auſſi:

Mais parlons de ma mere.

GOMELLE.

Attendez ſa venuë,
Demain ici ſans faute elle arrive inconnuë.

ALMANSOR.

Inconnuë ! Et pourquoi n'oſer ſe faire voir ?

GOMELLE.

Le ſecret ſeulement d'elle ſe doit ſçavoir.

ALMANSOR.

Ma ſœur vient-elle pas ?

GOMELLE.

Il ne faut point l'attendre.

ALMANSOR.

Où fait-elle ſéjour ?

GOMELLE.

Je ne puis vous l'apprendre.

ALMANSOR.

Que dites-vous, Gomelle, & que puis-je penſer
Dedans l'incertitude où vous m'allez laiſſer ?
Ce procedé m'étonne, & cet obſcur langage
Eſt d'un malheur caché le viſible préſage.
Helas ! ma ſœur eſt morte, il n'en faut point douter.

GOMELLE.

Sa mort n'eſt pas le mal qui vous doit attriſter.

ALMANSOR.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

GOMELLE.

Quelque choſe de pire.

ALMANSOR.

Ce mot pour m'éclaircir ne peut encor ſuffire :
Saurai-je point pourquoi l'ordre m'eſt arrivé
De ſortir de Tremiſſe où je ſuis élevé ?
De me rendre en ces lieux en toute diligence ?
De m'adreſſer à vous avecque confiance ?
De taire ma famille, & de changer encor
Le nom d'Abencerage en celui d'Almanſor ?

GOMELLE.

Je dois deſſus ce point avoir la bouche cloſe,
Il ne m'eſt pas permis de vous dire autre choſe.
C'eſt votre mere enfin qui le ſouhaite ainſi,
Par ſa bouche demain vous ſerez éclairci.
Mais déja le Soleil pâlit devant Diane.
Attendant le repas, entrons dans ma cabane.

ALMANSOR.

Vous m'en diſpenſerez, s'il vous plaît, aujourd'hui.

GOMELLE.

Où voulez-vous aller ?

ALMANSOR.

Zegri m'attend chez lui.

GOMELLE.

Zegry, que dites-vous ? Quel charme vous engage
A répondre ſi mal au nom d'Abencerage ?
A cette inimitié, qui pour mille raiſons
Eſt comme héréditaire entre vos deux maiſons ?

ALMANSOR.

Un devoir bien plus juſte à l'aimer me convie,
Dans le Caire ſans lui j'aurois perdu la vie.
De lâches ennemis m'avoient environné,
Et ſans ſon prompt ſecours j'étois aſſaſſiné :
Son nom que je connus, ſans me faire connoître,
Troubla mon amitié qui commençoit à naître.
Mais ſes bontés pour moi, ſes ſoins, ſes agrémens
Diſſiperent bientôt ces vieux reſſentimens ;
Et ſuivant l'amitié dont le nœud nous aſſemble,
Dans ce païs enfin nous revînmes enſemble,
Où je fus obligé par le même lien
De ne pas ſouhaiter de logis que le ſien.

GOMELLE.

O ciel ! Mais pourſuivez.

ALMANSOR.

Sa ſœur vous eſt connuë.
Je devins ſon amant dès ſa premiere vûë.
Par un charme puiſſant, dont ſeule elle ſçait l'art,
Mon cœur à ſes beaux yeux ne coûta qu'un regard

Et ſi l'hymen ....

GOMELLE.

Tout beau, n'achevez pas le reſte;
Gardez de vous flatter d'un eſpoir ſi funeſte;
Ne ſouhaitez jamais cet indigne bonheur;
Perdez vos paſſions où vous perdez l'honneur.

ALMANSOR.

L'honneur!

GOMELLE.

Oüi, ce diſcours vous ſurprend & vous fâche?

ALMANSOR.

Je crains le nom d'ingrat.

GOMELLE.

Craignez celui de lâche;
Ces honteux mouvemens bleſſent votre devoir.

ALMANSOR.

Quelle en eſt la raiſon, ne puis-je la ſçavoir?

GOMELLE.

Demain vous l'apprendrez en voyant votre mere:
Haïſſez cependant, & la ſœur & le frere.

ALMANSOR.

Les haïr, moi qui d'eux ai reçû tant de bien!
Non, non, je jure ....

GOMELLE.

Entrons, & ne jurez de rien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZEGRY, ORMIN.

ZEGRY.

DE'ja la nuit s'approche, il eſt tems de te mettre
Mon eſpoir dans les mains avecque cette lettre.
Pratique ton eſclave, & fais diſcrettement
Qu'elle veuille de toi prendre ce diamant.
Enſuite ſers-toi bien de toute ton adreſſe
Pour ſçavoir les ſecrets de ſa fiere maîtreſſe;
Et ſonge qu'au retour j'attens de ton rapport,
Ou l'arrêt de ma vie, ou celui de ma mort.

ORMIN *bas.*

Cruel commandement! où me vois-je réduite?
Haut. Encore un mot, Seigneur, avant que je vous quitte;
Songez-y bien encor, quel eſpoir avez-vous?
Vos importunités accroîtront ſon courroux;
Et vous ferez bien mieux, ſi j'oſe vous le dire,
De ſortir pour jamais de cet indigne empire;
Ainſi que de l'amour l'amour même eſt le prix,
La haine doit toujours attirer le mépris.
Vos ames, pour s'unir, ſont trop mal aſſorties.
L'amour perd ſon pouvoir dans les antipathies;

Et c'eſt un crime égal dans un contraire effet
De haïr qui nous aime, ou d'aimer qui nous hait.

ZEGRY.

Ah! ne m'en parlez plus, mon mal eſt invincible;
Au charme qui me perd, mon ame eſt trop ſenſible.
Pour vaincre mes ennuis qui n'ont point de pareils,
Je cherche du ſecours, & non pas des conſeils;
Et pour ne ceder pas au torrent qui m'emporte,
Je ſens mon cœur trop foible & ma chaine trop forte.

ORMIN *bas.*

O rigoureux aveu! *Haut.* Mais ſi vos ſoins ſont vains,
Si Fatime s'obſtine en ſes premiers dédains...

ZEGRY.

Ah! quel plaiſir prens-tu d'accroître mes allarmes?
Céle-moi ſes rigueurs, & parle de ſes charmes;
Par d'aſſez grands tourmens mon cœur eſt éprouvé,
Sans l'affliger d'un mal qui n'eſt pas arrivé.
Sois un peu moins fidéle, & flatte ma foibleſſe,
Si dans mes déplaiſirs ton ame s'intéreſſe.

ORMIN.

Si vos yeux de mon cœur pénétroient les ſecrets,
Vous ſçauriez que j'y prens d'extrêmes interêts;
Et que ſi votre ſort étoit en ma puiſſance,
Vos plaiſirs paſſeroient bientôt votre eſperance.
J'atteſte le Prophéte honoré parmi nous,
Que de tous vos ennuis je ſens les contre-coups,
Que j'en pers le repos, que comme vous je tremble,
Qu'enfin vous m'êtes cher bien plus qu'il ne vous ſemble;
Que mon bonheur dépend du ſuccès de vos feux,
Et que c'eſt pour vous ſeul que mon cœur fait des vœux.

ZEGRY.

Plaiſe au ciel que ton zele heureuſement éclate,
Touchant en ma faveur l'ame de cette ingrate.

Ma sœur l'a déja vûë, & sans doute je croi
Qu'elle n'a pas manqué de lui parler pour moi.
Leur amitié me flatte, & permet que j'espere
Que qui chérit la sœur, pourra chérir le frere.
Adieu, fais ton devoir; & sans perdre de tems,
Reviens rendre le calme à mes esprits flottans.

ORMIN.

J'y mettrai tous mes soins; veüille le saint Prophéte
En rendre le succès tel que je le souhaite.

SCENE II.

ORMIN seul.

STANCES.

A Quoi me résoudrai-je en ce mortel ennui?
Dois-je solliciter ma rivale aujourd'hui
Pour un maître ingrat qui m'outrage?
Et s'il paroît aveugle à mon desavantage,
La ferai-je encor plus que lui?

Quoi! De ce que je crains presserai-je l'effet?
Faut-il à mes dépens le rendre satisfait
Par une contrainte cruelle?
Et dois-je devenir le ministre fidelle
Des injustices qu'il me fait?

Non, non, ne servons pas avec tant de chaleur,
Pour nous troubler encor par un nouveau malheur
Qui me coûteroit tant de larmes.
S'il faut mourir, au moins ne donnons point les armes,
Qui doivent me percer le cœur.

Faiſons que de Fatime il n'eſtime plus rien ;
Trahiſſons ce perfide, & le privons d'un bien
Qui nous deviendroit ſi funeſte.
Nous ne devons fonder le plaiſir qui nous reſte ;
Que deſſus la perte du ſien.

Mais d'où vient à ces mots que je fremis d'effroi ?
Je ſens déja mon cœur ſoulevé contre moi
En faveur de ce cruel maître.
Helas ! tout infidéle encore qu'il puiſſe être ;
Je ne puis lui manquer de foi.

Oüi, cédez, mon dépit, à l'amour qui m'anime ;
Un exemple jamais ne juſtifie un crime.
Ne délibérons plus ; mais j'entens quelque bruit.
C'eſt Fatime qui paſſe, & Charife la ſuit.

SCENE III.

FATIME, CHARIFE, ORMIN.

FATIME.

CE mépris de Zaïde au dernier point m'irrite.
Quoi ! bien loin d'empêcher qu'Adibar la viſite,
Elle accepte ſa main pour me déſobliger ?
Ah ! c'eſt un traitement dont je me dois venger.

CHARIFE.

L'affront vous eſt connu, vous l'avez vû vous-même ;
Et pour n'en pas mentir, l'injuſtice eſt extrême.

FATIME.

Sache que mon dépit eſt auſſi ſans pareil.
Mais entrons ; cette nuit nous donnera conſeil.

ORMIN *à part.*

Avançons promptement, il ne faut plus attendre ;
Je n'oſe ouvrir la bouche, & ne puis m'en défendre.
Amour dans mes malheurs mêle au moins quelque bien,
Fais qu'en demandant tout, on ne m'accorde rien !

Fatime.

Aurez-vous la bonté, Madame, de permettre
Que dans vos belles mains je laiſſe cette Lettre ?
Elle vient de l'amant le plus paſſionné
Que l'éclat de vos yeux ait jamais enchaîné ;
Et qui malgré l'amour dont ſon ame eſt atteinte,
Vous a pourtant donné quelque ſujet de plainte.

FATIME.

De plainte ? N'eſt-ce point Adibar qui m'écrit ?

CHARIFE.

C'eſt lui-même ſans doute, & le cœur me le dit.

FATIME.

Que ſouhaite de moi cet amant infidelle ?

ORMIN *à part.*

O que cette douceur pour moi devient cruelle !
Haut. Il borne ſes ſouhaits à venir à vos yeux
Déteſter hautement un crime injurieux ;
Il veut marquer l'ennui, dont ſon ame eſt preſſée,
A ſa divinité juſtement courroucée ;
Et rendant ſes forfaits dignes d'être oubliez,
Recevoir un pardon, ou la mort à vos pieds.

FATIME.

Je ne veux point ſa mort, qu'il eſpere, & qu'il vive.
J'aime ſon repentir, quelque tard qu'il arrive ;
Déja par tes diſcours mon cœur eſt adouci.

ORMIN *à part.*

Je n'ai pour mon malheur que trop bien réuſſi.

FATIME.

Voyons dans ce Billet de quel air il s'énonce ;
Et rentrons pour le lire, & pour faire réponſe ;

Puiſque dans ſes froideurs il n'eſt plus obſtiné,
Je lui veux envoyer ſon pardon tout ſigné.

ORMIN.

Qu'à mon retour Zigry ſera comblé de joie!

FATIME.

Zegry, que dites-vous?

ORMIN.

Que c'eſt lui qui m'envoie;
Qu'il baiſera les mots dont vous l'allez flatter.

FATIME *déchirant la Lettre.*

C'eſt ici ma réponſe, allez la lui porter.

SCENE IV.

ORMIN, CHARIFE.

ORMIN.

CEtte inégalité m'étonne & m'embarraſſe,
Charife?

CHARIFE.

Bonne nuit.

ORMIN.

Ecoute-moi de grace.

CHARIFE.

Aux entretiens des ſots je ne prends pas plaiſir.

ORMIN.

Arrête encore un peu.

CHARIFE.

Je n'ai pas le loiſir:
Adieu, beau cajoleur.

ORMIN.

Sois un peu moins farouche,
Ma main parlera d'or au défaut de ma bouche.

CHARIFE.

Ma foi, je n'en croi rien.

ORMIN.

Crois-en l'évenement ;
De la part de Zegry reçoi ce diamant.

CHARIFE.

Moi, vendre ma maîtresse, hélas ! qu'à Dieu ne plaise.
Je ne le prendrai point.

ORMIN.

Ne sois pas si niaise.

CHARIFE.

Je le prens pour te plaire avec confusion,
Et ne l'accepte enfin qu'à bonne intention.
La pierre n'est point fausse, au moins je l'imagine.

ORMIN.

Tu dois t'en assurer, elle est & belle & fine.

CHARIFE.

Il semble que je veuille ici te soupçonner :
Mais à mon innocence il faut tout pardonner.

ORMIN.

Ne m'apprendras-tu point par quelle erreur fatale
L'humeur de ta maîtresse est si fort inégale ?
Et d'où vient qu'au seul nom de mon maître Zegry,
Son cœur déja touché tout-à-coup s'est aigri.

CHARIFE.

Je t'aime, mais bien fort ; & si tu te veux taire,
Je te révélerai cet important mystere.

ORMIN.

Tu m'obliges beaucoup, parle, je suis discret ;
Et de même que toi je tairai ce secret.

CHARIFE.

Fatime, si j'en croi ce que j'ai pû connoître,
Aime autant Adibar, comme elle hait ton maître :
Mais pour elle Adibar, par un plaisant retour,
N'a pas moins de froideur, que ton maître a d'amour.

Tu ſçais que tu n'es pas encore connu d'elle,
Et que l'amour ſouvent trouble un peu la cervelle ;
Et c'eſt pourquoi d'abord, pour ne te rien céler,
Elle a crû qu'Adibar t'envoyoit lui parler ;
Et depuis connoiſſant s'être fort mécomptée. . . .
J'ois du bruit, parlons bas, je crains d'être écoutée.

SCENE V.

ALABEZ, ORMIN, CHARIFE.

ALABEZ.

OU mon maître veut-il que je rencontre Ormin ?
Il eſt nuit, & je trouve à peine mon chemin.

ORMIN *baiſant Charife.*

Que ne te dois-je point ?

CHARIFE.

Tout beau.

ORMIN

Laiſſe-moi faire,
Ton honneur avec moi ne ſe hazarde guere.

CHARIFE.

Foin, foin, mon Diamant de mon doigt vient de choir !

ORMIN.

Quelques herbes ſans doute empêchent de le voir.

CHARIFE.

Nous chercherons long-tems.

ORMIN.

Oüi, de cette maniere,
Je ferai mieux d'aller quérir de la lumiere.

SCENE VI.

ALABEZ, CHARIFE.

CHARIFE *prenant Alabez pour Ormin.*

JE l'ai trouvé, reviens.

ALABEZ.

Je connois cette voix;
Que peut faire si tard Charife dans ce bois?
Approchons-nous plus près.

CHARIFE.

Tu ne songes qu'à rire,
Mais ne me baise plus, ou bien je me retire.

ALABEZ.

Ah Dieu! la bonne piéce! il faut tout écouter.

CHARIFE.

Oüi, promets d'être sage, ou je vai te quitter;
C'est prendre dès l'abord un peu trop de licence;
Je suis fille de bien qui craint la médisance:
Je tiens au dernier point mon honneur précieux.

ALABEZ *à part.*

Tu cherches à le perdre, & ne voudrois pas mieux.

CHARIFE.

Quoi, tu ne me dis mot?

ALABEZ *à part.*

La bizarre avanture!

CHARIFE.

Comment ton cœur t'afflige, & ta bouche murmure?
Ces libertez pourtant se pourroient excuser,
Si tu me promettois de vouloir m'épouser;

Tu ſçais que pour s'aimer il faut qu'on ſe marie ;
Et ſi je te plaiſois....

ALABEZ *à part.*

Ah ! quelle effronterie !

CHARIFE.

Que dis-tu ?

ALABEZ *à part.*

Par ma foi, me voilà bien ſurpris.

CHARIFE.

Quoi, tu ne réponds rien ? ſeroit-ce par mépris ?
Je ne croi point encore être aſſez déchirée,
Pour ne mériter pas d'être conſidérée.
Tu connois Alabez, ſi je l'avois voulu,
Mon hymen avec lui ſeroit déja conclu :
Mais ce n'eſt qu'un lourdaut, & quoiqu'il ait pû faire,
Il n'a pas comme toi trouvé l'art de me plaire.
Tes défauts peuvent plus que ſes ſoins obſtinez.

ALABEZ *à part.*

L'impudente me va chanter poüille à mon nez.

CHARIFE.

Cet importun jamais n'a rien fait qui me plaiſe ;
Il a l'eſprit fort ſot, & la mine niaiſe ;
Et je ne réponds pas, ſi le fol m'épouſoit,
Qu'il ne fût de ces gens que chacun montre au doigt :
Qui ſouffrent qu'un voiſin trouvent leur femme belle,
Et que communément des cocus on appelle.

SCENE VII.

ORMIN, CHARIFE, ALABEZ.

ORMIN.

Voici de la clarté.

CHARIFE.

Que voi-je, & qu'ai-je fait ?

ALABEZ.

Que t'en ſemble ? Ai-je lieu d'être fort ſatisfait ?
Comment, je n'ai donc fait jamais rien qui te plaiſe?
J'ai donc l'eſprit fort ſot, & la mine niaiſe ?
Meurs de honte.

CHARIFE.

Et pourquoi, ſi c'eſt la verité ?

ALABEZ.

La verité, traîtreſſe ! Ah l'eſprit effronté !
Quoi ! ſi je t'épouſois, dangereuſe femelle,
Je ſerois de ces gens que cocus on appelle.
Ta langue impertinente aura cent fois menti,
J'élirois un licol plûtôt qu'un tel parti.

ORMIN.

D'où vient votre querelle ?

ALABEZ.

Ah ! tais-toi, je te prie,
Je pourrois bien ſur toi décharger ma furie.
Confident de malheur.

ORMIN *éteignant la chandelle.*

Il ſe faut éloigner,
Je ne voi près d'un fou que des coups à gagner.

SCENE

SCENE VIII.

ALMANSOR, GASUL, ALABEZ, ADIBAR.

ALMANSOR.

VA voir d'où vient ce bruit ?

ALABEZ *donnant un soufflet à Gasul.*

Je te tiens bon apôtre !

GASUL.

Comment traître !

ALABEZ.

Excusez, je vous prends pour un autre :
Je cherche un affronteur qui me vient d'échaper,
Mais bien-tôt sans courir je saurai l'attraper.

ALMANSOR.

Ah ! tu sais le sujet de ces rumeurs confuses !

GASUL.

Non, l'on m'est venu battre, & puis me faire excuses.

ALMANSOR.

Le logis n'est pas loin ; fais avancer les voix,
Et leur dis de chanter près de ce petit bois.

ADIBAR *paroissant de l'autre côté.*

Amis, voici l'endroit où Zaïde demeure,
Si vous êtes d'accord commencez toute à l'heure.

PREMIERE CHANSON.

Déserts, retraite du silence,
Vous à qui je fais confidence
De mon amour & de mes soins.

GASUL.

La voix qui chante ici n'eſt pas de notre bande.

ALMANSOR.

Cette Chanſon n'eſt pas celle que je demande ;
Ce couplet finiſſant, que l'on ſoit préparé
Pour chanter auſſi-tôt l'air que j'ai deſiré.

On chante.

Déſerts, retraite du ſilence,
Vous à qui je fais confidence
De mon amour & de mes ſoins,
Rochers & Forêts ſolitaires,
Qui toujours de mes maux fûtes dépoſitaires,
Jamais de mes plaiſirs ne ſerez-vous témoins ?

SECONDE CHANSON.

Ruiſſeaux & vous légers Zéphirs.
Qui dans la ſaiſon des plaiſirs
Arroſez doucement, & parfumez ces plaines.

ADIBAR.

Quelle inſolente voix trouble notre concert ?
L'affront impunément ne ſera pas ſouffert.

Ruiſſeaux, & vous légers Zéphirs,
Qui dans la ſaiſon des plaiſirs
Arroſez doucement, & parfumez ces plaines,
Et permettez à mes ſoupirs
D'éventer mes ſoins & mes peines.

ADIBAR.

Parle qui que tu ſois, qui m'oſes ici troubler.

ALMANSOR.

Mon nom eſt trop fameux pour le vouloir celer,
On m'appelle Almanſor.

ADIBAR.

Crain, crain donc ma colere,
Moi, je ſuis Adibar, ton plus grand adverſaire ;

Qui pour te joindre a fait ſans fruit beaucoup de pas,
Et qui te trouve alors qu'il ne te cherche pas.
Explique-moi d'où vient que tu prends la licence
D'obſéder ma maîtreſſe avec tant d'inſolence ?
Et me dis ſi tu vois Zaïde ſeulement
Comme ami de ſon frere, ou comme ſon amant.

ALMANSOR.

Sois content de ſavoir que comme ami du frere ;
La ſœur ſouffre mes ſoins, & que je la révere.
Si j'étois ſon amant, tu te dois aſſurer
Que je ſuis trop diſcret pour te le déclarer.

ADIBAR.

Tous ces raffinemens dont tu fais ta défenſe,
Ne te ſauroient ſouſtraire à ma juſte vengeance ;
Tu mourras.

ALMANSOR.

Crains plûtôt qu'en te perçant le flanc,
Ce fer n'éteigne ici ton amour dans ton ſang.

Ils ſe battent.

GASUL.

Au ſecours !

SCENE IX.

ZEGRY, ADIBAR, ALMANSOR

ZEGRY.

Modérez cette fureur barbare.
Qu'eſt-ce, ami ?

ADIBAR.

Ce n'eſt rien puiſque l'on nous ſépare.

ZEGRY.

Ah ! c'eſt vous Adibar ?

ALMANSOR.

Zegry, tu me fais tort.

ZEGRY.

Quel ſujet, cher ami, peut t'animer ſi fort ?
Vous ayant ſéparés, ſouffrez, je vous ſupplie,
Qu'au même tems encor je vous reconcilie.
Je prends dans vos débats un intérêt fort grand.
Eclairciſſez-moi donc de votre différend.

ADIBAR.

Zegry, vous nous rendez en vain ce bon office,
Mon deſir de vengeance eſt tout plein de juſtice ;
Et vos ſoins oppoſez à mes reſſentimens,
Ne different ſa mort que de quelques momens.

SCENE X.

ZEGRY, ALMANSOR.

ZEGRY.

D'Où vient, cher Almanſor, une ſi forte haine ?
Conte-m'en le ſujet.

ALMANSOR.

Il n'en vaut pas la peine ;
Ce différend léger, qui te rend étonné,
Avant que d'être ſçû doit être terminé.

ZEGRY.

Tu t'obſtines en vain à cacher ce myſtere,
Je me doute, Almanſor, de ce que tu veux taire.
Une même beauté vous met ſans doute aux fers.
Je viens d'oüir ici deux differens concerts.
Je devine le reſte....

ALMANSOR.

Ami, je le confeſſe,
Nous donnions Sérénade à la même maîtreſſe.

ZEGRY.

Que je ſache ſon nom.

ALMANSOR *à part.*

Ciel ! quel eſt mon malheur ?
Dois-je lui déclarer que j'adore ſa ſœur ?

ZEGRY.

Cette réſerve, ami, n'eſt guéres légitime,
Je ne t'ai point celé mes amours pour Fatime.

ALMANSOR *à part.*

Il a promis ſa ſœur, que puis-je dire, hélas !
Si j'oſe la nommer que ne dira-t-il pas ?

ZEGRY *à part.*

Cette confuſion me doit aſſez inſtruire.
Qu'il adore Fatime, & n'oſe me le dire.
Haut.
Quoi, je ne ſaurai point quel objet t'a ſoumis ?

ALMANSOR.

Son beau nom prononcé nous rendroit ennemis,
Au lieu de t'obliger, je te ferois outrage,
Adieu, diſpenſe-moi d'en dire davantage.

ZEGRY.

Comment ! dans mon logis ne veux-tu pas entrer ?

ALMANSOR.

Chez Gomelle ce ſoir je vai me retirer.

ZEGRY.

he Gomelle, dis-tu ?

ALMANSOR.

Je crains qu'il ne m'attende :
Adieu, je l'ai promis, il faut que je m'y rende.

SCENE XI.

ZEGRY, ſeul.

LE traître aime Fatime, & prétend l'épouſer :
En juger autrement c'eſt vouloir s'abuſer.
Oui, me devant la vie il s'en ſert pour me nuire ;
Mais qui l'a pû ſauver, peut auſſi le détruire,
Et ſa mort fera foi que de ce même bras
Je ſers les innocens & punis les ingrats.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALMANSOR, GOMELLE.

ALMANSOR.

NOn, vous n'irez pas seul au-devant de ma mere;
Je vous suivrai, Gomelle.

GOMELLE.

Il n'est pas nécessaire;
Son ordre vous oblige à l'attendre chez moi.

ALMANSOR.

La nature m'impose une plus forte loi.

GOMELLE.

Elle n'a pas encore appris votre venuë,
Sa surprise sera trop grande à votre vûë.

ALMANSOR.

Je n'attens nul reproche en cet évenement;
Et si je la surprens, c'est agréablement.

GOMELLE.

Puisque vous le voulez, allons y donc ensemble.

ALMANSOR.

Je fais ce que je dois.

GOMELLE.

Je dis ce qu'il me semble.

ALMANSOR.

Zegry ſort de chez lui ; ſouffrez qu'avant partir
Je l'embraſſe....

GOMELLE.

Arrêtez, je n'y puis conſentir.

ALMANSOR.

La contrainte eſt injuſte autant qu'elle eſt cruelle :
Dois-je fuir un ami ſi cher & ſi fidelle ?
Souffrez que je lui parle, & je vous ſuis après.

GOMELLE.

Non, je vous le défends, & j'en ai l'ordre exprès.

SCENE II.

ZEGRY, ORMIN.

ZEGRY.

ORmin, as-tu pris garde avec quel ſoin ce traître
S'eſt éloigné de moi, dès qu'il m'a vû paroître ?
As-tu vû que d'abord le lâche s'eſt troublé,
A fait deux ou trois pas, après s'eſt reculé,
Et m'a cedé la place avec inquiétude,
Preſſé par les remords de ſon ingratitude ?

ORMIN.

Quoique j'aie obſervé, je ne puis concevoir
Qu'Almanſor faſſe un crime & ſi lâche & ſi noir ;
Et bien qu'apparemment je le trouve coupable,
D'aucune lâcheté je le tiens incapable.
Il m'a toujours paru de l'amour trop jaloux :
Pour ſe ſervir ſi mal du jour qu'il tient de vous ;
Et quelque inſtinct ſecret que je ne puis comprendre,
Quand je dois l'accuſer, me force à le défendre.

ZEGR

ZEGRY.

En me voyant chérir cet ingrat trop aimé,
A le chérir auſſi tu t'es accoutumé.
Je ne puis comme toi croire qu'il me trahiſſe,
Mais je n'en puis douter, & c'eſt-là mon ſupplice;
Et ces doux mouvemens que j'ai peine à chaſſer,
Aggravent ſon offenſe au lieu de l'effacer.
Juge dans cet état combien je ſuis à plaindre.
Le ſeul bien qui me reſte, eſt de ne plus rien craindre;
Le ſort n'a pas voulu m'affliger à demi,
Je perds une maîtreſſe, & je n'ai plus d'ami:
L'un & l'autre m'outrage; & j'ai tant de foibleſſe,
Que je ne puis haïr l'ami ni la maîtreſſe.
Mais de Charife hier n'as-tu point ſçû pourquoi
Fatime a maintenant tant de mépris pour moi?
Tu m'as dit qu'Adibar charme cette inhumaine;
Mais tu ne m'as point dit d'où procede ſa haine.

ORMIN.

Fatime, ſi j'en croi ce que l'on m'a conté,
Eut toujours grand horreur pour l'infidélité.
Elle a quelque raiſon de vous croire infidelle,
Et c'eſt ce qui l'oblige à vous être cruelle.

ZEGRY.

Infidelle, dis-tu? je ne le fus jamais.

ORMIN.

Vous pourriez vous tromper.

ZEGRY.

Non, je te le promets.

ORMIN.

Elle a ſçû toutefois que Zelinde, une fille
Aſſez belle, fort jeune & d'illuſtre famille,
Et qui reçut jadis beaucoup de ſoin de vous,
Fut preſque ſur le point de vous voir ſon époux;
Et que dès qu'à l'hymen elle fut diſpoſée,
Elle ſe vit enfin lâchement mépriſée.
Cet exemple la touche, & l'oblige à juger
Que qui change une fois, peut mille fois changer.

ZEGRY.

Ormin, ce changement n'eſt point une inconſtance!

ORMIN.

Il ſeroit mal aiſé d'en prouver l'innocence.

ZEGRY.

Cet hymen prétendu ſans doute fait éclat.
Mais, pour te dire tout...

ORMIN *à part.*

Que dira-t-il, l'ingrat?

ZEGRY.

Avant qu'on eût encor conclu ce mariage
Qui devoit nous unir au ſang d'Abencerage,
Et d'une vieille haine éteindre enfin l'ardeur,
Fatime étoit déja maîtreſſe de mon cœur;
Et pour me faire prendre une chaîne nouvelle,
Zelinde qu'on m'offroit, n'étoit pas aſſez belle.
Je la vis ſans l'aimer, & ſa foible beauté
N'ébranla point les fers où j'étois arrêté.
Pour elle j'eſſayai d'avoir quelque tendreſſe;
Mais ſes yeux, où mon cœur, eurent trop de foibleſſe,
Et ſi je lui rendis quelques ſoins apparens,
Ce ne fut qu'à deſſein de plaire à mes parens;
Ainſi Fatime a tort de me croire infidelle,
Puiſque je n'eus jamais de l'amour que pour elle.

ORMIN *à part.*

Helas! je ne dois plus douter de ſon mépris.
J'en voulois trop ſavoir, & j'en ai trop appris.

ZEGRY.

C'eſt une vérité qui peut être prouvée:
Mais d'où vient que ma ſœur ſi matin s'eſt levée?

SCENE III.

ZAIDE, MEDINE, ZEGRY, ORMIN.

ZAIDE.

MOn frere, avez-vous ſçû l'avis qu'on m'a donné
Du trépas de l'époux qui m'étoit deſtiné ?

ZEGRY.

Je viens d'en recevoir la nouvelle aſſurée :
Il eſt mort dans Alger d'une fiévre pourprée.

ZAIDE.

C'eſt un malheur pour moi ; mais pour vous en ce jour
Vous ne devez parler que d'hymen & d'amour.

ZEGRY.

Ah ! ma ſœur, dis plutôt que dans cette journée
Je dois ne parler plus d'amour ni d'hymenée ;
Dis qu'il faut pour punir un eſprit lâche & bas,
Parler d'un autre perte & d'un autre trépas.
La fureur toute ſeule en mon ame préſide,
Et je ne dois parler que de perdre un perfide.

ZAIDE.

Quel eſt donc ce perfide, & ne ſaurai-je point
Quel crime ſignalé vous irrite à tel point ?

ZEGRY.

Tu connois trop l'auteur du courroux qui m'anime ;
Almanſor eſt ſon nom, ſon amour eſt ſon crime.

ZAIDE.

Son amour ! Qu'entens-je ?

ZEGRY.

Il eſt trop vrai, ma ſœur,
Son inſolent amour a cauſé ma fureur.

ZAIDE *à part.*

Il ſait qu'Amanſor m'aime, & c'eſt ce qui le fâche.

ZEGRY.

Oüi, ſon trépas eſt juſte, il périra le lâche.

ZAIDE.

Mon frere, ſans aigreur il faut examiner
Tout ce que d'un ami l'on a pû ſoupçonner;
Et l'on ne doit jamais juger de ſon offenſe,
Qu'avec beaucoup de ſoin & beaucoup d'indulgence.
Almanſor a toujours paru trop genereux,
Pour mêler rien d'injuſte ou d'impur dans ſes feux;
Et vous doit trop auſſi, pour concevoir l'envie
D'offenſer un ami qui lui ſauva la vie.

ZEGRY.

Tu m'obliges, ma ſœur, & tes raiſonnemens
Déſarment ſans effort tous mes reſſentimens.
Almanſor m'eſt ſi cher, que quoiqu'il puiſſe faire,
Tu me feras plaiſir d'arrêter ma colere.

ZAIDE.

Peut-être injuſtement l'avez-vous accuſé?

ZEGRY.

Plût au ciel, qu'il fût vrai que je fuſſe abuſé!
Mais helas! mon ſoupçon n'eſt que trop légitime.
Te le dirai-je enfin? Il aime.

ZAIDE.

Qui?

ZEGRY.

Fatime.

ZAIDE.

Il aimeroit Fatime! Ah, que ce crime eſt noir!

ZEGRY.

Pour mieux t'en aſſurer, tu n'as qu'à l'aller voir;
Et je ne doute point que tu ne ſaches d'elle,
Que cet ingrat l'adore, & qu'il m'eſt infidelle.

ZAIDE.

Le traître, l'inconſtant, l'eſprit pernicieux !

ZEGRY.

Mais quel trouble, ma ſœur, ſe fait voir dans vos yeux.

ZAIDE.

Le trouble de mes yeux clairement vous expoſe
Que mon cœur ſent les maux que votre ami vous cauſe.
Votre ami, qu'ai-je dit ? ce nom lui convient mal :
Il n'eſt point votre ami s'il eſt votre rival.
Allez, allez éteindre, & ſa vie, & ſa flâme,
Et laver dans ſon ſang les crimes de ſon ame.

ZEGRY.

Non, ma ſœur, ſans colere il faut examiner
Tout ce que d'un ami l'on a pû ſoupçonner;
Et l'on ne doit jamais juger de ſon offenſe,
Qu'avec beaucoup de ſoin, & beaucoup d'indulgence.
Almanſor a toujours paru trop généreux,
Pour mêler rien d'injuſte, ou d'impur dans ſes feux;
Et me doit trop auſſi pour concevoir l'envie
D'offenſer un ami qui lui ſauva la vie.

ZAIDE.

Quelle erreur !

ZEGRY.

C'eſt de toi, ma ſœur, que je la tiens :
Ce ſont tes ſentimens, & ce ſeront les miens.

ZAIDE.

Je n'avois pas du crime alors la connoiſſance,
Je ne vous retiens plus, courez à la vengeance.

ZEGRY.

Arrête-moi plûtôt, & du moins par pitié,
Condamne ma colere, & non mon amitié;
En faveur d'Almanſor j'aime que l'on m'abuſe,
Je le veux accuſer, mais je veux qu'on l'excuſe,

Je parle de vengeance, & ne la cherche pas ;
Et je ménace afin qu'on m'arrête le bras.
Sa passion à tort peut être condamnée,
Avant notre amitié possible qu'elle est née,
Que Fatime y répond, & que pour les unir
Les ordres de Gomelle ici l'ont fait venir.
S'il est ainsi, ma sœur, pour m'exempter de crime ;
Il est juste qu'aussi je lui céde Fatime,
Je briserai mes fers, & d'un cœur affermi,
Je ferai mes plaisirs de ceux de mon ami.

ZAIDE.

Dieux ! quelle est votre erreur ? Quel charme que j'ignore,
En faveur d'un ingrat vous attendrit encore ?
Il vous doit son salut, doit-il pas aujourd'hui
Faire un plus grand effort pour vous, que vous pour lui ?
S'il est votre rival, pouvez-vous sans foiblesse,
Lui vouloir lâchement ceder votre maîtresse ?
Et si c'est votre ami, comme vous l'estimez,
Doit-il pas vous ceder l'objet que vous aimez ?

ZEGRY.

Va voir sans répliquer Fatime en diligence,
Et t'instrui pleinement de leur intelligence.
Adieu.

SCENE IV.

MEDINE, ZAIDE.

MEDINE.

VOus m'étonnez, & je ne conçois pas
Qu'on puisse aimer un homme, & presser son trépas.

ZAIDE.

Ah ! ne dis point que j'aime un ingrat, un volage.
Croi que ſi j'ai des feux, ce ſont des feux de rage ;
Et que jamais mon cœur ne ſera conſolé,
Que ce perfide amant ne me ſoit immolé.

MEDINE.

Mais vous pleurez, Madame.

ZAIDE.

Oüi, Medine, je pleure.
Si cet ingrat périt, il faudra que je meure,
Je ſens dans mon eſprit triompher tour à tour
La rage & la tendreſſe, & la haine & l'amour ;
Je ſuis ſon ennemie, & je ſuis ſon amante ;
Quand mon dépit accroît, ma paſſion augmente ;
Et quoi qu'il ſoit aimable, & qu'il m'ait pû trahir,
Je ne le puis aimer, & ne le puis haïr.

MEDINE.

Madame, parlez bas, on pourroit vous entendre.
Adibar vient à nous.

ZAIDE.

Il ne faut pas l'attendre.

SCENE V.

ADIBAR, ZAIDE, MEDINE.

ADIBAR.

OU portez-vous, Zaïde, & mon cœur & vos pas ?

ZAIDE.

Laiſſez-moi ſeule, adieu ; ne m'importunez pas.

ADIBAR.

Recevez mieux mes ſoins.

ZAIDE.

Ils ſont peu néceſſaires.

ADIBAR.

De grace, écoutez-moi.

ZAIDE.

J'ai bien d'autres affaires.

ADIBAR.

D'un regard ſeulement conſolez mes ennuis;
C'eſt vous que je cherchois.

ZAIDE.

Et c'eſt vous que je fuis.

ADIBAR.

Quoi! vous traitez ſi mal un amant ſi fidelle?

ZAIDE.

Fatime qui paroît, vous ſera moins cruelle.

ADIBAR.

Ne vous en mocquez pas, mon ſort ſeroit plus doux,
Fatime eſt auſſi belle & moins fiere que vous.

SCENE VI.

FATIME, ZAIDE, ADIBAR, CHARIFE, MEDINE.

FATIME.

QUoi toujours Adibar avecque cette ingrate!
Ma vengeance eſt trop juſte, il eſt tems qu'elle éclate:
Je vous trouve, Zaïde, en un chagrin ſi noir,
Que je perds le deſſein qui m'oblige à vous voir.

Oſerai-je parler de danſes & de fêtes,
D'une nôce, en un mot, en l'état où vous êtes ?

ZAIDE.

D'une nôce ! achevez ; & vous expliquez mieux.

FATIME.

De pareils entretiens vous ſeroient ennuyeux.

ZAIDE.

Non, à notre amitié c'eſt vouloir faire outrage ;
Ne me déguiſez rien touchant ce mariage.

FATIME.

Puiſque vous l'ordonnez, vous allez tout ſçavoir ;
Sçachez donc que mon pere a voulu me pourvoir.

ZAIDE.

Vous pourvoir ?

FATIME.

Oüi, l'affaire eſt aſſez avancée.

ZAIDE.

Je ſuis dans vos plaiſirs beaucoup intereſſée,
Ne m'aprendrez-vous point le nom de votre amant ?

FATIME.

C'eſt un homme accompli, noble, brave, charmant,
Son mérite eſt fort rare, & ſans doute j'eſpere,
Que vous approuverez le choix qu'en fait mon pere.

ZAIDE *à part.*

Qu'elle me fait languir pour me donner la mort.
Haut.
Mais enfin quel eſt-il ?

FATIME.

Vous le connoiſſez fort ;
Il fit long-tems chez vous ſa demeure ordinaire ;
C'eſt l'ami le plus cher de Zegry votre frere.
En ai-je dit aſſez ?

ZAIDE.

Dites ſon nom encor.

FATIME.

Ne devinez-vous pas qu'on l'appelle Almanſor ?

ZAIDE *bas à Medine.*

Je n'en puis plus, je meurs.

FATIME *bas à Chariſe.*

Voi comme elle eſt changée :
Elle reſſent ma peine, & je me ſuis vengée.

ADIBAR.

J'ai beaucoup d'interêt dans cet évenement.

ZAIDE.

Ce parti propoſé vous plaît aſſûrément.

FATIME.

Oüi, je n'imite point celles qui par maxime,
Rougiſſent d'un hymen ainſi que d'un grand crime,
Feignent d'en ſoûpirer, & pourtant en ſecret,
S'il ne s'achevoit pas auroient bien du regret.
Sur ce point avec vous je ne fais point la fine,
Je ne hai point du tout l'amant qu'on me deſtine :
J'eſtime ſon amour, ſon mérite & ſes ſoins :
Et s'il m'aime beaucoup, je ne l'aime pas moins.

ZAIDE.

Il vous aime donc fort ?

FATIME.

Plus que je ne puis dire,
Il ne vit que pour moi, pour moi ſeule il ſoupire,
Je fais ſes déplaiſirs & ſes raviſſemens,
Dès qu'il me perd de vûë, il eſt dans les tourmens;
Et lorſque le hazard permet qu'il me revoie,
J'ai lieu d'appréhender qu'il ne meure de joie ;
Enfin, ſi ſes ſermens ont quelque verité,
Il n'a que du mépris pour toute autre beauté.

ZAIDE *bas.*

Ciel, où ſuis-je, & qu'entens-je ! Ah l'ingrat, ah le traître ! *Haut.*
Mais pouvez-vous l'aimer ſi-tôt ſans le connoître ?

FATIME.

De cette prompte amour l'on ne me peut blâmer.
J'ai vû d'abord en lui tout ce qui fait aimer,
J'execute de plus ce que mon pere ordonne,
J'obéis volontiers aux ordres qu'il me donne ;

Et puiſqu'il l'a choiſi pour gendre & pour appui,
Je croi qu'il en eſt digne, & m'en rapporte à lui.

ZAIDE.

Mais touchant Adibar, quelles ſont vos penſées ?

ADIBAR.

Il n'oſe plus prétendre à ſes bontez paſſées.

FATIME.

Il ne méritoit pas l'honneur de mon amour,
Il changea le premier, & je change à mon tour.

ZAIDE.

Il ne fut pas toujours indigne de vous plaire.
Pouvez-vous l'oublier ?

FATIME.

Je n'y ſçaurois que faire.
J'oublie avec raiſon le plus grand des ingrats,
Son mépris fut injuſte, & le mien ne l'eſt pas.
Mais ceſſons de parler de cet amant volage,
Rendons haine pour haine, outrage pour outrage;
Parlons de notre nôce, & me faites ſçavoir
Si je puis eſperer l'honneur de vous y voir.

ZAIDE.

Une grande douleur dont je ſuis accablée,
Qui durant vos diſcours, s'eſt encor redoublée,
Me va mettre hors d'état d'y pouvoir aſſiſter,
Et dès ce même inſtant m'oblige à vous quitter.

ADIBAR.

Je vous conduis : ſouffrez le ſoin que j'en doit prendre.

ZAIDE.

Ma foibleſſe me force à ne m'en pas deffendre.

SCENE VII.

FATIME, CHARIFE.

FATIME.

Zaïde sent mon mal, mais Adibar me fuit,
Ma vengeance est parfaite & mon espoir détruit.

CHARIFE.

Almanſor le vaut bien.

FATIME.

Juge mieux de ma plainte,
Ce que je viens de dire est une pure feinte :
Medine est ton amie, & ne t'a pû cacher
Qu'à l'ingrate Zaïde Almanſor est bien cher :
Tu me l'as dit.

CHARIFE.

Hé bien !

FATIME.

C'est pour me venger d'elle ;
D'avoir toujours souffert mon amant infidelle,
Et la punir des maux qu'elle m'a ſçû cauſer,
Que j'ai feint qu'Almanſor me devoit épouſer.

CHARIFE.

Ah, que vous en ſçavez ! cette fourbe est inſigne.
Mais Adibar revient, ce n'est pas mauvais ſigne.

SCENE VIII.

ADIBAR, FATIME, CHARIFE.

FATIME.

QUoi! vous quitez ſi-tôt l'objet de vos deſirs?

ADIBAR.

J'ai ſoin de ſon repos plus que de mes plaiſirs.

FATIME.

Vous paroiſſez atteint d'une triſteſſe extrême.

ADIBAR.

Je ne puis ſans douleur voir ſouffrir ce que j'aime.

FATIME.

Zaïde pourroit bien vous avoir rebuté?

ADIBAR.

Mon ſeul reſpect me chaſſe, & non ſa cruauté.

FATIME.

Elle doit mépriſer un amant infidelle.

ADIBAR,

J'aurois tort aujourd'hui ſi je me plaignois d'elle.

FATIME.

D'Almanſor près de moi le deſtin eſt plus doux.

ADIBAR.

Je ſuis trop ſatisfait pour en être jaloux.

FATIME.

Vous pourriez vous flatter d'une eſperance vaine,
Zaïde n'a pour vous que dédain & que haine.

ADIBAR.

Sa haine & son dédain maintenant sont finis ;
Et nos cœurs par l'hymen bien-tôt seront unis.

FATIME.

Votre ame en cet espoir pourroit s'être méprise.
Possible ignorez-vous que Zaïde est promise ?

ADIBAR.

Vous même sur ce point pourriez vous tromper fort,
Possible ignorez-vous que son amant est mort ?

FATIME.

Il est mort ?

ADIBAR.

Oüi, Madame, & Zaïde propice
A mon ardente amour veut rendre enfin justice ;
Et vient de m'assurer chez elle en la laissant,
Qu'elle m'épousera si son frere y consent.
Adieu, pour obtenir cette beauté si chere,
Je vai solliciter mes parens & son frere.

SCENE IX.

FATIME, CHARIFE.

FATIME.

Qu'ai-je fait ? quoi ma feinte a servi seulement,
A disposer Zaïde à m'ôter mon amant ?

CHARIFE.

Madame....

FATIME.

Laisse-moi, dans un sort si contraire,
Tout me nuit, tout me pert & tout me désespere.

CHARIFE.

Quoi, vous n'écoutez point ?

FATIME.

Non, je n'écoute plus
Que la fureur qui régne en mes eſprits confus :
La douleur me ſaiſit, le dépit me tranſporte.

CHARIFE.

Conſolez-vous, Madame.

FATIME.

Ah, que ne ſuis-je morte !
Ne me conſole point dans un ſi juſte deüil ;
Et me viens mettre au lit, ou plutôt au cercüeil.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GOMELLE, LINDARACHE, ALMANSOR.

GOMELLE.

VOus voyez la Cabane où je fais ma demeure.

LINDARACHE.

Ami, laiſſez-nous ſeuls, je vous ſuis tout à l'heure.

SCENE II.

LINDARACHE, ALMANSOR.

ALMANSOR.

AH, Madame! ah, ma mere, en ces heureux momens!
Obtiendrai-je l'honneur de vos embraſſemens?

LINDARACHE.

LINDARACHE.

Arrête Abencerage, apprens notre disgrace,
Et me fais voir mon fils avant que je l'embrasse :
Je comptois deux enfans, alors qu'un raviſſeur
Enleva lâchement & ma fille & ta sœur.

ALMANSOR.

Dieux ! que me dites-vous ?

LINDARACHE.

Que ta sœur eſt ravie.

ALMANSOR.

Nommez le raviſſeur, il en perdra la vie.

LINDARACHE.

Approche, embraſſe-moi, je commence à juger
Qu'en toi le Ciel me laiſſe un fils pour me venger.

ALMANSOR.

Que je ſçache ſon nom, je jure le Prophéte,
Que ſon ſang lavera l'injure qu'il a faite,
Que mon bras à l'inſtant ira vous l'immoler.

LINDARACHE.

Tu ſçauras tout, écoute ; & me laiſſe parler.
Tu ſçais l'inimitié qui depuis pluſieurs âges
Régne entre les Zegris & les Abencerages ;
Et tu dois être inſtruit que ſur l'opinion
Qu'un hymen mettroit fin à leur averſion,
Pour aſſortir les nœuds de ce doux hymenée,
Ma fille fut pour femme à Zegry deſtinée.
Déja tout étoit prêt, & le jour étoit pris,
Quand par averſion, ou plutôt par mépris ;
L'infidelle Zegry fuiant notre alliance
S'embarqua pour Alger avecque diligence ;
Et pour ſurcroi d'ennui, dès que ce bruit courut,
Ma fille dans ces lieux pour jamais diſparut.

ALMANSOR.

O Ciel ! de ce malheur, qui peut être la cauſe ?

LINDARACHE.

Lis ce billet reçu, tu ſçauras toute choſe.

ALMANSOR *lit.*

„ Vous ſans qui je ne vivrois pas ;
„ Apprenez un malheur pire que mon trépas ,
„ Qui nous doit obliger à des plaintes communes ;
„ Le plus cruel des ſcélerats ,
„ L'infidéle Zegry cauſe mes infortunes ,
„ Et m'arrache d'entre vos bras ;

ZELINDE.

Qu'ai-je appris ?

LINDARACHE.

Des vérités cruelles.

ALMANSOR.

Zegry , ſon raviſſeur ! Ah , funeſtes nouvelles !

LINDARACHE.

J'eus dans cette infortune aſſez de jugement
Pour cacher notre honte & ſon enlevement :
Par l'avis & le ſoin de l'illuſtre Gomelle ,
De ſon trépas par tout je ſemai la nouvelle ;
Et je t'envoyai l'ordre au même tems auſſi
De ſortir de Tremiſſe , & de te rendre ici.
Enfin dedans Thunis attendant ta venuë ,
J'ai paſſé dans les pleurs une vie inconnuë ;
Et ſentant approcher le tems de ton retour ,
Je me ſuis fait conduire en ce fatal ſéjour.
Je te trouve , & déja ma douleur eſt charmée
De voir ma juſte rage en ton ame imprimée ;
Et ton bras diſpoſé pour perdre un ſuborneur ,
Et pour priver du jour qui nous prive d'honneur.

ALMANSOR.

Ah , de combien d'ennuis mon cœur ſe ſent atteindre !

LINDARACHE.

Il eſt tems de punir , & non pas de ſe plaindre ;
Dans un ſort ſi funeſte exprime ta douleur
Par des effets ſanglans de rage & de valeur.

Pour moi ſont les regrets, & pour toi la vengeance;
Tu connois l'offenſeur, va réparer l'offenſe.
Je ne t'aurois jamais réſervé cet emploi,
Si mon ſexe impuiſſant m'eût pû venger ſans toi;
Et j'aurois de Zegri déja vû le ſupplice,
Si j'avois de Gomelle accepté le ſervice.
Ton bras ſeul doit laver la tache de ton front,
Prens toute la vengeance, ainſi que tout l'affront.
Va cauſer le trépas de qui cauſe ta honte;
Va perdre qui nous perd, punir qui nous affronte.
Ne me voi plus qu'après avoir vengé ta ſœur;
Cherche, trouve & punis ſon lâche raviſſeur:
Adieu, fais ton devoir, & te fais reconnoître
Digne fils des héros dont le ciel t'a fait naître.
Pour avancer la fin de nos communs malheurs,
Va répandre du ſang, je vais verſer des pleurs.

SCENE II.

ALMANSOR ſeul.

Dures extémités! cruelle violence!
Quoi! l'ami qui m'oblige, eſt l'ingrat qui m'offenſe?
Je dois donc mon ſalut à qui m'ôte l'honneur?
Et qui ſauva le frere, a donc perdu la ſœur?
Helas, de quel conſeil eſt capable mon ame!
Dois-je me rendre ingrat ou demeurer infame?
D'une ſainte amitié romprai-je le lien?
Verſerai-je du ſang qui conſerva le mien?
Du ſang pour qui l'amour veut que je m'intereſſe,
Et pour tout dire enfin, du ſang de ma maîtreſſe?
Elle ſort, & ſans doute en ces lieux elle vient:
L'honneur veut que je fuie, & l'amour me retient.

SCENE III.

ALMANSOR, ZAIDE, MEDINE.

ZAIDE *à part à Medine.*

IL n'ose s'avancer, son crime l'intimide :
Passons, sans dire mot, auprès de ce perfide.

ALMANSOR.

Cher objet de mes feux, charme de mes esprits !

ZAIDE,

Vous me connoissez mal, vous vous êtes mépris.

ALMANSOR.

Souffrez qu'à vos beaux yeux ma passion s'exprime.
L'amour . . .

ZAIDE.

Vous me prenez sans doute pour Fatime.

ALMANSOR.

Pour Fatime ! ce mot m'instruit confusément
De l'injuste soupçon d'où naît ce changement.
Possible avez-vous crû que je cherche à lui plaire ;
Voyant l'attachement que j'ai près de son pere.
Mais je jure le ciel & l'amour mon vainqueur,
Que votre belle image occupe tout mon cœur ;
Que de vous en chasser Fatime est incapable ;
Que je voi sans amour tout ce qu'elle a d'aimable ;
Et que sensible aux traits de vos seules beautés,
Je me borne pour elle à des civilités.

ZAIDE.

Quoi ! vous voyez Fatime avec indifference ?
Voyons jusqu'à quel point ira son impudence.

ALMANSOR.

En pourriez-vous douter, vous par qui tous mes sens
Ont reçû des liens si doux & si pressans ?
Pourriez-vous soupçonner avec quelque justice
Mon cœur de lâcheté, mes sermens d'artifice ?
Et croire que mon ame ait assez de noirceur
Pour trahir ma maîtresse & mon libérateur ?
Auriez-vous pû penser sans vous être déçûë,
Qu'on puisse aimer ailleurs après vous avoir vûë ?
Non, pour d'un feu nouveau me trouver enflammé,
Vous êtes trop charmante, & je suis trop charmé.

ZAIDE.

Trop charmé ! Lâche, ingrat, monstre de perfidie,
Tu veux donc m'abuser après m'avoir trahie ?
Et d'un indigne amour lâchement emporté,
Tu joins donc l'impudence à l'infidélité ?

ALMANSOR.

A l'infidélité ! Que dites-vous, Zaïde ?
Ce discours me confond.

ZAIDE.

Je le voi bien, perfide ;
Tu serois moins confus, étant moins scélerat.
Les reproches toujours font rougir un ingrat.

ALMANSOR.

Un ingrat ?

ZAIDE.

Quoi, méchant, ce mot me semble rude ?
Tu crains le nom d'ingrat, & non l'ingratitude.

ALMANSOR.

J'ignore le sujet de ce courroux naissant ;
J'ai beau m'examiner, je me trouve innocent.

ZAIDE.

C'est donc être innocent de tromper une fille,
Dont tu ne peux sans crime offenser la famille ?

De trahir ton ami, de me manquer de foi ?
D'aimer Fatime enfin ?

ALMANSOR.

Moi, dites-vous ?

ZAIDE.

Oüi, toi ?

ALMANSOR.

Ah ! je ne l'aime point.

ZAIDE.

L'oſe-tu dire encore ?
Non, tu ne l'aimes point, perfide, tu l'adore.
Tes menſonges ici ne peuvent m'abuſer,
Je ſai que dès demain tu la dois épouſer.

ALMANSOR.

Moi l'épouſer ! ô ciel ! n'en croyez rien ; je jure . . .

ZAIDE.

Non, non, je ne croi point les ſermens d'un parjure ;
Déja de cet hymen chacun eſt averti.

ALMANSOR.

Qui vous l'a dit ?

ZAIDE.

Quelqu'un.

ALMANSOR.

Ce quelqu'un a menti.
Apprenez-moi ſon nom, & ma juſte colere
Ira de ſes avis lui porter le ſalaire.

ZAIDE.

Va donc punir Fatime, elle-même l'a dit.

ALMANSOR.

A des diſcours ſi faux donnez moins de crédit :
Fatime vous abuſe, adorable merveille.

ZAIDE.

Ah, Dieu ! vit-on jamais impudence pareille ?

ALMAASOR.

L'hymen qu'elle ſuppoſe, eſt une fauſſeté ;
J'en atteſte du ciel le maître redouté.

Qu'il m'abîme à l'instant au centre de la terre,
Qu'il lance sur ma tête un éclat de tonnerre ;
Et qu'il rende mon nom à jamais odieux,
Si le feu que je sens, ne vient de vos beaux yeux ;
Et si jamais mon cœur a conçû pour Fatime
Quelque chose de plus qu'une assez foible estime.

ZAIDE *à part*.

Il faut pousser à bout cet esprit effronté.

Haut.

Hé bien, de tes sermens prouve la vérité.

ALMANSOR.

Cent preuves vous rendront bientôt desabusée.

ZAIDE.

Je n'en veux qu'une seule, & de plus fort aisée.
Pour finir les soupçons que j'ai conçus de toi,
Donne-moi toute-à-l'heure, & ta main & ta foi.

ALMANSOR *à part.*

Je la donne avec joye : ô ciel ! que vais-je faire ?
Quoi ! lui rendre une main qui doit perdre son frere,
Qui doit causer ses pleurs, & qui pour me venger
Dans son sang le plus noble est prête à se plonger ?

ZAIDE.

Quoi ! tu répons si mal à des bontés si rares ?
Tu murmures tout bas, tu pâlis, tu t'égares ?

ALMANSOR.

J'attendois peu l'honneur dont je me voi comblé,
Et l'excès de ma joye en effet m'a troublé.
J'ai crains de vous trahir par mon obéissance,
De faire contre vous parler la médisance,
Et de traiter Zegry trop incivilement,
De vous donner la main dans son consentement ;
Mais cette foible crainte enfin cede à ma flâme ;
Le devoir maintenant perd ses droits sur mon ame,
Et ne me peut ôter le glorieux dessein
De vous donner ensemble, & mon cœur, & ma main.

ZAIDE.

Tu t'avises trop tard, j'en ai perdu la vie,
Et ne la prétens pas reprendre de ma vie :

J'ai feint, pour t'éprouver cet excès de bonté ;
Et tes feux pour Fatime ont d'abord éclaté.

ALMANSOR.

Ah ! je n'en eus jamais.

ZAIDE.

Ta fourbe eſt averée.
De cet hymen fatal je ſuis fort aſſurée.
Lors que je t'ai preſſé de me donner ta foi ;
Tes remords pour Fatime ont parlé contre toi ;
Et ta confuſion m'a trop perſuadée
Qu'elle a reçû la foi que je t'ai demandée.

ALMANSOR.

Je vous l'offre.

ZAIDE.

Non, non, tu n'en peux diſpoſer ;
Tu l'as déja donnée, & tu veux m'abuſer.

ALMANSOR.

C'eſt vous tromper vous-même avecque trop d'adreſſe.

ZAIDE.

De repliquer encore as-tu la hardieſſe ?
Fatime a ton amour, puiſque j'ai tes refus :
Tu l'épouſes demain ; oüi, je n'en doute plus.

ALMANSOR.

Ecoutez. . . .

ZAIDE.

Non, méchant, j'aurois trop de foibleſſe ;
Pour ne te voir jamais, apprens que je te laiſſe ;
L'entretien d'un ingrat cache un ſecret poiſon ;
Et chaque mot d'un traître eſt une trahiſon.

SCENE

SCENE IV.

ALMANSOR seul.

CE succès est bizarre, & mon ame étonnée
A cent nouveaux ennuis se trouve abandonnée :
Quoi ? faut-il que je souffre, & d'un esprit soumis,
La peine d'un forfait que je n'ai point commis ?
Quand de perdre un ami la vengeance me presse ;
Faut-il qu'au même tems je perde une maîtresse ?
Faut-il perdre Zaïde ? Oüi mon cœur il le faut :
Ce n'est que d'un moment que je la perds trop tôt :
Puisque dans un moment en la privant d'un frere,
Mon bras doit attirer sa haine & sa colere.
Oüi, mon cœur désormais ne sois plus attendri,
Il est tems que je songe au trépas de Zegry ;
Et qu'il donne son sang pour l'honneur qu'il me vole,
Cet ennemi que j'aime & qu'il faut que j'immole.
Il vient. A son abord de tendres mouvemens
Mêlent quelque foiblesse à mes ressentimens ;
Mon amitié s'oppose au courroux qui m'emporte ;
Ma tendresse est moins foible, & ma fureur moins forte.
Il m'a sauvé la vie, il a ravi ma sœur !
Irai-je l'embrasser ? ou lui percer le cœur ?

SCENE V.

ZEGRY, ORMIN, ALMANSOR.

ZEGRY *à Ormin.*

JE le rencontre enfin cet ingrat qui m'outrage,
Ormin, laiſſe-nous ſeuls.

ORMIN *à part.*

Paſſons dans ce boccage :
J'ai lieu d'appréhender qu'ils n'en viennent aux mains :
D'ici ſans nous montrer obſervons leurs deſſeins.

ALMANSOR.

Vous paroiſſez troublé ?

ZEGRY.

J'ai bien ſujet de l'être.

ALMANSOR.

Qui vous émeut ſi fort ?

ZEGRY.

Un infidelle, un traître,
Dont le crime me cauſe un regret infini,
Et qui d'un ſeul trépas ſera trop peu puni.

ALMANSOR.

Vous pourrois-je ſervir pour punir cette offenſe ?

ZEGRY.

Oüi, ſans toi je ne puis achever ma vengeance.

ALMANSOR.

Zegry de tout mon ſang vous pouvez diſpoſer.

ZEGRY.

C'eſt un office qu'ici je ne puis refuſer.

ALMANSOR.

Quel eſt donc cet ingrat ?

ZEGRY.

Ton audace eſt extrême :
Ne ſais-tu pas aſſez, traître, que c'eſt toi-même ?

ALMANSOR.

Moi ?

ZEGRY.

Tu fais l'étonné, défends-toi ſeulement.

ALMANSOR *en l'embraſſant.*

Que ne te dois-je point pour cet emportement ?
C'eſt de ton amitié le dernier avantage,
Ta colere m'oblige encor qu'elle m'outrage,
Dans mon cœur juſtement à ta perte animé,
Le deſſein de ta mort s'étoit déja formé.
Mon bras s'y préparoit, quand malgré ſa furie
Mon ame à ton abord ſoudain fut attendrie ;
Et ſe verroit encor réduite à balancer
Les traits que ma fureur contre toi doit lancer.
Si ton emportement n'eût malgré ma foibleſſe
Rappellé ma colere, & chaſſé ma tendreſſe.

ZEGRY.

Je ne t'écoute plus, garde-toi de mes coups.

ALMANSOR.

Un combat ſi cruel ne peut m'être que doux,
Plus juſtement que toi l'honneur m'y ſollicite ;
Mais que je ſache au moins le ſujet qui t'irrite.
Je te veux faire voir que tu te plains à tort,
Et me juſtifier en te donnant la mort.

ZEGRY.

Quoi ! tu fais l'ignorant, & te ſers de menace ?
Ton lâche crime encor s'accroît par ton audace.

ALMANSOR.

Enfin quel eſt ce crime, & ſi lâche & ſi noir ?

ZEGRY.

Conſulte tes remords, tu le pourras ſavoir,

Perfide, ils t'apprendront que d'une ame traîtreſſe
Pour le prix de mes ſoins tu m'ôtes ma maîtreſſe,
Et par des lâchetez qu'on ne peut excuſer,
Que demain au plus tard tu la dois épouſer.

ALMANSOR.

Si je ſuis criminel ce n'eſt pas là mon crime,
Je n'ai jamais conçû de deſirs pour Fatime;
Et tu peux ſeulement reprocher à mon cœur
D'avoir ſans ton aveu ſoûpiré pour ta ſœur.

ZEGRY.

Quoi, tu l'aimes?

ALMANSOR.

Non, non, l'erreur ſeroit extrême;
Je dis que je l'adore, & non pas que je l'aime.
Ce que pour ſes beautez je reſſens en ce jour,
Surpaſſe de beaucoup ce qu'on appelle amour.

ZEGRY.

Ami, par cet aveu tu m'as rendu la vie,
D'un excès de plaiſirs ma triſteſſe eſt ſuivie,
Zaïde eſt trop heureuſe, & ſes vœux les plus doux
Ne pouvoient eſpérer un plus illuſtre époux.
L'amant à qui j'avois ma parole donnée,
A vû par le trépas finir ſa deſtinée,
Et mon repos ſera pleinement affermi,
De rencontrer un frere en mon plus cher ami.

ALMANSOR.

L'offre que tu me fais me doit être bien chere;
Mais connois-tu celui que tu choiſis pour frere?
Sais-tu bien qui je ſuis?

ZEGRY.

Qu'ai-je à ſçavoir encor?
Son pays eſt Trémiſſe, & ton nom Almanſor:
Ta famille eſt illuſtre, & ſi je te dois croire,
Le nom de mon ami fait ta plus grande gloire.

ALMANSOR.

Tu ne me connois point encore qu'à demi;
Je fus né dans ces lieux, & né ton ennemi.

Plus d'un juſte motif à ta perte m'engage ;
Et pour te dire tout, je ſuis Abencerage.

ZEGRY.

Abencerage ?

ORMIN *à part.*

O Ciel !

ALMANSOR.

Ce mot te fait ſçavoir
Quels ſont nos différends, & quel eſt mon devoir.

ZEGRY.

Je connois comme toi la haine mutuelle
Qui dans nos deux maiſons ſemble preſqu'immortelle.
Mais ton ſang, qu'aujourd'hui tu dois à mon ſecours,
Doit pour moi dans ton ame en arrêter le cours ;
Et quoique ſur ce point mon amitié s'étonne,
Je veux haïr ton nom & chérir ta perſonne.
Oüi, garde pour ma ſœur tes deſſeins amoureux ;
Un hymen peut nous joindre avec de nouveaux nœuds ;
Et par des feux ſecrets étouffer ce qui reſte
De cette inimitié ſi vieille & ſi funeſte.

ALMANSOR.

Cet hymen ſeroit doux, mais je n'y puis ſonger ;
Qu'après que par ta mort j'aurai ſçû me venger.

ZEGRY.

Comment ?

ALMANSOR.

Ce que tu crois n'eſt pas ce qui m'étonne ;
Je ne hai point ton nom, mais je hai ta perſonne ;
Et ce n'eſt qu'en ton ſang par un tragique effet,
Que je puis réparer le tort que tu m'as fait.

ZEGRY.

Moi ?

ALMANSOR.

Tu fais l'étonné de fort mauvaiſe graee ;
Ton lâche crime encor s'accroît par ton audace.

ZEGRY.

Enfin quel eſt ce crime & ſi lâche & ſi noir ?

ALMANSOR.

Conſulte ce billet, tu le pourras ſavoir.

ZEGRY *lit.*

Vous, ſans qui je ne vivrois pas,
„ Apprenez un malheur pire que mon trépas,
„ Qui nous doit obliger a plaintes communes.
„ Le plus cruel des ſcélérats,
„ L'infidelle Zegry cauſe mes infortunes ;
„ Et m'arrache d'entre vos bras.
„ ZELINDE.

ORMIN *à part.*

Ils vont tous deux ſans doute ſe méprendre.

ZEGRY.

Cet énigme eſt obſcur, je n'y puis rien comprendre

ALMANSOR.

Je n'y comprends que trop que Zelinde ma ſœur
Nous fait connoître en toi ſon lâche raviſſeur.

ZEGRY.

Peux-tu me ſoupçonner d'une action ſi noire ?

ALMANSOR.

Peux-tu la dénier, traître, & te puis-je croire ?

ZEGRY.

Ecoute quatre mots.

ALMANSOR.

Ils ſeroient ſuperflus ;
Garde-toi de mes coups, je ne t'écoutes plus.

ZEGRY.

Quoi ! qui me doit la vie oſe attaquer la mienne ?

ALMANSOR.

Cette obligation n'a rien qui me retienne ;

Tu causas mon salut, & le rapt de ma sœur.
Et d'autant que le jour est moins cher que l'honneur.
L'affront sur le bienfait l'emporte dans mon ame;
Et je crains d'être ingrat bien moins que d'être infâme.
Mais passons aux effets, & quittons le discours.

ZEGRY.

Demeure, ingrat, demeure.

ORMIN.

O secours! ô secours!

SCENE DERNIERE.

ADIBAR, ZAIDE, MEDINE, ALABEZ, LINDARACHE, GOMELLE, FATIME, CHARIFE, ALMANSOR, ZEGRY, ORMIN, GASUL.

ZAIDE.

Quel bruit ai-je entendu?

LINDARACHE.

Quelle rumeur s'éleve?

ADIBAR.

Arrêtez, arrêtez:

LINDARACHE.

Non, non, mon fils, acheve.

GOMELLE.

Leur querelle, Adibar, ne se peut accorder;
Sans faire aucun effort laissons-la décider.

ADIBAR.

Non, un tiers tel que moi ne les peut laiſſer battre.

GOMELLE.

Hé bien, défendez-vous ? nous nous battrons tous quatre.

ORMIN *à Almanſor.*

Ah, mon frere ! ſur moi levez plûtôt les bras ;
Je ſuis ſeule coupable, & Zegry ne l'eſt pas.

LINDARACHE.

Que vois-je ?

ORMIN.

Vous voyez Zelinde votre fille,
Qui pour ſuivre Zegry quitta votre famille ;
Et qui changeant de ſort & d'habit ſeulement,
N'a pû forcer ſon ame au moindre changement ;
Mon cœur qui près de lui s'eſt plû dans l'eſclavage,
Un peu trop conſtamment a ſuivi ce volage ;
Mais l'ayant reconnu d'un autre objet épris,
J'ai craint me découvrant d'attirer ſon mépris,
Et ſouffrirois encor la même violence,
Si ſon propre intérêt ne rompoit mon ſilence.

LINDARACHE.

Ah, ma fille !

ALMANSOR.

Ah, ma ſœur !

ZEGRY.

Zelinde vengez-vous ;
Je vous plains, je m'accuſe, & je m'offre à vos coups.

ORMIN.

De mes reſſentimens vous n'avez rien à craindre,
Et ſi vous me plaignez je ne ſuis pas à plaindre.

ZEGRY.

Après tant de bontez qui doivent m'étonner,
Je rougis de n'avoir qu'une ame à vous donner ;
Et ſi de vos parens l'aveu nous eſt propice,
Rien ne peut empêcher que l'hymen nous uniſſe.

LINDARACHE.

Cet hymen comblera les plus doux de mes vœux.

ALMANSOR.

Ami, dans ton bonheur, tu peux me rendre heureux.
Ta sœur dépend de toi, tu sçais que je l'adore.

ZEGRY.

Je te l'offrois n'aguere, & je te l'offre encore.

ZAIDE.

Mes soupçons sont éteints, & vous devez sçavoir
Que je fui mes desirs en suivant mon devoir.
Adibar s'en plaindra.

ADIBAR.

Vous vous trompez, Madame.
Quand je perds tout espoir, je perds toute ma flâme;
Et pour vous témoigner que j'en suis consolé,
Je vais brûler des feux dont jadis j'ai brûlé.
Oserai-je, Gomelle, esperer votre fille.

GOMELLE.

Votre choix, Adibar, honore ma famille;
Fatime, de ma main recevez votre époux.

FATIME.

J'obéirai sans peine à des ordres si doux.

ZEGRY.

Allons dans la Mosquée ensemble rendre graces
A la bonté du ciel qui finit nos disgraces;
Et qui nous a fait voir par ce succès heureux,
Qu'on peut être à la fois ingrat & généreux.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

L'AMANT INDISCRET,

ou

LE MAITRE ETOURDI.

COMEDIE

Repréſentée en 1654.

ACTEURS.

CLEANDRE, amant de Lucreſſe.

PHILIPIN, valet de chambre de Cleandre.

CARPALIN, hôte de la Tête-noire.

COURCAILLET, hôte de l'Epée Royale.

LISIPE, autre amant de Lucreſſe.

LUCRESSE, maîtreſſe de Cleandre & de Liſipe.

ROSETTE, ſervante de Lucreſſe.

LIDAME, mere de Lucreſſe.

La Scene eſt à Paris.

L'AMANT INDISCRET
ou le
MAISTRE ESTOURDI.
Comedie.

L'AMANT INDISCRET.

OU

LE MAITRE ETOURDI;

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

Dis-moi, mon esperance, est-elle bien fondée?
As-tu vû leur bâteau?

PHILIPIN.

La coche est abordée:
On avoit mis la planche, au bord on l'arrêtoit;
Et quand je suis venu, tout le monde en sortoit,

CLEANDRE.

Mais as-tu remarqué cette beauté si chere?

PHILIPIN.

J'ai vû distinctement Lucresse avec sa mere.

CLEANDRE.

Ne me flattes-tu point? De grace, dis-le moi.
As-tu vû cet objet?

PHILIPIN.

Tout comme je vous voi.

CLEANDRE.

Possible as-tu crû voir?

PHILIPIN.

Ah! je ne suis pas dupe;
J'ai fort bien remarqué la couleur de sa jupe,
J'ai fort bien discerné sa façon de marcher,
Et j'ai connu sa mere à l'entendre cracher.
De plus, j'ai dès l'abord observé dans la presse,
Qu'un certain fanfaron conduit votre maîtresse.

CLEANDRE.

C'est peut-être un parent.

PHILIPIN.

Ou quelque amant transi:
Mais bientôt sur ce point vous serez éclairci.

CLEANDRE.

Je vais donc les attendre en cette hôtellerie,
Ainsi que tu m'as dit.

PHILIPIN.

Dépêchez, je vous prie.
Sur ce qu'on vous écrit vous pouvez bien juger
Qu'en cette hôtellerie elles viendront loger.
Je vais entretenir Rosette leur servante,
Qui, comme vous savez, n'est pas désobligeante.
Tandis préparez l'hôte, & donnez ordre à tout;
Nous les amenerons, nous en viendrons à bout.
Sur-tout, gardez, Monsieur, de faire aucune faute.

CLEANDRE.

Je n'y manquerai pas, va, va. Mais voici l'hôte.

SCENE II.

CARPALIN, COURCAILLET, CLEANDRE.

CARPALIN.

POur boire du meilleur, Monſieur, entrez céans,
Nous ne débitons point de gros vin d'Orleans.
Nous avons du Chably, de l'Arbois & du Baune,
Et du bon Condrieux qui croît au bord du Rhône.

COURCAILLET.

Monſieur, l'on boit ici, mais du plus délicat,
Du vin de Malaguet, Contrepordrix, Muſcat,
Du vin de Laſciotat, & de la Malvoiſie,
Plus douce que nectar, plus douce qu'ambroiſie.

CARPALIN.

Il a de ces boiſſons, comme j'en ai dans l'œil;
C'eſt du vin de Nanterre, ou du vin d'Argenteüil.
Qu'on ſeroit bien traité chez ce vilain chat maigre!
Pour les évanoüits il a de bon vinaigre.

COURCAILLET.

De meilleur que le tien.

CARPALIN.

Tu n'es qu'un gargotier,
Qu'un frelateur de vin, qui gâte le métier.

COURCAILLET,

O le gros fricaſſeur!

CARPALIN.

O l'impertinent drille!
C'eſt un Palefrenier, qui fait danſer l'étrille.

COURCAILLET.

Monſieur, venez chez moi, c'eſt un écorche-veau.

CARPALIN.

Si tu ne ſors d'ici, je frotte ton muſeau.

CLEANDRE.

Meſſieurs, accordez-vous.

CARPALIN.

Rentre, ou je te bouchonne.

COURCAILLET.

Toi! Si tu l'avois fait, il t'en coûteroit bonne.

CLEANDRE.

En me tirant ainſi, vous ne m'obligez point;
Vous avez en trois lieux dechiré mon pourpoint.

CARPALIN.

Si je prens un bâton!

COURCAILLET.

C'eſt ce que je demande.

CLEANDRE.

Ne faites point ici de querelle plus grande,
Ce tumulte & ce bruit détourne les paſſans.
Allez, j'entre en ce lieu.

SCENE III.

CARPALIN, CLEANDRE.

CARPALIN.

C'Eſt parler de bon ſens.
Monſieur, aſſurément c'eſt à la Tête noire
Que les honnêtes gens s'arrêteront pour boire.

CLEANDRE.

CLEANDRE.

Ce n'eſt pas pour le vin que je m'arrête ici.
Avez-vous à manger ?

CARPALIN.

Nous en avons auſſi ;
Nous ſervirons des mets & des plus delectables ;
Qui ſe peuvent ſervir ſur les meilleures tables.
Des potages bien faits & bien aſſaiſonnés.

CLEANDRE.

Il en faudra quelqu'un.

CARPALIN.

Et des mieux mitonnés,
De pigeonneaux farcis, de volailles bien faites,
Avec des champignons, béatils, andouillettes,
Cardes, marons, pignons, & fins palais de bœuf ;
Couronnés de citron, grenade & jaune d'œuf.

CLEANDRE.

C'eſt aſſez.

CARPALIN.

S'il vous plaît, nous aurons bien l'adreſſe
D'en faire au riz de veau, d'en faire à la Princeſſe,
Biſque & potage enſemble avec des pigeonnaux,
Avec poulets de grain, cailles & cailleteaux.

CLEANDRE.

Il n'en faut qu'un fort bon.

CARPALIN.

Si vous en voulez quatre ;
Ce n'eſt rien que du prix dont il ſe faut debattre.
Vous ſerez bien ſervi ; jamais l'Ecu d'argent
N'a vû de potager qui ſoit plus diligent,
Qui ſache aſſaiſonner d'une meilleure ſorte.
J'ai des bras, Dieu merci, qui n'ont pas la main morte.

CLEANDRE.

Vous aurez quelque entrée ?

CARPALIN.

On l'entend bien ainſi ;
Hachis, langues de bœuf, & boudins blancs auſſi,
Des poulets fricaſſés avec la ſaulce blanche,
Quelques pieds du mouton, du jambon mis en tranche,
Une capilotade avec croute de pain :

CLEANDRE.

C'eſt trop.

CARPALIN.

Ce n'eſt pas trop pour éveiller la faim.
Pour rôti, nous aurons chapons gras & poulardes,
Gelinotes, faiſans, tourtres, perdrix, outardes,
Grives, canards, vanneaux, cercelles & ramiers,
Bécaſſines, courlis, halebrans & pluviers.

CLEANDRE.

Finiſſez ce recit, mon maître, je vous prie.

CARPALIN.

L'on ne manque de rien dans cette hôtellerie ;
S'il faut des entremets, un hachis de chapon
En raiſin de Corinthe avec jus de mouton,
Un baſſin d'ortolans, quelqu'autre de gelée,
La piſtache en ragoût, l'amande riſſolée ?

CLEANDRE.

Il n'en faudra pas tant.

CARPALIN.

Si vous voulez du fruit,
J'ai tout ce que de bon la Tourraine produit.

CLEANDRE.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, ce long babil me tuë ;
Je ne demande point de chere ſuperfluë.

CARPALIN.

Si vous vouliez traiter en un jour de poiſſon,
Nous en accommodons de plus d'une façon.

Nous pourrions vous donner pour le premier ſervice,
Potage de ſanté, potage d'écreviſſe,
Potage de poids vers, d'éperlans, de navets,
D'oignons, de tailladins, de ris, & de panets;
Saumon, brochet, turbot, aloſe, truite, & ſole,
Soit frits, au courboüillon, en ragoût, en caſtrolle,
Saumonnez, ou rôtis.

CLEANDRE.

C'eſt pour un autre jour.

CARPALIN.

Nous y pourrions mêler quelques piéces de four.
Oeufs filez, œufs mignons, champignons à la crême,
Laictance en ragoûts.

CLEANDRE *à part.*

Sa longueur eſt extrême.

CARPALIN.

Ramequins & bugnets, artichauts fricaſſez,
Gelée & blanc-manger.

CLEANDRE.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez,
Parlons pour le préſent.

CARPALIN.

Monſieur c'eſt pour vous dire
Qu'entre les cabarets le mien n'eſt pas le pire.

CLEANDRE.

Une troupe modeſte en ce lieu doit venir,
Et de fort peu de mets ſa table on peut fournir.
Sur tout vous païant bien pourrez-vous bien vous taire?
De....

CARPALIN.

De quoi? dites donc.

CLEANDRE.

D'un amoureux miſtere;

CARPALIN.

D'un miſtere amoureux ! me faire cet affront ?
Ah, Monſieur, la rougeur déja m'en vient au front !
J'ai très-ſué dahan oiant cette parole.

CLEANDRE.

Sechez cette ſueur avec cette piſtole ;
Et croyez que chez vous ſi j'ai quelque bonheur,
J'y ſaurai conſerver tout bien & tout honneur.

CARPALIN.

C'eſt ce que je demande, & j'abhorre le blâme ;
Vous pourriez bien ici conduire quelque Dame.

CLEANDRE.

Oüi.

CARPALIN.

C'eſt tout-un, j'apprends avecque les ſavans ;
Que l'on peut aujourd'hui vivre avec les vivans ;
Des affaires d'autrui je ne m'enquête guere.

CLEANDRE.

Ecoutez, nous aurons une fille & ſa mere,
Quelques valets encor.

CARPALIN.

Ah, je vous entends bien !
Ce ſont en bon François, gens qui ne valent rien.

CLEANDRE.

Nullement, nullement ; votre diſcours m'irrite ;
Je vous parle de gens d'honneur & de mérite.

CARPALIN.

Qui méritent l'honneur d'avoir la fleur-de-lis.

CLEANDRE.

Inſolent, parlez mieux.

CARPALIN.

Si ce n'eſt rien de pis.

CLEANDRE.

Ne vous imprimez point une peur ridicule.

CARPALIN.

Ma maiſon juſqu'ici ſe trouve ſans macule.
Lorſque j'y ſuis entré, je l'ai fait reblanchir;
Je veux m'y conſerver plutôt que m'enrichir.
Mais quand on eſt inſtruit, on péche ſans ſcandale.

CLEANDRE.

Tout beau, dans mes deſſeins il n'eſt rien qui ſoit ſâle;
C'eſt un honnête amour qui régle mon deſir.

CARPALIN.

Vivant en tout honneur vous me ferez plaiſir.

CLEANDRE.

La marmite eſt au feu?

CARPALIN.

Non, mais il y faut mettre.

CLEANDRE.

Mais le tems eſt preſſé, qui ne le peut permettre.
Avez-vous un chapon bien gras & bien refait?

CARPALIN.

Il m'en viendra du Mans qui feront à ſouhait.
S'ils ne ſont d'une chair & délicate & tendre,
Fuſſent-ils en morceaux, je les veux bien reprendre.

CLEANDRE.

Mais vous n'en avez point?

CARPALIN.

Non pas pour le préſent.

CLEANDRE *bas.*

Oh, qu'ici je rencontre un hôte mal plaiſant?
Haut.
Avez-vous des poulets pour mettre en fricaſſée?

CARPALIN.

La porte de Paris n'eſt pas bien loin placée.
On ira promptement.

CLEANDRE.

N'avez-vous rien ici?
Quoi, ni bœuf, ni mouton?

CARPALIN.

Il m'en vient de Poiſſi.

CLEANDRE.

N'avez-vous rien de cuit ? n'avez-vous rien pour cuire ?

CARPALIN.

J'aurois un pigeonneau qui pourroit bien vous duire.

CLEANDRE.

C'eſt trop peu qu'un pigeon.

CARPALIN.

Auſſi-bien cet oiſeau
Se noïa hier au ſoir beuvant dans notre ſeau.
Helas ! la pauvre bête elle eſt morte enragée,
Et nonobſtant cela ma femme l'a mangée.

CLEANDRE.

Bas.

Avez-vous des pâtez ? Où me ſuis-je embourbé ?

CARPALIN.

Monſieur, pour des pâtez notre four eſt tombé :
Mais j'attens le Maçon qui s'en va le refaire.

CLEANDRE.

Eſt-ce ainſi que chez vous on fait ſi bonne chere ?

CARPALIN.

Pour cette heure, Monſieur, vous m'avez pris ſans vert :
S'il vous plaît toutesfois une ſaulce Robert.
Nous avons de porc-frais, de fines côtelettes,
Graſſes, de bonne chair, tendres & bien doüillettes.

CLEANDRE.

Bas.

Cela ne ſuffit pas. Où m'a-t-on adreſſé ?

CARPALIN.

Donnez-moi de l'argent, ſi le cas eſt preſſé ;
J'irai prendre un chapon à la rotiſſerie.

CLEANDRE.

Il eſt fort à propos ; faites donc, je vous prie,
Et que l'on ait encor la couple de poulets.
Tenez, envoyez donc : avez-vous des valets ?

CARPALIN.

Trouve-t on des valets ſans vice & ſans reproche ?
Non, mais j'ai mon barbet qui tourne bien la broche,
Il ſera dans ſa rouë avant qu'il ſoit long-tems ;
Je reviendrai bien-tôt.

CLEANDRE.

Allez, je vous attends,
Courez, je vous ſupplie, & ne demeurez guere.
Ma maîtreſſe en ce lieu ſera mauvaiſe chere ;
Mais je la ferai bonne en voiant ſes beaux yeux,
Dont l'azur eſt plus clair que n'eſt celui des Cieux.
Quel homme vient ici ? Sa préſence importune
S'en va ſervir d'obſtacle à ma bonne fortune.

SCENE IV.

CLEANDRE, LISIPE.

CLEANDRE.

Est-ce vous, cher Liſipe ? eſt-ce vous que je voi ?
Ne m'abuſai-je point ?

LISIPE.

Non, Cleandre, c'eſt moi.

CLEANDRE.

Quelle heureuſe rencontre ! & quoi dans cette ville ?

CLEANDRE.

C'eſt pour l'unique enfant d'une bonne famille ;
Pour une fille riche & belle au dernier point.

LISIPE.

Et qui ſouffre vos ſoins ?

CLEANDRE.

Et qui ne me hait point.

SCENE V.

LISIPE, PHILIPIN, CLEANDRE.

LISIPE.

Eſt-elle de Paris ?

PHILIPIN *à part.*

Ah !

CLEANDRE.

Non, elle eſt d'Auxerre.

PHILIPIN *à part.*

C'eſt ſon rival.

LISIPE.

C'eſt là que j'ai certaine terre :
M'aprendrez-vous comment ſe forma cette amour ?

CLEANDRE.

J'étois dedans Auxerre, & dans un Temple un jour,

PHILIPIN *bas à Cléandre.*

Monſieur que penſez-vous d'en uſer de la ſorte ?

CLEANDRE *à Philipin.*

C'eſt un de mes amis.

PHILIPIN *bas.*

Il n'importe.

CLEANDRE *bas.*

Il n'importe ?

à Liſipe.

Quand je vis cet objet ſi charmant & ſi beau,
Que je dois l'adorer juſques dans le tombeau.

LISIPE.

Son nom ?

PHILIPIN *bas à Cleandre.*

Gardez-vous bien.

CLEANDRE.

On la nomme Lucreſſe.

PHILIPIN *bas.*

Hé, Monſieur !

LISIPE.

C'eſt auſſi le nom de ma maîtreſſe.

CLEANDRE.

Un de ſes gans tomba, j'allai lui préſenter,
Et lui fis compliment.

PHILIPIN *bas.*

Il va tout lui conter.

CLEANDRE.

A ce premier abord nos deux cœurs treſſaillirent,
Nos ames doucement dans nos yeux ſe perdirent,
Et mutuellement apprirent en ce jour
Quelle eſt l'émotion d'une premiere amour.
Je la ſuivis vingt pas, mais redoutant ſa mere...

PHILIPIN.

Arrêtez.

CLEANDRE *à Philipin.*

Ote-toi.

à Liſipe.

Qui parois fort ſévere ?
Elle me conjura de n'aller pas plus loin ;
Mais j'appris ſa demeure avec beaucoup de ſoin,
Et depuis dans Auxerre en différens voyages,
J'obtins de ſes bontez d'aſſez grands témoignages.

PHILIPIN *bas.*

Que dira-t-il encor ?

CLEANDRE.

Mon valet par hazard
Connoiſſoit ſa ſervante.

PHILIPIN *à part.*

Ah ! le Diable y ait part.

CLEANDRE.

Et cette fille adroite & bien ſollicitée,
Avec beaucoup d'ardeur à m'aimer l'a portée,
Juſqu'à me proteſter & me donner ſa foi
De n'accepter jamais d'autre mari que moi.

PHILIPIN.

Bon, c'eſt bien débuté ! la belle conjecture !

LISIPE.

Ami, voilà ſans doute une belle avanture.
Mais quelle occaſion vous fait venir ici ?

CLEANDRE.

Ma maîtreſſe bien-tôt s'y doit trouver auſſi :
Car ſa mere d'Auxerre avec elle l'amene.

PHILIPIN *bas.*

Que dites-vous ?

CLEANDRE *bas.*

Tais-toi.

PHILIPIN *bas.*

Votre fiévre quartaine ?

CLEANDRE.

Dans cette hôtellerie elles viendront loger.
L'hôte eſt un homme adroit que j'ai ſçû ménager.
Chez lui....

PHILIPIN *bas.*

Vous parlez mal.

CLEANDRE *bas.*

Maraut, te veux-tu taire ?
Je verrai librement cette beauté ſi chere.

PHILIPIN *à part.*

J'enrage :

LISIPE.

Avec ſa mere il vous faudra traiter ?

CLEANDRE.

En parlant à Lidame on pourroit tout gâter.

PHILIPIN *à part.*

Ah, voilà tout perdu !

LISIPE.

Sa mere eſt donc Lidame ?

CLEANDRE.

Vous la connoiſſez donc ?

LISIPE.

Oüi, oüi, pour une femme
Qui prend de bons conſeils, qui ſait en bien uſer,
Et que mal-aiſément vous pourrez abuſer.
Je ſai qu'homme vivant n'épouſera ſa fille
Qu'il ne ſoit de fort noble & fort riche famille ;
Et malgré tous vos ſoins, je vous donne ma foi
Qu'elle n'aura jamais autre gendre que moi.

PHILIPIN.

Monſieur, en tenez-vous ?

LISIPE.

Sur tout je vous proteſte
Qu'elle hait un joüeur comme elle fait la peſte ;
Avant qu'il ſoit long-tems, vous le pourrez ſavoir.

CLEANDRE.

Liſipe encore un mot !

LISIPE.

Adieu, juſqu'au revoir.

SCENE VI.

CLEANDRE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

MA foi le trait eſt drôle : ô Dieu quelle imprudence :
Faire à votre rival entiere confidence !
Que dis-tu, Philipin ? Liſipe eſt mon rival ?

PHILIPIN.

Roſette me l'a dit.

CLEANDRE.

O malheur ſans égal !

PHILIPIN.

Moi, j'appelle cela ſottiſe ſans exemple.
Il a laiſſé Lucreſſe & ſa mere en un temple :
Cependant qu'en ces lieux il a voulu venir
Pour voir l'hôtellerie & pour la retenir,
Et ſans votre rencontre & votre peu d'adreſſe,
Vous euſſiez pû loger avec votre maîtreſſe.
Vous étiez bien preſſé de conter vos amours.
Lorſque je vous tirois, vous pourſuiviez toûjours ;
En découvrant ainſi tout ce qui vous regarde,
Vous avez contenté votre humeur babillarde.
Vous pourrez déſormais vous adreſſer ailleurs :
Mes deſſeins ſont rompus, faites-en de meilleurs.
Votre indiſcrétion n'eut jamais de ſemblable.

CLEANDRE.

N'inſulte point au ſort d'un amant miſérable,

Le déſeſpoir qui ſuit mon indiſcrétion,
Ne ſuffira que trop pour ma punition.
Croi que bien-tôt ma mort finira ma miſere.

PHILIPIN.

Ah, gardez-vous-en bien! vous ne ſauriez pis faire.
Entrons. Pour vous ſervir je veux faire un effort,
On remédie à tout, mais non pas à la mort.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISIPE, LUCRESSE, ROSETTE.

LISIPE.

VOici l'appartement, belle & chere Lucreſſe,
Que ſuivant mes deſirs votre mere vous laiſſe.

LUCRESSE.

Il y faut demeurer. Mais par quelle raiſon
Nous faites-vous loger dedans cette maiſon ?
Cette chambre eſt petite, & de plus, mal garnie ;
Je ſerois beaucoup mieux dans l'autre hôtellerie.

LISIPE.

Oüi, vous y ſeriez mieux, mais j'y ſerois plus mal,
Vous verriez votre amant, je verrois mon rival.

LUCRESSE.

Quel rival ? Ah, Liſipe, expliquez-vous de grace !

LISIPE.

Je m'explique aſſez bien, je ſai ce qui ſe paſſe.

Un galant dans ce lieu n'avoit pas rendez-vous ?

LUCRESSE.

Etes-vous insensé ?

LISIPE.

Non, mais je suis jaloux :
Vous ne m'aimez pas fort.

LUCRESSE.

Cela pourroit bien être.

LISIPE.

Vous connoissez Cléandre ?

LUCRESSE.

Hé bien, pour le connoître ?
Un motif si léger vous peut-il alarmer ?
Est-ce un crime si grand ?

LISIPE.

C'en est un de l'aimer.

LUCRESSE *à part.*

Il sçait tout, quel malheur !

LISIPE.

Vous rougissez Lucresse :

LUCRESSE.

Si l'on me voit rougir, c'est de votre foiblesse,
De vos soupçons fâcheux injustement conçûs.

LISIPE.

Ne vous emportez pas, répondez là-dessus.
Pouvez-vous dénier que vous aimez Cléandre ?
Qu'en l'autre hôtellerie il vous devoit attendre ?
Cléandre librement m'a tout dit aujourd'hui.

LUCRESSE.

Cléandre !

LISIPE.

Oüi, Cléandre, oüi, j'ai tout sû de lui :
De votre affection il fait si peu de compte,
Qu'il s'en vante déja par tout à votre honte.

LUCRESSE.

Dieu ! que me dites-vous ?

LISIPE.

Je dis la verité.

LUCRESSE.

Ah, quelle perfidie ! ah, quelle lâcheté !

LISIPE.

C'eſt avecque raiſon que ce dépit éclate :
Pour punir cet ingrat, ceſſez de m'être ingrate ;
Faites juſtice à tous, & payez en ce jour
Le mépris par la haine, & l'amour par l'amour.
Changez en un feu pur une ardeur criminelle.
Liſipe tout au moins, vaut bien un infidelle !
Votre mere m'attend, adieu, penſez-y bien :
Je ſuis aſſez diſcret pour ne lui dire rien.
Ce n'eſt pas ſans regret qu'ainſi je me retire :
Mais chez ſon Procureur je dois l'aller conduire.

SCENE II.

LUCRESSE, ROSETTE.

LUCRESSE.

J'Ai fait ſur l'apparence un jugement bien faux.
Ah, qu'un homme bien fait a ſouvent de défauts !
Que ce cruel mépris ſenſiblement me fâche !
Que je ſuis malheureuſe, & que Cléandre eſt lâche !

ROSETTE.

Mais. . . .

LUCRESSE.

Ah, ne me dis rien pour cet ingrat amant ;
Et ne t'oppoſe point à mon reſſentiment ;
Je ne ſuis que trop foible encor contre ce traître.
Mais que veut le valet de ce perfide-maître ?

SCENE III.

PHILIPIN, LUCRESSE, ROSETTE.

PHILIPIN.

ROsette, Dieu te gard !

ROSETTE.

Où viens-tu, malheureux ?
Si Lidame ou Lisipe. . . .

PHILIPIN.

Ils sont sortis tous deux.

ROSETTE.

Chez notre Procureur, ils vont pour quelqu'affaire ;
Il loge ici tout proche, ils ne tarderont guere.

PHILIPIN.

Je ne tarderai guére à m'en aller aussi.

LUCRESSE.

Que vous dit Philipin ? Que cherche-t-il ici ?

PHILIPIN.

Je viens vous y chercher de la part de Cléandre.
Ecoutez.

LUCRESSE.

De sa part je ne veux rien entendre.

PHILIPIN.

La fierté vous sied bien ; mais puis-je me flatter
Que de ma part au moins vous vouliez m'écouter ?

LUCRESSE.

Non, sortez.

PHILIPIN *à Rosette.*

D'où lui vient cette humeur dedaigneuse ?
Je ne la vis jamais si triste & si grondeuse.

ROSETTE.

Elle en a bien raiſon ; ton maître. . . .

PHILIPIN.

Qu'a-t-il fait ?

ROSETTE.

Ton maître n'eſt, ma foi, qu'un inſolent parfait.
Il ſait fort mal couvrir l'honneur d'une maîtreſſe ;
Liſipe a ſçû de lui les ſecrets de Lucreſſe.

LUCRESSE.

Mes bontez l'ont rendu trop vain & trop hardi.

PHILIPIN.

A dire vrai, mon maître eſt aſſez étourdi ;
Mais ſa franchiſe ſeule, & non pas ſa malice,
Lui rend ſouvent ainſi quelque mauvais office.
Liſipe eſt ſon ami ; mais je puis proteſter
Qu'il n'a rien ſû de lui qui vous doive irriter.

LUCRESSE.

Ce qu'il a dit pourtant n'eſt pas fort à ma gloire.

PHILIPIN.

Liſipe eſt ſon rival, on ne le doit pas croire.

LUCRESSE.

Son rapport par le tien n'eſt que trop confirmé :
Commençant d'être ingrat, il ceſſe d'être aimé.

PHILIPIN.

Ma foi, ſi vous ſaviez comment de cette offenſe
Déja mon pauvre maître a fait la pénitence,
Comme il ſe déſeſpere, & jure en ſon tranſport,
Que pour perdre Liſipe il differe ſa mort :
D'une fiere tigreſſe euſſiez-vous la furie,
Je gage qu'à l'inſtant vous ſeriez attendrie ;
Vous en auriez pitié.

LUCRESSE.

Je n'en dois point avoir.
Va, dis-lui que jamais il n'eſpere me voir.

Mon amour fut moins grand que ma colere eſt forte.

PHILIPIN.

C'eſt donc fait de ſa vie ?

LUCRESSE.

Il n'importe, il n'importe.

PHILIPIN.

Péſte, qu'elle eſt cruelle !

LUCRESSE.

Oüi, ſors ſans raiſonner.
Dis-lui que je ne puis jamais lui pardonner.

PHILIPIN.

Vous voulez donc qu'il meure ?

LUCRESSE.

Après un tel outrage
Qu'il meure, il ne ſçauroit m'obliger davantage.
Va, va l'en avertir; va donc. Mais quoi ? revien.

PHILIPIN.

Que lui dirai-je enfin ?

LUCRESSE.

Dis-lui. Ne lui dis rien

PHILIPIN.

Voilà bien des façons pour n'avoir rien à dire.

LUCRESSE.

A ce juſte courroux mon cœur ne peut ſouſcrire.
Tout criminel qu'il eſt, je ne le puis haïr.
Je ne puis me venger, quoiqu'il m'ait pû trahir.
Et s'il avoit pour moi quelque tendreſſe encore,
Je lui pardonnerois.

PHILIPIN.

Madame, il vous adore.
Et s'il n'a pas l'honneur de vous voir aujourd'hui,
Je le tiens aſſez ſot pour en mourir d'ennui.

LUCRESSE.

Helas ! comment le voir ?

PHILIPIN.

La chose est fort aisée,
Pour peu qu'à le souffrir vous soyez disposée.
Vous pouvez quelque part lui donner rendez-vous.

ROSETTE.

Quelqu'un heurte à la porte. Ah, Dieu ! que ferons-nous ?
C'est votre amant bourru ; je tremble en chaque membre.

LUCRESSE.

J'ouvrirai, fais-le entrer dedans cette anti-chambre.

SCENE IV.

LISIPE, LUCRESSE, PHILIPIN. ROSETTE.

LUCRESSE.

VOus revenez bien-tôt ?

LISIPE.

Ce n'est pas sans raison.

LUCRESSE.

Comment ? . . .

LISIPE.

Le Procureur n'est pas à la maison.

LUCRESSE.

Ma mere pour l'attendre est-elle demeurée ?

LISIPE.

Nullement, dans sa chambre elle s'est retirée.
Et je vai cependant chercher quelques papiers,
Qu'il faut dans les procez produire les premiers.

LUCRESSE.

Où voulez-vous aller ?

LISIPE.

Prendre notre valize,
Dedans cette anti-chambre où notre hôte l'a mise.

LUCRESSE.

De grace, demeurez.

PHILIPIN *à part.*

S'il me voit, je suis mort.

LISIPE.

D'où vient qu'en m'arrêtant vous vous troublez si fort ?

PHILIPIN *à part.*

Ma foi, c'est à ce coup.

LUCRESSE.

Je vai vous en instruire ;
Ecoutez seulement, j'ai beaucoup à vous dire :
Je veux vous découvrir un important complot :
Philipin est ici.

PHILIPIN *à part.*

Me voilà pris pour sot.

LISIPE.

Quel est ce Philipin ?

LUCRESSE.

Le valet de Cléandre.

PHILIPIN *à part.*

Je suis gâté, sans doute, on lui va tout apprendre.

LUCRESSE.

Philipin est ici venu me conjurer
De donner rendez-vous.

PHILIPIN *à part.*

Où dois-je me fourer ?

LUCRESSE.

De ce discours encor je suis toute interdite.

PHILIPIN *à part.*

Pour un bras disloqué j'en voudrois être quite.

LISIPE.

Ah, que ne tiens-je ici ce maudit Philipin !

PHILIPIN *à part.*

Je ne me vis jamais si proche de ma fin.

LISIPE.

Qu'avez-vous répondu, belle & chere Lucreſſe ?

LUCRESSE.

J'ai trompé ce valet.

PHILIPIN *à part.*

Ah, la bonne traîtreſſe !

LUCRESSE.

A tout ce qu'il a dit j'ai feint de conſentir,
A deſſein ſeulement de vous en avertir ;
Et de me plaindre après de votre défiance.

PHILIPIN *à part.*

Ah, pauvre Philipin, ſonge à ta conſcience !

LISIPE.

Le deſſein de Cléandre eſt de vous enlever ;
Mais Madame, en quel lieu le devez-vous trouver ?

LUCRESSE.

Dans la Place Royale.

PHILIPIN *à part.*

Elle donne le change.

LISIPE.

De ce lâche rival il faut que je me venge.

LUCRESSE.

Où courez-vous, Liſipe ?

LISIPE.

Ah ! ne m'arrêtez pas.
Je vais au rendez-vous le trouver de ce pas.

SCENE

SCENE V.

LUCRESSE, ROSETTE, PHILIPIN.

LUCRESSE.

FAis venir Philipin.

ROSETTE.

Sors, sors en diligence.

PHILIPIN.

Vous venez d'exercer assez ma patience.
D'une fiévre quartaine un importun frisson
Ne m'eût pas fait trembler de meilleure façon.
Mais pour revoir mon maître, il est tems que je sorte ;
Ne vous verra-t-il point quelquefois à la porte ?

LUCRESSE.

Oüi, dis-lui qu'il pourra me parler un moment,
Quand il verra sortir ma mere & mon amant.

PHILIPIN.

Pour votre amant jaloux, dans peu de tems j'espere
Qu'il n'obsedera plus ni vous ni votre mere.

LUCRESSE.

Parles-tu tout de bon ?

PHILIPIN.

C'est un coup assuré.
Pour cet effet notre hôte est déja préparé ;
Il doit se déguiser, & c'est pour un mystere
Qu'à mon maître indiscret j'ai même voulu taire.

De crainte qu'il ne vienne encor nous tourmenter,
Et qu'en penſant bien faire il n'aille tout gâter.
Mais comme je connois que vous êtes diſcrette,
Cette affaire pour vous ne ſera pas ſecrette.

ROSETTE.

Dieu! la porte eſt ouverte, & voici le jaloux.

SCENE VI.

LISIPE, LUCRESSE, PHILIPIN, ROSETTE.

LISIPE.

VOus ne m'avez pas dit l'heure du rendez-vous.
Mais que veut ce maraut?

PHILIPIN.

C'eſt vous que je demande,
Pour vous dire deux mots d'importance fort grande.

LISIPE.

Parle.....

PHILIPIN.

C'eſt en ſecret que je vous dois parler.

ROSETTE.

Je le tiens fort ſubtil, s'il peut s'en démêler.

PHILIPIN *à Liſipe.*

Par l'ordre de Cléandre avec beaucoup d'adreſſe
Je ſuis venu ſonder la vertu de Lucreſſe;
Et j'ai par mes diſcours ſi bien ſçû l'émouvoir,
Que mon maître a reçû rendez-vous pour la voir.
Mais ſachant votre amour, loin de vous faire outrage,
Il renonce pour vous à ce grand avantage,

Et veut vous faire voir par ce prompt changement
Qu'il eſt meilleur ami qu'il n'eſt diſcret amant.
Il ne prétend plus rien au cœur de cette belle,
Et vous fait avertir d'avoir l'œil deſſus elle.

LISIPE.

Pour un ſi bon avis reçois ce diamant :
Que ton maître m'oblige !

PHILIPIN.

O dieux, quel changement !

LISIPE.

Madame, Philipin de la part de Cléandre,
Touchant le rendez-vous, vient de me tout apprendre ;
Le croyant mon ami, je n'étois pas trompé.

LUCRESSE *à part.*

La défaite eſt fort bonne, & Liſipe eſt dupé.

SCENE VII.

LISIPE, CARPALIN déguiſé en païſan, *PHILIPIN, LUCRESSE, ROSETTE.*

LISIPE.

MAis que nous veut cet homme ?

PHILIPIN.

Bas à Lucreſſe. Il paroît ſans malice :
C'eſt notre hôte, Madame ; aidez à l'artifice.

CARPALIN.

Monſieur, ne vous déplaiſe ; on m'avoit dit qu'ici
Je trouverois Liſipe.

LISIPE.

Oüi, l'on m'appelle ainſi.
Voulez-vous me parler ?

CARPALIN.

Je veux plutôt me taire.
Je ſuis un des Fermiers de Monſieur votre pere :
Le pauvre homme ! Ah, Monſieur ! ſongeant à ſes malheurs,
Je n'ai pas le pouvoir de retenir mes pleurs.

LISIPE.

Quel malheur ! Quoi ! mon pere a-t-il fait quelque perte ?

CARPALIN.

La plus grande en effet qu'il ait jamais ſoufferte.

LISIPE.

Quelle ?

CARPALIN.

Vous l'apprendrez trop tôt à vos dépens.

LISIPE.

Dites-moi tout ; c'eſt trop me tenir en ſuſpens.

CARPALIN.

J'ai le cœur trop ſerré pour le pouvoir permettre ;
Mais votre oncle Albiran m'a chargé d'une lettre,
Qui vous fera ſavoir pourquoi je pleure tant.

LISIPE.

Donnez donc ; dépêchez.

CARPALIN.

Vous l'aurez à l'inſtant :
Elle n'eſt point ici.

LISIPE.

Je meurs d'impatience.
Cherchez dans l'autre poche avecque diligence.

CARPALIN.

Oüi, nous la trouverons, Monsieur, assurément.
Je croi que je la tiens...

LISIPE.

Voyez donc promptement.

CARPALIN.

Je ne lis pas fort bien des lettres si mal faites:
Il faut que pour cela je prenne mes lunettes.

LISIPE.

C'est trop perdre de tems, donnez-moi ce papier.

Il lit.

„ A Monsieur Paul Grimau, apprentif Savetier.

CARPALIN.

Ce n'est donc pas pour vous, c'est pour le fils du frere,
Du neveu du cousin de défunt mon compere.

LISIPE.

Dépêchez de trouver celle qui m'appartient.

CARPALIN.

Ça, cherchons.

LISIPE.

Savez-vous tout ce qu'elle contient?

CARPALIN.

Oüi, Monsieur; mais il faut pourtant qu'elle se treuve.

LISIPE.

C'est pour ma patience une trop longue épreuve.

CARPALIN.

Monsieur, assurément je l'aurai laissé choir,
Tirant dans le batteau ma bourse & mon mouchoir,
Alors qu'il a fallu payer mon battelage.

LISIPE.

Ne me retenez plus en suspens davantage:

Dites-moi promptement ce qu'on m'a pû mander.

CARPALIN.

Le dirai-je, Monsieur ?

LISIPE.

Dites sans plus tarder.

CARPALIN.

Feu votre pere est mort, c'est tout ce qu'on vous mande.

LISIPE.

Que ma douleur est vive, & que ma perte est grande!
Mais il me vit partir en fort bonne santé.

CARPALIN.

Il fut surpris de mal dès qu'il vous eut quitté.
Quelques heures après il se trouva sans vie :
Ce mal, à ce qu'on dit, s'appelle punaisie.

PHILIPIN.

Ou plutôt pleuresie.

CARPALIN.

Oüi, Monsieur, justement ;
Nous autres bonnes gens parlons grossierement.

LISIPE.

Madame, pour mettre ordre au bien de feu mon pere,
Ma présence au païs sera fort nécessaire.

LUCRESSE.

Ma mere auroit grand tort d'empêcher ce départ.
Quand donc partirez-vous ?

LISIPE.

Dans une heure au plus tard.
De cet éloignement je ne puis me défendre ;
Mais près de vous bientôt j'espere de me rendre.

CARPALIN.

Je vais vous dire adieu, Monſieur.

LISIPE.

Non, demeurez;
Vous dînerez céans, & puis vous partirez.

SCENE VIII.

CLEANDRE, LISIPE, CARPALIN, PHILIPIN, ROSETTE, LUCRESSE.

LISIPE.

MAis j'apperçois Cléandre. Ami, que je t'embraſſe!

LUCRESSE *à part.*

Il reçoit cet accüeil de fort mauvaiſe grace.

PHILIPIN *à part.*

Sans doute il n'eſt venu que pour le quereller.

CLEANDRE.

Je voudrois bien, Liſipe, en ſecret vous parler.

LISIPE.

Il n'en eſt pas beſoin, je ſçai ce qui t'améne,
Et déja de ta part l'on m'a tiré de peine.
Que ne te dois-je point pour un ſi grand effort?

CLEANDRE.

Qu'avez-vous donc appris? Vous me ſurprenez fort.

ROSETTE *bas à Philipin.*

Il va tout découvrir.

PHILIPIN *bas à Roſette.*

Cela pourroit bien être.

LISIPE.

Philipin m'a tout dit.

CLEANDRE.

Et qu'a-t-il dit, le traître?

LISIPE.

Votre dessein secret touchant le rendez-vous.

PHILIPIN.

Monsieur....

CLEANDRE.

Tu sentiras ce que pesent mes coups.

LISIPE.

A quoi bon vous servir d'une vaine finesse,
Puisque vous renoncez à l'amour de Lucresse ?

CLEANDRE.

Moi, j'y renoncerois !

PHLIPIN.

Oüi, vous me l'avez dit.

CLEANDRE.

Ah, fripon !

PHILIPIN *bas à Cleandre.*

Ah ! Monsieur, soyez moins interdit.

CLEANDRE.

Je respecte ce lieu, maraut : mais je te jure
Que cent coups puniront tantôt ton imposture.

PHILIPIN *à Lisipe.*

Mon maître maintenant m'a dit tout le secret ;
S'il est fort généreux, il n'est pas moins discret ;
Et vous cédant Lucresse, il croit qu'en sa présence
Il ne peut l'avoüer avecque bienséance ;
Il est plus circonspect que l'on ne peut penser.

LISIPE.

Il a raison, & moi j'ai tort de le presser.

LUCRESSE.

Je ne vous ferai plus de contrainte plus grande.
Je sors ; près de ma mere il faut que je me rende.
Bas à Cleandre.
Dissimule, aime, espere, & tu seras aimé.

SCENE

SCENE IX.

CLEANDRE, LISIPE, CARPALIN, PHILIPIN.

LISIPE.

AMi, qu'a-t-elle dit ? que j'en ſois informé.

PHILIPIN.

J'ai bien tout entendu, j'étois d'elle aſſez proche
Elle vient de lui faire un ſignalé reproche :
A ſon maître.
Dites oüi.

CLEANDRE.

Oüi, Liſipe.

LISIPE.

Ah ! je m'en doutois bien ;
Je n'ai point vû d'eſprit auſſi fier que le ſien.

CLEANDRE *regardant Carpalin.*

Mais voilà Carpalin vêtu pour faire rire.
D'où vient ce changement ?

CARPALIN *à part.*

Monſieur, qu'allez-vous dire ?

LISIPE.

Connoiſſez-vous cet homme ?

CLEANDRE.

Oüi, je le connois fort.

LISIPE.

Il eſt venu me faire un funeſte rapport,
Du trépas de mon pere il m'a dit la nouvelle.

PHILIPIN *bas à Carpalin.*

Je vous l'avois bien dit, qu'il a peu de cervelle.

CLEANDRE.

Comment, plutôt que vous, a-t-il ſçû ce trépas?

PHILIPIN.

Cet....

CLEANDRE.

Laiſſe-moi parler, ne m'importune pas.
Cet homme eſt de Paris.

LISIPE.

Ton erreur eſt extrême;
C'eſt un de mes fermiers.

CLEANDRE.

Vous vous trompez vous-même.
Je le dois bien ſavoir, je loge en ſon logis.

CARPALIN *à part.*

Je vais être bientôt payé de mes avis.

LISIPE.

Quoi, fourbe! quoi, méchant! tu dis donc que mon pere....

CARPALIN.

Il ſe porte fort bien; n'entrez point en colere.

CLEANDRE.

Pour avoir ton pardon, dis-nous la verité.

LISIPE.

Apprens-nous qui t'envoye.

PHILIPIN *à part.*

Ah! voilà tout gâté.

CLEANDRE.

Parle donc?

CARPALIN *à Cleandre.*

C'eſt pour vous qu'on m'a mis en beſogne.

PHILIPIN.

Vous en avez menti, ſot, impoſteur, yvrogne,

LISIPE.

Assomme ce maraut.

PHILIPIN.

Je n'y vais pas manquer.

CARPALIN.

Quoi, traître Philipin!

PHILIPIN.

Sors, sors, sans repliquer.

SCENE X.

CLEANDRE, LISIPE.

CLEANDRE.

De cette lâcheté me croyez-vous capable?

LISIPE.

Je sçai trop à quel point je te suis redevable;
Tu m'as cedé Lucresse, & tu m'as déchargé
Du soin d'un long voyage, où j'étois engagé.
Je sçai que ta franchise est trop noble & trop pure
Pour pouvoir consentir à la moindre imposture;
Je serois insensé, si j'avois ce soupçon.

SCENE XI.

CLEANDRE, PHILIPIN, LISIPE, COURCAILLET.

PHILIPIN.

JE viens de l'ajuſter de la bonne façon.
Il eſt eſtropié pour plus d'une ſemaine.

COURCAILLET.

Monſieur, on vous attend dans la chambre prochaine :
Le dîner eſt ſervi.

LISIPE.

Je vais ſuivre vos pas.

à Cleandre.

Ami, viens avec nous prendre un mauvais repas.

CLEANDRE.

Je ſors de table, allez, vous vous faites attendre.
C'eſt pour une autre fois.

LISIPE.

Adieu donc, cher Cleandre,
Je ne ſuis point ingrat ; crois que de tout mon bien
Tu me feras plaiſir d'uſer comme du tien.

SCENE XII.

CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE *à Philipin.*

HE bien, est-ce l'entendre ? Après ce tour d'adresse
Ne puis-je pas souvent visiter ma maîtresse ?
Lisipe est pris pour dupe, & je suis le plus fin,
Il me croit son ami. Qu'en dis-tu, Philipin ?

PHILIPIN.

Moi, je dis que j'enrage, & comme à l'ordinaire
Que vous détruisez tout, quand vous pensez bien faire.
Vous étiez bien tenté par l'indiscrétion
De découvrir notre hôte en cette occasion.

CLEANDRE.

C'est par-là que Lisipe a connu ma franchise.

PHILIPIN.

C'est par-là que mon maître a fait voir sa sotise.
Notre hôte n'a parlé que pour vos intérêts ;
Il s'est pour vous servir déguisé tout exprès,
Et déja par sa feinte à votre amour utile
Lisipe alloit quitter Lucrèce & cette ville ;
Et devant son retour vous eussiez aisément
Fait consentir la belle a son enlevement.

CLEANDRE.

Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? Que je suis misérable !

PHILIPIN

Ma foi, votre imprudence est un mal incurable.

CLEANDRE.

Ah ! ne m'accuse point, accuse mon malheur,
Et ne condamne point ma plainte & ma douleur.

PHILIPIN.

Apprenez que des ſots la plainte eſt le partage ;
Parlons de mettre encor quelque ruſe en uſage.

CLEANDRE.

Quoi ! ſais-tu quelque ruſe ?

PHILIPIN.

Il faut en invent
Mais ſortons de ce lieu, l'on nous peut écouter.

CLEANDRE.

Que crains-tu ?

PHILIPIN.

Je crains tout en affaires pareilles ;
Les murailles, Monſieur, ont ſouvent des oreilles.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, PHILIPIN.

ROSETTE.

MAudits soient mille fois les hommes sans cervelle!
Avec ses sots discours il nous l'a donné belle,
Ce Cleandre indiscret de qui l'esprit leger
Semble prendre plaisir à nous faire enrager.

PHILIPIN.

Vois-tu que ta colere à ton interêt cede :
Ne parlons plus du mal, & songeons au remede.
En generosité mon maître est sans égal.
Qu'importe qu'il soit sot, puisqu'il est liberal ?
Tu te dois assurer que de tes assistances
Tu recevras de lui de bonnes récompenses :
Pour t'en donner déja quelque signe évident
Tien, prens ces deux Loüis toujours en attendant.

ROSETTE.

J'en aurai donc encor ?

PHILIPIN.

N'en doute point, Roſette.
Si mon Maître eſt heureux, notre fortune eſt faite.

ROSETTE.

Cet or n'a point d'éclat qui me puiſſe toucher,
Je le prens toutesfois de peur de te fâcher.
Je ſuis fort genereuſe; & ſi je ſers Cleandre,
L'amitié ſeulement me le fait entreprendre.
Quel dommage de voir qu'un amant ſi loïal
Avec le cœur d'un Prince, ait l'eſprit d'un cheval!
Ma foi j'en ai pitié.

PHILIPIN.

Tréve de raillerie,
Et ſur notre deſſein raiſonnons, je te prie.
Il nous faut éloigner Liſipe de ces lieux.

ROSETTE.

Jamais homme pour moi ne fut plus odieux;
Que je hai ſon humeur défiante & ſevere!
Pour le chaſſer d'ici je ſuis prête à tout faire.

PHILIPIN.

Tâchons pour cet effet d'agir avec ſuccez.
Ne ſais-tu point où ſont les papiers du procez?

ROSETTE.

Ils ſont dans notre chambre, & dans notre valiſe
Enfermez dans trois ſacs de groſſe toile griſe;
Et dans un autre ſac de velours noir & vieux
Sont les plus importans & les plus précieux.
J'en ai fait le paquet.

PHILIPIN.

Bon! cache en diligence
Le ſac où ſont ſerrez les papiers d'importance;
Quand on t'en parlera, d'un air humilié
Pleure, & dis que tu crains de l'avoir oublié.

ROSETTE.

Mais quel eſt ton deſſein?

PHILIPIN.

Ne le peux-tu comprendre ?
Lisipe partira d'abord pour l'aller prendre ;
Et nous ferons défaits de cet amant jaloux.

ROSETTE.

S'il ne tient qu'à cela, va, la vache eſt à nous.
Mais ne connois-tu point quelque valet fidelle ?
Lidame en a beſoin.

PHILIPIN.

Ah l'heureuſe nouvelle !
Peux-tu pas m'introduire à titre de valet ?

ROSETTE.

La choſe eſt fort aiſée : oüi, tu feras ſon fait.
Cleandre vient, de peur qu'il ne nous puiſſe nuire,
De nos deſſeins ſecrets garde de lui rien dire.
Ton maître, tu le ſçais, n'eſt rien qu'un maître ſot.

PHILIPIN.

Va, rentre & ne crains rien.

SCENE II.

CLEANDRE, ROSETTE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

Roſette, écoute un mot.

ROSETTE.

C'eſt pour une autre fois.

PHILIPIN.

Monſieur, le tems la preſſe,
Il faut qu'elle ſe rende auprès de ſa Maîtreſſe.

CLEANDRE.

Demeure, je ne veux t'arrêter qu'un inſtant.

ROSETTE.

Je n'ai pas le loiſir, ma Maîtreſſe m'attend.

CLEANDRE.

Mais je ſouhaiterois te dire quelque choſe.

ROSETTE.

Mais je ſerois grondée, & vous en ſeriez cauſe ; Adieu.

SCENE III.

CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

DE cet accueïl, je ſuis peu ſatisfait.
Et mes quatre Loüis ne font pas grand effet :
Mais les as-tu donnez ?

PHILIPIN.

Voilà belle demande !
J'ai toujoûrs eu, Monſieur, la conſcience grande.

CLEANDRE.

Quoi, tous quatre !

PHILIPIN.

Oüi tous quatre, & qu'avez-vous penſé ?
De vos ſoupçons, Monſieur, je me tiens offenſé.
Pour un homme d'honneur vous me devez connoître ;
Sinon, cherchez valet, j'irai chercher un maître.

CLEANDRE.

Ah, mon chér Philipin ! de grace excuſe-moi :
En effet, j'ai grand tort de ſoupçonner ta foi.

Ne m'abandonne point, je ſai ton innocence :
Je perdrois avec toi toute mon eſperance.

PHILIPIN.

Oüi, ſachez qu'en effet je vaut mon peſant d'or ;
Et qu'un valet habile eſt un rare tréſor.

CLEANDRE.

Ta fortune doit être à la mienne enchaînée ;
Mais ne me quitte point de toute la journée.
Je me ſens de joüer une demangeaiſon,
Dont je crains le ſuccez avec grand raiſon ;
Si ton ſoin ne s'oppoſe au démon, qui me tente,
Ma bourſe pourroit bien devenir moins peſante.

PHILIPIN.

Ah ! c'eſt dequoi, ſur tout il vous faut bien garder.

CLEANDRE.

Lucreſſe eſt à la porte, il la faut aborder.

SCENE IV.

CLEANDRE, PHILIPIN, LUCRESSE.

CLEANDRE.

PAr quel excez de grace, ô merveille adorable !
Vous daignez vous montrer aux yeux d'un miſerable ?
Le bien que je reçoi de vous entretenir,
De mes ennuis paſſez m'ôte le ſouvenir.
Mais quoi ? votre beauté, dont l'éclat me conſole,
En excitant ma joie, interdit ma parole.

Et vous n'ignorez pas qu'entre les vrais amans,
Le silence en dit plus que les raisonnemens.

LUCRESSE.

Helas!...

CLEANDRE.

Vous soûpirez, ô ma chere maîtresse!

LUCRESSE.

Ce soûpir, malgré moi, vous fait voir ma foiblesse;
Et mon cœur, où l'amour triomphe du courroux,
Soupire du regret de soupirer pour vous.
Il se plaint en secret du charme inconcevable
Qui malgré vos défauts, vous rend encor aimable,
Et par un ascendant qu'on ne peut exprimer,
Quand je veux vous haïr, me force à vous aimer.

CLEANDRE.

Je souffre tout de vous: une injure cruelle
S'adoucit en sortant d'une bouche si belle;
Et de qui même encor je ne me plaindrois pas,
Quand elle auroit dicté l'arrêt de mon trépas.
Oui, vous me pouvez dire, adorable merveille!
Qu'il n'est point d'imprudence à la mienne pareille;
Mais avec verité je ne puis dire à mon tour
Qu'on ne voit point d'ardeur pareille à mon amour.
Je brûle....

LUCRESSE.

Je le croi; mais cependant je tremble
De crainte que quelqu'un ne nous surprenne ensemble.

CLEANDRE.

Si Lisipe en effet me rencontre avec vous,
Nous devons craindre tout de son esprit jaloux.
J'ai bien manqué de sens de mettre en évidence
L'intrigue de mon hôte avec tant d'imprudence.
Je meurs de déplaisir d'avoir été l'auteur
Du séjour important de ce persécuteur.

LUCRESSE.

Dans cet évenement je ſuis la plus à plaindre,
Il croit ſe faire aimer, alors qu'il ſe fait craindre;
Un reproche éternel fait tout ſon compliment:
Il s'érige plutôt en maître qu'en amant;
Et ſçachant que pour lui ma mere s'intereſſe,
Il me traite en eſclave, & non pas en maîtreſſe.

CLEANDRE.

Je vous ſaurai venger de cette indignité;
Qu'il craigne la valeur d'un rival irrité,
Son audace ſera de ſa perte ſuivie,
Il recevra la mort, ou je perdrai la vie.

LUCRESSE.

Si j'ai deſſus votre ame encor quelque pouvoir,
En perdant ces deſirs vous me le ferez voir.
Il n'eſt rien d'aſſuré dans le ſuccez des armes;
Votre ſang en danger feroit couler mes larmes,
Mon eſprit incertain ſeroit trop alarmé;
Liſipe eſt moins haï que vous n'étes aimé.

PHILIPIN.

Liſipe ſort, Madame.

LUCRESSE.

O Ciel, je ſuis perduë!

CLEANDRE.

J'ai peine à retenir ma colere à ſa vûë.

SCENE V.

LISIPE, CLEANDRE, LUCRESSE, PHILIPIN.

LISIPE.

CLeandre tient fort mal ce qu'il m'avoit promis :
Ce n'eſt pas le moyen d'être long-tems amis,
Quoi ! cajoler Lucreſſe & ſeule dans la ruë ?
Sa paſſion bannie eſt bien-tôt revenuë.
S'il devient mon rival, il ſe doit aſſurer
Qu'entre nous l'amitié ne ſçauroit plus durer.

CLEANDRE.

Perdant votre amitié, je perdrai peu de choſe.

LISIPE.

D'un mépris ſi nouveau je devine la cauſe :
Ne vous contraignez point, faites un libre aveu.

CLEANDRE.

Pour un ami pareil je me contrains fort peu.

LISIPE.

Lucreſſe vous plaît fort ?

CLEANDRE.

Cela pourroit bien être.

LISIPE.

Vous lui parliez d'amour, n'eſt-il pas vrai ?

CLEANDRE.

Peut-être.

PHILIPIN *à part.*

Hé bien peut-on jamais parler plus ſottement?
Il a beaucoup de cœur, mais peu de jugement.

LISIPE.

Je voi qu'il faut qu'enfin nous ſoïons mal enſemble.

CLEANDRE.

Oüi, vous me devez craindre, & plus qu'il ne vous ſemble.

LISIPE.

Ah, vous m'en dites trop!

CLEANDRE.

Je n'en dis pas aſſez:
Vous n'êtes pas Liſipe encor où vous penſez.

LISIPE.

C'eſt trop vous emporter.

LUCRESSE.

C'eſt avecque juſtice.
Qui pourroit ſupporter un ſemblable caprice?
Quoi, quand Cleandre vient me dire ingénûment,
Qu'il eſt plus votre ami, qu'il n'étoit mon amant;
Quand en votre faveur avec ſoin il s'emploie,
Jure que vos plaiſirs feront toute la joie,
Que ſon repos dépend du bonheur de vos feux,
Et qu'il ſera content quand vous ſerez heureux,
Vous uſez avec lui d'orgueil & de menace,
Et l'oſez quereller loin de lui rendre grace?
Ce procedé l'étonne, & c'eſt fort juſtement
Qu'il ne l'a pû ſouffrir, ſans quelque emportement.

LISIPE *à Cleandre.*

Quoi! tu parlois de moi près de l'objet que j'ain e?

PHILIPIN *bas à Cleandre.*

Monſieur, il faut mentir.

CLEANDRE.

C'eſt la verité même.

PHILIPIN *bas à Cleandre.*

Bon, c'eſt fort bien parler.

LISIPE.

Ami pardonne-moi,
J'ai grand tort en effet de douter de ta foi.
Excuſe d'un amant l'humeur trop défiante,
Qui de rien ne s'aſſure, & de tout s'épouvante;
Je ſors de mon erreur, je jure, & te promets
En de pareils ſoupçons de ne tomber jamais.
Pour t'en donner enfin une preuve évidente,
Je laiſſe entre tes mains cette beauté charmante.
Preſſé de m'éloigner & d'elle & de ces lieux,
Je te veux confier ce dépôt précieux.

LUCRESSE.

Quoi, vous eſt-il chez vous arrivé quelqu'affaire?

LISIPE.

Non, je pars ſeulement pour ſervir votre mere.
Je retourne chez elle, & vai prendre avec ſoin
Des papiers oubliez, dont elle a grand beſoin.
Adieu fidelle ami! vois ſouvent ma maîtreſſe,
Parle-lui quelquefois du cœur que je lui laiſſe.
Et vous, chere beauté, dans mon éloignement
Souffrez en ma faveur l'ami de votre amant.

PHILIPIN *à part.*

Cela ne va pas mal; cette intrigue eſt bien faite:
Mais pour commencer l'autre, allons trouver Roſette.

SCENE VI.

LUCRESSE, CLEANDRE.

LUCRESSE.

HE bien, que dites-vous de cet évenement?
Lisipe a pris le change assez grossiérement.

CLEANDRE.

Vous l'avez sçû donner avecque tant d'adresse,
Que tout autre en sa place eut eu même foiblesse!
C'est encor un succès qui me doit informer
Que votre belle bouche a l'art de tout charmer.

LUCRESSE.

Je vai, graces au Ciel, cesser d'être réduite
A voir un importun à toute heure à ma suite,
Et jusqu'à son retour, sans me faire trembler,
Vous pourrez quelquefois me voir & me parler:
Nous n'avons plus à craindre à présent que ma mere
Qui n'est pas défiante autant qu'elle est sévere.

CLEANDRE.

Ce bien n'est pas si grand encor que vous pensez.
Ces momens bienheureux seront bien-tôt passez:
D'un rival diligent la présence importune
Reviendra promptement traverser ma fortune,
Et dans trois jours au plus son funeste retour
Détruira mon bonheur, & non pas mon amour.

LUCRESSE.

Philipin peut ici vous rendre un bon office,
En retardant Lisipe avec quelqu'artifice;
Il ne manquera pas au besoin d'inventer
Quelqu'adresse nouvelle, afin de l'arrêter.

CLEANDRE.

Retarder son retour, c'est prolonger ma joie ;
Mais il faudra toûjours qu'enfin il vous revoie.
Il faudra tôt ou tard que mon espoir soit vain,
Il viendra vous forcer de lui donner la main,
Et de hâter enfin la fatale journée
Du trépas de Cléandre & de votre hymenée.

LUCRESSE.

Ne souffrons point un mal qui n'est pas avenu ;
Le secret de mon cœur vous est assez connu.
Notre procès jugé, cet hymen se doit faire ;
Mais si devant ce tems je ne fléchis ma mere,
Je sçaurai me jetter, malgré tout son effort,
Dans les bras de Cléandre, ou dans ceux de la mort.

SCENE VII.

LIDAME, LUCRESSE, CLEANDRE.

LIDAME *sortant de l'Hôtellerie.*

MA fille avec un homme ! Ah ! quelle est son audace ?

CLEANDRE *lui voulant baiser les mains.*

Comment de ces bontez vous puis-je rendre grace ?
Mon cœur qui sur vos mains s'efforce de passer...

LIDAME *les surprenant.*

En vous baissant si bas, gardez-vous de vous blesser.

LUCRESSE.

C'est ma mere, ô malheur !

CLEANDRE.

Ma peine est infinie !
Si j'ai....

LIDAME.

Retirez-vous, & sans cérémonie.

CLEANDRE.

Souffrez que je vous parle.

LIDAME.

Il n'en est pas besoin :
Vous êtes trop civil, vous prenez trop de soin.

CLEANDRE.

Mais, Madame, je suis....

LIDAME.

Mais vous serez peu sage,
Si vous osez revoir ma fille davantage :
Ne venez plus ici faire tant l'empêché,
Ou vous n'en serez pas quitte à si bon marché.

CLEANDRE *à part.*

Retirons-nous ; mais quoi, Philipin se promene ?
Allons nous mettre au jeu pour divertir ma peine.

SCENE VIII.

LIDAME, LUCRESSE.

LIDAME.

HO, ho, petite sotte ! on prend des libertez,
Jusqu'à baiser vos mains, & vous le permettez ?

LUCRESSE.

Jusqu'à baiser mes mains ? votre soupçon m'outrage.
Vous me faites grand tort.

LIDAME.

Vraiement c'est grand dommage,
Vous faites l'hypocrite, & démentez mes yeux ;
Dites la verité, vous ferez beaucoup mieux.
Quel est ce beau galant ? il faut qu'on vous confonde.

LUCRESSE.

C'eſt le meilleur ami que Liſipe ait au monde,
Et qu'il a conjuré devant que de partir
De me rendre des ſoins, & moi d'y conſentir.
Vous le traitez fort mal, & j'ai de juſtes craintes.
Que Liſipe au retour vous en fera des plaintes.

LIDAME.

Mais Liſipe en partant avoit-il le deſſein
Qu'il prit la liberté de vous baiſer la main?

LUCRESSE.

Il n'en a jamais eu ſeulement la penſée.

LIDAME.

J'ai pourtant ſur vos mains vû ſa tête baiſſée.

LUCRESSE.

Ce n'étoit qu'à deſſein de voir de près l'anneau
Que m'a donné Liſipe, & qu'il trouve fort beau.

LIDAME.

Si vous me dites vrai, la faute n'eſt pas grande;
On croit facilement tout ce qu'on appréhende.

LUCRESSE.

Cet ami cependant a lieu d'être irrité.

LIDAME.

Ma fille, une autre fois il ſera mieux traité.

SCENE IX.

ROSETTE, LIDAME, LUCRESSE.

ROSETTE.

AH, Madame! apprenez une bonne nouvelle!
On nous offre un valet ſage, jeune, fidelle,
Qui cajole à ravir, qui ſçait lire par cœur,
Et qui fut autrefois Clerc chez un Procureur.

C'eſt un Diable en Procès, de plus l'habit qu'il porte,
Eſt fait à mon avis d'étoffe neuve & forte,
Et près d'un an entier vous le ferez driller,
Sans débourſer un ſol pour le faire habiller.

LIDAME.

Voilà ce qu'il nous faut, qu'il vienne en diligence.

SCENE X.

LIDAME, LUCRESSE, ROSETTE, PHILIPIN.

LUCRESSE *à part.*

COmment ! c'eſt Philipin ?

ROSETTE.

Le voici qui s'avance.
Vous voyez ma maîtreſſe ; allez la ſaluer ;
Bas à Lucreſſe.
Madame, en ce complot daignez contribuer.

LUCRESSE.

Si cet homme eſt niais, il n'en a pas la mine.
Il pourra réüſſir à quoi qu'on le deſtine.

ROSETTE.

C'eſt notre fait, Madame, un jonc n'eſt pas plus droit.

LIDAME.

Je penſe comme vous qu'il n'eſt pas mal-adroit.

PHILIPIN.

Je n'ai pas mérité d'avoir l'heur de vous plaire :
Vous ignorez encor tout ce que je ſçai faire,
L'apparence ſouvent trompe l'œil le plus fin,
Par fois un corps bien fait cache un eſprit malin :

Mais si j'ai le bonheur d'être de votre ſuite,
De mon adreſſe un jour vous ſerez mieux inſtruite.

LIDAME.

Ce garçon n'eſt pas ſot, à ce que je connoi.

LUCRESSE.

On ne peut mieux parler.

ROSETTE.

Il dit d'or, par ma foi.

LIDAME.

Je veux que vous trouviez chez moi vos avantages;
Il faut premierement convenir de vos gages.

PHILIPIN.

Vous êtes raiſonnable, & je ne doute point
Que nous n'aurons jamais différend ſur ce point.
J'eſpere en vous ſervant ainſi que je le penſe,
Que mes ſoins recevront honnête récompenſe.
Vous ſçaurez, s'il vous plaît, chez vous de m'employer,
Que je ſuis un valet que l'on ne peut payer.

ROSETTE.

Mais il faut répondant.

PHILIPIN.

N'en ſoyez point en peine:
J'en pourrai, ſi l'on veut, fournir une douzaine.
Irai-je en quérir un?

LIDAME.

Cela n'eſt pas preſſé;
Entrons....

PHILIPIN *à part.*

Ma foi je rêve, ou c'eſt bien commencé!

SCENE XI.

CLEANDRE, PHILIPIN, LIDAME.

CLEANDRE *arrêtant Philipin.*

TE voilà, te voilà fripon ! sot ! volontaire !
Tu te promenes donc, quand tu m'es nécessaire ?
Que ne m'as-tu suivi ?

LIDAME *resortant.*

Quel bruit ai-je entendu ?

CLEANDRE.

Je n'aurois pas joüé l'argent que j'ai perdu ;
J'ai perdu vingt Loüis.

PHILIPIN.

Je n'en suis pas la cause.

CLEANDRE.

Si je t'avois trouvé, j'aurois fait autre chose.

PHILIPIN *à part.*

Pouvoit-il mieux venir pour gâter le complot ?

CLEANDRE.

Traître, il faut t'assommer !

PHILIPIN.

Ne soyez pas si sot.

CLEANDRE *le frappant.*

Tu fais le railleur.

PHILIPIN.

Peste ! il n'a pas la main morte.

LIDAME.

Pourquoi donc battez-vous mon valet de la sorte ?

CLEANDRE.

Il est à moi, Madame.

PHILIPIN *bas.*

Au Diable l'indiscret !
Voici de sa sottise encore un nouveau trait.

CLEANDRE.

Vous prenez ce maraut ſans doute pour quelqu'autre.

LIDAME.

Non, non, c'eſt mon valet, allez frapper le vôtre.

CLEANDRE.

Vous vous trompez vous-même, il n'eſt que trop certain.
Que depuis plus d'un an il mange de mon pain:
Si toutefois, Madame, il vous eſt néceſſaire
Pour vous faire plaiſir je veux bien m'en défaire.
Encore que tantôt vous m'ayez mal traité,
Je n'aurai pas pour vous moins de civilité.

LIDAME.

Je ſçai votre innocence & vous demande excuſe;
D'un procedé ſi franc je ſuis toute confuſe,
De ce valet, Monſieur, vous pouvez diſpoſer;
De qui me l'offre ainſi je le dois refuſer.
Je ne ſuis pas toûjours d'humeur déſobligeante.
Je vous rends grace, adieu, je ſuis votre ſervante.

SCENE

SCENE XII.

CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

VOici qui va fort bien, n'ai-je pas réuſſi ?
De Lidame pour moi l'eſprit eſt adouci,
Que t'en ſemble ?

PHILIPIN.

Ah, l'épaule !

CLEANDRE.

Excuſe ma colere.

PHILIPIN.

Laiſſez-là ce fripon, ce ſot, ce volontaire.
Si vous m'eſtimez tel, vous êtes bien trompé,
Vous m'avez chanté pouille & vous m'avez frappé :
Mais vous le payerez & je vous le proteſte.

CLEANDRE.

Tiens, prens pour payement ce Loüis qui me reſte,
Tes yeux à cet objet ſont déja réjouis.

PHILIPIN.

Les coups que j'ai reçûs valent plus d'un Loüis.

CLEANDRE.

Je t'en promets un autre en notre hôtellerie.
Ne ſuis-je pas adroit ? parle ſans flatterie.

PHILIPIN.

Non, c'eſt fort ſottement, quand vous m'avez battu,
Vous avez par vos coups votre eſpoir abbattu ;
Je m'allois introduire au logis de Lidame,
Où j'euſſe eu cent moyens de ſervir votre flame,
De ménager pour vous ſon eſprit rigoureux,
De ſupplanter Liſipe, & de vous rendre heureux.

CLEANDRE.

Ah, que j'ai de malheur !

PHILIPIN.

Bien moins que d'imprudence :
Excuſez, s'il vous plaît, je dis ce que je penſe.

CLEANDRE.

Quelle diſgrace ! Ah, Ciel, je ſuis déſeſperé.

PHILIPIN.

Ce mal, pour grand qu'il ſoit, peut être réparé,
Et je promets encor d'achever l'entrepriſe.
Dès que j'aurai touché la piſtole promiſe.

CLEANDDE.

Mais de quelle façon ?

PHILIPIN.

Ne vous mêlez de rien ;
Donnez-moi la piſtole, après tout ira bien.

CLEANDRE.

Viens donc la prendre, entrons.

PHILIPIN.

C'eſt ce que je demande :
Les battus quelquefois ne payent pas l'amande.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, PHILIPIN, *sortans de deux endroits différens.*

ROSETTE.

IL faut aller chercher Philipin dès ce soir.

PHILIPIN.

J'ai beſoin de Roſette, il la faut aller voir.

ROSETTE.

Bon, mon voyage eſt fait.

PHILIPIN.

Ma courſe eſt achevée.

ROSETTE.

Sois le bien rencontré !

PHILIPIN.

Toi, ſois la bien trouvée !

ROSETTE.

J'allois en ton logis....

PHILIPIN.

Et moi j'allois au tien,

ROSETTE.

Je t'en dirai beaucoup.

PHILIPIN.

Je t'en conterai bien.

ROSETTE.

Tu ſauras....

PHILIPIN.

Je t'apprens ...

ROSETTE.

Que je croi.

PHILIPIN.

Qu'il me ſemble.

ROSETTE.

Nous nous entendrons mal ſi nous parlons enſemble,
Ecoute-moi. ...

PHILIPIN.

Bien donc, dépêche de parler;
Les femmes de tout tems aiment à babiller.

ROSETTE.

Tu ſauras que je croi qu'avec un peu d'adreſſe
Tu peux te rétablir près de notre maîtreſſe,
J'ai ménagé ſi bien ſon eſprit peu ruſé,
Qu'elle a bien du regret de t'avoir refuſé.
Dis que l'on t'a chaſſé, peſte contre Cléandre;
Tu la feras bien-tôt réſoudre à te reprendre.
Par la petite porte elle vient de ſortir,
Et j'ai du même tems voulu t'en avertir,
C'eſt chez ſon Procureur qu'elle eſt ſans doute allée;
Tiens ton compliment prêt & ta langue affilée;
Lidame eſt fort crédule.

PHILIPIN.

Oui, c'eſt bien raiſonner;
Mais écoute l'avis que je te veux donner.
Je t'apprens qu'il me ſemble avoir trouvé la voie
De mettre nos amans au comble de la joie,
Cette maiſon prochaine eſt un logis garni,
Qui de meubles fort beaux eſt aſſez bien muni;

Perſonne par bonheur ne l'occupe à cette heure.
Le maître eſt un parent de l'hôte où je demeure,
Qui par certains biais nous a donné l'eſpoir
D'y conduire Lidame, & même dès ce ſoir.

ROSETTE.

Lidame ! Tu te ris ; comment pourroit-il faire ?

PHILIPIN.

Tu m'as dit que ſouvent elle regrette un frere,
Qui dans une querelle ayant l'épée en main,
Fit à ſon ennemi perdre le goût du pain ;
Des parens du défunt redoutant la puiſſance,
Enfila la venelle avecque diligence :
Et que depuis de lui n'ayant pû rien ſavoir,
Elle n'eſpere plus de jamais le revoir.

ROSETTE.

Il eſt vrai que ſouvent elle pleure ce frere ;
Mais cela, Philipin, ne nous importe guere.

PHILIPIN.

Point, point. M'as-tu pas dit qu'il n'avoit que ſeize ans
Lorſqu'il ſortit d'Auxerre & quitta ſes parens ?
Trente ans qui ſont paſſez depuis cette diſgrace,
Sont pour changer un homme un aſſez long eſpace.
Lidame eſt un peu ſotte, & notre hôte aujourd'hui
Dira qu'il eſt ſon frere, & paſſera pour lui.
Couvert d'un bel habit pris à la fripperie,
Il prétend l'attirer dans ſon hôtellerie,
Et la mettre avec lui dedans ce logement,
Dont mon maître pourra diſpoſer librement.

ROSETTE.

C'eſt fort bien aviſé. Mais ton hôte s'avance ;
N'a-t-il pas la façon d'un homme d'importance ?

SCENE II.

PHILIPIN ROSETTE, CARPALIN, vêtu en Marchand.

CARPALIN.

ME voilà par ma foi brave comme un lapin.

PHILIPIN.

Tu ſens ton gros Monſieur.

CARPALIN.

Tu dis vrai, Philipin !
O que j'ai bien maudit la graiſſe qui me charge !
Je n'ai point vû d'habit qui me fût aſſez large.

ROSETTE.

On diroit à le voir ſi bien mis & ſi fier,
D'un gros monopoleur ou de quelque uſurier.

CARPALIN.

Plût à Dieu qu'il fût vrai ! je ferois belle chere ;
Mais il faut raiſonner un peu ſur notre affaire :
Dis-moi ce que tu ſais de plus particulier
Sur le rolle important qu'on me veut confier.
Des mœurs du frere abſent il me faut bien inſtruire ;
Dis tout ce que de lui Lidame t'a pû dire.

ROSETTE.

Elle parle de lui preſque en tous ſes diſcours.
Si je te diſois tout, j'en aurois pour huit jours.

CARPALIN.

Tant mieux, deſſus ce point je n'en puis trop apprendre.

PHILIPIN.

Eloignez-vous, je voi Lidame avec Cleandre.

SCENE III.

LIDAME, CLEANDRE, PHILIPIN.

LIDAME.

JE ſuis fort obligée aux ſoins que vous prenez ;
Et ferai mon profit de vos avis donnez :
Liſipe à ſon retour apprendra de ma bouche
Quelle part vous prenez à tout ce qu'il le touche.
Adieu ! j'entre au logis, le jour s'en va finir,
Demain ſi vous voulez vous y pourrez venir.

CLEANDRE.

Dans votre appartement ſouffrez que je vous mene.

LIDAME.

Non, Monſieur, il eſt tard, n'en prenez pas la peine.

SCENE IV.

CLEANDRE, PHILIPIN.

CLEANDRE.

BOn, voici mon valet ! tout va bien, tout va bien,
Croi que j'ai de l'eſprit.

PHILIPIN.

Ma foi, je n'en croi rien.

CLEANDRE.

Je viens de faire un trait qu'il faut que l'on admire.

PHILIPIN.

Quel trait ?

CLEANDRE.

Ecoute bien, je m'en vai te le dire.
Me promenant tout ſeul, j'ai trouvé par bonheur
Lidame qui ſortoit de chez ſon Procureur ;
En lui donnant la main, j'ai pris la hardieſſe
De lui parler de toi, mais avec grande adreſſe.

PHILIPIN.

J'en doute fort....

CLEANDRE.

J'ai dit qu'enfin je t'ai chaſſé ;
Que tu m'as bien ſervi.

PHILIPIN.

C'eſt fort bien commencé.

CLEANDRE

Que l'on voit peu d'adreſſe à la tienne pareille ;
Que tu ſers à ravir, ſais cauſer à merveille :
Enfin j'ai dit de toi du bien infiniment.

PHILIPIN.

Bon cela ; c'eſt parler avec grand jugement.

CLEANDRE.

Mais....

PHILIPIN.

De ce chien de mais j'appréhende la suite.

CLEANDRE.

Point, tu vas t'étonner de ma rare conduite.
Pour n'être pas suspect & lever tout soupçon
Que je fûsse l'intrigue en aucune façon,
J'ai fait de tes défauts une peinture étrange,
Et joint adroitement le blâme à la louange;
J'ai dit que je t'avois toujours connu menteur,
Subtil, fournois, malin, bigot, fourbe, imposteur,
Que tu t'étois rendu paresseux volontaire,
Et que pour de l'argent on te faisoit tout faire.

PHILIPIN.

Vous avez dit cela?

CLEANDRE.

Ce n'est pas encor tout.
Tu me vas admirer, écoute jusqu'au bout.
J'ai dit qu'elle eût grand soin, entrant dans sa famille,
Qu'on ne te laissât pas souvent avec sa fille.
Que possible gagné par quelqu'homme amoureux;
Tu lui pourrois donner des conseils dangereux:
Qu'elle fût défiante, ou que bien-tôt peut-être
Elle seroit trompée, & ne croiroit pas l'être.

PHILIPIN.

C'est donc là ce beau trait de votre grand esprit?

CLEANDRE.

La bonne femme en tient, & crois ce que j'ai dit.
Elle me prend déja pour la franchise même,
Croit que mon amitié pour Lisipe est extrême,
Et de mes bons avis m'aïant remercié,
De l'aller voir souvent elle m'a fort prié.

PHILIPIN.

C'eſt fort bien travaillé.

CLEANDRE.

Ton aveu me conſole,
Tu dis que j'ai bien fait ?

PHILIPIN.

Oüi, par-deſſus l'épaule :
Vous êtes un grand fat, vous venez de prêter
Des verges à Lidame afin de vous foüetter,
Sachez que votre langue eſt une impertinente :
Elle trouble l'effet d'une intrigue importante.
Votre caquet maudit eſt bien pernicieux,
Si vous étiez muët, vous en vaudriez mieux.

CLEANDRE.

Conte-moi cette intrigue.

PHILIPIN.

Ah, vraiment je n'ai garde !
Je crains trop votre humeur niaiſe & babillarde :
Vous en feriez encor quelqu'admirable trait.
Un ſecret divulgué ceſſe d'être ſecret.

CLEANDRE.

Quoi, je n'en ſaurai rien ?

PHILIPIN.

Non, entrez, je vous prie.
Allez voir ſi je ſuis dans notre hôtellerie.

SCENE V.

CARPALIN, ROSETTE, PHILIPIN.

CARPALIN.

ROsette, il me ſuffit de cette inſtruction ;
Je ſaurai m'en ſervir en bonne occaſion.
Mais qu'a donc Philipin ?

PHILIPIN.

Dieu nous puiſſe être en aide,
Mon étourdi de Maître eſt un fat ſans remede.
Il a trouvé Lidame, & faiſant l'eſprit fort,
De ſon ſot entretien il m'a fait le rapport.

SCENE VI.

LIDAME, PHILIPIN, ROSETTE, CARPALIN, au bas du Théatre.

LIDAME *à la porte de ſon hôtellerie.*

ROſette ?

ROSETTE *à Carpalin.*

Eloignez-vous, ma maîtreſſe m'appelle.
à Philipin.
Toi, vien ſans raiſonner te montrer devant elle.

LIDAME.

Où va-t-elle ſi tard ? Roſette ?

ROSETTE.

La voici.

LIDAME.

Pourquoi tardez-vous tant à revenir ici ?

ROSETTE.

Ce malheureux garçon rencontré dans la ruë,
Me contoit ici près sa disgrace avenuë,
Et chassé par son maître il vient s'offrir à vous.

LIDAME.

Quoi, son maître le chasse ?

PHILIPIN.

Il m'a roué de coups.
Et m'ayant fait souffrir mille injustes outrages ;
M'a donné mon congé sans me payer mes gages ;
C'est un bourreau, Madame, & sa cruelle main
M'a plus donné de coups que de morceaux de pain :
Et c'est pourquoi tantôt avec grande justice
Pour me donner à vous, je quittois son service.

ROSETTE.

Madame vous prendra, n'appréhendez plus rien.

LIDAME.

Non, j'ai changé d'avis, je m'en garderai bien.

PHILIPIN.

Je n'attendois pas mieux qu'une telle disgrace :
Mon Maître en me chassant m'en a fait la menace ;
M'a juré qu'il viendroit vous voir & vous conter
Tous les maux contre moi qu'il pourroit inventer ;
Que si vous me vouliez prendre en votre famille,
Il vous avertiroit d'observer votre fille.
De crainte que gagné par quelque homme amoureux,
Je n'inspire en son cœur des conseils dangereux.
D'être fort défiante, ou que bientôt peut-être
Vous seriez abusée, & ne croiriez pas l'être.

LIDAME.

Ce ſont ſes propres mots.

PHILIPIN.

Le dangereux eſprit!
Voyez le méchant homme ? il me l'avoit bien dit.

ROSETTE.

Madame a l'eſprit bon, & ſaura bien connoître
Que l'animoſité fait parler votre maître.

LIDAME.

En effet, en effet, votre ingenuité
Fais voir que ſes avis ont peu de verité.
Je ne le croirai point, & malgré ſa malice
Je veux dès ce moment vous prendre à mon ſervice,
Par cet évenement Cleandre va ſavoir
Que Lidame n'eſt pas aiſée à décevoir.

SCENE VII.

CARPALIN, LIDAME, ROSETTE, PHILIPIN.

CARPALIN *s'approchant.*

Lidame! Ah, qu'ai-je oüi grand Dieu que je reclame?
Que ce mot agréable a conſolé mon ame!
Excuſez, s'il vous plaît, ſi j'oſe m'approcher:
Je viens ici d'entendre un nom qui m'eſt bien cher?
L'on a nommé Lidame, eſt-elle pas d'Auxerre?

LIDAME.

Vous ne vous trompez pas, c'eſt ſa natale Terre.

CARPALIN.

Se porte-t-elle bien ?

LIDAME.

Oüi, Monſieur, Dieu merci.

CARPALIN.

Eſt-elle en ſon païs ?

LIDAME

Non, non, elle eſt ici.

CARPALIN.

Ici ; que dites-vous ? Ah Ciel que j'ai de joye !
Ah, Madame, pour Dieu, faites que je la voie.

LIDAME.

Vous la voyez, c'eſt moi.

CARPALIN.

Parlez-vous tout de bon ?
Quoi, vous ſeriez Lidame ?

LIDAME.

Oüi, Monſieur, c'eſt mon nom.

CARPALIN.

Ah, Lidame ! ah, ma ſœur ! ma ſœur qui m'es ſi chere,
Reconnois Celidan.

LIDAME.

Quoi, Celidan mon frere !
Après trente ans d'abſence, enfin je le revoi ?

CARPALIN.

Oüi, oüi, vient m'embraſſer, n'en doute point ; c'eſt moi.
Tu m'as toujours aimé dès ma tendre jeuneſſe.

LIDAME.

Chacun vous croyoit mort, & je pleurois ſans ceſſe.

CARPALIN.

J'ai de ton amitié gardé le ſouvenir ;
Et c'eſt ce qui m'a fait en ces lieux revenir.

Lorſqu'il falut ſortir du logis de mon pere,
Ayant dans un duel tué mon adverſaire,
Après avoir été recevoir tes adieux,
Les ſanglots à la bouche & les larmes aux yeux,
Et prendre dix Loüis, que pour cette diſgrace
Tu retiras pour moi du fond de ta paillaſſe,
Je marchai vers Dieppe, où je fus m'embarquer,
Pour voir le Nouveau monde, & pour y trafiquer.
Là, par de longs travaux, après bien des miſeres,
Je n'ai pas, graces à Dieu, fait trop mal mes affaires;
Et preſſé du deſir de voir encor les miens,
J'ai fait juſqu'en ces lieux tranſporter tous mes biens.

LIDAME.

Vraiment cette avanture eſt tout-à-fait étrange.

CARPALIN.

J'attens le payement d'une lettre de change,
Me propoſant d'aller après avec douceur
Paſſer mes derniers jours près de ma chere ſœur.
Que je benis le Ciel, qui dans ce lieu t'envoye!
Je ſuis tranſporté d'aiſe, & j'en pleure de joye:
Je veux mettre mes biens en ta poſſeſſion.

LIDAME.

Je ne doutai jamais de votre affection.

CARPALIN.

Je prétends chaque jour t'en donner quelque preuve.
N'as-tu pas un mari?

LIDAME.

Helas! non, je ſuis veuve.

CARPALIN.

Tant-pis; mais ce mari, qui t'a duré ſi peu,
Ne m'a-t-il pas laiſſé quelque petit neveu?

LIDAME.

Non, je n'ai qu'une fille assez jeune & fort belle.

CARPALIN.

Il lui faudra choisir un parti digne d'elle,
Tout ce que j'ai de bien lui sera destiné.

PHILIPIN *à part.*

Si quelqu'un l'entend mieux, je veux être berné.

LIDAME,

Souhaitez-vous la voir ?

CARPALIN.

Oui, ma sœur, je t'en prie.

LIDAME.

Elle loge avec moi dans cette hôtellerie.

CARPALIN.

Qu'on le fasse venir; ce n'est pas la raison,
Que vous logiez tous deux ailleurs qu'en ma maison.
Je vous y veux conduire, elle est fort bien garnie.
Et je ne prétends plus quitter ta compagnie:
Jamais rien que la mort ne nous séparera.

LIDAME.

Mon frere, nous ferons tout ce qu'il vous plaira.

ROSETTE *à part.*

Cela ne va pas mal; Carpalin n'est pas bête.

SCENE VIII.

COURCAILLET, LIDAME, CARPALIN, ROSETTE, PHILIPIN.

COURCAILLET.

MAdame, pour ſouper, que faut-il que j'apprête ?
Vous n'avez qu'à parler, je ferai mon devoir.

LIDAME.

Je m'en vai chez mon frere : il ne faut rien ce ſoir.

COURCAILLET.

Oh, oh, que vois-je ici, c'eſt une étrange choſe ?
Carpalin, grand Seigneur, quelle métamorphoſe !

ROSETTE.

Vous vous trompez, Monſieur ne vous eſt pas connu,
Il eſt tout fraîchement des Indes revenu.

COURCAILLET.

Point ; c'eſt un Tavernier, & j'ai fort bonne vûë.

ROSETTE.

Vous rêvez, vous rêvez, vous avez la berluë.

CARPALIN.

Quel eſt cet inſolent ?

PHILIPIN.

C'eſt fort bien répondu.

COURCAILLET.

Avec ton bel habit tu fais bien l'entendu.

ROSETTE.

Parlez avec respect au frere de Lidame.

COURCAILLET.

Ah ! si c'est votre frere, excusez-moi, Madame.
Pour un de mes voisins je l'avois pris d'abord,
Et je gagerois bien qu'il lui ressemble fort :
Mais deux hommes par fois ont de la ressemblance.

LIDAME.

Mon frere, de mon hôte excusez l'ignorance.

COURCAILLET.

Ah, Monseigneur, pardon ! j'avois les yeux troublez ;
Je rentre en mon devoir.

CARPALIN.

Je vous pardonne, allez.
Entrons en mon logis, ma sœur, l'heure nous presse.

LIDAME.

Rosette, Philipin, faites venir Lucresse.

CARPALIN.

Je loge au Lion d'or.

PHILIPIN.

Bien, Monsieur, s'il vous plaît,
Allez toujours devant, je sçai fort bien où c'est.

SCENE IX.

LUCRESSE, PHILIPIN, ROSETTE.

LUCRESSE.

QUe peut faire ſi tard ma mere dans la ruë?

PHILIPIN.

Voici Lucreſſe : bon, ſoyez la bien venuë.
Je vais querir mon maître, il brûle de vous voir;
Il pourra maintenant vous donner le bon ſoir.

ROSETTE.

Hâte-toi, nous allons t'attendre ſur la porte.

LUCRESSE.

Mais il eſt déja nuit.

ROSETTE.

Hé bien, que vous importe?
La nuit eſt un tems propre aux complots des amans,
Avecque moins de honte on dit ſes ſentimens.

LUCRESSE.

Mais où me conduis-tu? j'ai peine à le comprendre.

ROSETTE.

Je vous mêne au logis de l'hôte de Cleandre;
Il paſſe pour votre oncle, & deſſous ce faux nom
Votre mere avec lui loge en cette maiſon.
Ah! Madame, elle vient & je l'entens deſcendre.

SCENE X.

LIDAME, ROSETTE, LUCRESSE.

LIDAME.

POurquoi n'entrez-vous pas ? Que pouvez-vous attendre ?

LUCRESSE.

Moi ! je n'attens perſonne.

LIDAME.

Ah, vous feignez en vain !
Qui vous peut obliger à ſouffrir le ſerain ?
Ma fille, à dire vrai, votre humeur m'inquiette ;
Je reconnois trop bien que vous êtes coquette.
Vos geſtes, vos diſcours, & toutes vos façons
Ont dans ce même jour confirmé mes ſoupçons.
Je vous ai vûë aller vingt fois à la fenêtre
Voir ſi quelques galans ne viendront point paroître ;
S'ils ſeront bien vétus, s'ils ſeront bien poudrés ;
S'ils auront leurs rabats bien faits & bien tirés ;
Si ce ſeront des gans à petites mouſtaches,
Qui portent des canons par-deſſus des rondaches.
C'eſt-là tout le plaiſir qu'en ce lieu vous prenez.

LUCRESSE.

Quel plaiſir y prendrois-je ?

LIDAME.

A montrer votre nez,
A faire la bien miſe, à donner dans la vûë
De quelque jeune ſot qui paſſe par la ruë,

Qui faſſe les doux yeux, qui vous vienne accoſter,
Et quand je n'y ſuis pas, vous en vienne conter.
Allez, montez là-haut, votre oncle vous demande.

LUCRESSE.

Quoi! ſans vous?....

LIDAME.

Oüi, n'importe, entrez, je le commande.

LUCRESSE.

Si....

LIDAME.

Ne repliquez point, allez l'entretenir;
Je veux voir ſi quelqu'un ici devoit venir.

LUCRESSE.

Mais....

LIDAME.

Mais entrez, vous dis-je.

LUCRESSE *bas.*

Elle verra Cleandre.

SCENE XI.

LIDAME ſur la porte de l'hôtellerie;
CLEANDRE, PHILIPIN.

PHILIPIN.

C'Eſt deſſus cette porte où l'on vous doit attendre.

CLEANDRE.

D'où vient ce changement? tu ne m'en as rien dit.

PHILIPIN.

Allez, c'eſt un ſecret qui paſſe votre eſprit.

CLEANDRE.

Tiens-toi donc à l'écart.

PHILIPIN.

C'eſt ce que je deſire.
Auprès de deux amans un tiers ne fait que nuire.

SCENE XII.

LIDAME, CLEANDRE.

CLEANDRE.

BEau ſujet de ma peine, avec quels complimens
Puis-je exprimer mes feux & mes raviſſemens ?
Mon aimable Lucreſſe !

LIDAME *à part.*

Il ſe trompe ſans doute.
Il en va bien conter, il faut que je l'écoute.

CLEANDRE.

Qu'on m'a donné de joye, en me faiſant ſavoir
Que je pourrois ici vous donner le bon ſoir !
Quand je viens près de vous, l'amour fais que je vole.

LIDAME *à part.*

Je m'en ſuis bien doutée, elle attendoit ce drôle.

CLEANDRE.

Ah, que Lucreſſe eſt bonne, & Cleandre amoureux !
Cette derniere grace a comblé tous nos vœux,
C'eſt peu pour mon amour, & trop pour mon mérite.

LIDAME *bas.*

Comment donc ! c'eſt Cleandre ? Ah, voyez l'hypocrite !

CLEANDRE.

Quoi, m'envoyer chercher jusques dans ma maison!
Ces marques de bonté sont sans comparaison.
Mon bonheur est visible.

LIDAME *bas.*

Et ma honte évidente :
Ma fille l'a mandé. Dieux, qu'elle est impudente!

CLEANDRE.

Mes soins sons trop payés, & mon esprit charmé
Le fauroit plus douter que je ne sois aimé.
Je connois clairement que cette vive flâme,
Qui brille en vos beaux yeux, passe jusqu'à votre ame.
D'un espoir si charmant j'ai lieu de me flâtter.

LIDAME *bas.*

Ma fille est débauchée, il n'en faut point douter.

CLEANDRE.

Qui vous peut si long-tems obliger à vous taire?
Vous ne me dites rien : craignez vous votre mere?
Je la tiens assez simple, & suis assez adroit
Pour l'appaiser quand même elle nous surprendroit,
Admirez ma conduite, & son peu de prudence;
Je suis dans son estime & dans sa confidence.
Elle est si disposée à le fier à moi,
Qu'elle croit mes discours comme article de foi.
Pour tout dire, en un mot elle est Provinciale,
C'est-à-dire, grossiere, étourdie, inégale,
Qui se laisse duper sans s'en appercevoir,
Qui prend le vrai pour faux, & le blanc pour le noir,
Et qui croit rafiner quand elle prend le change.

LIDAME *bas.*

Fort bien, fort bien, voilà des vers à ma loüange.

CLEANDRE.

Nous n'avons rien à craindre à présent de sa part.
Si tantôt elle a sçû m'empêcher par hazard.

D'exprimer mes transports sur cette main d'yvoire;
Je puis en dépit d'elle obtenir cette gloire.
Oüi, le soin qu'elle prend, ne peut être que vain;
J'aurai l'heur de baiser une si belle main.

LIDAME *lui donnant un soufflet.*

Oüi! vous la baiserez?

CLEANRE.

Ah! j'ai les dents cassées.

LIDAME.

Vos douceurs doivent être ainsi récompensées.

CLEANDRE.

C'est la mere! Ah, Madame!

LIDAME.

Ah, Monsieur l'insolent!
Tu viens donc faire ici le transy, le galant!
Ma fille a donc pour toi des passions secrettes!
Tu viens la débaucher & lui conter fleurettes!
Tu sauras à quel point l'honneur m'est précieux;
Je m'en vais t'arracher la prunelle des yeux.

CLEANDRE.

Fuyons.....

LIDAME.

Tu fuis, trompeur! ma colere t'étonne?
Va, tu n'y perdras rien, je te la garde bonne.

SCENE XIII.

PHILIPIN, CLEANDRE.

CLEANDRE.

PHilipin, Philipin!

PHILIPIN.

Hé bien, qu'avez-vous fait;
Revenez-vous joyeux? êtes-vous satisfait?

Etes-

Etes-vous assuré de l'amour de la belle ?
En avez-vous reçû quelque preuve nouvelle,
Cependant qu'ici près je gardois le mulet ?

CLEANDRE.

Non, je n'ai rien reçû qu'un fort vilain soufflet.

PHILIPIN.

Dieu me veüille garder de semblable caresse.

CLEANDRE.

J'ai rencontré Lidame au lieu de ma maîtresse.

PHILIPIN.

Et vous n'avez eu garde aussitôt de manquer
De conter votre chance, & de vous expliquer.

CLEANDRE.

Oüi, j'ai marqué les feux dont mon ame est épriſe,
Et j'ai tout découvert.

PHILIPIN.

Bon, bon, autre sottise !

CLEANDRE.

Quiconque a de l'amour, a de l'aveuglement.

PHILIPIN.

Vous étiez indiscret avant que d'être amant.
Ce défaut est en vous un mal héréditaire ;
Il vient assurément de Monsieur votre pere.
Suivez-moi toutefois.

CLEANDRE.

Où me veux-tu mener ?

PHILIPIN.

Suivez-moi sans rien craindre, & sans questionner.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEANDRE, *PHILIPIN* dans une chambre.

CLEANDRE.

OU ſuis-je ? Apprens-le moi.

PHILIPIN.

Dans une chambre obſcure;
Sortons, fermons la porte avecque la ſerrure.

SCENE II.

CLEANDRE ſeul.

PAr cette inſtruction je ſuis mal informé.
Mais comment? Il me quitte, & je ſuis enfermé!
Je ne puis plus ſortir, il a fermé la porte.
Dieu! Que prétend ce traître, en uſant de la ſorte?
Que veut dire ceci? Je ſuis ſeul retenu
Dans un lieu ſans lumiere, & qui m'eſt inconnu!

Pour quel deſſein ici m'a-t-il voulu conduire ?
Eſt-ce pour me ſervir ? ſeroit-ce pour me nuire ?
A quel événement me dois-je préparer ?
Enfin, que dois-je craindre, ou que dois-je eſperer ?
Ce ſuccès qui m'étonne, eſt tout-à-fait bizarre.
C'eſt un nouveau Dédale où ma raiſon s'égare ;
Et les obſcurités, qui regnent dans ces lieux,
Envelopent mon ame auſſi-bien que mes yeux.
Je ne ſçai qu'en juger, quoique je me propoſe.
J'oi du bruit, quelqu'un vient ; j'en ſaurai quelque chose.

SCENE III.

PHILIPIN, CLEANDRE.

PHILIPIN.

AH! Monſieur, tôt, tôt, tôt, cachez-vous promptement.

CLEANDRE.

Moi!....

CLEANDRE.

Ne raiſonnez point, ſuivez-moi ſeulement.

LUCRESSE.

Et pourquoi me cacher? Ah! vraiment je n'ai garde.

PHILIPIN.

Mais, Monſieur, votre vie en ce lieu ſe hazarde.

CLEANDRE.

N'importe, ne crois pas qu'on l'ait à mon marché :
On me croiroit coupable, en me trouvant caché.

PHILIPIN.

La lumiere paroît, & l'on va vous ſurprendre :
Songez à vous cacher.

CLEANDRE *tirant l'épée.*

Je ſonge à me défendre.

SCENE IV.

ROSETTE, LUCRESSE, CLEANDRE, PHILIPIN.

ROSETTE.

AH! Madame, fuïons, j'apperçois un voleur.

LUCRESSE.

C'eſt Cleandre....

CLEANDRE.

Ah, Lucreſſe!

LUCRESSE.

Ah, quel eſt mon malheur!
Je ſuis montée ici par l'ordre de ma mere;
Elle me veut parler, elle eſt fort en colere.

CLEANDRE.

Mais comment en ce lieu?

PHILIPIN.

Ne haranguez pas tant;
Sa mere va venir, cachez-vous à l'inſtant.
De grace dépêchez, je croi déja l'entendre.
Allez....

CLEANDRE *entrant dans un cabinet.*

Je veux mourir, ſi j'y puis rien comprendre.

SCENE V.

LIDAME, LUCRESSE, ROSETTE, CLEANDRE ET PHILIPIN,

cachés dans le cabinet.

LUCRESSE *bas à Rosette.*

QUi l'oblige à fermer cette porte sur nous ?
Je tremble à son abord. *A Lidame* : Mada-
qu'avez-vous ?

LIDAME.

L'osez-vous demander, ingrate & lâche fille,
Dont l'amour deshonore une illustre famille ?

LUCRESSE.

Moi, Madame ! & comment ? Daignez vous expli-
quer.

LIDAME.

Ah, voyez l'effrontée, elle ose repliquer !
Vous demandez comment, Madame l'impudente !
Vous pensez m'abuser, vous faites l'ignorante ;
La feinte est inutile, à présent je sçai tout.

LUCRESSE.

Hé, quoi ? ...

LIDAME.

Votre complot de l'un à l'autre bout,
Vos rendez-vous secrets, votre amour pour Clean-
dre,
Et tout ce que pour vous ce traître ose entrepren-
dre.

Je l'ai pris sur le fait, ce lâche, ce trompeur.

PHILIPIN *dans le cabinet, à Cleandre.*

Nous sommes découverts, Monsieur, je meurs de peur.

LIDAME.

Répondez, il est tems.

LUCRESSE.

Je ne sai que répondre,
Ce que vous avez dit suffit pour me confondre;
Oüi, sachez que Cléandre est venu pour me voir.

LIDAME.

Je sai dessus ce point tout ce qu'on peut savoir.
Je ne laisserai pas son audace impunie;
Attaquer mon honneur, c'est exposer ma vie.

PHILIPIN *dans le cabinet.*

Il faut nous consoler, j'ai fort mal réüssi;
Mais si je suis battu, vous le serez aussi.

LIDAME.

Un poignard que je porte en ma trop juste rage,
Montrera de quel air je repousse un outrage;
Et lui fera connoître, en lui perçant le cœur,
Qu'on doit tout redouter d'une femme en fureur.
Il mourra de ma main.

PHILIPIN *dans le cabinet.*

Qu'elle est sanguinolente!
Fy, cela ne vaut rien, mon tremblement augmente.

LUCRESSE.

Ah, Madame! calmez ce dessein furieux;
Il est vrai que Cléandre est caché en ces lieux,
Et que de vous dépend son salut ou sa perte.

LIDAME.

O ciel! quelle disgrace ai-je encor découverte?

LUCRESSE.

Je n'ose dénier ce que vous savez bien.

LIDAME.

Je le sai maintenant; mais je n'en savois rien.
Il n'échapera pas ce perfide, ce traître!

PHILIPIN *dans le cabinet.*

L'honneur vous appartient, paſſez devant, mon maître !

LIDAME.

Où s'eſt-il pû cacher ? cherchons avecque ſoin.

LUCRESSE.

Je puis vous l'enſeigner & ſans aller plus loin.

LIDAME.

Parlez donc promptement.

LUCRESSE.

Puiſqu'il faut vous l'apprendre,
C'eſt au fond de mon cœur que s'eſt caché Cléandre.
Oüi, c'eſt-là qu'il triomphe & qu'il eſt enfermé
Cet amant qui me charme autant qu'il eſt charmé.
Frappez-le donc ici, s'il vous en prend envie,
L'amour a confondu ſon ſort avec ma vie ;
Et cet objet ſi cher, qui vous déplaît ſi fort,
Ne ſauroit à préſent mourir que par ma mort.

LIDAME.

Hélas ! qu'ai-je entendu ? Comment donc, malheureuſe,
Vous avez un galant ? vous êtes amoureuſe ?
Cléandre en votre cœur triomphe, dites-vous ?
Parlez-vous bien ainſi ſans craindre mon courroux ?
Je me doutois ici de quelqu'autre myſtere.

LUCRESSE.

Si je ſuis criminelle, au moins je ſuis ſincere.
Oüi, Cléandre préſide en mon cœur aujourd'hui,
Et je veux bien mourir ſi je ne vis pour lui.

LIDAME.

Ce que vous m'apprenez n'a rien qui me conſole ;
Votre raiſon s'égare & vous parlez en fole.
Ce mal vous eſt venu d'avoir lû les Romans,
Vous apprenez par cœur tous les beaux ſentimens ;
Les doux propos d'amour, les rencontres gentilles,
Enfin tout le bel art qui fait perdre les filles.

Changez, changez de vie, ou je vous promets bien
Que vous n'aurez jamais un écu de mon bien.
Ne voyez plus Cléandre, ou l'affaire eſt vuidée.

LUCRESSE.

Mais ſa famille eſt noble & fort accommodée ;
Il prétend m'épouſer.

LIDAME

Croyez qu'auparavant
Je vous ferois plûtôt épouſer un Couvent ;
Je ſaurai vous ranger, petite impertinente !
Mais comme cette affaire eſt aſſez importante,
Je m'en vai conſulter mon frere promptement,
Et n'entreprendrai rien ſans ſon conſentement.

PHILIPIN *dans le cabinet.*

Elle s'en va ſortir ; tout va le mieux du monde.

CLEANDRE *éternuant dans le cabinet.*

Ah ! Ah ! ....

PHILIPIN *dans le cabinet.*

Qu'avez-vous donc, Mr. Dieu vous confonde !

LIDAME.

Quel bruit vien-je d'entendre ?

CLEANDRE *dans le cabinet.*

O malheur ! qu'ai-je fait ?

LIDAME.

Qui vient d'éternuer dedans ce cabinet ?

LUCRESSE.

Je n'ai rien entendu, qui ſeroit-ce ? perſonne.

LIDAME.

La défaite eſt mauvaiſe, & j'ai l'oreille bonne ;
Avec de la clarté moi même j'irai voir.

LUCRESSE *à part.*

Cléandre eſt découvert ! je ſuis au déſeſpoir.
Haut.
Ah, Madame ! arrêtez, donnez cette chandelle ;
Roſette la tiendra.

LIDAME.

Je n'ai pas beſoin d'elle.

PHILIPIN *sortant du cabinet.*

Il faut que je la dupe encor malgré ses dents.

LIDAME.

Ho, ho; c'est Philipin! Qu'as-tu fait là dedans?

PHILIPIN.

Cette grande clarté me blesse la paupiere;
J'ai les yeux éblouis, ôtez cette lumiere.

LIDAME.

Que peux-tu dans ce lieu faire à l'heure qu'il est?

PHILIPIN.

Madame, c'est donc vous! Excusez, s'il vous plaît.
Je ne sai ce que c'est que d'user d'artifice;
Dormir comme un sabot étoit mon exercice.
Pendant votre souper me trouvant un peu las,
Je me suis assoupi sur une chaise à bras,
Où sans perdre de tems, comme c'est ma coûtume,
J'ai ronflé tout ainsi que sur un lit de plume;
Et j'avois un quart-d'heure à peine sommeillé,
Qu'un fort éternûment soudain m'a réveillé.
Si l'on en croit Albert, jadis grand personnage,
S'éveiller de la sorte est un mauvais présage;
Et pour ne pas celer aussi la verité,
Ce sot éternûment m'a fort inquiété.

LIDAME.

Oserez-vous encor démentir votre mere?
On n'éternuoit point, c'étoit une chimere.
Je n'ai pas, grace à Dieu, faute de jugement,
Et ne me laisse point duper facilement.
Toutes vos actions doivent fort me déplaire:
Et je vai tout à l'heure en avertir mon frere.

CLEANDRE *tombe & fait tomber des escabelles.*

Elle s'en va, sortons. Ah, ciel! quel contre-tems!
Que je suis malheureux!

LIDAME.

Qu'est-ce encor que j'entens?

ROSETTE *à Philipin.*

Ton maître, Philipin, manque bien de cervelle.

PHILIPIN *à Rosette.*

S'en faut-il étonner ? est-ce chose nouvelle ?

LIDAME.

Qui dans ce cabinet peut faire un si grand bruit ?

PHILIPIN.

Quelqu'un quand je dormois s'y peut être introduit,
Je veux m'en éclaircir avecque diligence,
Et sur le champ moi-même en prendre la vengeance,
On en veut à vos biens.

LIDAME.

Dis, dis, à mon honneur.
C'est Cléandre, oüi c'est lui, ce lâche suborneur,
Qui veut deshonorer une famille honnête.

PHILIPIN.

Madame ! si c'est lui, par la mort, par la tête,
Il se repentira de ce qu'il entreprend ;
Si j'ai le corps petit, j'ai le courage grand.
Donnez-moi ce poignard avec cette lumiere,
Et de peur d'accident, avancez la derniere.
Il payera l'amande & plus cher qu'au marché ;
Et si je ne le trouve, il sera bien caché.

LIDAME.

Va, ta fidélité sera récompensée.

PHILIPIN *tombant & soufflant la chandelle.*

A l'aide....

LIDAME.

Qu'as-tu donc ?

PHILIPIN.

J'ai la tête cassée.
Dès que j'y suis entré, j'ai vû, non sans effroi,
Un horrible géant paroître devant moi,
Qui d'un bras redoutable à l'égal du tonnerre,
M'a fait du premier coup donner du nez en terre.

A soufflé ma chandelle, & m'auroit accablé,
Si par un second coup il avoit redoublé.
Ce doit être un esprit; & si vous êtes sage,
Vous ne resterez pas en ces lieux davantage.

LUCRESSE.

Je crains fort les esprits, Madame, éloignons-nous.

LIDAME.

Celui-ci ne doit pas être à craindre pour vous;
Dans votre empressement je connois votre ruse.
Ce doit être Cléandre, & Philipin s'abuse.

PHILIPIN.

Je ne dis pas que non; je puis bien me tromper;
Mais si c'est lui, Madame, il ne peut échaper.

LIDAME.

Ne me quitte donc point.

PHILIPIN.

Je serai fort fidele.

LIDAME

Rosette, allez là-bas quérir de la chandelle,

LUCRESSE *bas à Rosette.*

Pendant l'obscurité Cléandre peut sortir;
N'y va pas....

ROSETTE *bas à Lucresse.*

C'est bien dit, je vai l'en avertir.

bas à Cleandre.

Sauvez-vous, il est tems.

CLEANDRE.

C'est ce que je veux faire.

LIDAME *arrêtant Cléandre.*

Il est pris le galant!

CLEANDRE *bas.*

Que le sort m'est contraire!

PHILIPIN.

Vous tenez Philipin, ne vous abusez pas,
Peste que rudement vous me serrez le bras!

LIDAME.

Quoi, c'eſt toi Philipin ? ce ſuccès m'embarraſſe :
Je croyois avoir pris notre fourbe en ta place.

PHILIPIN.

Plût à Dieu qu'il fût vrai que le ciel par bonheur
Eût en vos mains livré ce lâche ſuborneur !

LIDAME *prenant la main de Cleandre une ſeconde fois.*

Ah ! c'eſt donc à ce coup, je le tiens que je penſe.

CLEANDRE.

Vous tenez Philipin.

PHILIPIN *bas.*

Dieu, quelle impertinence !

LIDAME.

L'artifice eſt groſſier, je connoi bien ſa voix.

PHILIPIN.

Oüi, vous tenez Cléandre, il eſt pris cette fois.

LIDAME.

Au voleur, au voleur, vîte de la chandelle.

LUCRESSE *bas à Roſette.*

Tout eſt perdu, Roſette ! Ah fortune cruelle !

LIDAME.

Il me veut échaper.

PHILIPIN.

Non, non, ne craignez rien.
Je le tiens par le bras, & j'arrêterai bien.

LIDAME.

De peur que de nos mains par force il ne s'arrache,
Il faut le retenir par ſa longue mouſtache !

PHILIPIN.

C'eſt fort bien aviſé. Vous êtes trop heureux,
Bas à Cléandre
Sortez, & laiſſez-nous votre tour de cheveux.

CLEANDRE *laissant son tour de cheveux entre les mains de Lidame & de Philipin.*

Me voilà délivré d'une étrange maniere.

LIDAME.

Hola, mon frere, amis, quelqu'un, de la lumiere,
Enfin te voilà pris, infâme & lâche amant !
Ne croi pas m'accabler de honte impunément,
Il n'est point de pouvoir qui te puisse soustraire
Aux corps impétueux de ma juste colere ;
Tu mourras, fourbe ! traître ! & ton sang répandu
Joindra bien-tôt ta perte à mon honneur perdu.

CLEANDRE.

O Dieu ! que j'ai de peine à rencontrer la porte !
Cachons-nous, j'apperçois la clarté qu'on apporte.

SCENE DERNIERE.

CARPALIN, LIDAME, LUCRESSE, ROSETTE, CLEANDRE, caché dans le cabinet, *PHILIPIN.*

CARPALIN.

OU s'est-il donc caché, ce fitou, ce voleur ?

LIDAME.

Ciel, que tien-je, & que vois-je ! Ah, je meurs de douleur !

PHILIPIN.

Je n'ai jamais rien vû de plus drôle en ma vie.

LUCRESSE.

Cleandre s'est sauvé ! Dieu, que j'en suis ravie !

CARPALIN.

Quelle terreur panique a votre esprit frappé ?
Je ne vois rien.

LIDAME.

Helas, le traître est échappé !

CARPALIN.

Qui donc ?

LIDAME.

Un suborneur, qui se nomme Cleandre ;
Qui séduit votre Niéce.

CARPALIN.

Ah, je le ferai pendre.

PHILIPIN.

Nous le tenions au poil ; mais tous nos soins sont vains ;
Il ne nous a laissé qu'un tour entre nos mains.

CARPALIN.

Que n'est-il demeuré ! ventre, tête, je jure
Que sa mort à l'instant eût réparé l'injure.
Que ne le tiens-je ici, ce perfide imposteur !
J'aurois eu le plaisir de lui manger le cœur.
Je l'aurois dévoré cet insolent, ce traître,
Il faut chercher par tout ; il se cache peut-être.

LIDAME.

Avant votre arrivée il sera descendu.

PHILIPIN.

Si je le puis trouver, croyez qu'il est perdu.

CLEANDRE *dans le Cabinet.*

Il faut tenir l'épée au besoin toute nuë.
Comment, c'est Carpalin ? Me trompez-vous, ma vûë ?

CARPALIN.

Bas à Cleandre.

Il n'est point en ce lieu, Monsieur, ne dites mot.
Je travaille pour vous, ne faites pas le sot.

Haut à Lidame.

Devant que la chandelle ici fut apportée,
Il doit s'être sauvé.

LIDAME.

Je m'en suis bien doutée.
Fille lâche, esprit bas, qui chéris ton erreur!
C'est sur toi qu'à présent doit tomber ma fureur.
N'espere plus de moi ni bonté, ni tendresse;
Je ne veux point de fille avec tant de foibleſſe.
Des plus doux sentimens mon cœur est dépoüillé,
Je ne reconnoi plus mon sang qui s'est soüillé.
Va, je te désavouë, & dès demain j'espere
De te voir enfermée en un Couvent austere.

CARPALIN.

J'estime qu'il seroit pourtant plus à propos,
Pour couvrir son honneur & vous mettre en repos,
Puisqu'elle est amoureuse, & qu'elle en est dans l'âge,
De lui faire goûter des fruits du mariage.
C'est prévenir les maux qui pourroient arriver.
Souvent l'honneur se perd à le trop conserver.

LIDAME.

Ce moyen seroit bon, s'il n'étoit impoſſible.
Qui voudra d'elle après un affront si visible?
Lisipe l'aime fort; mais étant de retour
Il saura sa foibleſſe, & perdra son amour.
Qui voudra prendre un corps, dont un autre aura l'ame?
Qui voudra l'épouser?

CLEANDRE *sortant du Cabinet.*

Ce sera moi, Madame;
Daignez me l'accorder.

PHILIPIN *bas.*

Oh le plaisant biais!
Hé bien, fut-il jamais un amant plus niais?

LIDAME.

Ah ! voici l'impoſteur, dont l'amour nous offenſe ;
Qu'il meure, c'eſt de vous que j'attens ma vengeance.

CLEANDRE.

Mais, prenant votre fille...

LIDAME.

Ah ! vraiment c'eſt pour vous ;
Notre fille n'eſt pas un gibier de filoux.

CARPALIN.

Sachons quelle eſt ſa race & ſon bien tout à l'heure :
Puis nous verrons s'il faut qu'il l'épouſe ou qu'il meure.

LIDAME.

Ce n'eſt pas trop mal fait d'eſſaïer la douceur,
Mon frere....

CLEANDRE.

Votre frere !

LIDAME.

Oui, oüi, je ſuis ſa ſœur.

CLEANDRE.

Vous pouviez vous paſſer d'une ruſe ſemblable ;
Je ne refuſe point cette fille adorable.
Pour me faire accepter ce parti propoſé,
Il n'étoit pas beſoin d'un frere ſuppoſé.

LIDAME.

Il eſt mon propre frere.

CLEANDRE.

Ah, c'eſt une impoſture !
Excuſez ma franchiſe, elle fut toujours pure.

CARPALIN *bas à Philipin.*

Ton maître perd l'eſprit.

PHILIPIN *bas à Carpalin.*

L'eſprit, te mocques-tu ?
Comment le perdroit-il, il n'en a jamais eu.

LIDAME

LIDAME.

Mais, le connoissez-vous ?

CLEANDRE.

Je le dois bien connoître.

CARPALIN.

Ne vous arrêtez pas aux paroles d'un traître.

CLEANDRE.

Ah ! le dissimulé, qui ne le connoîtroit ?
Je ne suis pas si sot que tout le monde croit.

LIDAME.

Qu'entens-je ? d'un grand mal je retombe en un pire.

PHILIPIN *bas à Cleandre.*

Votre langue nous perd.

CLEANDRE.

Je ne me puis dédire,
Tous ces déguisemens ne serviront de rien.
Je ne me trompe point, je le connois fort bien.

CARPALIN.

Quoi, vous me connoissez ? Ah ! quel extravagance !
Où m'avez-vous pû voir ? dans la nouvelle France ?

CLEANDRE.

Nullement, nullement.

CARPALIN.

Je ne sçai donc pas où :
Dans la Californie, au Bresil, au Perou ?
Dans Portopotosly, dans Lima, dans Cumane,
Dans Chica, dans Cusco, dans Tolme en Caribane ?

CLEANDRE.

Faut-il avecque moi faire tant de façons ?
Penses-tu m'étonner par ces barbares noms ?

CARPALIN.

Ce sont tous les endroits où j'ai passé ma vie.

CLEANDRE.

Tu n'es jamais sorti de ton hôtellerie.

CARPALIN.

Parlez mieux, indiscret !

CLEANDRE.

C'est trop faire le fin :
Ce n'est qu'un hôtellier appellé Carpalin.
C'est chez lui que je loge, & vous devez me croire.

LIDAME.

Quoi, vous logez chez lui ?

CLEANDRE.

C'est à la Tête Noire.

LIDAME.

Comment fourbe, imposteur ?

CARPALIN.

Ah, Madame, arrêtez !
Je vai vous dire encor bien d'autres veritez.
Rosette, Philipin & votre fille même
Sont mêlez avec moi dedans ce stratagême.

LIDAME.

Ma fille !...

CARPALIN.

Ce n'étoit qu'à bonne intention.

LUCRESSE.

Je vous ai pour Cleandre appris ma passion,
Et je ne permettois qu'il fît ce personnage
Que pour vous disposer à notre mariage.

CARPALIN.

Madame, croyez-moi, vous pourriez faire pis :
Du Bailly de Nogent, il est unique fils.

LIDAME.

Je te pardonne tout, s'il est fils d'un tel pere.
Feu mon pauvre mari l'aima toujours en frere.

CLEANDRE.

Il n'a pas de grands biens.

LIDAME.

Il a beaucoup d'honneur ;
Dans un malheur pareil c'est encor un bonheur.

Lucreſſe déſormais vous peut aimer ſans crime;
Mon aveu rend pour vous ſon amour légitime.
Ma fille, aimez Cleandre à préſent comme époux.

LUCRESSE.

Jamais commandement ne ſe trouva plus doux.

CLEANDRE.

Pour rendre notre joye encore plus parfaite,
Marions tout d'un tems Philipin & Roſette.

CARPALIN.

Que deviendrai-je, moi?

CLEANDRE.

Nous ſommes généreux,
Vous nous rendez contens, nous vous rendrons heureux.

ROSETTE.

Philipin, qu'en dis-tu?

PHILIPIN.

Que veux-tu que je die
Je croi voir une fin de quelque Comedie.

ROSETTE.

Je crains encor ton Maître, & je tremble en ſecret.

PHILIPIN

La Comedie eſt faite; il n'eſt plus INDISCRET.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LA COMEDIE SANS COMEDIE.

Représentée en 1654.

NOMS DES ACTEURS du premier Acte.

JODELET, Valet de Hauteroche.

HAUTEROCHE, Comedien.

CHEVALIER, Fils de la Fleur.

LA ROQUE, Comedien.

POLIXENE, Sœur de la Roque.

AMINTE, fille de la Fleur.

SILVANIRE, sœur aînée d'Aminte.

LA FLEUR, Marchand.

La Scene est à Paris.

LA COMEDIE
Sans
COMEDIE

LA COMEDIE SANS COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

JODELET, HAUTEROCHE.

JODELET *jouë du Theorbe, & chante après avoir posé une lanterne Sourde à terre.*

LA nuit qui verſe à pleines mains
Ses doux pavots ſur les humains,
Fait ſommeiller le bruit & ronfler la triſteſſe ;
Et le Soleil, ce grand Falot,
Eſt allé plus vîte qu'au trot

Chez Thetis son hôteſſe
Dormir comme un ſabot ;

La fugue eſt rafinée, & l'accord n'eſt pas ſot.

HAUTEROCHE *à part.*

C'eſt mon valet qui chante, ah, l'inſolence étrange!

JODELET.

Je me ſens en humeur de chanter comme un Ange.

Il continuë à chanter.

Tandis parmi des Loups-garoux,
Des Chats-Huants & des Hiboux,
Je fais malgré mes dents ici le pied de gruë,

Une corde du Theorbe ſe rompt.

Peſte, au plus bel endroit une corde eſt rompuë.
Dieu, c'eſt la chanterelle, helas, quelle pitié !
Si mon maître ſurvient je ſuis eſtropié ;
Ce ſoir à ſa coquette il donne ſerenade.

HAUTEROCHE.

Le maraut !

JODELET.

Je crains fort ſa premiere boutade.
Sa tête eſt bien légere, & ſon bras eſt fort lourd ;
Il eſt prompt comme un diable, & frappe comme un ſourd.

HAUTEROCHE.

Aſſommons ce faquin.

JODELET.

Au voleur, on me tuë !

SCENE II.

CHEVALIER, HAUTEROCHE, JODELET.

CHEVALIER *sortant de son logis.*

J'Entens de Jodelet la voix qui m'eſt connuë !
Quelqu'un lui fait outrage, il faut le ſecourir.
Qui que tu ſois, demeure, ou t'apprête à mourir.

HAUTEROCHE.

Epargnez vos amis, calmez votre furie.

CHEVALIER.

C'eſt toi, cher Hauteroche ! excuſe, je te prie ;
Je croyois que quelqu'autre outrageoit ton valet.

JODELET.

Ma foi, je m'ennuïois de garder le mulet.
Une corde a ſauté, dont j'enrage, ou je meure.

HAUTEROCHE.

Traître !

JODELET.

Tout beau, je vais en mettre une meilleure.

HAUTEROCHE.

J'ai ſoupé chez Ariſte, & je viens dans l'eſpoir
D'oſer avec un air vous donner le bon ſoir.

CHEVALIER.

Dis à ma jeune ſœur, dont ton ame eſt touchée.

HAUTEROCHE.

Ma paſſion pour vous ne fut jamais cachée.
Vous ſçavez que je brûle, & que ſans votre aveu
J'aurois toujours langui ſans découvrir mon feu.
Mais vos bontés en vain fondent mon eſperance,
La fortune entre nous met trop de difference.

Votre pere eſt fort riche, & chériſſant le bien
Il aura du mépris pour un Comédien.
Je crains qu'il ſoit atteint de l'horreur ordinaire,
Que notre nom imprime en l'ame du vulgaire;
Et comme de notre art il ignore le prix,
Notre amour n'obtiendra de lui que du mépris.

CHEVALIER.

Vous ſavez qu'il attend deux vaiſſeaux en Provence,
Où ſont avec nos biens toute notre eſperance;
Et que d'un coup de vent le deſtin irrité,
Peut encore entre nous mettre l'égalité.
Je ſuis même allarmé d'avoir cet ordinaire,
Manqué de recevoir des lettres de mon pere.
Quoi qu'il arrive, enfin j'eſpere à ſon retour
Lui faire par mes ſoins approuver ton amour.
Ma ſœur de ſon côté te ſera favorable.

HAUTEROCHE.

Vous me voulez flatter d'un menſonge agréable.

CHEVALIER.

Non, je ſçai qu'elle t'aime.

HAUTEROCHE.

Ah! c'eſt trop de moitié
Je ſuis aſſez heureux, ſi je lui fais pitié.
Je ſçai que fort ſouvent la Roque la viſite;
Je connois mes défauts, & connois ſon mérite:
Il en reçoit ſans doute un traitement bien doux.

CHEVALIER.

C'eſt-à-dire en un mot que tu deviens jaloux;
Mais à tort ſur ce point ton eſprit s'inquiette.
La Roque aime l'aînée, & non pas la cadette;
Elle n'eſt pas d'humeur à faire un ſecond choix,
Elle aimera toujours ce qu'elle aime une fois.

Plût au ciel que le ſort me fût auſſi propice !
Helas !

HAUTEROCHE.

Vous ſoupirez !

CHEVALIER.

C'eſt avecque juſtice.

HAUTEROCHE.

Tout ſuccede à vos vœux, tout rit à vos déſirs ;
J'ignore quel ſujet peut cauſer vos ſoupirs.

CHEVALIER.

Si tu peux l'ignorer, ton erreur eſt extrême.
Alors que l'on ſoupire, on dit toujours qu'on aime.
Je l'avouë, oüi, l'amour a ſçû me ſurmonter.

HAUTEROCHE.

C'eſt un mal qu'on peut fuir, mais non pas éviter ;
Et ſi c'eſt un défaut dans le ſiécle où nous ſommes,
C'eſt au moins le défaut qu'ont tous les galans hommes.

CHEVALIER.

Une jeune beauté hier au ſoir dans un bal
Sçut à ma liberté porter le coup fatal.

HAUTEROCHE.

Quelle eſt ſa qualité ?

CHEVALIER.

Je n'en ſçai rien encore.

HAUTEROCHE.

Au moins tu ſçais ſon nom ?

CHEVALIER.

Nullement, je l'ignore ;
Et pour rendre mon ſort funeſte au dernier point,
Ceux à qui j'en parlai ne la connoiſſent point.
Et pour toute faveur, ce miracle des belles
M'aſſûra que bientôt j'aurois de ſes nouvelles.

HAUTEROCHE.

Cher ami, je vous plains.

CHEVALIER.

Mais c'eſt trop t'arrêter:
Ceſſons de diſcourir, & commence à chanter.

HAUTEROCHE.

Je vais chanter des vers d'une piéce nouvelle,
Dont je croi la penſée être aſſez naturelle.

SCENE III.

LA ROQUE, POLIXENE, CHEVALIER, HAUTEROCHE, JODELET.

LA ROQUE.

PArdonne à mon amour mon incivilité,
Ma ſœur, & chante ici l'air que j'ai ſouhaité.

POLIXENE *chante en voix de deſſus.*

Sœur du Soleil, éclatante couriere,
Vous n'eutes jamais de lumiere
Egale au bel éclat, qu'Olimpe a dans les yeux.

HAUTEROCHE.

J'allois chanter ces vers.

CHEVALIER.

Que rien ne te retienne.
On chante une partie oppoſée à la tienne.

HAUTEROCHE *chante en voix de haute-contre.*

Sœur du Soleil, éclatante couriere,
Vous n'eutes jamais de lumiere
Egale au bel éclat, qu'Olimpe a dans les yeux.

LA ROQUE.

Si je ne ſuis trompé, cette voix m'eſt connuë.
Ne t'en étonne point, ma ſœur, & continuë.

POLIXENE *continuë à chanter.*

Et cet aſtre naiſſant d'où j'ai tiré ma flamme,
A plus mis de feux dans mon ame,
Que vous n'en mettez dans les cieux.

HAUTEROCHE *continuë auſſi à chanter.*

Et cet aſtre naiſſant d'où j'ai tiré ma flamme,
A plus mis de feux dans mon ame,
Que vous n'en mettez dans les cieux.

LA ROQUE *à Polixene.*

Ma maîtreſſe paroît, acheve en diligence.

CHEVALIER *à Hauteroche.*

Acheve promptement, Aminte ici s'avance.

SCENE IV.

SILVANIRE, AMINTE, HAUTEROCHE, CHEVALIER, LA ROQUE, POLIXENE, JODELET.

AMINTE.

CEt air s'adreſſe à moi.

SILVANIRE.

Dieu, quelle vanité!
On chante ici pour moi ſous un nom emprunté.

Ils chantent enſemble.

Quand vous brillez ſur la terre & ſur l'onde,
Voyez-vous quelque choſe au monde

Egale à ſes apas, ou pareil à ma foi ?
Vous n'y pouvez rien voir de plus aimable qu'elle ;
Ni rien auſſi de plus fidelle,
Et de plus amoureux que moi.

POLIXENE *à la Roque.*

Abordez Silvanire, & lui parlez ſans crainte.

CHEVALIER *à Hauteroche.*

Tu veux prendre le tems d'entretenir Aminte ;
Avec de la clarté j'irai voir cependant
Qui pour troubler ta voix, eſt aſſez imprudent.

HAUTEROCHE.

Agréez ce devoir, Aminte ma maîtreſſe.

AMINTE *à ſa ſœur.*

Jugez ſi c'eſt à moi que la chanſon s'adreſſe.

LA ROQUE.

Silvanire, approuvez ces marques de ma foi.

SILVANIRE *à ſa ſœur.*

Jugez ſi la chanſon s'offre à d'autre qu'à moi.

CHEVALIER.

Ami, que vois-je ? Ah, ciel ! ô merveille étonnante !

HAUTEROCHE.

Quoi donc ? qu'avez-vous vû ?

CHEVALIER.

La beauté qui m'enchante,
La même que je vis dans un bal hier au ſoir,
Et qui ſe fit aimer dès qu'elle ſe fit voir.

LA ROQUE.

Vous aimez donc ma ſœur, comme j'aime la vôtre ?

CHEVALIER.

Ah ! ſi c'eſt votre ſœur, quel bonheur eſt le nôtre !
Je l'aime, & dans l'ardeur dont je ſuis enflammé,
Je ferois l'impoſſible afin d'en être aimé.

Vous obtiendrez ma sœur au retour de mon pere,
De la vôtre tandis que faut-il que j'espere ?
Veüillez la consulter.

POLIXENE.

Consultez votre feu.
Qui prend beaucoup d'amour, peut en donner un peu.

SCENE V.

LA FLEUR, SILVANIRE, AMINTE, CHEVALIER, HAUTEROCHE, LA ROQUE, POLIXENE, JODELET.

LA FLEUR *au bord du théatre, à part.*

Après avoir perdu tout mon bien dessus l'onde,
Je fuis avec raison la lumiere & le monde.
Le bien sans la vertu reçoit par tout des prix,
Et la vertu sans bien n'obtient que des mépris.
Allons voir nos enfans, & pleurer notre perte ;
Entrons vîte au logis, la porte en est ouverte.

Il entre dans la maison.

SCENE VI.

SILVANIRE, AMINTE, CHEVALIER, HAUTEROCHE, LA ROQUE, POLIXENE, JODELET.

SILVANIRE.

POur nous entretenir avec plus de repos,
Entrons dans la maiſon.

CHEVALIER.

Il eſt fort à propos.
Dans l'excès du plaiſir, dont j'ai l'ame accablée,
Je l'oubliois.

SILVANIRE *ſortant du logis à la hâte.*

Fuyons.

CHEVALIER.

Qui vous rend ſi troublée?

SILVANIRE.

Mon pere eſt de retour, & d'un air inhumain
Il marche ſur nos pas un poignard à la main:
Arrêtez ſa fureur.

SCENE VII.

LA FLEUR, SILVANIRE, AMINTE, CHEVALIER, HAUTEROCHE, LA ROQUE, POLIXENE, JODELET.

LA FLEUR *levan le bras, pour frapper Chevalier.*

AH, perfide!

CHEVALIER.

Ah, mon pere!
Epargnez votre fils.

LA FLEUR.

Mon fils? qu'allois-je faire!
Tous nos biens ſont perdus, mais ſauvons notre honneur:
Mes filles ont chacune un lâche ſuborneur.
Deux galans inconnus, à mes yeux trop fidelles,
En leur baiſant les mains, ſont entrés avec elles.

CHEVALIER.

Dans une injuſte erreur vos tranſports vous ont mis,
Ce ſont gens de mérite, & de plus mes amis.

LA FLEUR.

Mais ils ont de l'amour.

CHEVALIER.

L'amour n'eſt pas un crime ;
L'hymen qu'ils ont pour but, rend leur feu légitime.
Et puiſque la fortune a dans le ſein des eaux
Avec tout notre eſpoir abîmé nos vaiſſeaux :
Veüillez ne trouver pas leur recherche importune ;
Ils aimeront mes ſœurs malgré leur infortune.

LA FLEUR.

Vous ne ſauriez, mon fils, parler plus ſagement ;
Je promets de leur faire un plus doux traitement.

HAUTEROCHE.

Nous oſons approcher après cette promeſſe.
J'aimai toujours Aminte, & je vous le confeſſe.
Cet amour continuë ; & le ſort rigoureux,
Qui peut tout ſur ſes biens, ne peut rien ſur mes feux.

LA ROQUE.

Je ſuis trop amoureux pour pouvoir être avare,
J'adore en Silvanire un tréſor aſſez rare ;
Elle n'a rien perdu qui me ſoit précieux,
Puiſqu'il lui reſte encor l'éclat de ſes beaux yeux.

LA FLEUR.

On ne ſçauroit former de deſirs plus honnêtes ;
Mais pourrois-je, Meſſieurs, demander qui vous êtes ?

HAUTEROCHE.

Je ſuis né, grace au ciel, d'aſſez noble parens,
J'ai reçû dans la cour mille honneurs différens ;
La France à m'admirer ſouvent s'eſt occupée ;
Le favori du Roi m'a donné cette épée :
J'ai reçû des faveurs des gens du plus haut rang,
Ce diamant de prix vient d'un Prince du Sang ;
J'ai l'heur d'être connu du plus grand des Monarques,
Et j'ai de ſon eſtime en d'éclatantes marques ;

Il m'écoute par fois mieux que ſes courtiſans,
Et l'habit que je porte eſt un de ſes préſens.

LA FLEUR.

J'aurai beaucoup d'honneur de vous avoir pour gendre ;
Mais quel eſt l'autre amant ?

LA ROQUE.

Je m'en vai vous l'apprendre ;
Quant à moi, pour parler avec ſincérité ;
La fortune en naiſſant ne m'a pas bien traité ;
Mais ſi lors ſon erreur me fut injurieuſe,
Elle a rendu depuis ma vie aſſez fameuſe.
Je me ſuis vû ſouvent un ſceptre entre les mains,
Dans un rang au-deſſus du reſte des humains :
J'ai de mille Héros reglé les deſtinées,
J'ai vû deſſous mes pieds des Têtes couronnées,
Et j'ai par des exploits auſſi fameux que grands,
Vengé les juſtes Rois & détruit les tyrans ;
J'ai conquis des tréſors, j'ai forcé des murailles,
J'ai donné des combats, j'ai gagné des batailles,
Et me ſuis vû vingt fois poſſeſſeur glorieux
De tout ce que la terre a de plus précieux.

LA FLEUR.

O ciel ! que je vai voir de gloire dans ma race !
Mais quel eſt votre emploi ? Dites-le moi, de grace ?

LA ROQUE.

Nous joüiſſons tous deux d'un repos aſſez doux.

LA FLEUR.

Mais après votre hymen enfin que ferez-vous ?
Je voudrois le ſavoir.

HAUTEROCHE.

S'il faut qu'on vous le die,
Nous ferons....

LA FLEUR.

Pourſuivez.

HAUTEROCHE.

La....

LA FLEUR.

Quoi ? . .

LA ROQUE.

La Comédie.

LA FLEUR.

La Comédie! Hé quoi? ce ſont là vos grands biens?
Vous n'êtes donc, Meſſieurs, que des Comédiens ?
Vous pouvez autre part aller chercher des femmes,
Mes filles ne ſont pas des objets pour vos flâmmes;
Quoi qu'elles ſoient ſans bien, tournez ailleurs vos pas,
Elles ont de l'honneur, & vous n'en avez pas :
Vous, dont l'art dangereux n'a pour but que de plaire
Aux deſirs dereglez de l'ignorant vulgaire :
Vous, qui ne faites voir pour belles actions
Que meurtres, ou larcins, ou proſtitutions,
Et qui n'apprenez rien par tous vos artifices,
Qu'à quitter les vertus pour pratiquer les vices;
Vous, qu'un gain lâche anime, & qui ne profitez
Que du prix des forfaits que vous repréſentez.

JODELET.

Enfin, ſi l'on en croit ce vieillard vénérable,
Tous les Comédiens ne valent pas le diable.

HAUTEROCHE.

Touchant la Comédie on peut dire avec vous
Qu'elle fut jadis l'art le plus vil de tous,
Et qu'en vos jeunes ans elle étoit encor pleine
De mille impuretez dignes de votre haine.
Mais depuis qu'en nos jours de merveilleux eſprits
Ont épuré cet art par leurs doctes écrits,
Ses défauts ſont changez en graces immortelles,
Dont le charme eſt ſenſible aux ames les plus belles.
La Scene eſt une école où l'on n'enſeigne plus
Que l'horreur des forfaits & l'amour des vertus,
Elle émeut à la fois le ſtupide & le ſage;
Montrant des paſſions, elle en montre l'uſage :

La Comédie au vif nous fait repréſenter
Tout ce que l'on doit ſuivre ou qu'on doit éviter.
Quand le crime y paroît, il paroît effroyable,
Quand la vertu s'y montre, elle ſe montre aimable:
Le coupable y reçoit la peine qu'il lui faut,
S'il s'éleve par fois, c'eſt pour choir de plus haut,
L'innocent y triomphe; & ſi le ſort l'outrage,
Il l'abat, pour après l'élever davantage,
Et c'eſt un art enfin qui ſçait en même tems
Inſtruire la raiſon & divertir les ſens.

LA ROQUE.

A tant de véritez j'oſe ajoûter encore,
Que cet art annoblit, bien loin qu'il deshonore.
De ce qu'il fut jadis il eſt bien différent,
Son but n'eſt point de plaire au vulgaire ignorant,
Il ne deſtine plus ſes beautez ſans égales
Qu'aux eſprits élevez, & qu'aux ames royales.
Eſt-il honneur plus grand que d'avoir quelquefois
Le bien d'être agréable au plus fameux des Rois?
De mêler quelque joie aux importantes peines
De la plus vertueuſe & plus grande des Reines?
Et de donner relâche aux ſoins laborieux
Du plus brillant eſprit qui ſoit venu des cieux,
D'un Miniſtre animé d'une ame peu commune,
Et grand par ſa vertu plus que par ſa fortune?

LA FLEUR.

Enfin ſi l'on vous croit, rien n'eſt égal à vous.
Mais, Meſſieurs, ſi votre art eſt ſi noble & ſi doux,
Il faut à qui prétend l'exercer avec gloire
Beaucoup de jugement, d'adreſſe & de mémoire,
Il faut que rien ne manque à qui s'en veut mêler;
C'eſt trop peu d'y bien faire, il y faut exceller.

HAUTEROCHE.

Votre ame ſur ce point doit être ſatisfaite,
Nous pouvons compoſer une troupe parfaite:

La nôtre depuis peu s'eſt rompuë à Paris,
Dont on peut aiſément recüeillir les débris :
J'ai deux ſœurs, & la Roque une encor fort charmante,
Que votre fils chérit d'une ardeur véhémente ;
Nous avons des valets, des amis, des parens
A qui l'on peut donner des rôles différens ;
Et ſi nous y joignons vos filles & leur frere,
Nous ferons une troupe aſſez forte pour plaire ;
Et pour voir ſi l'on peut ſe contenter de nous,
Nous ne chercherons point d'autre juge que vous.

LA FLEUR.

Mais pour en bien juger, il faudroit, ce me ſemble,
Vous voir repréſenter la Comédie enſemble.

LA ROQUE.

Il le faut bien ainſi, votre fils & ſes ſœurs
Ont toûjours du Théatre eſtimé les douceurs ;
Chacun d'eux ſçait aſſez de Vers de Comédie
Pour n'avoir pas beſoin qu'aucun en étudie,
Et pour vous divertir par de différens Vers,
Nous repréſenterons quatre ſujets divers.
D'abord la Paſtorale où vous pourrez connoître,
Qu'amour ſe plaît ſouvent ſous un habit champêtre :
Qu'aux champs, comme à la Cour, il ſçait donner des loix,
Et qu'il frappe auſſi-bien les Bergers que les Rois.
Nous donnerons enſuite une Piéce burleſque,
Où nous ferons paroître une image groteſque,
Des défauts qu'on remarque aux vulgaires eſprits ;
Et tels qu'il faut qu'ils ſoient pour donner du mépris.
Enſuite vous verrez une Piéce tragique,
Où nous vous marquerons d'un ſtile magnifique
Les maux que peut cauſer un deſir mal reglé
Dans le plus grand des cœurs quand il eſt aveuglé.

Enfin ſur ces eſſais notre troupe enhardie,
Fera voir un ſujet de Tragi-comédie,
Où nous pourrons encor mêler pour ornemens
Des machines en l'air & des concerts charmans;
Nous y ferons connoître à votre ame interdite,
Que toute force cede à celle du mérite,
Et que quelques efforts dont on ſoit combatu,
Les charmes les plus grands ſont ceux de la vertu.

LA FLEUR.

L'on ne peut propoſer rien de plus équitable,
Ce que vous promettez m'eſt beaucoup agréable;
Et je ne ſerai point contraire à vos ſouhaits,
Pourvû que vos diſcours ſoient ſuivis des effets.
Mais quand, pour ſatisfaire au deſir qui me preſſe,
Prétendez-vous pouvoir tenir cette promeſſe?

HAUTEROCHE.

Notre amour nous en preſſe encore plus que vous:
Vous aurez dès demain un paſſe-tems ſi doux:
Nos décorations en nos mains demeurées,
Seront en peu de tems ſans peine préparées,
Et demain à vos yeux nous paroîtrons tout prêts
A faire cet eſſai dans l'Hôtel du Marais:
Il ſuffira ce ſoir de choiſir quatre ouvrages,
Et de faire entre nous le choix des perſonnages.

LA FLEUR.

Ce choix eſt important, & vous avez raiſon,
Mais pour y mieux ſonger entrons dans ma maiſon.

Fin du premier Acte.

NOMS DES ACTEURS
Du ſecond Acte.

LA FLEUR, Comédien.

HAUTEROCHE, Comédien.

CLOMIRE, Bergere.

SELVAGE, Satyre.

FORESTAN, Satyre.

DORISE, Sœur de Clomire, déguiſée en Berger.

MONTAN, Nourricier de Doriſe.

FILENE, Berger, Amant de Clomire.

DAFNIS, autre Berger, Amant de Clomire.

La Scene de la Paſtorale eſt dans l'iſle de Syracuſe.

ACTE II.

CLOMIRE,

PASTORALE.

SCENE PREMIÈRE.

LA FLEUR, HAUTEROCHE.

LA FLEUR.

LE Soleil a quitté son humide demeure,
Serez-vous bien-tôt prêts ?

HAUTEROCHE.

Oüi, Monsieur, tout à l'heure.
De ce siége pour vous qu'en ces lieux on a mis,
Vous verrez les essais que nous avons promis.

LA FLEUR.

Faites donc qu'à l'instant vos compagnons commencent,
Je brûle de les voir.

HAUTEROCHE.

Je les vois qui s'avancent,

Placez-vous, & sur tout en cette occasion,
Veuillez les écouter avec attention.

La Fleur se place sur un siége au coin du Théatre.

SCENE II.

LA FLEUR, CLOMIRE, SELVAGE, FORESTAN.

CLOMIRE.

JE suis perduë, ô ciel!

SELVAGE.

Je vous tiens, inhumaine,
Votre légereté pour ce coup sera vaine.

CLOMIRE.

De grace, laissez-moi.

FORESTAN.

Je serois un grand fat
De laisser dans ma faim un mets si délicat.

CLOMIRE.

Je suis morte.

SELVAGE.

Non, non, que rien ne vous étonne;
Le mal qu'on vous fera n'a fait mourir personne.

CLOMIRE.

Quoi, vous cessez pour moi d'être respectueux?

FORESTAN.

La fortune & l'amour se mocquent des honteux.

SELVAGE.

Je sçai que pour mari l'on vous donne Filene,
Qui va de tous mes soins cueillir les fruits sans peine.

FORESTAN.

L'autre jour même encor je le vis couronné
Du chapeau de jasmin que je vous ai donné.

SELVAGE.

Plus ardent qu'un lion qui donne sur sa proie,
Je prétends bien tantôt m'en donner à cœur joie.

FORESTAN.

Vous passerez le pas, & c'est à cette fois
Que je vai mettre enfin votre honneur aux abois.

SELVAGE.

Laisse-moi la mener dans ma grotte ancienne.

FORESTAN.

Dans ta grotte ! Ah ! j'entends la mener dans la mienne.

SELVAGE.

Vois-tu ? Tous tes discours sont ici superflus,
Tu l'auras seulement quand je n'en voudrai plus.

FORESTAN.

Tu compteras deux fois, tu comptes sans ton hôte ;
Je prétends bien me battre avant que l'on me l'ôte.

SELVAGE.

Tu l'aurois le premier ?

FORESTAN.

Quoi, je ne l'aurois pas ?
Je l'aurai.

SELVAGE.

Toi ?

FORESTAN.

Oüi, moi.

SELVAGE.

Ma foi, tu mentiras.

FORESTAN.

C'est toi qui mentiras.

SELVAGE.

Crains que je ne me fâche.

FORESTAN.

Moi, te craindre ? Qui toi, des Bouquins le plus lâche ?

SELVAGE.

Bon pour toi, t'ai-je pas cent fois fait filer doux ?

FORESTAN.

Sus, il en faut venir des injures aux coups,
Que le plus fort l'emporte.

CLOMIRE.

Où me vois-je réduite !
Mais durant leur combat il faut prendre la fuite.

SCENE III.

SELVAGE, FORESTAN.

SELVAGE.

LE grand coup que voici !

FORSETAN.

Le grand coup que voilà !

SELVAGE.

Plût au Ciel que quelqu'un vint mettre le hola !

FORESTAN.

Demandons-lui quartier, s'il redouble, il m'achéve.

SELVAGE.

Attends pour un moment, compagnon, faisons tréve.

FORESTAN.

J'y consens de bon cœur, car j'en ai grand besoin.
Mais, Clomire ?

SELVAGE.

Ah, ma foi, je croi qu'elle est bien loin.
Nous perderions nos pas, la suivant davantage,
Qu'en dis-tu ?

FORESTAN.

Qu'ai-je à dire au moment que j'enrage ?

SELVAGE.

Tout mon dos est en sang.

FORESTAN.

Il l'est moins que le mien ;
Je suis meurtri de coups, & tout cela pour rien.

SELVAGE.

N'est-ce être pas bien fat, que lâcher ainsi prise ?

FORESTAN.

C'est par ton peu d'esprit.

SELVAGE.

Plutôt par ta sottise ;
Il falloit craindre tout de sa sotte vertu ;
Devois-tu la quitter ?

FORESTAN.

Pourquoi la quittois-tu ?

SELVAGE.

Ne prenons plus querelle ; il y va trop du nôtre,
Avoüons-nous tous deux aussi fots l'un que l'autre :
Si nous la retrouvons, il faut s'accorder mieux,
Et ne se battre plus ainsi pour ses beaux yeux.

FORESTAN.

Ses parens pour mari lui destinent Fisene,
Faisons que ce rival ait part à notre peine :
Tâchons de l'attraper, & le roüant de coups,
Mettons-le hors d'état de se voir son époux.

SELVAGE.

Il le faudra ſur tout prendre à notre avantage.

FORESTAN.

Fort bien. Mais on nous ſuit, paſſons dans ce bocage.

SCENE IV.

LAFLEUR, DORISE, MONTAN.

DORISE *en habit de Berger.*

N'Approchons pas, je voi des Satires paſſer.

MONTAN.

Ils entrent dans le bois, vous pouvez avancer;
Et quand ſous cet habit ils vous verroient paroître,
Il ſeroit mal-aiſé qu'ils vous puſſent connoître.
Moi qui vous élevai jadis ſi cherement,
Je vous ai méconnuë en ce déguiſement.
Nous ſommes ſeuls, enfin contentez mon envie,
Apprenez-moi quel Dieu vous a ſauvé la vie,
Et me faites ſçavoir pour quel ſujet auſſi
Vous cachiez votre ſexe en arrivant ici.

DORISE.

En faveur de vos ſoins pris pour moi dés l'enfance,
Ces ſecrets pour vous ſeul ſeront en évidence;
Ce n'eſt pas ſans ſujet quon croit dans cet hameau,
Que les flots ſoulevez m'ont ſervi de tombeau:

Vous ſçavez que ma mere au gré de notre flamme
Me promit autrefois à Filene pour femme,
Et m'emmena devant qu'il me donnât la foi,
Pour accomplir un vœu fait à Délos pour moi.

MONTAN.

Oüi, je ne ſçai que trop qu'en ce fatal voyage
Notre vaiſſeau périt par un ſubit orage :
Ses débris ſur nos bords par les vents apportez
Nous apprirent trop tôt ces triſtes veritez.

DORISE.

On mit l'eſquif en mer au point de notre perte,
Je pris heureuſement l'occaſion offerte,
J'y paſſai ſans ma mere ; & le vent furieux
Fit briſer le vaiſſeau tôt après à nos yeux ;
Et l'orage ceſſant, un vent plus favorable
Dans l'Iſle de Délos nous pouſſa ſur le ſable.
Là, pour ne laiſſer pas mon honneur en danger,
Je changeai mon habit à celui d'un Berger,
Et quelques mois après un vaiſſeau de Sicile,
Sur qui je m'embarquai, me porta en cette Iſle,
Où j'ai ſçu que l'ingrat qui me ſçût embraſer,
Aime ma ſœur Clonire & prétend l'épouſer.
Avant qu'on reconnoiſſe en ce lieu mon viſage,
Je veux entretenir en ſecret ce volage.
Vous m'avez dit que ſeul il vient ſouvent ici,
J'y viens pour lui parler.

MONTAN.

Je croi que le voici.

DORISE.

C'eſt lui-même en effet.

MONTAN.

Mais votre teint ſe trouble ?

DORISE.

Helas ! à ſon abord, ma foibleſſe redouble.

MONTAN.

Comment ! Vous le fuiez ?

DORISE.

Quoi! Ne voyez-vous pas
Dafnis, qui d'assez près marche dessus ses pas?

MONTAN.

Je le voi, cachez-vous.

DORISE.

C'est ce que je desire.

MONTAN.

J'attendrai qu'il soit seul pour aller vous le dire.

SCENE V.

LA FLEUR, FILENE, DAFNIS.

FILENE.

QU'il est doux de se voir du tumulte éloigné!
Quiconque a de l'amour est bien accompagné:
Avançons vers ce bois, le silence à toute heure
Y fait avec le frais sa demeure.

DAFNIS *faisant l'Echo derriere le Theatre.*

Demeure.

FILENE.

Ces Rochers sont atteints de mon mal inoüi,
Poursuis, poursuis, Echo, m'as-tu bien oüi?...

DAFNIS.

Oüi.

FILENE.

Clomire me témoigne une froideur extrême,
Que faut il que je fasse afin qu'elle m'aime?

DAFNIS.

DAFNIS.

Aime.

FILENE.

Mais quoi ! Si mon amour attire ſon mépris,
Que faire ſi l'ingrate eſt ſourde à mes cris ?

DAFNIS.

Ris.

FILENE.

Rire au point de mourir ! Ta réponſe eſt étrange ;
Comment punir cette ame encline au change ?

DAFNIS.

Change.

FILENE.

Si je pouvois changer, ton conſeil ſeroit bon.
De ſon époux enfin aurai-je le nom ?

DAFNIS.

Non.

FILENE.

Non ! Ah, cette réponſe eſt tout-à-fait cruelle.
Crois-tu que ſa froideur ſoit immortelle ?

DAFNIS.

Telle.

FILENE.

Telle ! Mais quel Berger peut prétendre à ſa foi,
Qui ſoit de l'obtenir plus digne que moi ?

DAFNIS *ſe découvrant.*

Moi.

FILENE.

Toi ? Quoi, c'eſt mon rival qui vient de me répondre ?

DAFNIS.

Oüi, c'eſt moi qui par tout aſpire à te confondre ;
Clomire eſt au-deſſus des mérites d'un Roi,
Mais je ſuis d'elle au moins bien plus digne que toi.

FILENE.

Ne nous emportons point ; ſi j'en croi l'apparence,
Elle met entre nous aſſez de différence,
Je lui plais.

DAFNIS.

Ton orgüeil ſe l'eſt imaginé.

FILENE.

Ce differend peut être aiſément terminé.
Récitons ſes faveurs, & puis ſans plus attendre
Le moins favoriſé ceſſera d'y prétendre.

DAFNIS.

Commence, je t'entends.

FILENE.

Quand près de ce Hameau
Quelqu'un de mes moutons ſe mêle à ſon trou-
peau,
La Bergere le flatte, & puis me le demande.

DAFNIS.

Une faveur ſemblable à mon ſens n'eſt pas grande :
Je veux fort volontiers te ceder en ce point,
On peut aimer le bien d'un que l'on n'aime point.

FILENE.

Si-tôt qu'elle me voit, par un heureux préſage,
Une couleur de feu paroît ſur ſon viſage :
La blancheur de ſon teint, qui feroit honte au lis,
Se change en la rougeur des œillets frais cueillis.

DAFNIS.

Ce changement fait voir que ton attente eſt vaine,
Un viſage enflammé ne témoigne que haine.

FILENE.

Si durant ſon répas je viens ſans y ſonger,
La belle à mon abord perd le ſoin de manger.

DAFNIS.

De même la Brebis qui voit le loup paroître,
A ſon funeſte abord quitte le ſoin de paître.

FILENE.

Lorſque je la rencontre au bord d'un clair ruiſſeau,
La Bergere ſe joüe à me jetter de l'eau.
Ces privautez font voir que j'ai l'heur de lui plaire ;
Tu le dois avoüer.

DAFNIS.

Je ſoutiens le contraire.
Tu ne dois préſager rien de bon de ce jeu :
Elle jette cette eau pour éteindre ton feu,
Et pour tâcher de mettre, en imitant Diane,
Le timbre d'Acteon deſſus ton front profane.

FILENE.

Ton eſprit mal tourné conçoit tout à rebours ;
Mais tu n'es pas du moins ſi bien dans tes amours.
Dis-moi quelle faveur t'a fait cette Bergere ?

DAFNIS.

Un cauſeur comme toi diroit ce qu'il faut taire,
Je cacherai bien mieux nos amoureux ſecrets :
Les vrais amans ſur tout doivent être diſcrets.

FILENE.

Quoi, tu ne diras rien ?

DAFNIS.

Je ne dois rien t'apprendre.

FILENE.

Mais tu me l'as promis ?

DAFNIS.

J'ai promis de t'entendre.

FILENE.

Quoi, j'aurois cet affront ?

DAFNIS.

Sans s'emporter ſi fort,
Réſervons à Clomire à nous mettre d'accord :
Conſultons ſur ſon choix cette beauté ſi chere,
Et cedons à celui qu'à l'autre elle préfere.

FILENE.

Suivras-tu ſon arrêt ?

DAFNIS.

Oüi, fut-il contre moi.

FILENE.

Tu dois t'en aſſurer. Avançons, je le la voi.

SCENE VI.

LA FLEUR, DAFNIS, FILENE, CLOMIRE.

DAFNIS.

OU courez-vous, Beauté, qui cauſez nos martyres ?
Craignez-vous quelque choſe ?

CLOMIRE.

Oüi, je crains deux Satyres,
Ils m'ont long-tems ſuivie, & c'eſt ce que je fuis.

FILENE.

Vous n'avez rien à craindre aux endroits où je ſuis.
Jugez d'un differend dont à fort juſte titre
Tous deux conjointement nous vous rendons arbitre,
De vos divins appas l'un & l'autre eſt charmé,
Jugez qui de nous deux mérite d'être aimé.

CLOMIRE.

Ce que vous demandez me met beaucoup en peine,
Je n'ai pour nul de vous ni paſſion, ni haine :
Dites-moi vos raiſons, & tout conſideré,
Je verrai qui de vous doit être préferé.

FILENE.

Mon bonheur....

DAFNIS.

Mon eſpoir....

FILENE.

Eſt certain....

DAFNIS.

Diminuë....

CLOMIRE *à Dafnis.*

Filene a commencé, ſouffrez qu'il continuë.

FILENE.

Mon bonheur eſt certain puiſque vous m'écoutez.
Comme vos yeux, vôtre ame a beaucoup de clar-
tez;
Je vai, puiſque votre ordre ici m'en ſollicite,
Pour gagner votre choix, parler de mon mérite,
Et pour mille raiſons je ſuis fort aſſuré
Qu'à ce foible rival je ſerai préferé.

DAFNIS.

Mon eſpoir diminuë, & tout me déſeſpere,
S'il faut par le mérite aſpirer à vous plaire:
Rien n'eſt digne de vous; & pour plaire en ce jour
Je n'ai point de raiſons, je n'ai que de l'amour.

FILENE.

Jugez combien ſur moi votre puiſſance eſt forte,
De m'avoir fait aimer après Doriſe morte.
J'avois juré cent fois de n'être plus amant,
Mais vos beaux yeux m'ont fait violer mon ſer-
ment.

DAFNIS.

Je n'ai jamais brûlé que de la ſeule flamme
Que vos regards charmans ont porté en mon ame.
Qui peut aimer deux fois fait douter de ſa foi;
Mon amour doit durer & finir avec moi;
Et comme votre Sœur, ſi vous faiſiez naufrage,
Ma mort m'empêcheroit d'être jamais volage.

FILENE.

La bienſéance encor vous porte à me choiſir,
Vos plus proches parens approuve mon deſir.

DAFNIS.

Si j'obtiens votre choix par un bonheur extrême ;
Je ne veux de ce bien rien devoir qu'à vous-même.

FILENE.

Vous aurez de la gloire à m'avoir pour époux,
La race dont je ſors eſt célebre entre nous.

DAFNIS.

La race dont je ſors n'a jamais eu de luſtre ;
Mais ſi vous y paſſez, vous la rendrez illuſtre.
La gloire qu'il promet doit peu vous émouvoir,
C'eſt à vous d'en donner, & non d'en recevoir.

FILENE.

Je n'ai point de défauts digne de votre haine,
Je me vis l'autre jour encor dans la fontaine :
J'eus lieu ſans vanité d'être aſſez ſatisfait,
Et ne m'y trouvai point trop laid, ni trop mal fait.

DAFNIS.

Ma laideur, à mes yeux, n'eſt pas ce qui s'oppoſe ;
Si je ſuis ſans beauté, vous en êtes la cauſe.
Nous ſommes d'un même âge, & je croi juſtement
Que nous fûmes formez dans le même moment.
La nature voulant faire un chef-d'œuvre rare
De ſes plus riches dons, ne vous fut point avare ;
Et l'ingrate de moi ne ſe ſouvint qu'alors
Qu'elle eut pour votre gloire épuiſé ſes tréſors.
Pour vous être propice elle me fut cruelle,
Et je ſerois mieux fait ſi vous étiez moins belle.

FILENE.

Il en feroit bien croire à des eſprits mal faits,
Il n'a que des diſcours, & moi j'ai des effets.
Si vous aimez le bien, le ſort m'a fait la grace
Qu'en richeſſe en ces lieux aucun ne me ſurpaſſe ;

J'ai des maiſons au bourg, j'ai des troupeaux aux champs,
Je fais fendre la terre à vingt coutres tranchans :
J'ai tant de biens qu'enfin le compte en importune :
Soyez-moi favorable ainſi que la fortune.

DAFNIS.

La fortune jamais ne fait rien juſtement,
Sa haine ou ſa faveur eſt ſans diſcernement ;
Votre ſens eſt trop bon pour avoir la penſée
De ſuivre en votre choix celui d'une inſenſée.
Elle hait les vertus, & vous en faites cas ;
Enfin elle eſt aveugle, & vous ne l'êtes pas.

FILENE.

Si votre choix me donne ici la préférence,
Vous verrez des effets de ma reconnoiſſance ;
Je vous promets un daim par mes ſoins élevé,
Que j'ai pour vous offrir juſqu'ici conſervé.

DAFNIS.

D'aucun offre pour moi je ne fais mon refuge ;
C'eſt à qui ſera foible à corrompre ſon Juge ;
Je ne vous promets rien jugeant en ma faveur,
Je n'ai rien à donner, ayant donné mon cœur.

CLOMIRE.

Il faut que s'il ſe peut tous deux je vous contente.
Vous, Filene, pour prix de votre amour conſtante,
De mon chapeau de fleurs couronnez votre front.

FILENE.

O faveur trop charmante !

DAFNIS *à part.*

O trop ſenſible affront !

CLOMIRE.

Vous, faites-moi, Dafnis, don de votre guirlande,
Je prétends la porter.

DAFNIS.

Ciel ! que ma gloire eſt grande !

CLOMIRE.

Adieu.

DAFNIS.

Je vous ſuis.

CLOMIRE.

Non, je crains peu de dangers ;
A cette heure par tout on trouve des bergers.

SCENE VII.

LAFLEUR, DAFNIS, FILENE.

FILENE.

SÇais-tu bien maintenant qui plaît à la bergere ?

DAFNIS.

Je le dois bien ſçavoir ; ſa réponſe eſt fort claire.

FILENE.

Puiſque de ſon vouloir chacun eſt éclairci,
Suivons donc notre accord.

DAFNIS.

Je l'entends bien ainſi.

FILENE.

Laiſſe-moi l'aimer ſeul, comme elle le deſire.

DAFNIS.

Croi-moi, ne raille point, tu n'as pas lieu de rire ;
Change, & cherche autre part des traitemens meilleurs.

FILENE.

Comment ! c'eſt toi qui dois chercher fortune ailleurs.

DAFNIS.

C'eſt moi ſeul que Clomire a témoigné qu'elle aime.

FILENE.

Ne fais point l'ignorant.

DAFNIS.

Ne le fais point toi-même.

FILENE.

Suivant le ſens commun, qui m'offre de ſon bien
Doit m'aimer beaucoup plus que s'il m'ôtoit du mien.

DAFNIS.

Sur celui qui reçoit, qui donne à l'avantage ;
Qui donne ne doit rien, & qui reçoit s'engage.

FILENE.

Quand le dieu Pan nous aime, on connoît pourtant bien
Qu'il nous fait des faveurs & ne nous ôte rien.

DAFNIS.

Quand le dieu Pan nous aime, il reçoit notre offrande,
Du même air dont Clomire a reçû ma guirlande.

FILENE.

L'avantage ſur toi clairement m'eſt donné,
Comme vainqueur enfin ſuis-je pas couronné ?

DAFNIS.

C'eſt à tort ſur ce point que ton orgüeil me brave,
J'ai les marques de maître, & toi celles d'eſclave,
Nos guirlandes de fleurs ne ſont que des liens,
Les miens furent Clomire, & tu portes les ſiens.

FILENE.

Ta guirlande étoit verte ; & ſelon l'apparence,
Elle veut, te l'ôtant, te priver d'eſpérance.

DAFNIS.

Par là de mon bonheur elle veut m'aſſurer,
Ayant gagné ſon cœur, que pourrois-je eſpérer ?

Le ſuccès fait ceſſer l'eſpoir qui le précede ;
Et l'on n'eſpere plus un bien que l'on poſſede.
Mais adieu. Si tu vois Clomire une autrefois,
Tu pourras à ta honte apprendre mieux ſon choix.

SCENE VIII.

LA FLEUR, FILENE.

FILENE.

NOus nous trompons tous deux, un faux bien nous amuſe,
Loin de nous éclaircir, Clomire nous abuſe,
Et ne ſe trouvant pas d'un mérite commun,
Pour garder deux amans veut n'en choiſir pas un.
Doriſe dont mon cœur révere encor les cendres,
Avoit des ſentimens plus juſtes & plus tendres.
Je la devois aimer, même après ſon trépas,
Ou plûtôt je devois ne la ſurvivre pas.
Mais quoi ! Je croi ſentir le ſommeil qui me preſſe,
Son charme avec mes ſens aſſoûpit ma triſteſſe.
O ciel ! n'aurai-je point d'autre bien dans mon ſort
Que celui qui me vient du frere de la mort !

Il s'endort.

SCENE IX.

LA FLEUR, SELVAGE, FOREST AN, MONTAN, DORISE, FILENE.

SELVAGE.

JE voi notre rival qui dort ſous ces feüillages,
Donnons deſſus.

FOREST AN *lui tient les mains.*

Tout beau, prenons nos avantages,
Et pour à ſon réveil rendre ſes efforts vains,
Occupons-nous d'abord à lui lier les mains.

SELVAGE.

Fort bien.

MONTANT *à Doriſe.*

Filene eſt ſeul, approchez ſans rien craindre;
Je vai me retirer pour ne vous pas contraindre.

SCENE X.

LA FLEUR, DORISE, FILENE, FORESTAN, SELVAGE.

DORISE.

COurons à la vengeance ; il faut à cet instant
Porter le coup mortel à ce cœur inconstant.
Avançons. Mais que vois-je ? On attente à sa vie !
Lâches, retirez-vous, ou craignez ma furie !

FILENE.

Ciel ! Où suis-je, & qu'entends-je ?

SELVAGE.

Evitons son courroux ;
Nous ne pouvons ici rien gagner que des coups.

SCENE XI.

FILENE, DORISE.

DORISE.

ILs sont bien loin, souffrez que ma main vous délie
Berger, vous êtes libre.

FILENE.

Oüi, je vous dois la vie ;
Et je borne à présent mes souhaits les plus doux
A trouver les moyens de la perdre pour vous.

DORISE.

Traître, il en faut trouver les moyens tout-à-l'heure ;
Défens-toi, si tu peux.

FILENE.

Non, il faut que je meure :
Si vous voulez ma vie, il faut vous contenter :
La main dont je la tiens a droit de me l'ôter.

DORISE.

Je veux te l'arracher, plutôt que te la prendre,
Et tu m'obligeras si tu l'oses défendre.

FILENE.

Non, je m'offre à vos coups. Mais quel prodige, ô cieux !
Voi-je pas de Doriſe & les traits & les yeux ?

DORISE.

J'en ai les mêmes traits, mais non pas la même ame ;
C'eſt au lieu de l'amour le dépit qui m'enflamme.
Je ſuis Doriſe enfin, mais Doriſe en fureur,
Qui veut non te gagner, mais t'arracher le cœur.

FILENE.

Hé bien, contentez-vous, ma perte eſt légitime ;
Mon repentir eſt grand, mais bien moins que mon crime ;
Mon cœur perdant l'eſpoir d'oſer vivre pour vous,
Met ſon bonheur dernier à mourir de vos coups.
Frappez donc.

DORISE.

C'eſt en vain que le dépit m'empreſſe ;
Je n'en ai pas la force, ingrat, je le confeſſe.

FILENE.

Je ne dois pas mourir d'une ſi belle main,
Mon bras doit me punir.

DORISE.

Non, arrête, inhumain.
Je haï Filene ingrat ; mais malgré ma colere,
Filene repentant ne me ſçauroit déplaire.

FILENE.

C'eſt traiter un perfide avec trop de douceur.
Mais, qui fait à la hâte avancer votre ſœur ?

SCENE XI.

LA FLEUR, FILENE DORISE, CLOMIRE, DAFNIS.

CLOMIRE.

A-T-on jamais parlé d'une telle inſolence ?
Deux Satyres affreux avecque violence
Ici près à l'inſtant auroient ſçû m'enlever,
Sans Dafnis que les dieux ont fait lors arriver.

DAFNIS.

Bergere, aſſurez-vous, ces lâches ſont en fuite.

CLOMIRE.

A quel malheur ſans vous aurois-je été réduite!
Ma vie & mon honneur ne ſont dûs qu'à vos ſoins;
Et me donnant à vous, je ne vous dois pas moins.

DAFNIS.

Vous ne me devez rien, bergere incomparable :
A qui fait ſon devoir, on n'eſt point redevable ;
Et je reçois de vous cet excès de bonté,
Comme on reçoit un bien qu'on n'a pas mérité.
Mais de dépit Filene en va perdre la vie.

FILENE.

Je ne ſçai qui de nous eſt plus digne d'envie.
Cet adorable objet qui me promet ſa foi,
Me rend autant heureux & plus content que toi.

CLOMIRE.

Mais comment d'un bergervotre ame eſt elle épriſe!

DORISE.

Sous l'habit de berger reconnoiſſez Doriſe.

CLOMIRE.

Ma ſœur Doriſe, ô ciel! Quel miracle nouveau
A pû défendre aux flots d'être votre tombeau?

DAFNIS.

En ces lieux à préſent le ſoleil importune;
Allons dans le logis apprendre ſa fortune,
Et nous préparer tous pour le bienheureux jour
Où l'hymen doit enfin couronner notre amour.

Fin de la Paſtorale & du ſecond Acte.

NOMS DES ACTEURS
du troiſiéme Acte.

ISABELLE, fille de Panfile.

MARINE, ſervante d'Iſabelle.

PANFILE, pere d'Iſabelle.

TERSANDRE, amant d'Iſabelle, déguiſé en cuiſtre.

RAGOTIN, domeſtique de Terſandre, auſſi déguiſé en cuiſtre.

LE DOCTEUR, amoureux d'Iſabelle.

La Scene eſt à Tolede.

ACTE III.

LE DOCTEUR DE VERRE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, MARINE.

ISABELLE.

MA lettre eſt achevée, & c'eſt à toi de prendre
Le ſoin de la donner en main propre à Terſandre.
Tu ſçais que cet écrit l'invite à s'oppoſer
Aux deſſeins du Docteur qui me doit épouſer.
Si mon pere en ſortant venoit à te ſurprendre,
Souviens-toi du ſecret que je viens de t'apprendre.

MARINE.

Il ſuffit, j'ai ſçû l'art dès mes plus jeunes ans
D'en donner à garder aux vieillards défians.

ISABELLE.

Ecoute encor deux mots, ſonge bien à lui dire
Que hier il eut grand tort de manquer de m'écrire ;
Que de mon triſte hymen l'empreſſement s'accroît,
Et qu'en ſon peu de ſoin ſon peu d'amour paroît.

MARINE.

Rentrez, il ne faut pas m'en dire davantage.

ISABELLE.

Sur-tout, ſonde-le bien touchant mon mariage.

SCENE II.

MARINE ſeule.

ALlez, pour réuſſir dans ces commiſſions ;
Je n'ai pas grand beſoin de vos inſtructions.
Sortons vîte ; Ah ! j'entens notre vieillard qui cra-
che ;
Je porte ce billet, & crains qu'il ne le ſçache ;
S'il l'attrape en mon ſein, il ſera bien ſubtil.

SCENE III.

PANFILE, MARINE.

PANFILE.

MArine, écoute un mot.

MARINE.

Monſieur, que vous plaît-il ?

PANFILE.

Tu ſçais fort bien qu'en toi j'ai confiance entiere.
Dis-moi, que fait ma fille ?

MARINE.

Elle fait ſa priere.

PANFILE.

Vraiment j'en ſuis fort aiſe, on ne peut faire mieux,
Si-tôt qu'on voit le jour, d'en rendre grace aux Dieux :
Je m'en vais aſſiſter au temple au ſacrifice,
Pour ne pas l'interrompre en ce ſaint exercice.

MARINE.

C'eſt bien fait.

PANFILE.

Mais, Marine, avant que de ſortir ;
De ſes deſirs ſecrets voudrois-tu m'avertir ?
Tu ſçais que pour mari je lui deſtine un homme
Qui n'eut jamais d'égal dans Athene & dans Rome :
Un ſçavant, mais ſçavant, qui ne reſſemble pas
A ceux qui fort ſouvent ſont gueux comme des rats,
Et qui ſçait pour charmer l'ame la plus farouche,
Parler d'or de la main, ainſi que de la bouche.

D'où provient que ma fille en cette occasion
Témoigne pour l'hymen si grande aversion ?
Et n'auroit-elle point par une ardeur fatale,
De même que sa sœur, fait vœu d'être vestale ?

MARINE.

Pour moi, je ne croi pas, à dire verité,
Qu'elle ait jusques ici fait vœu de chasteté ;
Et cette aversion où votre choix l'engage,
Est plus pour le mari que pour le mariage.
L'époux qu'on lui destine est un barbon hideux ;
Plus propre à ressentir des glaçons que des feux :
Cet objet ne doit pas toucher une jeune ame.
Lorsqu'on fait demander une fille pour femme,
Une telle demande a toujours des appas ;
Mais c'est le demandeur qui souvent ne plaît pas.
Si vous ne l'eussiez point refusée à Terfandre,
Sans peine au mariage on l'eût fait condescendre.

PANFILE.

Le Docteur est plus riche.

MARINE.

Oüi, mais c'est son vieux corps
Qu'elle doit épouser, & non pas ses trésors.

PANFILE.

Mais pour ce jeune Amant, ce conteur de fleurettes,
N'a-t-elle point aussi des passions secrettes ?

MARINE.

Vous lui faites grand tort d'avoir de tels soupçons,
Votre fille est fort sage, elle suit mes leçons.

PANFILE.

Je t'estime fidelle, il faut que je te croie.
Mais quel est ce papier ?

Il voit la Lettre.

MARINE.

Ce n'eſt rien.

PANFILE.

Que je voie.

MARINE.

A d'autres ; je connois quel eſt votre deſſein,
Vous voulez m'aprocher pour me toucher le ſein ;
Qui ne vous connoîtroit ?

PANFILE.

C'eſt...

MARINE.

Vous avez beau dire ;
Vous n'y toucherez point.

PANFILE.

Mais...

MARINE.

Mais vous voulez rire ?

PANFILE.

Ce papier que j'ai vû doit être un billet doux.

MARINE.

C'eſt de mon ſerviteur ! En êtes-vous jaloux ?

PANFILE.

Va, tu n'es qu'une folle, adieu je vais au Temple.

Bas.

Son procedé me donne un ſoupçon ſans exemple ;
Sortons pour la ſurprendre.

MARINE *bas.*

Il s'en va fort content.
Mais ſerrons autre part ce billet important.

PANFILE *bas.*

Retournons doucement, j'eſpere de la ſorte
Arracher de ſes mains le papier qu'elle porte.

MARINE *bas.*

La lettre eſt chifonnée ; il faut la plier mieux ;
Ma foi, le vieux penard n'eſt point malicieux.

PANFILE *lui ôtant le Billet.*

Voyons ton innocence ou bien ton artifice.

MARINE.

Quoi, vous ouvrez ma lettre?

PANFILE.

Oüi, mais c'eſt ſans malice;
Cet écrit tel qu'il eſt ſans adreſſe & ſans feing,
De ma fille pourtant me découvre la main.
Parle, à qui portes-tu cette lettre fatale
De la part d'Iſabelle?

MARINE.

A ſa ſœur la Veſtale.

PANFILE.

C'eſt plûtôt à Terſandre.

MARINE.

Ah, ne le croyez point!

PANFILE.

La lecture pourra m'éclaircir ſur ce point.

Il lit.

Le peu de ſoin que tu prens de m'écrire ne m'empêche pas d'être encore ſenſible à l'amour des vertus, l'obéïſſance eſt celle qui ſur toutes me plaît. La moins heureuſe entre les filles eſt celle qui n'a point de parens qui aiment le bien: on me preſſe d'épouſer un vieux Docteur; en vain j'ai promis de n'y conſentir jamais, ſans plus ſonger à ma promeſſe il faut que je ſatisfaſſe. Mon Pere tâche par des remontrances de me faire accepter ce vieil amant que je ne haïpoint ſans raiſon, ceux qui m'aiment ſe feront connoître s'ils s'oppoſent à ce mariage.

Hé bien, oſeras-tu maintenant, déloyale,
Dire que cet écrit ſoit pour une Veſtale?
Ma fille par tes mains l'envoye à ſon amant.

MARINE.

Vous lui faites grand tort, Monsieur, assurément:
Vous ne lisez pas bien, & j'y mettrois ma vie.

PANFILE.

O Ciel! Vit-on jamais plus grande effronterie!

MARINE.

Pour qui me prenez-vous? De grace, parlez mieux,
Monsieur, j'ai de l'honneur.

PANFILE.

Et moi j'ai de bons yeux.

MARINE.

N'en déplaise pourtant à vos grandes lunettes,
Je croi que vous avez les visieres mal nettes.
Regardez de plus près, le sens pourra changer.

PANFILE.

La traîtresse a dessein de me faire enrager.

MARINE.

Vous nous faites, Monsieur, une injustice extrême,
Je connois ma maîtresse.

PANFILE.

Hé bien, lis donc toi-même.

MARINE.

Si je ne vous fais voir que ces mots seulement
S'adressent à sa sœur, & non à son amant,
Et que c'est sans raison que vous m'avez criée,
Que puissai-je mourir sans être mariée.
Vous me pouvez bien croire après un tel serment.

PANFILE.

J'en doute, hâte-toi de lire promptement.

MARINE *lit.*

Le peu de soin que tu prends de m'écrire ne m'empêche pas d'être encore sensible à l'amour des vertus. L'obéissance est celle qui sur toutes me plaist. La moins heureuse entre les filles est celle

qui n'a point de parens qui aiment le Bien, on me preſſe d'épouſer un vieux Docteur, en vain j'ai promis de n'y conſentir jamais, ſans plus ſonger à ma promeſſe, il faut que je ſatisfaſſe. Mon Pere tâche par des remontrances de me faire accepter ce vieil amant que je ne hai point, ſans raiſon. Ceux qui m'aiment ſe feront connoître s'ils s'oppoſent à ce mariage.

PANFILE.

Dieux, ſans changer un mot, comment ſe peut-il faire,
Que ce ſens ſe rencontre au premier ſi contraire?

MARINE.

Hé bien, n'aviez-vous pas l'eſprit préoccupé?

PANFILE.

Les points qui ſont obmis doivent m'avoir trompé:
Les filles de ce tems eſtiment ridicules
Celles dont les Ecrits ſont remplis de virgules.

MARINE.

Votre humeur fort ſujette aux paniques terreurs
Eſt le défaut qui ſeul a cauſé vos erreurs:
Je vous l'avois bien dit, votre fille eſt bien née,
Vous m'avez fait injure, & l'avez ſoupçonnée:
J'en créve de dépit.

PANFILE.

Marine, excuſe-moi;
Je jure de jamais ne douter de ta foi.

MARINE.

Vous avez eu grand tort.

PANFILE.

Oüi, je te le confeſſe.

MARINE.

Rendez-moi mon billet, Monſieur, le temps me preſſe.

PANFILE.

PANFILE.

Je le ferai tenir.

MARINE.

Il n'en eſt pas beſoin.

PANFILE.

Va, quelqu'un de mes gens t'épargnera ce ſoin,
Et pour mieux employer ton tems & ton adreſſe,
A l'hymen du Docteur diſpoſe ta maîtreſſe.

MARINE.

Mais la preſſerez-vous ?

PANFILE.

Oüi, dis-lui de ma part
Qu'il le faut épouſer dès demain au plus tard.

MARINE.

Je crains fort d'aborder ma maîtreſſe Iſabelle;
Je ſerai mal reçûë avec cette nouvelle.

SCENE IV.

ISABELLE, MARINE.

ISABELLE.

SI mon Pere eſt levé, donnons-lui le bon jour;
Sortons. Mais quoi, Marine eſt déja de retour ?

MARINE.

Loin d'être de retour, je ne ſuis pas ſortie,
Notre vieux radoteux a rompu la partie.

ISABELLE.

Qu'as-tu fait du billet ?

MARINE.

Par force il me l'a pris ;
Mais graces au ſecret que vous m'avez appris,
Je l'ai changé le ſens quand il me l'a fait lire.

ISABELLE.

Ce ſuccès me ravit.

MARINE.

Il n'eſt pas tems de rire.
Pour l'hymen du Docteur ſoyez prête à demain ;
C'eſt l'ordre du vieillard.

ISABELLE.

C'eſt un ordre inhumain :
Encor, ſi je pouvois en avertir Terſandre.

MARINE.

Et quand il le ſçauroit, qu'en pourriez-vous attendre ?
Par le ſoin d'un amant on juge de ſon feu,
Et puiſqu'il vous néglige, il doit vous aimer peu.

ISABELLE.

Marine, à dire vrai, j'ai ſujet d'être en doute.

MARINE.

Parlons bas, certain cuiſtre approche & nous écoute

SCENE V.

TERSANDRE, ISABELLE, MARINE.

ISABELLE.

QUe cherchez-vous ?

TERSANDRE *en habit de Cuiſtre.*

Beauté qui pouvez tout toucher,
Ayant l'heur de vous voir je n'ai rien à chercher.
Le Docteur qui pour vous ſent des peines mortelles,
M'envoie avecque ſoin ſçavoir de vos nouvelles,
Et vous ſouhaite un jour plus heureux & plus doux,
Que celui que l'amour lui prépare pour vous.

MARINE.

Pour un Cuiſtre, à mon gré, ce n'eſt pas mal l'entendre.

ISABELLE.

Ou mes yeux ſont déçûs, ou je croi voir Terſandre.

TERSANDRE.

Vos beaux yeux ſont toujours des témoins aſſurez,
Et pour être déçûs ils ſont trop éclairez.

ISABELLE.

Vous deviez m'avertir, Terſandre, & ſans rien feindre,
De votre peu de ſoin j'ai ſujet de me plaindre;
Je vous ai ſoupçonné de quelque changement.

TERSANDRE.

Si j'ai changé pour vous, c'eſt d'habit ſeulement,
Et l'amour n'eut jamais, ô beauté qui m'enflâme,
Cauſé ce changement, s'il eut changé mon ame;

Sçachant que le Docteur qui brûle de vos feux,
A ſes anciens valets en vouloit joindre deux,
Avec un de mes gens par d'heureuſes pratiques,
J'ai ſçû rencontrer place entre ſes domeſtiques.

ISABELLE.

Un tel ſuccès plûtôt me devoit être appris.

TERSANDRE.

J'ai craint qu'en écrivant l'avis ne fût ſurpris.
Le Docteur m'a d'abord mis dans ſa confidence,
Et le trouvant d'humeur propre à la défiance,
J'ai troublé ſon eſprit par un puiſſant ſoupçon;
Mais voici votre pere, il faut changer de ton.

SCENE VI.

PANFILE, RAGOTIN, ISABELLE, TERSANDRE, MARINE.

PANFILE.

Pleurez, pleurez, ma fille, en revenant du Temple,
On m'a dit un malheur qui n'eut jamais d'exemple.
Le Docteur perd pour vous l'honneur de ſes vieux ans,
Il a pris tant d'amour qu'il a perdu le ſens;
Il eſt en frenéſie, & dans cette diſgrace
Soûtient qu'il eſt de verre, & craint qu'on ne le caſſe.
Mais quel eſt ce valet qui ne m'eſt pas connu?

ISABELLE.

De la part du Docteur il eſt ici venu.

TERSANDRE.

Si je ſuis moniteur du morbe qui l'attaque,
Votre gener futur eſt hypocondriaque,

Son eſprit qu'Olympique on pouvoit nommer,
N'a plus la faculté de ratiociner.

MARINE.

Quel diantre de jargon !

PANFILE.

Sotte, te veux-tu taire ?
C'eſt ainſi qu'au College on parle d'ordinaire.
Je plains fort votre maître, & l'irai viſiter.

TERSANDRE.

Plûtôt dans votre dome il le faut expecter,
Avant que de Phébus le Globe vivifique
Soit prêt de perficer ſon corps hémiſphérique ;
Malgré de ſon eſprit la perturbation,
On fera de ſon corps ici la tranſlation.

PANFILE *regardant Ragotin.*

Mais quel eſt ce garçon ?

TERSANDRE.

C'eſt mon collegue intime.
Dedans le famulat du Docteur clariſſime.

PANFILE.

Hé bien, le Docteur.....

RAGOTIN.

Vient.

PANFILE.

Extravague-t-il ?

RAGOTIN.

Fort.

PANFILE.

Mais quel eſt ſon mal ?

RAGOTIN.

Grand.

PANFILE.

Qu'en doit-on craindre ?

RAGOTIN.

Mort.

PANFILE.

Quel diſcours !

TERSANDRE.

La formule en eſt fort ancienne,
Jadis on la voyoit Lacédémonienne.

MARINE *à part.*

De tous deux le bon-homme eſt dupé comme il faut.

PANFILE.

Où ton maître eſt-il ?

RAGOTIN.

Près.

PANFILE.

Quand le verrons-nous ?

RAGOTIN.

Tôt.

PANFILE.

Qu'entens-je monter ?

RAGOTIN.

Lui.

MARINE.

Je penſe qu'il ſe raille,
Il vient dans un panier envelopé de paille.

SCENE VII.

LE DOCTEUR, PANFILE, ISABELLE, MARINE, TERSANDRE, RAGOTIN.

LE DOCTEUR *dans un habit de paille.*

FUtute épouſe, & vous beau-pere propoſé,
Sçachez que tout mon corps eſt métamorphoſé,
Que je ſuis à préſent de l'ultime matiere,
Où ſe peut tranſmuer chaque corps ſublunaire;
Et qu'amour dont toujours je me ſuis défié,
M'a mis à ſi grand feu qu'il m'a vétrifié.

PANFILE.

Vous n'êtes point de verre, en vain vous nous le dites,
Il n'en eſt rien.

LE DOCTEUR.

Vos yeux ſont donc hétéroclites.

PANFILE.

Mais vous parlez encor?

LE DOCTEUR.

Mes accens ſont formez
Par des eſprits mouvans dans ce verre enfermez;
Mon corps eſt réſonnant; mais comme il eſt fort frêle,
Mes eſprits s'enfuiront pour peu que l'on me fêle.

PANFILE.

Pour vous tirer d'erreur je veux vous embraſſer.

LE DOCTEUR.

Ah! gardez-vous-en-bien, ce ſeroit me caſſer.

PANFILE.

Souffrez qu'on vous détrompe.

LE DOCTEUR.

Il n'eſt pas néceſſaire ;
De ma fragilité duriſſime adverſaire.

PANFILE *en l'embraſſant.*

Voyez....

LE DOCTEUR.

Ah ! par le flanc il vient de me fêler ;
L'humide radical par là va s'écouler.

PANFILE.

Mais vous n'êtes pas bien.

LE DOCTEUR.

Je ſuis le mieux du monde.

PANFILE.

Sortez.

LE DOCTEUR.

Ah ! que plûtôt Jupiter vous confonde.

PANFILE.

Laiſſez-moi faire.

LE DOCTEUR.

Hé quoi, barbon pernicieux ;
Si j'étois en morceaux en ſeriés-vous bien mieux ?

PANFILE.

Mais, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Mais, Monſieur mon beau-pere ;
N'approchez point de moi, vous ne ſçauriez mieux faire :
Je ſuis déja fêlé, que voulez-vous de plus ?

PANFILE, *Il lui ôte ſon habit de paille.*

Je veux guérir l'erreur dont vos ſens ſont déçûs.

LE DOCTEUR.

Peſte, comme il me ſerre ! Ah ! le traître me briſe.
Bourreau, Gendrifacteur, apprens que j'agoniſe.

Il s'évanouit.

TERSANDRE *au Docteur.*

Domine, Domine, procastinez vos ans.

PANFILE.

Qu'on apporte de l'eau pour rappeller ses sens,
Son poulx qui meut encor fait voir qu'il reste en vie,
Et que sa pâmoison sera bien-tôt finie.
Il reprend ses esprits de foiblesse accablez,
Ses pas sont chancelans & ses regards troublez.

LE DOCTEUR.

Mon esprit spolié de son fourreau de verre
Se voit donc translâté dans l'infernale terre!
J'ai trajetté déja le Cocite bourbeux,
Et voici de Pluton le Palais ténébreux.

TERSANDRE.

Il croit être appulsé dans le régne des ombres.

LE DOCTEUR.

Bons Dieux! que cette plage estale d'objets sombres!
Je n'incide par tout que Larves, Diablotins,
Folets, Tenebrions, Farfadets & Lutins.

Il s'adresse à Ragotin.

Bon, je cerne déja Tantale enfanticide.
La peste comme il baille, & comme il mâche à vuide!
Que j'aime à l'aspicer, voulant gober souvent
Des fruits près de son nez, ne gober que du vent!
Mâcheur infortuné, qui n'a ni bien ni joye,
Du séjour de Pluton enseigne-moi la voye:
Quel est le chemin?

RAGOTIN.

Long.

LE DOCTEUR.

Que me diras-tu?

RAGOTIN.

Rien.

LE DOCTEUR.

Me veux-tu du mal ?

RAGOTIN.

Nul.

LE DOCTEUR.

Mais, me connois-tu ?

RAGOTIN.

Bien.

LE DOCTEUR.

Que m'eſtimes-tu ?

RAGOTIN.

Fol.

LE DOCTEUR.

Comment, ame damnée,
Ma ſageſſe par toi ſera contaminée,
Et tu me répondras monoſſilablement ?
Je te vai bien doeer à jazer autrement.

RAGOTIN.

Ah ! Monſieur le Docteur, excuſez je vous prie,
Contre un de vos valets n'entrez point en furie :
Je vivrai déſormais reſpectueuſement,
Et répondrai toujours poliſſilablement.

TERSANDRE.

Domine, n'ayez point une anime inclemente.

LE DOCTEUR *à Terſandre.*

Je ſuivrai vos decrets, inclite Radamante,
Mon ſort dépend de vous, Magiſtrat infernal,
Je ſalue en tremblant votre noir Tribunal.

PANFILE *au Docteur.*

Faut-il juſqu'à ce point que votre eſprit s'abuſe ?

LE DOCTEUR.

Ah ! Monſeigneur Pluton, je vous demande excuſe :

Mon procedé ſans doute a dû vous étonner,
C'eſt devant vous d'abord qu'il ſe faut proſterner.

ISABELLE.

Reconnoiſſez, Monſieur, l'erreur qui vous domine.

LE DOCTEUR *à Iſabelle.*

Vueillez parler pour moi, Madame Proſerpne.

ISABELLE.

Vous me connoiſſez mal.

LE DOCTEUR.

Ne croyez pas cela.
Jupiter n'eſt-il pas Monſieur votre papa?
Vous êtes de la nuit la Déeſſe muante,
Les charmes ont de vous leur force omnipotente;
On vous offre des vœux ſous les titres divers
De fille de la terre & Reine des enfers,
Et Pluton faſciné de vos traits adorables
Vous emmena jadis par force à tous les diables.

MARINE.

Plûtôt que de l'entendre, il le faudroit chaſſer.

LE DOCTEUR *à Marine.*

Quoi! Tu viens donc encor ici me traverſer?
Déeſſe de diſcorde au crin ſerpentifere,
Boute-feu, Rabat-joie, execrable Megere,
Maudit tiſon d'enfer.

MARINE.

Comme il roüille les yeux!
Madame; ſauvez-moi de ce fou!

ISABELLE.

Ne vous emportez pas.

LE DOCTEUR.

Soyez-moi donc propice;
Et je promets d'offrir enſuite en ſacrifice,
Sur un Autel qu'exprès je dreſſerai pour vous,
Une vache brehaigne avecque deux hiboux.

PANFILE.

Combattre ſon erreur c'eſt l'aigrir davantage ;
Tâchons en le flattant de le rendre plus ſage.

LE DOCTEUR.

Hé bien, après avoir longuement conſulté,
Mes Juges infernaux, qu'avez-vous décreté ?

PANFILE.

Qu'il faut dans votre corps retourner ſur la terre.

LE DOCTEUR.

Dans mon corps ! Mais faut-il qu'il ſoit encore de verre ?

PANFILE.

Non, il n'en ſera plus.

LE DOCTEUR.

Oſerai-je en partant
Vous conſulter encor ſur un point important ?

PANFILE.

Oüi, parlez.

LE DOCTEUR.

Un vieillard d'humeur cacochimique
Me défere en hymen ſa geniture unique,
Elle qui peut donner des paſſe-tems bien doux,
Et qui me tente fort.

PANFILE.

Hé bien, mariez-vous.

LE DOCTEUR.

Mais ſi je me marie, il faut quitter l'étude.
En prenant femme, on prend beaucoup d'inquiétude,
On eſt toujours troublé de nouveaux embarras,
Cela m'éfraie.

PANFILE.

Hé bien, ne vous mariez pas.

LE DOCTEUR.

N'étant point marié, ſi quelque mal m'accable,
Je ſerai ſpolié de ſoin conſidérable.

Qu'une femme ſe donne alors pour un époux.
C'eſt ce que j'appréhende.

PANFILE.

Hé bien, mariez-vous!

LE DOCTEUR.

Mais ſi durant mon mal ma femme avec Terſandre,
Certain godelureau qui ne vaut pas le pendre,
Loin d'avoir ſoin de moi ſouhaitoit mon trépas?
J'enragerois.

PANFILE.

Hé bien, ne vous mariez pas.

LE DOCTEUR.

Mais vivant ainſi ſeul je mourrai ſans lignée,
A qui pouvoir laiſſer ma richeſſe épargnée?
Prenant femme il naîtra quelque heritier de nous.
Et j'en ſerai bien aiſe.

PANFILE.

Hé bien, mariez-vous.

LE DOCTEUR.

Mais étant marié, ſi, comme il ſe peut faire,
Des fils qui me viendront quelqu'autre étoit le pere,
Et s'il falloit pourtant les avoir ſur les bras.
J'en tiendrois.

PANFILE.

Hé bien donc, ne vous mariez pas.

LE DOCTEUR.

Cet ultime conſeil eſt celui qu'il faut ſuivre,
J'ai pour faire un bon choix trop peu de tems à vivre:
Je fuirai donc l'hymen; Dieu du ſombre Manoir.
Je m'en retourne au monde, adieu juſqu'au revoir.

PANFILE.

Que l'on approche un ſiege ; il retombe en foi-
bleſſe.
Ma fille, il ne faut plus croire que ſon mal ceſſe,
J'aurai peine à trouver quelque parti pour vous.
Que n'avez-vous Terſandre à préſent pour époux ?
Falloit-il pour ce fol rebuter ſa demande ?
L'interêt me fit faire une faute ſi grande.
Mais le Docteur revient, écoutons ſes propos.

LE DOCTEUR.

Pluton en ſoit loüé, je ſuis de chair & d'os.
Beau-pere prétendu que Jupiter conſole,
Cherchez un gendre ailleurs, je reprens ma pa-
role :
Le grand Dieu des Enfers dont je ſuis de retour,
M'a donné ce conſeil en me rendant le jour.

PANFILE.

Ah ! changez de diſcours.

LE DOCTEUR.

Je comprens vos penſées ;
Vous deſirez ſçavoir ce qu'aux champs Eliſées,
Où je viens de paſſer, j'ai recemment appris.

PANFILE.

Ce n'eſt pas....

LE DOCTEUR.

Par ma foi, vous en ſerez ſurpris ;
Pluſieurs qui dans ce monde ont poſſedé l'Empire,
Sont là dans un état qui vous feroit trop rire.
Ninus, l'uſurpateur y racoûtre des bas,
Cambiſe le cruel vend de la mort aux rats :
Xerxès le gras y vend des coines de lard jaune,
Créſus qui fut ſi riche, y demande l'aumône.

PANFILE.

C'eſt....

LE DOCTEUR.

Ah ! ce n'eſt pas tout, Philippe le hableur
Tire les corps des pieds ſans mal & ſans douleur,

Alexandre le Grand déniche des fauvettes,
Cesar le vigilant est vendeur d'alumettes.

PANFILE.

Ce n'est rien de cela que je voudrois sçavoir.

LE DOCTEUR.

Quoi donc? si les sçavans ont là bien du pouvoir?
Vous êtes curieux, il faut vous tout apprendre;
Sçachez donc qu'à présent le morne Anaximandre,
Diogene le chien, Esope le velu,
Aristote le begue, & Platon le rablu,
Herille l'affamé, le châtré Xenocrate,
Epictete le gueux, & le cornard Socrate,
Qui n'eurent point ici grands biens ni grands honneurs,
Au païs d'où je viens sont de fort grands Seigneurs.
Estes-vous satisfait?

PANFILE.

Vous me le pouvez rendre,
En épousant ma fille & devenant mon gendre.

LE DOCTEUR.

Ne vous ai-je pas dit que je n'en ferois rien?
C'est l'avis de Pluton, & c'est aussi le mien.

FANFILE.

Mais....

LE DOCTEUR.

Mais Pluton l'a dit, cela vous doit suffire.

PANFILE.

Vous êtes fol, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Il faut vous laisser dire,
Vous avez beau vous plaindre & beau m'injurier,
Je ne suis pas si fol que de me marier.

Il sort.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, MARINE, PANFILE, TERSANDRE, RAGOTIN.

PANFILE.

QUe ferons-nous ?

TERSANDRE.

Spondez votre fille à Terſandre.

PANFILE.

Je l'ai traité trop mal, il n'y faut plus prétendre.

ISABELLE.

Mais s'il avoit pour moi le même ſentiment,
Lui ſerois-je accordée ?

PANFILE.

Avec raviſſement.

TERSANDRE *ſe découvrant.*

Terſandre à vos genoux vous la demande encore.

PANFILE.

Elle eſt à vous, Terſandre, & votre amour l'honore ;
Mais je ſuis fort ſurpris d'un ſi grand changement ;
Venez m'en éclaircir dans mon appartement.

Fin du troiſiéme Acte & de la Comédie.

NOMS

NOMS DES ACTEURS du quatriéme Acte.

CLORINDE, Amazone.

TANCREDE, Prince Chrétien.

ARSACE, Ecuyer de Clorinde.

HERMINE, Princeſſe d'Antioche.

ARIMON, Ami de Tancrede.

SOLDATS.

La Scene eſt devant Jeruſalem.

ACTE IV.

CLORINDE,

TRAGEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLORINDE, TANCREDE.

CLORINDE *sortant l'épée à la main.*

OUi, oüi, je ſuis Clorinde, & qui m'oſera ſuivre
Sera bien-tôt content s'il eſt laſſé de vivre :

TANCREDE *la ſuivant.*

Je veux la ſuivre ſeul, que l'on n'avance pas.

CLORINDE.

Oüi que tu ſois, apprens que tu cours au trépas.

TANCREDE.

Oüi, ma perte eſt certaine, Amazone adorable,
Je ſçai que votre bras fut toujours indomptable ;

Mais quand j'échaperois à ſes coups furieux,
Je n'échaperois pas aux traits de vos beaux yeux.

CLORINDE.

Qui donc eſt-tu ? Qui m'oſe aborder de la ſorte ?

TANCREDE.

Je ſuis Chrétien, Tancrede eſt le nom que je porte,
Et ſuis ici venu conduit par Godefroi
Affranchir ces lieux ſaints d'un infidele Roi.
Deux mois peuvent encore être écoulés à peine,
Depuis que dans un bois au bord d'une fontaine,
Je vous trouvai ſans caſque & devins votre amant,
Et vous vis éloigner preſqu'au même moment.
Cette nuit dans ce camp, en vous voyant paroître,
A vos armes d'abord j'ai crû vous reconnoître ;
Et dans cette croyance à préſent affermi,
Je vous ſuis comme amant, & non comme ennemi.

CLORINDE.

Soit comme un ennemi, ſoit comme amant, n'importe,
Pour ces deux noms ma haine eſt également forte ;
Je n'aime que la guerre, & ce noble metier
Demande à qui l'exerce un grand cœur tout entier.
L'amour eſt ſon contraire, & ſes molles tendreſſes
Au cœur qui les reſſent n'inſpirent que foibleſſes.
Je hai l'amour enfin ; & déteſtant ſa loi,
Un amant eſt toujours un ennemi pour moi.

TANCREDE.

L'amour n'eſt qu'une ardeur ſimple de ſa nature ;
Son objet ſeulement la ſoüille ou la rend pure.
L'objet de mon amour eſt noble autant que doux,
J'aime enfin le mérite & la valeur en vous.
Et ſi pour qui vous aime ; ô beauté trop cruelle,
Vous ne pouvez avoir qu'une haine mortelle.
Je crains, quoique mon cœur de terreur ait fremi,
De ne pouvoir ceſſer d'être votre ennemi.

CLORINDE.

Cette amour doit de moi n'attendre aucune eſtime;
Entre deux ennemis tout commerce eſt un crime:
Tu ne me peux aimer ſans trahir Godefroi,
Et le cœur d'un perfide eſt indigne de moi.

TANCREDE.

Ah! c'eſt ce que de moi vous ne devez pas croire.
Je vous aime, il eſt vrai, mais j'aime auſſi la gloire;
Mourant pour mon parti, mon trépas ſeroit doux,
Autant qu'il le ſeroit ſi je mourrois pour vous.

CLORINDE.

Si je m'arrête au ſens que ce diſcours expoſe,
Je puis beaucoup ſur toi.

TANCREDE.

Vous pouvez toute choſe.
Vos deſirs ſont pour moi des ordres abſolus;
Quelle preuve en faut-il?

CLORINDE.

Il faut ne m'aimer plus.

TANCREDE.

C'eſt ce que me défend l'état où je me treuve;
Ce qui détruit l'amour, n'en peut être une preuve.
Commandez-moi plutôt d'affronter le trépas:
Tout m'eſt poſſible, hormis de ne vous aimer pas.

CLORINDE.

Mais quel eſt ton eſpoir? ſçais-tu bien que mon ame
Veut toujours être libre?

TANCREDE.

Oüi; mais je ſçai, Madame,
Que l'effet ne ſuit pas toujours notre ſouhait,
Et que ſouvent on aime en dépit qu'on en ait.
Mon eſpoir eſt fondé ſur votre réſiſtance,
L'amour aime à forcer qui ſe met en défenſe.
Plus un cœur lui réſiſte, & plutôt il l'abbat.

CLORINDE.

Hé bien, pour vaincre mieux, je fuirai le combat;

Et pour ôter tout lieu de me pouvoir ſurprendre,
Je ne prétens jamais ni te voir ni t'entendre.
Adieu.

TANCREDE.

Vüeillez ſouffrir encor... Mais elle fuit,
Et j'ai déja perdu ſa trace dans la nuit.
Qui me vient aborder ?

SCENE II.

ARSACE, TANCREDE.

ARSACE.

O Ciel !

TANCREDE.

Quel ſoin te preſſe ?
Parle, que cherches-tu ?

ARSACE.

Clorinde, ma maîtreſſe.
Le camp a pris l'alarme, & j'apprehende fort
Qu'elle n'ait rencontré la priſon ou la mort ;
Et d'un péril égal, ſans avoir l'ame émuë,
Je viens apprendre ici ce qu'elle eſt devenuë.

TANCREDE.

Quiconque a le bonheur d'être à cette beauté,
Doit ſçavoir qu'où je ſuis il eſt en ſûreté.
Clorinde a fait retraite avec un ſoin extrême.
Suis ſes pas, & dis-lui ſeulement que je l'aime.

ARSACE.

Que lui dirai-je encor ?

TANCREDE.

Je te l'ai déja dit ;
Va, dis-lui que je l'aime, & cela me suffit.

SCENE III.

ARSACE seul.

IL passe vers le camp, retournons à la ville ;
La nuit rend maintenant ma retraite facile.
Mes soins doivent cesser ; mais n'apperçois-je pas
Quelque guerrier armé qui tourne ici ses pas ?
Mais ou mon ame encor prend de fausses allarmes,
Ou je connois Clorinde à l'éclat de ses armes.

SCENE IV.

CLORINDE, ARSACE.

CLORINDE.

C'Est Arsace ?

ARSACE.

Ah ! Madame, où courez-vous ainsi ?

CLORINDE.

Achever un dessein qui n'a pas réussi.
Je dois porter la flamme à ces hautes machines,
Sur qui tous les Chrétiens ont fondé nos ruïnes.

Ismene l'enchanteur, propice à mes desseins,
A fait cette grenade & l'a mise en mes mains.
Mais j'ai mal pris mon tems ; & sans rien entreprendre,
Les Chrétiens m'ont d'abord réduite à me défendre ;
Et leur nombre eût sans doute accablé ma valeur,
Sans les soins que Tancrede a pris en ma faveur.
Puisqu'enfin je me trouve & libre & sans blessure,
Je veux tenter encor cette haute avanture.

ARSACE.

Quoi, rentrer au péril, lorsque vous en sortez !
Madame, le malheur suit les téméritez.

CLORINDE.

Tous tes conseils ici me sont peu nécessaires,
La fortune est toujours propice aux téméraires.

ARSACE.

Consultez....

CLORINDE.

Tes raisons ne peuvent m'arrêter ;
Il est heure d'agir, & non de consulter.

ARSACE.

Dans un trop grand péril ce dessein vous engage.

CLORINDE.

Oüi, le péril est grand, mais moins que mon courage.

ARSACE.

Mais vous pouvez périr ; on peut vous accabler ?

CLORINDE.

Oüi, oüi, je puis périr ; mais je ne puis trembler.
J'ois du bruit. Qui va-là ?

SCENE V.

HERMINE, CLORINDE, ARSACE.

HERMINE.

JE m'eſtime perduë ;
Je ſuis....

CLORINDE.

Qui que tu ſois, répons, ou je te tuë.

HERMINE.

C'eſt la voix de Clorinde & ſes armes auſſi.

CLORINDE.

Parle.

HERMINE.

Je ſuis Hermine.

CEORINDE.

O ciel, Hermine ici !
Qui t'a fait déguiſer ?

HERMINE.

Une étrange diſgrace ;
Mais ſoyons ſans témoins.

CLORINDE.

Eloignez-vous, Arſace.

HERMINE.

Souffre qu'il aille dire à Tancrede à l'inſtant
Que ſeul en cet endroit un étranger l'attend.

CLORINDE

CLORINDE.

Arsace, entendez-vous l'ordre qu'elle vous donne ?

ARSACE.

Oüi, Madame.

CLORINDE.

Allez donc faire ce qu'elle ordonne.

SCENE VI.

CLORINDE, HERMINE.

HERMINE.

TA rencontre en ces lieux, jointe à notre amitié,
M'oblige à ne me pas découvrir à moitié.
Tu ſçais bien que mon pere étoit Roi de Syrie ;
Qu'il perdit à la fois la couronne & la vie ;
Et que Tancrede alors portant par tout l'effroi,
Força notre palais, & ſe ſaiſit de moi.
Mais apprens qu'à ma vûë il fit en vain le brave ;
Si je fus ſa captive, il devint mon eſclave ;
Et ceſſant d'être libre, en ſe trouvant vainqueur,
Il prépara des fers ſeulement pour ſon cœur.
De ſon amour enfin j'eus des preuves certaines :
Pour marquer ſes liens, ſa main briſa mes chaînes ;
Et ſçachant mes deſirs, bien loin d'y réſiſter,
Juſques en cette Ville il me vint eſcorter.
Ce fut lors qu'à mon ame amour ſe fit connoître,
Mon cœur devint captif quand je ceſſai de l'être ;
Et Tancrede voulant m'ôter des fers ſi beaux,
Bien loin de les briſer, m'en donna de nouveaux.

CLORINDE.

Quoi! tu l'aimes?

HERMINE.

Je l'aime, & me ſuis réſoluë
De lui parler ici ſans en être connuë,
De ſonder ſes déſirs, & s'il n'aime que moi,
De lui rendre juſtice en lui donnant ma foi.

CLORINDE.

Quoi! Sa religion n'a donc rien qui t'étonne?

HERMINE.

J'abhorre ce qu'il croit; mais j'aime ſa perſonne.

CLORINDE.

Hermine, conſidere....

HERMINE.

Alors qu'on aime bien,
Clorinde, un jeune cœur ne conſidere rien.

CLORINDE.

Puiſqu'en vain je m'oppoſe à ce deſſein étrange,
De nos armes au moins nous devons faire échange.
Celles que deſſus moi Tancrede vient de voir,
Si tu veux t'en charger, pourront le décevoir;
Et parlant ſous mon nom, en baiſſant ta viſiere,
Tu ſçauras s'il perſiſte en ſon amour premiere.

HERMINE.

Ce conſeil me ravit.

CLORINDE.

Si l'effet ſuit mes vœux,
Il peut être à la fois utile à toutes deux.
Tes armes ſans éclat me rendront inconnuë
Dedans une entrepriſe où je crains d'être vûë.

HERMINE.

J'entens quelqu'un qui marche.

CLORINDE.

Arſace fait ce bruit;

SCENE VII.

CLORINDE, HERMINE, ARSACE.

CLORINDE.

AVez-vous vû Tancrede ?

ARSACE.

Oüi, Madame, il me ſuit.

CLORINDE.

Croit-il que ce ſoit moi qui doive ici l'attendre ?

ARSACE.

Il vous croit en danger, & vient pour vous défendre,
Tout armé comme il eſt, il s'avance à grands pas.

CLORINDE.

Arrêtez-le, & ſur-tout ne le détrompez pas.

SCENE VIII.

ARSACE, TANCREDE.

ARSACE.

DE s'avancer ici je l'entends qui se presse.
Seigneur, en cet endroit vous verrez ma maîtresse.

TANCREDE.

Pour la trouver plûtôt marchons diligemment.

ARSACE.

Elle viendra se rendre ici dans un moment.
N'allez pas plus avant, Clorinde le desire,
Je reste par son ordre ici pour vous le dire.

TANCREDE.

C'est assez, j'obéis, & n'irai pas plus loin;
Mais de quelque secours n'a-t-elle pas besoin?

ARSACE.

Seigneur, de son salut ne soyez point en peine,
Elle est hors de péril, & votre crainte est vaine.

TANCREDE.

Obligez-moi du moins de ne me point céler
Quel sentiment l'oblige à me vouloir parler.
Veut-elle encore accroître ou flatter mon martyre?
Ne m'en direz-vous rien?

ARSACE.

Je n'ai rien à vous dire;
C'est un secret que seule elle peut déclarer.
La voici; par respect je vai me retirer.

SCENE IX.

TANCREDE, HERMINE, couverte des armes de Clorinde.

TANCREDE.

C'Eſt Clorinde, avançons.

HERMINE *à part.*

Ma crainte ici redouble;
Et ſa vûë en mon ame excite un nouveau trouble.

TANCREDE.

Votre retour m'eſt doux, objet rempli d'appas,
Soit qu'il me ſoit propice ou ne me le ſoit pas:
Je n'eus jamais l'orgüeil de prétendre à vous plaire,
Vous aimer & vous voir eſt tout ce que j'eſpere;
Et malgré vos rigueurs vous comblez mon eſpoir,
Puiſque je puis ici vous aimer & vous voir.

HERMINE *à part.*

Il me parle d'amour; il m'a donc reconnuë?

TANCREDE.

Mes ennuis les plus grands ceſſent à votre vûe.

HERMINE.

Mais me connoiſſez-vous?

TANCREDE.

Oüi pour une beauté.
Qui fait voir des appas juſques dans ſa fierté;
Je ſçai que parmi nous le ciel vous fit deſcendre,
Pour donner de l'amour & pour n'en jamais prendre;
Et que de la nature auſſi-bien que des cieux,
Vous n'eûtes en naiſſant rien de doux que les yeux.

HERMINE.

On se laisse souvent tromper par l'apparence ;
Et l'on est quelquefois aimé sans qu'on y pense.
Esperez.

TANCREDE.

Que j'espere ! ô ciel ! qu'ai-je entendu !
Un bonheur est plus grand, moins il est attendu ;
Et mon cœur interdit de cette grace insigne,
Vous est plus obligé, moins il s'en trouve digne.

HERMINE.

Un amant bien fidele est digne d'être aimé.

TANCREDE.

Quel soupçon de ma foi pourroit être formé ?
Quiconque est votre amant ne peut être infidelle ;
Dès qu'on a vû Clorinde, on ne peut aimer qu'elle.

HERMINE.

Vous aimez donc Clorinde ?

TANCREDE.

En pouvez-vous douter ?
Je l'aime d'une ardeur qui ne peut s'augmenter.
Comme il n'est point d'éclat que sa beauté n'efface,
On ne peut voir d'amour que mon feu ne surpasse.
Clorinde est sans égale, & Tancrede enchanté
Est enfin en amour ce qu'elle est en beauté.

HERMINE *à part.*

Ces mots passionnez m'outragent jusqu'à l'ame.
Haut.
Mais n'avez-vous jamais ressenti d'autre flâme ?

TANCREDE.

Mon cœur que jusqu'ici l'on n'a pû surmonter,
N'avoit rien que Clorinde au monde à redouter ;
Ses fers ont tant d'éclat, que j'ai l'ame trop vaine
Si je croi mériter une si belle chaîne ;
Mais croyez que Clorinde est seule en l'univers
Qui puisse mériter de me donner des fers.

HERMINE *bas.*

A me désespérer ce perfide s'obstine.
Haut.
Mais n'avez-vous jamais soupiré pour Hermine ?
J'ai sçû que vous l'aimiez.

TANCREDE.

Qui vous l'a fait sçavoir
Est, ou déçû lui-même, ou veut vous décevoir.
Je ne l'aimai jamais ; le peu qu'elle a de charmes,
Etoit quand je la vis, tout noié de ses larmes,
Et croyant ne devoir l'affliger qu'à moitié,
Je lui rendis des soins seulement par pitié.

HERMINE *à part.*

Peut-on jamais souffrir de plus cruels outrages ?
Haut. Hermine eut de vos feux d'assez grands témoignages,
Votre amour fut la fin de sa capivité,
En faveur de vos fers elle fut la liberté.

TANCREDE.

Pour elle ma froideur fut par là confirmée.
M'en serois-je éloigné si je l'avois aimée ?
Je l'aurois conjurée, en la mépriſant moins,
De souffrir mon amour, mon respect & mes soins.
Mais trouvant son humeur importune & sévere,
Je pris un beau prétexte afin de m'en défaire.

HERMINE *bas.*

Quel aveu, juste ciel ! & quelle indignité !

TANCREDE.

Que m'apprend ce murmure, adorable beauté ?
Ah ! sans doute il m'apprend que ma gloire est extrême,
Lorsqu'on paroît jaloux, on témoigne qu'on aime.
Qu'en dois-je croire enfin ?

HERMINE.

Que tu t'abuses fort,
Que je t'abhorre plus que l'on ne hait la mort :

Que tu n'es qu'un ingrat, que ma haine implacable,
Comme ta lâcheté n'eut jamais de semblable,
Que mon courroux pour toi ne doit jamais finir,
Et te mépriſe trop pour te vouloir punir.
Adieu.

TANCREDE.

Souffrez qu'au moins je puiſſe vous répondre;
Mais l'ingrate m'accuſe & fuit pour me confondre;

SCENE X.

TANCREDE ſeul.

O Ciel! fut-il jamais revers plus imprévû!
De tout raiſonnement je me ſens dépourvû:
Un changement ſi prompt doit ſeulement m'inſtruire
Qu'il n'eſt rien d'aſſuré dans l'amoureux empire;
Qu'amour aime à mêler le bien avec le mal,
Et comme il eſt enfant qu'il n'eſt jamais egal;
Ses plus rares faveurs ſont toujours inconſtantes.
Mais quoi! ne vois-je pas nos machines brûlantes?

SCENE XI.

ARIMON, CLORINDE, TANCREDE.

ARIMON.

OUi, traître, de ta main j'ai vû partir le feu,
Ta fuite & tes détours te ſerviront de peu,
Mon bras en ce moment punira ton audace.

CLORINDE *le bleſſant.*

C'eſt ainſi que je ſçai répondre à qui menace.

ARIMON.

Je ſuis mort.

TANCREDE.

Arimon eſt tombé ſans chaleur,
Il faut que je partage ou venge ſon malheur,
Après ſon meurtrier marchons en diligence.

CLORINDE *à part.*

Je voi pour m'arrêter Tancrede qui s'avance,
Si je me fais connoître il ne me nuira pas;
Mais je ne veux devoir mon ſalut qu'à mon bras,
Il faut que je l'attende, & que je l'embaraſſe.
Haut.
Parle, qui donc es-tu qui me ſuis à la trace?

TANCREDE.

Je ſuis un homme armé qui par un juſte effort
T'apporte en même tems & la guerre & la mort.

CLORINDE.

Je ne fuis point la guerre & l'accepte ſur l'heure;
Mais ſois certain qu'il faut que la mort te demeure.

TANCREDE.

Je vai te faire voir par de ſanglans effets,
Que je ſçai bien donner tout ce que je promets.

Ils ſe battent.

CLORINDE.

Quel amant eut jamais un deſſein plus étrange ?
Mais je me ſens bleſſée, il faut que je me venge.

TANCREDE.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, je n'ai que commencé.

CLORINDE.

C'eſt à moi d'achever.

TANCREDE.

Ah, ciel ! je ſuis bleſſé.

CLORINDE.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, ma bleſſure funeſte
Te doit coûter encor tout le ſang qui te reſte.

TANCREDE.

O toi, qui que tu ſois, contre qui je me bas,
Differe d'un moment ta perte ou mon trépas ;
Et ſi dans ce combat où l'honneur nous engage,
Les prieres encor peuvent être en uſage,
Pour accroître ma gloire ou flatter mon malheur,
Inſtruis-moi de ton nom comme de ta valeur.
Je ne connois que trop que de notre querelle
Aux jours de l'un de nous la fin ſera mortelle ;
Fais-moi connoître avant ou l'un ou l'autre ſort,
Quel bras doit honorer ma victoire ou ma mort.

CLORINDE.

Cette grace pour toi ſeroit peu favorable,
Sois certain que je porte un nom ſi redoutable,
Qu'en te le prononçant, malgré tous tes deſſeins,
Les armes à l'inſtant te tomberoient des mains ;
Mais je crains ta foibleſſe, & j'ai trop de courage
Pour te vouloir combattre avec quelqu'avantage ;
Mon cœur peut ſur lui ſeul ſon eſpoir établir,
Et pour te vaincre mieux ne veut pas t'affoiblir :
Ne prends point d'autres ſoins que ceux de te défendre.
Défens-toi de mon bras & ſois content d'apprendre
Que de ces hautes tours l'embraſement ſoudain
Eſt un coup fortuné de cette même main.

TANCREDE.

Sçache qu'à te punir cet aveu me convie,
Et qu'il ne doit pas moins te coûter que la vie.

CLORINDE.

Ah! ce coup eſt mortel, & ma vigueur s'abat.

TANCREDE.

Il chancelle, hâtons la fin de ce combat.
Je ſuis vainqueur, il tombe.

CLORINDE.

Ah! c'eſt ce que j'ignore,
Tu n'es pas mon vainqueur puiſque je vis encore.
Acheve; & tu ſçauras, ſi mon cœur eſt vaincu,
Qu'il n'a pû l'être au moins tandis qu'il a vécu.

TANCREDE.

Que la victoire, ami, me ſoit plûtôt ravie,
Que de l'avoir au prix d'une ſi belle vie!
Ton courage me charme, & mon inimitié
Se laiſſe vaincre aux traits d'une juſte pitié,
C'eſt moi qui ſuis vaincu.

CLORINDE.

Cette pitié nuiſible
Me fait mieux que tes coups ceſſer d'être invincible.
La victoire eſt à toi, ta généroſité
Triomphe malgré moi de toute ma fierté;
Et le ſort qui m'outrage au moins me fait connoître
Qu'il me donne un vainqueur qui mérite de l'être.

TANCREDE.

L'eſpoir de ton ſalut nous peut encor reſter,
Ce caſque t'embaraſſe, & je vai te l'ôter.

CLORINDE.

Ma bleſſure eſt mortelle, & ta peine impuiſſante.

TANCREDE, *ôtant le caſque.*

Juſte ciel! c'eſt Clorinde.

CLORINDE.

Oüi, Clorinde mourante.
Tu reſtes interdit, Tancrede, & je connoi
Que le coup dont je meurs te bleſſe autant que moi.
Mais pers cette douleur qui m'eſt injurieuſe,
Pour regretter ma perte elle eſt trop glorieuſe.
Je meurs; mais je connois que ce coup inhumain
Ne me pouvoit venir d'une plus belle main.
Oüi, j'eſtime Tancrede, & mon ame déçûë
Ne l'eût point eſtimé s'il ne m'eût point vaincuë.
Mon cœur qui ne ſe plaint ni de toi ni du ſort,
Te pardonne aiſément ma défaite & ma mort:
Le reſte de mon ſang s'écoule avec ma vie,
Je meurs; mais je ne puis mourir ton ennemie.
Adieu.

TANCREDE.

Clorinde meurs par le fer que je tiens;
Et mes jours ne ſont pas finis avec les ſiens!
La clarté par mes coups à Clorinde eſt ravie,
Et ſa perte n'eſt pas de la mienne ſuivie!
Enfin Clorinde expire, & mon perfide cœur
N'a pas aſſez d'amour pour mourir de douleur!
Quoi! cette main ſi prompte aux actions barbares,
Cette main ſi cruelle à des beautez ſi rares,
Après de ma maîtreſſe avoir hâté la fin,
N'a pas encor oſé punir ſon aſſaſſin,
N'a pas oſé commettre un acte de juſtice!
Ah! ç'en eſt trop, il faut que ce coup me puniſſe..
Mais l'horreur des amans & l'effroi des humains,
Qui dans un ſang ſi pur vient de tremper ſes mains,
Après avoir porté ſa rage ſans ſeconde,
Juſqu'au ſein le plus chaſte & le plus beau du monde,
Et mis une beauté qu'il adore aux abois,
Pour ſa punition ne mourra qu'une fois!

Non, non, n'acheve pas ce ſanglant ſacrifice,
Tancrede ingrat, ta vie eſt ton plus grand ſupplice,
Contemple cet objet de ton cœur adoré,
Qu'au fort de ton amour ton bras a maſſacré.
Voi ces beaux yeux auteurs de tes flammes premieres,
Dont tes efforts ſanglans ont éteint les lumieres.
Regarde le débris d'un chef-d'œuvre ſi beau,
Et dans chaque regard trouve un trépas nouveau.
Et vous, ô derniers coups d'une main adorable,
Bleſſures, retenez le ſang de ce coupable.
C'eſt finir ſon tourment que terminer ſon ſort,
Et vous lui feriez grace en lui donnant la mort.
Mais quoi! vous vous ouvrez, en vain je vous convie,
Pour prolonger mes maux de prolonger ma vie.
Pour venger le beau ſang du corps dont vous partez,
Vous vomiſſez le mien à flots précipitez:
Déja ma voix s'abat, mes foibleſſes redoublent,
Mes pas ſont chancelans, mes yeux mourans ſe troublent:
Et cédant à l'effort des dernieres douleurs,
Mon cœur par un ſoûpir m'avertit que je meurs.
Vous, de tant de beautez chers & tragiques reſtes,
Beau corps à qui mes jours ont été ſi funeſtes,
Permettez en perdant mon crime avec le jour,
Que la mort nous uniſſent au défaut de l'amour.

Il tombe auprès du corps de Clorinde.

Fin de la Tragedie & du quatriéme Acte.

NOMS DES ACTEURS du cinquiéme Acte.

ARMIDE, Magicienne ennemie de Renaud.

L'OMBRE d'Hidraot, oncle d'Armide.

RENAUD, Chevalier chrétien, amoureux d'Armide.

AGIS, Ecuyer de Renaud.

UN TRITON.

UNE SIRENE.

L'AMOUR.

Quatre petits Amours.

La Scene eſt proche de Jeruſalem dans une Iſle enchantée.

ACTE V.

ARMIDE ET RENAUD.

TRAGI-COMEDIE

En Machines.

SCENE PREMIERE.

ARMIDE ſuſpenduë en l'air.

MIniſtres dont les ſoins ſont mes plus fortes armes,
Démons à me ſervir engagés par mes charmes,
Changez ces lieux couverts & de ſang & de pleurs
En une Iſle agréable, & couverte de fleurs.

Le théatre ſe change en un Iſle délicieuſe où l'on peut paſſer par un pont manifique, & Armide deſcend en même tems, & continuë à parler.

Et vous, à qui je dois les hautes connoiſſances
De la plus aſſurée & noble des ſciences,
D'un art qui, quand je veux, trouble ou calme les mers,
Et fait pâlir les cieux, ou trembler les enfers.
Noble eſprit d'Hidraot, qui ſous des mirthes ſombres
Joüiſſez d'un repos dont joüiſſent les ombres,
Quittez pour me venger ces noirs & triſtes bords,
Et pour nuire aux vivans, abandonnez les morts.
Quarante Chevaliers, que j'avois avec peine
Pris entre les Chrétiens, & puis mis à la chaîne,
Par le jeune Renaud le plus fier des humains,
M'ont été hautement ravis d'entre les mains.
J'aſpire à la vengeance, & j'en flatte mon ame.
Rien n'eſt plus agréable à l'eſprit d'une femme:
Et plus ſon impuiſſance invite à l'outrager,
Plus pour elle il eſt doux de ſe pouvoir venger.
Je vous conjure donc, ombre qui m'êtes chere,
Par les ondes du Styx que tout l'enfer révere,
Par le cercle d'Hecate & ſes trois divers noms,
Et par le noir Trident du prince des démons,
Pour aux jours de Renaud faire enſemble la guerre,
De ſortir à l'inſtant du centre de la terre.

La terre s'ouvre, & l'ombre d'Hidraot en ſort.

SCENE

SCENE II.

L'OMBRE, D'HIDRAOT, ARMIDE.

L'OMBRE.

TU me vois prêt, Armide, à ſuivre tes déſirs ;
L'enfer prend avec moi part à tes déplaiſirs.
Il craint que de Renaud la valeur ſans égale
A tous ſes partiſans ne ſe rende fatale ;
Et ce jeune Chrétien peut dire ſans erreur,
Qu'il a juſqu'aux enfers porté de la terreur.
Mais les démons enfin ſont tous d'intelligence
Pour hâter avec toi ſa perte & ſa vengeance.

ARMIDE.

L'offenſe eſt pour moi ſeule, & me doit engager
A prendre ſeule auſſi le ſoin de me venger.
Renaud ſera puni, mais puni par mes armes :
Sa rencontre eſt le bien que j'attens de mes charmes ;
Mais l'ayant rencontré, ma main ſeule en effet
Doit réparer le tort que la ſienne m'a fait.

L'OMBRE.

Ce ſentiment eſt juſte, & je te viens apprendre
Qu'à l'inſtant en ces lieux Renaud ſe viendra rendre ;
Et loin que ton courroux lui donne de l'effroi,
Il a de t'aborder même déſir que toi.

ARMIDE.

Même déſir que moi, qu'il a tant offenſée !

L'OMBRE.

Il a même déſir, & non même penſée.

Tu cherches à le perdre, il cherche à t'acquerir ;
Tu veux percer son cœur lors qu'il veut te l'offrir.
Il est atteint pour toi d'une ardeur sans mesure :
J'ai fait entre ses mains rencontrer ta peinture.
Son cœur jeune & boüillant s'est enflammé d'abord,
Mais d'un feu qui ne doit éclairer que sa mort.

ARMIDE.

Sa passion me nuit, le trépas lui doit plaire
S'il lui vient d'une main que l'amour lui rend chere.
Ma haine dans sa mort n'aura rien d'éclatant ;
Il mourra de ma main, mais il mourra content.
Je souhaite sa mort, mais sa mort inhumaine :
Il meurt sans châtiment, s'il expire sans peine.
La mort ne punit point, quand elle a des appas ;
Et s'il meurt impuni, je ne me venge pas.

L'OMBRE.

Pourvû qu'il meure enfin, cela te doit suffire ;
La mort est de tous maux le dernier & le pire.
Et de quelque façon qu'on se sente outrager,
Perdre son ennemi, c'est toujours se venger.

ARMIDE.

Renaud paroît. Allez par quelque adresse utile
L'engager à passer sans suite dans cette Isle :
Ce lieu pour ma vengeance est propre au dernier point.

L'OMBRE.

Je te vais contenter, mais ne te montre pas.

Armide se cache derriere quelques arbres ; & l'Ombre passe sur le pont, & se rend sur le devant du théatre, où Renaud paroist avec son Ecuyer.

SCENE III.

RENAUD, AGIS, L'OMBRE.

RENAUD *tenant une boëte de portrait.*

CEsse, Agis de combattre une flâme invincible:
Je voudrois l'étouffer; mais il m'est impossible.
Tous les raisonnemens ne sont pas de saison,
Mes sens dans leur désordre engagent ma raison:
Armide est idolâtre, Armide est criminelle;
Elle est mon ennemie enfin, mais elle est belle.
Ses défauts sont cachés par ses charmes puissans;
Et ma raison ne voit que ce qu'ont vû mes sens.
Cesse par tes discours en cette solitude
De troubler de mon cœur la douce inquiétude,
Mes pensers amoureux ici m'ont fait venir,
Et fourniront assez de quoi m'entretenir.
Dieu, que cette Isle est belle, & ce pont magnifique?
Sçachons-en les secrets de cette homme rustique.
Quelle est cette Isle, ami?

L'OMBRE.

Ces mots me font juger,
Seigneur, qu'assurément vous êtes étranger.
Il n'est point dans l'Asie Isle plus renommée;
L'entrée aux étrangers n'en est jamais fermée;
Et pour peu que votre ame aime les nouveautés,
Vous ne passerez point sans en voir les beautés.

RENAUD *passe sur le pont.*

Sui donc mes pas, Agis.

SCENE IV.

AGIS, L'OMBRE.

L'OMBRE *arrêtant Agis.*

SI tu n'es las de vivre,
Qui que tu sois, demeure, & garde de le suivre.
Cette Isle est enchantée, & par de dures loix
L'on n'y peut sans danger passer deux à la fois.

Agis veut passer, & le pont se brise dans le moment qu'il veut mettre le pied dessus.

AGIS.

N'importe. Ah, ciel! le pont tout-à-coup vient de fondre.
Ce succès de tout point commence à me confondre;
Ce doit être l'effet d'un magique pouvoir.
Plût au ciel que l'auteur à mes yeux se fit voir!

L'OMBRE.

C'est moi. Que prétens-tu?

AGIS.

Ce que je prétens, traître!
Te perdre, ou te forcer de me joindre à mon maître.

L'OMBRE.

Quoi, mortel impuissant, tu m'oses menacer!
Toi, que d'un souffle seul je pourrois terrasser!
Oui, de ce pont brisé la chûte est mon ouvrage;
Et si de Renaud seul j'ai souffert le passage,
Sache que ce sera, malgré tout son effort,
Un passage pour lui de la vie à la mort.

AGIS.

La crainte de ton art n'a rien qui me retienne,
Et ta perte du moins précédera la sienne.

Il met l'épée à la main; lorsqu'il en veut frapper l'Ombre, elle rentre dans la terre, & Agis ne frappe que l'air.

Ciel! d'un pareil prodige a-t-on oüi parler?
Je frappe, & tous mes coups ne rencontrent que l'air.
Le charme est surprenant, qui l'a fait disparoître?
Mais cherchons quelqu'endroit pour rejoindre mon maître.

SCENE V.

RENAUD dans l'Isle enchantée.

CE gazon que cette eau vient baiser doucement,
Semble ici m'inviter à rêver un moment.

Il se couche sur un gazon.

Isle délicieuse, où l'aimable Zephire,
Dedans le sein de Flore avec langueur soupire,
Séjour de mille appas que ce fleuve charmant
Ceint d'un continuel & mol embrassement,
Pour rendre ici ma joie & parfaite & solide,
Rien ne vous manqueroit si vous aviez Armide:
Mais par l'effet d'un charme amoureux & nouveau
Quand je ne la voi pas, je ne voi rien de beau.

Il regarde le Portrait d'Armide.

Chef-d'œuvre, où l'art fait voir par sa douce imposture,
Les plus aimables traits qu'ait formé la nature,
Belle cause des maux qui me sont préparez,
Vous avez des appas dignes d'être adorez:

Ce qu'Armide a de beau, vous l'avez en partage;
Mais quoi! d'Armide enfin vous n'êtes que l'image,
Et je ne trouve en vous, malgré mes juſtes vœux,
Que l'image du bien qui me peut rendre heureux.
Pour Armide à mes yeux vos traits vous font paroître;
Mais Armide eſt ſenſible, & vous ne pouvez l'être.
Et vous ne pouvez l'être? Oüi, portrait précieux,
Mais c'eſt poſſible, en quoi vous lui reſſemblez mieux.
Je conçois peu d'eſpoir, & j'ai de juſtes craintes
Qu'Armide, comme vous, ſera ſourde à mes plaintes,
Et que cette beauté dont je crains le courroux,
Ne ſera pas pour moi plus ſenſible que vous.
Mais qui cauſe dans l'onde une rumeur ſoudaine?
Un Triton ſort du fleuve avecque une Sirene:
Ils paroiſſent tous deux diſpoſez à chanter.
Leur deſſein me ſurprend; mais il faut écouter.

SCENE VI.

UN TRITON, UNE SIRENE, RENAUD.

UN TRITON *&* *une* SIRENE *chantent.*

IL faut aimer,
C'eſt un deſtin inévitable;
Il n'eſt point de cœur indomptable
Que l'amour ne puiſſe charmer;
Mais ſur tout quand on eſt aimable,
Il faut aimer.

RENAUD.

Tous mes sens enchantez de cet air agréable,
Sont contraints de céder au sommeil qui m'accable.

Renaud s'endort, & le TRITON *&* la SIRENE *continuent à chanter.*

Que de plaisirs
Amour fait trouver dans ses chaînes !
Ses rigueurs les plus inhumaines
Font pousser de charmans soûpirs,
Et ses maux causent moins de peines
Que de plaisirs.

SCENE VII.

ARMIDE, RENAUD endormi ;
LE TRITON, LA SIRENE.

ARMIDE.

ALlez, retirez-vous, Renaud est endormi ;
Et je veux sans secours perdre cet ennemi.

Le Triton & la Sirene se plongent dans le fleuve, & Armide continuë

SCENE VIII.

ARMIDE, RENAUD endormi.

ARMIDE.

C'Eſt maintenant qu'il faut que cette ame indomptée
Succombe ſous les coups d'une femme irritée.
L'heure fatale arrive où Renaud doit périr,
S'il ouvre encor les yeux c'eſt pour ſe voir mourir;
Et ſon ſommeil eſt moins dans ce péril extrême
Le frere de la mort, que la mort elle-même.
Aſſouviſſons nos ſens du plaiſir précieux
Que la vengeance inſpire aux eſprits furieux.
Je vai perdre un Amant; mais en vain à ma rage
Son cœur trop criminel oppoſe mon Image;
Loin d'épargner ſon cœur, je percerois le mien
S'il empêchoit mes coups d'aller juſqu'au ſien:
Je ſens bien qu'il n'eſt point de peine plus funeſte
Que de ſe voir aimer d'un objet qu'on déteſte:
L'Amour à la pitié veut toujours engager;
Et comme tout mon bien conſiſte à me venger,
Son amour n'eſt pour moi qu'une nouvelle offenſe,
Puiſqu'elle oſe vouloir m'arracher ma vengeance.
Mais je puis me venger doublement à mon tour.

SCENE

SCENE IX.

L'AMOUR, ARMIDE, RENAUD endormi.

L'AMOUR.

ARrête, arrête, Armide.

ARMIDE.

Et qui donc es-tu, toi qui troubles mes desirs?

L'AMOUR.

Je suis fils du désordre & pere des plaisirs.
C'est moi dont la puissance infinie & féconde,
Soutient ce qui subsiste aux Cieux & dans le monde.
J'anime la nature, ou pour mieux m'exprimer,
Je t'apprens que je suis le Dieu qui fait aimer.

ARMIDE.

Par quel droit prétends-tu traverser ma vengeance,
Toi de qui j'ai toujours mépriſé la puiſſance?
Le Dieu qui fait aimer en dépit de ſes traits,
N'a rien à commander à qui n'aima jamais.

L'AMOUR.

Si tu n'aimas jamais, tu peux aimer encore,
Ma flamme dans ton cœur malgré toi peut éclore,
La ſource de la vie eſt l'effet de mes feux,
Sur tous les corps vivans je puis ce que je veux:
Et quand je laiſſe un cœur dedans l'indifference,
C'eſt mon deſir qui manque & non pas ma puiſſance.

Mais enfin il eſt tems que tu ſuives ma loi,
Tu t'es voulu venger de Renaud & de moi ;
Et je viens animé fortement à te nuire,
Défendre contre toi Renaud, & mon Empire.

ARMIDE.

Quoi ? tu me veux défendre ici de me venger ?

L'AMOUR.

Oüi ; mais de tes tourmens c'eſt-là le plus leger ;
Je veux pour te punir par un ſupplice extrême,
Te donner de l'amour pour ton ennemi même.

ARMIDE.

Moi, de l'amour pour lui ! Perds cette vanité,
Tout ton pouvoir dépend de notre volonté.
Pour te vaincre, il ne faut que ſe vouloir défendre,
L'on n'a jamais d'amour qu'autant qu'on en veut prendre ;
Enfin quoiqu'en effet tes ordres rigoureux,
Puiſſent deſſus mon cœur, j'y puis encor plus qu'eux,
Et loin que pour Renaud mon ame ſoit émûë,
Il faut que je me venge, & qu'il meure à ta vûë.

L'AMOUR.

Ce trait te va punir, & lui ſauvant le jour,
T'apprendra qu'il n'eſt rien d'impoſſible à l'Amour.

Il s'envole en lui tirant une fléche.

SCENE X.

ARMIDE, RENAUD endormi.

ARMIDE *arrachant la fléche qui lui eſt demeurée dans le ſein.*

O Ciel ! Mais de ce coup l'atteinte eſt trop legere,
Pour garantir Renaud des traits de ma colere ;
Et duſſe-je en périr, je me plains peu du ſort,
Puiſque j'ai de la vie aſſez pour voir ſa mort.

RENAUD *rêvant.*

Je ne fuis point vos coups, non...

ARMIDE.

Il rêve.

RENAUD *rêvant.*

Inhumaine,
Je ne puis jamais vivre avecque votre haine ;
Et contraint d'expirer, j'aime mieux recevoir
La mort de votre main que de mon déſeſpoir.

ARMIDE.

Si ma main par ta mort peut remplir ton attente,
Tu mourras ſatisfait, & je vivrai contente :
Reçoit le coup... Mais Dieux ! quel tremblement ſoudain,
Me ſaiſit à la fois & le cœur & la main ?
Quel mouvement s'oppoſe en mon ame allarmée,
Au cours de la fureur dont je ſuis animée ?

Et quel charme plus fort que mes enchantemens,
Souleve contre moi mes propres mouvemens?
Quoi, de mon ennemi je souffre ici la vûë,
Et loin de redoubler ma haine diminuë!
L'objet qui l'augmentoit ne sert qu'à l'amoindrir,
Et ce qui m'irritoit commence à m'attendrir.
D'où vient que de mes sens la révolte inhumaine
En faveur de Renaud ose trahir ma haine,
Et que mes yeux, malgré mon furieux desir,
L'observent avec soin, & même avec plaisir?
Avec plaisir! Mes yeux vous font donc cet outrage,
Transports impétueux de vengeance & de rage,
Et vous n'empêchez pas ces guides de mon cœur
De voir notre ennemi sans peine & sans horreur?
Mais quoi! J'adresse en vain cette plainte pressante
Aux restes impuissans de ma fureur mourante;
Tout mon courroux s'éteint, & dans mon lâche cœur
Je ne sens que foiblesse & ne sens plus d'ardeur.
Plus d'ardeur! Ah! que dis-je? En vain je dissimule,
D'une ardeur forte encor je sens bien que je brûle;
Mais helas! cette ardeur qui me brûle à son tour,
Ne vient plus de la haine, elle vient de l'amour.
Renaud, dont le mérite est plus fort que mes charmes,
Tu triomphes d'Armide, elle te rend les armes,
Et nul péril ne doit te donner de terreur,
Ayant pû triompher d'une femme en fureur.
Je sens bien que ta gloire à ma honte s'augmente,
Et que ton ennemie enfin est ton amante:
L'Amour qui me punit cesse ici d'être doux,
J'ai toute sa tendresse, & lui tout mon courroux;
Et par le prompt effet d'un changement étrange,
Au lieu de me venger j'aime, & l'Amour se venge.

Sa vengeance eſt pourtant imparfaite en ce point,
Qu'il me punit d'un trait qui ne me déplaît point:
Je hai ma liberté quand je reçois ſa chaîne,
Et je fais mes plaiſirs de ce qu'il fait ma peine.
Tous ſes maux ont toujours des charmes pour nos cœurs,
Et ſi ſes maux ſont doux, quelles ſont ſes douceurs?
Si ta juſtice, Amour, égale ta puiſſance,
Fais ceſſer ta colere avecque mon offenſe;
Mon crime eſt maintenant expié par tes feux.
Après m'avoir punie, exaucé au moins mes vœux:
Je te veux conſacrer les reſtes de ma vie,
Mon cœur, d'autres plaiſirs ne conçoit plus d'envie:
Tranſporte nous tous deux pour vivre ſous ta loi,
Dans des lieux interdits à tout autre qu'à toi.

L'Amour paroiſt en l'air ſuivi de quatre petits Amours.

SCENE XI.

L'AMOUR, ARMIDE, RENAUD endormi, quatre petits Amours.

L'AMOUR.

TEs vœux ſont exaucez; & je ſuis prêt, Armide,
Dans un monde inconnu de te ſervir de guide.
Vous qui m'obéiſſez, Dieux des commencemens,
Amours, ſous ma conduite enlevez ces Amans.

Les quatre petits Amours deſcendent ſur le Théatre; & deux ayant pris Renaud, & les deux autres Armide, il les enlevent ſous la conduite de l'Amour.

SCENE DERNIERE.

LA FLEUR, LA ROQUE.

LA FLEUR *ſortant de la place en déſordre, où il a été aſſis depuis le ſecond Acte.*

MA fille eſt morte, ô Ciel !

LA ROQUE *l'abordant.*

Vous l'allez voir deſcendre ;
Et ſon enlevement vous devoit moins ſurprendre.

LA FLEUR.

On peut être ſurpris par un ſemblable effet.

LA ROQUE.

De nos eſſais enfin êtes-vous ſatisfait ?

LA FLEUR.

Oüi, chacun a bien fait dans tous ſes perſonnages ;
Je conſens avec joye à vos trois mariages :
Votre Art dans ces eſſais m'a paru noble & doux,
Et votre ſort enfin doit faire des jaloux.
Si votre Troupe un jour a la gloire de plaire
Au plus Auguſte ROI que le Soleil éclaire,
Au PRINCE ſans égal qui poſſede à la fois
Ce que ſéparément ont eu les plus grands Rois,
Et qui portant par tout ſa valeur ſans ſeconde,
Ne doit la voir borner que des bornes du Monde.

Fin de la Tragi-Comedie en machines, & du cinquiéme & dernier Acte.

LA MORT DE CIRUS

TRAGEDIE

Repréſentée en 1656.

ACTEURS.

ODATIRSE, Géneral de l'Armée de Thomiris.

CLODAMANTE, Beau-frere de Thomiris.

ARBATE, Capitaine des Gardes,

CLIDARICE, Sœur de Clodamante.

THOMIRIS, Reine de Scytes.

ANAXARISPE, Confidente de Thomiris.

DORIANTE, autre Confidente de Thomiris.

CYRUS, Roi des Perſes, priſonnier de Thomiris.

FEREONTE, Capitaine Scyte.

GARDES.

SOLDATS.

La Scene eſt dans le Camp, & devant la Tente de Thomiris.

LA MORT
DE
CYRUS.

LA MORT DE CYRUS.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ODATIRSE, CLODAMANTE, ARBATE, suite.

ODATIRSE.

IE borne tous mes vœux au deſſein que vous faites,
Mais, quel ſort ſous nos pas fait trouver ces tablettes? *
Elles ſont à la Reine, & ce riche ornement
De cette vérité nous inſtruit pleinement.

* *Il amaſſe des Tablettes.*

CLODAMANTE.

Ouvrez-les, Odatirse; en l'ardeur qui m'enflâme,
Ce qui touche la Reine, intéresse mon ame.

ODATIRSE.

Vos desirs sont les miens, & vous sçavez, Seigneur,
Que tout ce qui vous touche intéresse mon cœur.

Il ouvre les Tablettes & lit.

„Quand je perdis l'objet qui seul m'avoit sçû plaire,
„Et qui m'étoit uni par un sacré lien,
„Je fis serment de n'aimer jamais rien,
„Et qu'à l'amour toûjours mon cœur seroit contraire;
„Mais hélas! je crains bien
„Que la douleur ne m'ait fait faire
„Un serment téméraire!

CLODAMANTE.

Ami, d'un grand secret le hazard nous instruit!

ODATIRSE.

Il est grand en effet, mais voyons ce qui suit.

Il continue de lire.

„Que le charme est puissant, qui veut que je me rende!
„Je fais ce que je puis pour n'y pas consentir;
„Mais quoique mon cœur s'en défende,
„Je crains de ne pouvoir long-tems m'en garantir;
„Si je ne sens l'amour, au moins je l'appréhende,
„Et quand l'amour s'obstine à nous assujettir,
„La différence n'est pas grande
„Entre le craindre & le sentir.

CLODAMANTE.

Serois-je bien l'amant, à qui son cœur s'engage?

ODATIRSE.

Ces derniers mots peut-être en diront davantage.

Il lit.

„Cessons de nous flatter,
„Il n'en faut pas douter,

„ Ce que je ſens eſt l'amour même,
„ Et mon erreur étoit extrême.
„ Mon ame a beau s'en plaindre, & beau s'en allarmer,
„ C'eſt malgré moi que j'aime ;
„ Mais c'eſt toujours aimer.

Pour quel autre auroit-elle un ſentiment ſi doux?

CLODAMANTE.

Peut-être pour vous-même.

ODATIRSE.

Ah, Seigneur! c'eſt pour vous.
Elle a trop de vertu pour faire un choix contraire
Aux derniers ſentimens du feu Roi votre frere.
Vous ſçavez qu'en mourant, en préſence de tous,
Il ordonna qu'un jour vous fuſſiez ſon époux;
Et que voulant auſſi regler ma deſtinée,
Son choix avec ſa ſœur conclut mon hymenée.

CLODAMANTE

Il eſt vrai qu'à ma ſœur votre cœur deſtiné,
Sans crime à Thomiris ne peut être donné.
Je ſçai qu'elle ne peut par un choix qui m'offenſe,
Sans trahir ſon devoir, trahir mon eſpérance,
Et qu'elle eſt obligée, après l'ordre du Roi,
De ne jamais aimer ou de n'aimer que moi.
Elle me doit choiſir; mais à parler ſans feinte,
L'amour dans ſa naiſſance abhorre la contrainte:
Il choiſit ce qu'il veut plûtôt que ce qu'il doit,
Il fait toujours des loix & jamais n'en reçoit.
Mille exemples fameux ont ſouvent fait connoître
Que le droit d'être aimé ſert d'obſtacle pour l'être,
Et qu'ordinairement trompant un juſte eſpoir,
L'amour n'eſt plus amour ſi-tôt qu'il eſt devoir.
Depuis la mort du Roi Thomiris allarmée,
Ne m'a plus accordé d'emploi dans ſon armée,
Et s'eſt mis en état en m'ôtant tout crédit,
De faire un autre choix ſans craindre mon dépit.

C'eſt vous ſeul cependant que ſa faveur regarde.
Elle a mis depuis peu Cyrus en votre garde,
Ce grand Roi des Perſans que vous-même avez pris,
Et qu'on doit immoler aux mânes de ſon fils.
Tout le camp prend votre ordre, & pour vous s'intéreſſe.
La Reine vous éleve autant qu'elle m'abaiſſe.
Et vous place ſi haut, que ſon ſoin déclaré
Entre ſon trône & vous laiſſe à peine un dégré.

ODATIRSE.

Encor que Thomiris qui vous eſt deſtinée,
A vous tenir ſi bas ſoit toujours obſtinée,
Vous ne devez vous croire abaiſſé qu'à demi,
Puiſque ſi près du trône il vous reſte un ami.
Mon ame en vos ennuis d'elle-même ſe porte;
Et du nœud qui nous joint la puiſſance eſt ſi forte,
Que malgré la baſſeſſe où l'on vous tient ici,
Au moment qu'on m'éleve on vous éleve auſſi.

CLODAMANTE.

Au fond d'une douleur ſi vive & ſi profonde,
C'eſt auſſi ſur vous ſeul que mon eſpoir ſe fonde;
Et je m'aſſure encor, ſans croire me flatter,
Que le trône n'a rien qui vous puiſſe tenter.

ODATIRSE.

Oüi, ſans ambition je regarde la Reine,
D'une plus noble ardeur j'ai l'ame toute pleine,
Et l'unique deſir qui me puiſſe animer,
N'eſt que de faire voir que je ſçai bien aimer.
L'union entre nous ſe trouve ſi puiſſante,
Que vous ne ſouffrez rien que mon cœur ne reſſente,
Et que jamais mes vœux ne ſeront contentez,
Que je n'aie obtenu ce que vous ſouhaitez.

CLODAMANTE.

Voyez donc Thomiris.

ODATIRSE.

Laiſſez-moi ces tablettes,
Pour découvrir l'auteur de ſes ardeurs ſecrettes.

CLODAMANTE.

Mais à qui que ce ſoit que s'offre tel bonheur,
Vous m'en avertirez ?

ODATIRSE.

N'en doutez point, Seigneur.

SCENE II.

ARBATE, ODATIRSE.

ARBATE.

HE' quoi ! votre amitié qui tout-à-coup augmente,
Vous fait céder la Reine au Prince Clodamante ?
Quoi ! déja Thomiris ceſſe de vous charmer :
Il faut que vous ſçachiez bien feindre, ou mal aimer

ODATIRSE.

Je ſçais aimer, Arbate ! & ne ſçai pas bien feindre,
J'aime toûjours le Prince, & je le trouve à p'aindre.
Mais j'aime auſſi la Reine, & malgré ma pitié,
L'amour eſt dans mon cœur plus fort que l'amitié.

ARBATE.

Vous vous déguiſez bien, à peine à vous entendre,
De l'erreur qui l'abuſe ai-je pû me défendre.

ODATIRSE.

Ah ! d'un vice ſi bas ceſſe de m'accuſer,
Un grand cœur ſe dément, s'il s'oſe déguiſer.
Et de tous les forfaits eût-il commis le pire,
Ayant oſé le faire, il doit oſer le dire.
Le menſonge eſt trop lâche, encor que dans ce jour,
Ce vice pour vertu s'introduiſe à la Cour.

Au plus honteux état, où jamais on puisse être,
Toujours tel que l'on est, il est beau de paroître;
Et d'eût la vérité nous ouvrir le tombeau,
Quand on dénie un crime, on en fait un nouveau.
Je suis rival du Prince, & j'ai raison de dire
Que tout ce qu'il souhaite, est ce que je desire.
Son plus grand soin sans doute, est mon plus grand souci,
Puisqu'il en veut au cœur à qui j'en veux aussi.
Que je serois heureux dans l'ardeur qui m'anime;
Si je causois l'amour que Thomiris exprime,
Et si j'avois forcé son cœur impérieux
D'être sensible au feu que j'ai pris dans ses yeux!
Je pourrois acheter, quoique l'on en pût croire,
Un si grand bien sans honte, aux dépens de ma gloire;
Et malgré les remords dont je serois gêné,
Mon crime seroit beau s'il étoit couronné.
L'amant le plus injuste & le moins excusable
Lorsqu'il devient heureux, cesse d'être coupable:
Et du feu le plus noir parût-il animé,
Il n'est plus criminel si-tôt qu'il est aimé.
Thomiris est mon juge, & quoique j'ose faire,
Pour me justifier il ne faut que lui plaire.
J'attendrai qu'elle passe & veux dès ce matin
L'obliger, s'il se peut, d'expliquer mon destin.

ARBATE.

Elle doit revenir bien-tôt du sacrifice.
Quelqu'un sort.

ODATIRSE.

Mon malheur fait que c'est Clidarice,
Elle m'aime & du moins pour n'être point suspect,
Au défaut de l'amour je lui dois du respect.

SCENE

SCENE III.

CLIDARICE, ODATIRSE, ARBATE.

CLIDARICE.

Vous allez voir la Reine.

ODATIRSE.

Il paroît bien, Madame;
Que vos yeux fort avant pénetrent dans mon ame;
Et qu'à vous rien cacher mes efforts seroient vains,
Puisque vous découvrez d'abord tous mes desseins.

CLIDARICE.

Toutes vos actions parlent d'autre maniere;
Vous avez peu d'ardeur, ou j'ai peu de lumiere.
Et j'ai lieu de penser que mes yeux en ce jour,
S'ils voyoient dans votre ame, y verroient peu d'amour.

ODATIRSE.

Dieux! quelle est votre erreur de me croire insensible?
Mon amour est trop grand pour n'être pas visible;
Et pour douter du feu dont je sens le pouvoir,
Il faut qu'assurément vous craigniez de le voir.
Vous m'accusez à tort d'une froideur extrême,
Toutes mes actions vous apprennent que j'aime;
Et si vous ignorez mes désirs les plus doux;
La faute en est sans doute en moi bien moins qu'en vous.

Je ne puis empêcher mon amour de paroître,
Je juge qu'il ne tient qu'à vous de le connoître ;
Et que je puis me plaindre aux yeux qui m'ont charmé,
Que j'aime beaucoup plus que je ne suis aimé.

CLIDARICE.

Ah ! si je le croyois, je serois satisfaite :
Mais si je ne le croi, du moins je le souhaite ;
Et comme d'ordinaire on panche à se flatter,
On peut croire aisément ce qu'on peut souhaitter.

ODATIRSE.

Princesse, assurez-vous pour votre propre gloire,
Que je sens plus d'amour que vous ne pouvez croire ;
Et que si tous mes feux vous étoient déclarez,
Vous en trouveriez plus que vous n'en desirez.

CLIDARICE.

Pour vouloir être crû, c'est en vouloir trop dire,
Vous ne sçauriez m'aimer plus que je le désire.
Mais si vous dites vrai, comment apprendrez-vous
Que la Reine combat les ordres d'un époux ?
J'ai sçû lui témoigner, allant au sacrifice,
Qu'elle doit maintenant souffrir qu'on nous unisse :
Mais elle a résolu pour des soins importans,
De differer encor notre hymen quelque tems ;
Et m'a pourtant fait voir d'une façon trop claire,
Qu'elle le rompt plutôt qu'elle ne le differe.

ODATIRSE.

Cet avis à tel point me trouble & me surprend,
Que je vous prouve assez que mon amour est grand,
Et que mon ame, au fort d'une ardeur violente,
A ce que vous craignez n'est pas indifferente.
Je veux que tous les dieux contre moi déclarés
Me punissent des maux aux ingrats préparés,
Et que tous les tourmens m'ordonnent le plus rude,
Si vous n'êtes l'objet de mon inquiétude.

Et ſi dans le déſordre où ſe trouvent mes ſens,
Votre hymen ne fait pas mes ſoins les plus preſſans.
Croyez que dans ce lieu je n'attens plus la Reine,
Que pour lui découvrir mon amour & ma peine.
Poſſible que ſon cœur attendri par mes feux,
Pourra m'être auſſi doux qu'il vous eſt rigoureux;
Et que de mon amour ſon ame ſatisfaite,
Sera moins oppoſée à ce que je ſouhaitte.

CLIDARICE.

Je croi que Thomiris, ſi vous la preſſez bien,
Vous conſidere trop pour vous refuſer rien.
Je ſouffre avec plaiſir, dûſſiez-vous me ſéduire,
L'eſpoir que dans mon cœur vous voulez introduire;
Et vais faire des vœux à nos divinitez,
Pour vous faire obtenir ce que vous ſouhaittez.

SCENE IV.

ARBATE, ODATIRSE.

ARBATE.

JE connois bien, Seigneur, que l'adreſſe eſt extrême,
Par qui vous la forcez de s'abuſer ſoi-même.
Mais vous devez auſſi connoître clairement
Que ſon amour pour vous fait ſon aveuglement.
La verité qui trompe & cache ce qu'on penſe,
Avecque le menſonge a grande reſſemblance;
Et quoi qu'à dire vrai l'on vüeille s'occuper,
C'eſt toujours en effet dire faux, que tromper.

ODATIRSE.

Clidarice a dû voir mon ame toute entiere :
Eſt-ce un crime pour moi que ſon peu de lumiere ?
J'ai dit mes ſentimens comme ils ſont en effet,
Un crime n'eſt jamais qu'en celui qui le fait.
Et puiſque la Princeſſe elle-même s'abuſe,
C'eſt elle-même auſſi qu'il faut que l'on accuſe.
J'ai du regret pourtant qu'une plus forte loi
Me force de manquer à ce que je lui doi.
Mais ne pouvant répondre à ſon amour fidelle,
Je crois en la trompant faire beaucoup pour elle.
Connois que la Princeſſe eſt heureuſe à préſent ;
Qu'elle eût ceſſé de l'être en ſe déſabuſant,
Et qu'elle eſt redevable à l'erreur que j'excite,
Des douceurs qu'elle trouve, & des maux qu'elle évite.
On ne voit aſpirer ceux qu'amour a charmés,
Qu'au ſeul plaiſir d'aimer & de ſe croire aimés ;
Et grace à ſon erreur, la Princeſſe charmée
A ce plaiſir d'aimer, & de ſe croire aimée.
Un bonheur que l'on cherche avecque paſſion,
Dépend moins de l'effet que de l'opinion.
Et pour les cœurs qu'amour ſous ſon empire aſſemble,
Un bien eſt ce qu'il eſt bien moins que ce qu'il ſemble.
C'eſt pour ceux, dont on voit le péril aſſuré,
Un bonheur effectif qu'un malheur ignoré ;
Et quand on eſt heureux, quoi qu'on faſſe paroître :
C'eſt moins, parce qu'on l'eſt, que parce qu'on croit l'être.

ARBATE.

Mais ſeriez-vous content, ſi pour toutes bontez
La Reine vous traitoit comme vous la traitez ?

ODATIRSE.

Pour peu que mon amour eût irrité la Reine,
Elle me feroit grace en me cachant ſa haine.

Mais ce que la Princeſſe ici m'a fait ſçavoir,
Détruit toute ma crainte, & ſoûtient mon eſpoir.
La Reine en ma faveur veut rompre l'hymenée.

ARBATE.

Elle avance....

ODATIRSE.

Elle arrête, & paroît étonnée.

ARBATE.

Autour d'elle, elle ſemble avec ſoin regarder.

ODATIRSE.

Elle vient vers ſa tente, il la faut aborder.

SCENE V.

THOMIRIS, ODATIRSE, ARBATE, Suite.

THOMIRIS.

QUe l'on cherche par tout mes tablettes perduës :
Mais que ſans les ouvrir, elles me ſoient renduës.

ODATIRSE.

Madame, vous pouvez les prendre entre mes mains.

THOMIRIS.

Odatirſe, vous ſeul, ſçavez-vous mes deſſeins ?
Et n'ayant point pour vous d'intentions ſecrettes,
Vous n'aurez pas manqué de lire mes tablettes.

ODATIRSE.

Oüi, j'ai tout vû, Madame.

THOMIRIS.

O dieux ! que dites-vous,
Et qu'aurez-vous penſé ? Vous autres, laiſſez-nous.

ODATIRSE.

De peur de rien penſer ici qui vous offenſe,
Vous-même, dites-moi ce qu'il faut que je penſe.

THOMIRIS.

Je ne ſçai pas trop bien au trouble où je me voi,
Ce que je dois vouloir que vous croyez de moi.
Mais puiſque vous prenez interêt à ma gloire,
Vous-même, dites-vous ce que vous devez croire.

ODATIRSE.

Si je m'en croi, le Prince eſt loin de votre cœur;
Je ſçai qu'il doit toucher votre ame en ſa faveur:
Mais ſur ce que j'ai vû, ſi j'oſe ouvrir la bouche,
Ce qui vous doit toucher, n'eſt pas ce qui vous touche.
L'amour qui dans votre ame excite tant de ſoins,
S'il n'étoit qu'innocent, vous agiteroit moins:
Vous ne ſouffririez point les combats qu'on endure,
Quand les ſens font un choix dont la raiſon murmure,
Et ne ſentiriez pas pour de juſtes déſirs
Ces troubles où l'amour mêle tant de plaiſirs.

THOMIRIS.

Mais puis-je juſtement ſuivre une ardeur ſi forte,
Qui détourne mon cœur d'où ſon devoir le porte?

ODATIRSE.

Quand l'amour dans un cœur répand ſon doux poiſon,
C'eſt toujours par caprice, & jamais par raiſon.
Chacun ſçait que l'amour au devoir eſt contraire:
Ce qui plaît n'eſt rien moins que ce qui devroit plaire;
Et par un pur inſtinct nous laiſſant enflammer,
Nous aimons ſans ſçavoir ce qui nous fait aimer.
On aime beaucoup moins en un état ſemblable
Ce qui doit être aimé, que ce qui ſemble aimable.

Et dans un cœur surpris par un charme confus,
Lorsqu'il s'agit d'aimer, la raison n'agit plus.
L'amour sans notre choix dans notre ame pénetre,
Il justifie un crime, en le faisant commettre;
Et quoiqu'en lui cedant on fasse des honteux,
Il purifie un cœur en y mettant ses feux.

THOMIRIS.

Du feu Roi toutefois les désirs équitables,
Devroient être pour moi des loix inviolables.

ODATIRSE.

Si jadis il regna, vous regnez aujourd'hui.
La puissance au cercüeil est passée avec lui;
Ses désirs ne sont plus ceux que vous devez suivre.
Votre devoir cessa quand il cessa de vivre;
Et ne pouvant plus rien prétendre à votre amour,
Il perdit tous ses droits lorsqu'il perdit le jour.
Vous n'êtes plus sujette à nulle obéissance,
Son sceptre entre vos mains en a mis la dispense;
Et vous laissant l'empire & le droit d'en jouir,
Il vous laissa le droit de lui désobéir.
De la rigueur des loix votre rang vous délivre;
C'est à vous de les faire, & non pas de les suivre:
Et les loix sont toujours par d'immuables droits
Maîtresses des sujets, mais sujettes des Rois.

THOMIRIS.

Pensens avec plaisir dire qu'il faut que j'aime;
C'est ce que je me dis en secret à moi-même.
Je veux aimer, & sens que sans peine l'on peut
Etre persuadé de faire ce qu'on veut.
On ne résiste guére à cette douce pente;
Et malgré les efforts d'une fierté mourante,
Pour peu qu'on pousse un cœur qu'amour a sçû toucher,
Il tombe de lui-même où l'on le voit pancher.

ODATIRSE

Quiconque à vos beaux yeux a la gloire de plaire,
Peut-il s'en assurer sans être téméraire?

THOMIRIS.

De grace épargnez-moi le trouble & la rougeur
Que pourroit me coûter le nom de mon vainqueur.
Ma voix pour l'avoüer, n'eſt pas aſſez hardie;
Tâchez de le ſçavoir, ſans que je vous le die.

ODATIRSE.

Se peut-il qu'Odatirſe, ayant vaincu Cyrus? . . .

THOMIRIS.

Ah! vous l'avez nommé: c'eſt lui, n'en doutez plus.

ODATIRSE.

O dieux! il peut prétendre à cet honneur ſuprême,
C'eſt lui que vous aimez?

THOMIRIS.

Oüi, c'eſt Cyrus que j'aime.

ODATIRSE.

Vous aimeriez Cyrus, ce Chef des ennemis,
Soupçonné de la mort du Prince votre fils?

THOMIRIS.

Nos priſonniers ſauvez ont rendu témoignage
Que ce ſoupçon injuſte à Cyrus fit outrage.
Mon fils n'eut point de fers; & ſuivant leur rapport,
C'eſt de ſes propres mains qu'il s'eſt donné la mort.

ODATIRSE.

Mais quand d'entre les morts par une erreur extrême
Un des Chefs de Cyrus fut tiré par lui-même,
Fîtes-vous pas plonger par des ordres preſſans
Sa tête eſt un vaiſſeau plein du ſang des Perſans?

THOMIRIS.

Nos priſonniers encor ne m'avoient pas inſtruite
Des fureurs de mon fils, qu'ils m'apprirent enſuite:
Et ſi Cyrus étoit l'auteur de ſon trépas,
Ce que je ſens pour lui ne le ſauveroit pas.
Lorſque pour terminer cette guerre funeſte,
Des ennemis vaincus vous défites le reſte,
Et livrâtes Cyrus vivant en mon pouvoir,
Je ſentis tout-à-coup tous mes ſens s'émouvoir.

Si-tôt

Si-tôt qu'avec ſes yeux les miens ſe rencontrerent,
De nouvelles ardeurs en mon cœur s'allumerent.
Je pris pour haine alors ce qui vint m'enflammer;
Et croyant mieux haïr, je commençai d'aimer.
J'attribuai d'abord tout mon trouble à ma haine,
Je n'y réſiſtai point, je le ſouffris ſans peine;
Et quand je m'apperçus de l'erreur de mes ſens,
J'y voulu réſiſter, mais il n'étoit plus tems.
Mon ame fut ſéduite, & j'appris par moi-même
Qu'on ne ſçait pas toujours ce qu'on fait quand on aime,
Et qu'un cœur quelquefois forcé de ſe trahir,
Ne hait pas ce qu'il croit, ni ce qu'il veut haïr.
Sous le nom de la haine, avec toute la flamme
L'amour s'introduiſit juſqu'au fond de ſon ame;
Et je crus beaucoup faire, en me laiſſant toucher,
Ne le pouvant plus fuir, de le pouvoir cacher.

ODATIRSE.

Mais une loi gardée avecque révérence,
De tous les étrangers nous défend l'alliance.

THOMIRIS.

Mais vous-même avez dit qu'on doit croire les loix
Maîtreſſes des Sujets, mais ſujettes des Rois.
Nul devoir ne réſiſte, alors qu'il faut qu'on aime,
A l'inſtinct qu'en nos cœurs le ciel verſe lui-même;
Et l'on eſt convaincu, ſi-tôt qu'on voit le jour,
Que les premieres loix ſont celles de l'amour.
Ce n'eſt pas toutefois que mon ame charmée
Ne pût ceſſer d'aimer, ſi je n'étois aimée.
Pour faire dans ces lieux venir le priſonnier,
Prétextez que je veux qu'il change de quartier;
Et comme ſans deſſein, ſortant à ſa rencontre,
Je prétens voir ſon cœur, ſans que le mien ſe montre.

ODATIRSE.

Quoi ! vous voulez le voir ?

THOMIRIS.

Oüi ; mais dès aujourd'hui :
S'il ne fait voir pour moi ce que je sens pour lui,
Ma fierté revenant au secours de mon ame,
En faveur de ma gloire étouffera ma flamme.

ODATIRSE.

Ah ! puisqu'il vous doit voir, vous le devez charmer.
Vous en serez aimée, & vous voudrez l'aimer ;
Je crains beaucoup pour vous.

THOMIRIS.

Craignez de me déplaire.

ODATIRSE.

Votre ordre est mon devoir, je dois y satisfaire ;
Mais votre ordre doit être aussi pour votre bien.

THOMIRIS.

Faites votre devoir, & j'aurai soin du mien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CYRUS, ODATIRSE, Gardes.

CYRUS.

Pour peu que votre cœur soit sensible à ma peine,
Permettez-moi de voir la tente de la Reine ;
Et pour derniere grace en ce fatal moment,
Souffrez que je m'arrête en un lieu si charmant.

ODATIRSE.

Quoi ! Le Roi d'un climat qui n'a rien que de rare
Peut trouver quelque charme en un païs barbare ?
Et dans un camp privé de la pompe des arts,
Voir quelqu'objet qui puisse arrêter ses regards ?

CYRUS.

L'objet le plus charmant que l'art puisse produire,
Jusqu'au de-là des sens ne peut avoir d'empire ;
Et pour faire passer son charme plus avant,
Ce qu'il a de plus beau, n'a rien d'assez vivant.
Tout ce qu'en l'Univers l'ordre du ciel assemble,
S'attache par nature à ce qui lui ressemble ;
Et notre ame qui suit ce cours accoutumé,
Veut pour être charmée un objet animé.

Des ouvrages de l'art la beauté la plus pure
Ne vaut pas un défaut qu'auroit fait la nature.
Ses beautés touchent l'ame auſſi-bien que les yeux;
Et toujours la nature eſt la même en tous lieux;
Ses efforts ſont pareils pour ſes vivans ouvrages,
Elle agit comme en Perſe aux lieux les plus ſauvages,
Et comme elle a partout même ſoin pour former
Quelque choſe d'aimable, on peut par tout aimer.

ODATIRSE.

Quoi? pourriez-vous aimer une Reine en furie,
Qui n'a fait voir pour vous que de la barbarie,
Et dont les ſentimens ont dû juſqu'à ce jour,
Vous animer plûtôt de haine que d'amour?

CYRUS.

J'aime, il n'eſt que trop vrai, cette aimable ennemie,
Bien que je ſois certain qu'elle en veüille à ma vie;
Et malgré mon orgüeil, & malgré ſa rigueur,
Sa victoire s'étend juſques deſſus mon cœur.
J'étois victorieux de la premiere armée
Que d'abord contre moi ſon fils avoit formée,
Qui preſque encor enfant tomba dans ce malheur
Faute d'expérience, & non pas de valeur.
Je marchois ſans obſtacle, & j'oſois déja croire
Aller droit au triomphe après cette victoire,
Et pouvoir accabler avec facilité
Des ennemis défaits le reſte épouvanté,
Lorſque je rencontrai Thomiris à la tête
D'une ſeconde armée, au combat toute prête.
Ah! que l'objet fut beau, qui me fût ſi fatal!
Deſſus une éminence elle étoit à cheval,
Sur ſon caſque un amas de plumes inégales
Au gré d'un petit vent flottoient par intervales,

Son armure étoit blanche, & pour ſurcroît d'appas,
Le Soleil lui prêtoit l'or qu'elle n'avoit pas.
Il ne brilloit qu'au lieu qu'occupoit cette Belle,
Et ne ſembloit avoir des raïons que pour elle;
Mais pour la reconnoître incontinent après,
Avec fort peu des miens m'approchant de plus près,
Je ceſſai l'obſervant de me croire invincible.
Je crûs en ſa faveur ma défaite poſſible,
Et reconnus d'abord en voyant ſes appas,
Mille ennemis ſecrets que je n'attendois pas.
Elle-même fit tête à ma troupe avancée,
Et commandant alors la viſiere hauſſée,
Tandis que ſes beautez me tenoient occupé,
Par ſon ordre aiſément je fus envelopé.
Grace aux miens j'échapai toutesfois à ſes armes,
Mais je n'échapai pas au pouvoir de ſes charmes.
Et le ſort, qui par tout me fit victorieux,
Me ſauva de ſes mains, mais non pas de ſes yeux.
Contre elle, & contre ceux qui prirent ſa défenſe,
Je n'ai depuis ſçû faire aucune réſiſtance,
Je perdis la bataille, & les miens pleins d'effroi,
Me ſçûrent en fuïant entraîner malgré moi.
Mais quand après trois jours de marche & de pourſuite,
Je vous vis en état d'empêcher notre fuite,
Auprès de Thomiris voulant trouver la mort,
Je pris des fers ſans peine, & cedai ſans effort.

ODATIRSE.

Vous m'étonnez beaucoup; mais avec diligence,
Cherchons un lieu plus propre à cette confidence.

CYRUS.

Ah! ne m'éloignez point ſi-tôt de tant d'appas.

ODATIRSE.

Pour en être plus près, vous ne le voyez pas.

CYRUS.

Quand d'un objet aimé l'on endure l'abſence,
On ſent du plus au moins beaucoup de différence.
Plus un objet eſt proche, & plus il eſt puiſſant,
Et ſans en voir le charme, en ſecret on le ſent.
Lorſqu'on peut approcher de la perſonne aimée,
L'émotion qu'on ſent ne peut être exprimée;
Et quand ſi peu d'eſpace en cache les appas,
Le cœur paſſe aiſément où les yeux ne vont pas.

ODATIRSE.

La Reine peut venir, c'eſt ce qui m'épouvante.
Voici l'heure à peu près qu'elle ſort de ſa Tente;
Et vous me réduirez à perdre tout eſpoir,
Si dans ces ſentimens elle vient à vous voir.

CYRUS.

N'importe, pour la voir, arrêtons, je vous prie.

ODATIRSE.

Mais ne craignez-vous point de la voir en furie.

CYRUS.

Ah! c'eſt toujours la voir que la voir en fureur,
Et voir ce que l'on aime, eſt toujours un bonheur.
Thomiris eſt ſuperbe, inſenſible & cruelle,
Mais elle eſt moins barbare encor qu'elle n'eſt belle,
Et toute la douceur, qu'on peut avoir des Cieux.
En ſortant de ſon ame a paſſé dans ſes yeux.
Si je la voi ſortir, quoi qu'elle puiſſe faire,
Je verrai ſes beautez en voyant ſa colere:
Et ſi ſur moi ſes yeux s'abaiſſent à leur tour,
En me montrant ſa haine, ils verront mon amour.

ODATIRSE.

Quoi! vous pourriez montrer votre amour à la Reine?

CYRUS.

Je ne souhaite plus d'autre bien dans ma peine,
Et voudrois seulement pour mourir satisfait,
Que son cœur sçût les maux que ses beaux yeux m'ont fait.
Dieux! Elle vient!

ODATIRSE.

De grace, évitez sa rencontre.

CYRUS.

Pour la derniere fois souffrez que je me montre.

ODATIRSE.

Mais....

SCENE II.

THOMIRIS, DORIANTE, ODATIRSE, CYRUS, Gardes.

THOMIRIS.

QU'entens-je? Et que vois-je? Hé, quoi! jusqu'en ces lieux
Mon ennemi m'attend, Cyrus s'offre à mes yeux!
Il ose me braver jusqu'après sa disgrace.
Vous deviez, Odatirse, empêcher son audace.

ODATIRSE.

J'ai fait ce que j'ai pû, pour faire mon devoir;
Et j'aurois empêché que le bien de vous voir
N'adoucît les rigueurs qui lui sont destinées,
Sans le respect qu'on doit aux Têtes couronnées.

CYRUS.

Si c'est vous offenser qu'oser voir vos appas,
Tout le crime est en moi, ne l'en accusez pas.

Ce desir malgré lui dans mon ame a sçû naître,
S'il me rend criminel, je fais gloire de l'être.
Et pour moi ce seroit un suplice nouveau,
Que d'avoir un complice en un crime si beau.

THOMIRIS.

Le feu, qui malgré moi sur mon visage monte
Vous découvre, Odatirse, & ma peine & ma honte.
Sa présence m'agite, & pour paroître mieux,
Le trouble de mon cœur vient jusques dans mes yeux.
Vous m'auriez bien servie, en m'épargnant la peine
De voir un ennemi qui mérite ma haine,
Et deviez m'exempter en l'état où je suis
De faire des faveurs à qui fait mes ennuis.

ODATIRSE.

Si de vos yeux, Madame, il vous plaît que l'on l'ôte,
Il n'est pas mal-aisé de réparer ma faute.

CYRUS.

Ah! si rien de ma part ne vous sçauroit toucher,
Souffrez que de vos pieds je me fasse arracher.
Ecoutez-moi, Princesse, ou suivant votre envie,
En m'ôtant de vos yeux, qu'on m'ôte de la vie.

ODATIRSE.

Je vai vous redonner le calme à votre esprit,
L'éloigner....

THOMIRIS.

Ce n'est pas ce que je vous ai dit.
Mon devoir m'a forcée à vous faire connoître
Qu'il falloit à mes yeux l'empêcher de paroître:
Mais ayant pû souffrir qu'il s'y vint présenter,
Ce qu'on doit à son rang me force à l'écouter.

CYRUS.

C'est pour moi, grande Reine, en un sort si contraire,
La plus haute faveur que vous me puissiez faire,

Je vai donc... Mais ô dieux ! quel trouble & quel effroi
S'opposent tout-à-coup au bien que je reçoi ?
Un mouvement confus, que mon ame découvre,
Vient me fermer la bouche au moment qu'elle s'ouvre,
Et son effort, qu'en vain je tâche à dissiper,
Arrête mon secret sur le point d'échaper.
Quand je veux vous parler je tremble, je soupire,
Et ne dis rien du tout, pour avoir trop à dire :
A ce trouble puissant j'ai peine à résister.

THOMIRIS.

Il est donc inutile ici de m'arrêter.
Qu'il s'explique, Odatirse, ou bien qu'il se retire ;
Je n'ai rien à sçavoir s'il n'a rien à me dire.

CYRUS.

Ah, malgré mon effroi, la peur de vous quitter
Va contraindre à l'instant mon secret d'éclater,
J'abuse trop long-tems de la grace derniere,
Que j'obtiens aujourd'hui d'une Reine si fiere :
Et si près du tombeau, je dois sans doute mieux
Ménager des momens pour moi si précieux.
Sçachez donc que pour vous belle & superbe Reine,
Je n'ai rien dans le cœur qui ressemble à la haine,
Que vous ne connoissez mon destin qu'à demi,
Et que Cyrus pour vous n'est rien moins qu'ennemi.
Oüi, je cedai plûtôt à vos yeux qu'à vos armes,
Je ne pûs vous haïr dès que je vis vos charmes ;
Et quand on sent sa haine en secret se trahir,
On vainc mal aisément ce qu'on ne peut haïr.
J'avois tout surmonté, mais personne n'ignore
Que l'on se défend mal d'une main qu'on adore ;
Et qu'il est mal-aisé, tout vainqueur que l'on est,
De n'être pas vaincu d'un ennemi qui plaît.

En voyant vos beaux yeux, je prévis ma défaite ;
Et crus par une crainte & soudaine & secrette,
Que mon cœur malheureux pour avoir trop vécu,
Cessant d'être invincible, alloit être vaincu.
Mais qu'en ce triste état je me sçûs mal connoître !
J'étois déja vaincu, quand je craignis de l'être ;
Et m'offrant en secret au pouvoir qui m'abat,
Ma défaite dès-lors précéda le combat.
Jeus beau me déguiser, & beau faire le brave,
Avant que d'être pris, je fus long-tems esclave.
Mon ame fut trahie, & vos fers inhumains
Passerent dans mon cœur plûtôt que dans mes mains.

THOMIRIS.

En feignant de m'aimer, pourriez-vous point prétendre
De m'inspirer pour vous un sentiment plus tendre ?
Et vouloir au plus fort de notre inimitié,
Par un déguisement mandier ma pitié ?

CYRUS.

Feindre de vous aimer ? Non, quoi que j'aïe à craindre,
Je sçai mourir encor mieux que je ne sçai feindre,
Et si je pouvois feindre aux portes du trépas,
Ce seroit seulement de ne vous aimer pas.
Je paroîtrois plus fier, si j'étois moins sensible,
Et croirois, en cessant pour vous d'être invincible,
Ne perdre qu'à demi ma gloire en ce revers,
Si je pouvois cacher la moitié de mes fers.
J'aurois sans doute encor quelque reste de gloire,
Si vous n'aviez sur moi qu'une seule victoire,
Et si vous n'étiez pas par un droit effectif
Deux fois victorieuse, & moi deux fois captif.
Je sçai qu'à vos beaux yeux ma flâme découverte
Ne vous peut animer que pour hâter ma perte,
Et qu'ici ma tendresse, osant trop éclater,
Loin de vous adoucir sert à vous irriter.

Vous avez ſous des traits, dont le charme eſt viſible,
Une ame avec l'amour toujours incompatible.
Et je ſerois traité bien moins cruellement,
Comme votre ennemi, que comme votre amant.
Enfin vous êtes Scythe, & votre ame inhumaine
Hait naturellement, & n'aime qu'avec peine.
Comme vous n'aimez rien, quoi qu'on trouve de doux,
Pour vous plaire il faudroit n'aimer rien comme vous.
Mais ſi je vous déplais par mon feu téméraire,
Je ſuis juſqu'à la mort certain de vous déplaire;
Et s'il faut pour vous plaire éteindre un feu ſi grand,
Je ſens que je ne puis vous plaire qu'en mourant.

THOMIRIS.

Si pour vous quelque trouble en mon ame s'excite,
Votre tendreſſe au moins n'eſt pas ce qui m'irrite.
Le nom de Scythe en moi doit moins vous allarmer,
Les Scythes ont un cœur, & tout cœur peut aimer.

A part à Odatirſe.

Ah! que fais-je, Odatirſe?

ODATIRSE.

Un aveu plein de honte.

THOMIRIS.

Ma fierté m'abandonne, & l'amour me ſurmonte.

CYRUS.

Quoi! votre cœur pour moi pourroit être adouci?

THOMIRIS *à Odatirſe.*

Si vous aimez ma gloire, arrachez-moi d'ici;
De tous mes ſentimens ce Prince va s'inſtruire,
Et vous ſçaurez de lui ce que je ne puis dire.

SCENE III.

CYRUS seul.

INterprettes flateurs de ces mots prononcez,
Du bien qui m'eſt promis, témoins intereſſez,
Vous, mes ſens, qui m'oſez annoncer tant de gloire,
N'êtes-vous point ſuſpects, & vous pourrai-je croire ?
Sans crime & ſans erreur puis-je bien préſumer
Que Thomiris m'a dit qu'elle pouvoit aimer;
Et que ſi quelque trouble en ſon ame s'excite,
Ma tendreſſe du moins n'eſt pas ce qui l'irrite.
Et vous, que ſa beauté ſçût d'abord decevoir,
Mes yeux, croirai-je ici ce que vous croyez voir ?
Ne vous trompez-vous point, quand vous penſez connoître
Que ma flâme a touché l'objet qui la fit naître :
Et quand vous croyez voir un feu ſi glorieux
Remonter à ſa ſource, & briller dans ſes yeux ?
Ah ! ſi c'eſt en effet une erreur de ma flâme,
Qui me fait voir par tout ce qui n'eſt qu'en mon ame,
Et s'il eſt vrai, mes ſens, que vous trompiez mon cœur,
Au moins faites durer une ſi douce erreur !
Mais plûtôt banniſſons de mon ame interdite
Ces troubles que l'amour a toujours à ſa ſuite,
Et ces vaines fraïeurs, dont les émotions
Se mêlent ſi ſouvent aux grandes paſſions.
Si j'ai quelque eſperance & trop vaine & trop haute,
J'ai Thomiris au moins pour garand de ma faute :

Sa bouche & ſes beaux yeux, après m'avoir charmé,
Ne m'ont point défendu d'eſperer d'être aimé;
Et pour un cœur ſuperbe, & honteux de ſe rendre,
C'eſt permettre l'eſpoir que ne le pas défendre.
Eſperons donc, mon cœur, puiſqu'il nous eſt permis;
Et s'il fait des amans des plus grands ennemis.
Le Dieu qui fait aimer a droit de tout ſoumettre.
Le Soleil ne voit rien où l'amour ne pénétre,
Son empire s'étend aux plus lointains climats,
Et ſes feux vont ſouvent où le jour ne va pas.
O que mon ſort eſt doux! & ma gloire parfaite,
D'être encore vainqueur juſqu'après ma défaite!
De faire une conquête alors que je me pers,
Et de triompher même au milieu de mes fers,
Mais triompher d'une ame, & ſi fiere & ſi belle,
Que l'Univers n'a rien de plus glorieux qu'elle.
Mon bonheur clairement dans ſes yeux s'eſt fait voir.

SCENE IV.

CYRUS, ODATIRSE, Gardes.

CYRUS.

ODatirſe, venez confirmer mon eſpoir!
La Reine donc enfin veut que de votre bouche
Je ſçache qu'en effet ma paſſion la touche,
Que ſon cœur eſt ſenſible, & ſe laiſſe émouvoir?

ODATIRSE.

Je n'ai rien de ſemblable à vous faire ſçavoir,

CYRUS.

Vous paroiſſez troublez !

ODATIRSE.

Le trouble qui me preſſe,
Montre qu'en votre ſort, Seigneur, je m'intereſſe,
Je ſuis contraint de faire un funeſte rapport.
Apprenez que la Reine a conclu votre mort.

CYRUS.

Ma mort ? . . .

ODATIRSE.

Si de vos fers le Ciel ne vous délivre,
Vous n'avez tout au plus que deux heures à vivre.

CYRUS.

Les beaux yeux de la Reine en cachant ſon courroux,
Pour être plus cruels, ont donc paru plus doux ?
Et d'une douceur feinte elle n'eſt donc capable,
Qu'afin qu'on ſente mieux ſa rigueur véritable ?
Ah ! faut-il qu'à ce point elle ait pû me haïr,
Que ſes regards flatteurs ayent voulu me trahir,
Et qu'une cruauté qui n'a point de ſeconde,
Ait fait des impoſteurs des plus beaux yeux du monde ?

ODATIRSE.

A ce cruel deſſein je ne puis conſentir,
Votre vertu m'engage à vous en garantir :
C'eſt moi qui donne l'ordre aux Soldats qui vous gardent,
Je veux pour vous ſauver que mes jours ſe hazardent.
J'eſtime la vertu juſqu'en mes ennemis,
Et pour votre ſalut je me croi tout permis.

Je veux vous assister à fuir votre disgrace,
Dérobez votre tête au coup qui la menace,
Et tâchez d'éviter en des lieux éloignez
Le péril qui vous presse, & dont vous vous plaignez.

CYRUS.

Vous avez mal connu la source de ma plainte,
Elle vient de l'amour plutôt que de la crainte;
Et lorsque Thomiris veut voir finir mon sort
Je me plains de sa haine, & non pas de ma mort.
Pour craindre de mourir j'ai l'ame encor trop forte,
Mon cœur ne s'abat point sous les fers que je porte;
Ce n'est que comme amant que je suis allarmé,
Et me plains seulement de n'être pas aimé.

ODATIRSE.

Mais préférant la mort à la douceur de vivre,
Ne pouvez-vous, Seigneur, souffrir qu'on vous délivre?

CYRUS.

Helas! qui me pourroit rendre la liberté?
En des fers trop puissans je me trouve arrêté,
Qui m'en délivreroit?

ODATIRSE.

Moi, dont les soins s'apprêtent
A vous faire échaper des nœuds qui vous arrêtent,
J'ôterai de vos mains ces fers pleins de rigueur.

CYRUS.

Mais, qui pourra m'ôter ce que j'ai dans le cœur?
Thomiris a trop bien assuré cette chaîne.
Mon amour m'offre ici pour victime à sa haine,
Et quand sa cruauté me condamne à la mort,
Pour pouvoir m'échaper mon lien est trop fort.
Vous me voulez donner une assistance vaine,
Pour un amant haï la vie est une peine;

Et vivre dans des lieux où Thomiris n'eſt pas,
Eſt un tourment pour moi plus grand que le trépas.

ODATIRSE.

Hé bien, venez mourir.

CYRUS.

Oui, j'irai ſans me plaindre;
Je puis trouver la mort, mais je ne la puis craindre,
Avec mes jours, au moins, mes maux ſeront bornez.
La mort eſt ſans horreur pour les infortunez;
Et pour être intrépide en ce dernier outrage,
Je n'ai pas même ici beſoin de mon courage.
Quand on ceſſe de vivre, on ceſſe de ſouffrir,
Et quand on hait la vie, il eſt doux de mourir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLODAMANTE, ODATIRSE, ARBATE, Gardes.

CLODAMANTE.

LA Reine aime Cyrus ? Quoi ! sans que rien l'étonne,
Elle veut lui donner sa main & sa couronne ;
Et sans aucun respect des ordres du feu Roi,
Un captif obtiendra ce qui n'est dû qu'à moi ?

ODATIRSE.

Ce n'est pas un bonheur dont ils joüissent encore ;
L'amour qu'il a fait naître est un bien qu'il ignore.
J'avois un ordre exprès de lui dire aujourd'hui
Les secrets sentimens que la Reine a pour lui ;
Mais mépriſant un ordre où regne l'injustice,
J'ai dit qu'elle a donné l'Arrêt de son supplice.
J'ai pour l'ôter d'ici voulu le délivrer,
Et voyant son refus je l'ai fait resserrer.
Ensuite dans l'ardeur dont j'ai l'ame animée,
Je me suis assuré des chefs de notre armée ;
Et pour faire un effort plus puissant & plus prompt,
Des Gardes qu'il commande Arbate nous répond.

CLODAMANTE.

Je sçai que dans ces lieux vous pouvez tout sans peine :
Mais que prétendez-vous ?

ODATIRSE.

M'assûrer de la Reine.
L'obliger de choisir un époux glorieux,
Ou faire massacrer son amant à ses yeux,
Mais ne paroissez point, vous ne sçauriez mieux faire,
Si vous desirez fuir sa haine & sa colère,
Vous ne pouvez que nuire au dessein que j'ai fait :
Mes soins vous surprendront, attendez en l'effet.

CLODAMANTE.

Qu'à vos soins généreux je serai redevable !
C'est un bien sans égal qu'un ami véritable.

ODATIRSE.

Allez, je vai agir par une sorte loi,
Avec la même ardeur que j'agirois pour moi.

SCENE II.

ARBATE, ODATIRSE.

ARBATE.

IL est bien satisfait d'espérances frivoles.

ODATIRSE.

Les effets vont enfin expliquer mes paroles,
Et je ne puis penser sans peine & sans horreur
Qu'il connoîtra bien-tôt mon crime & son erreur.
Les bontez de sa sœur qu'il faut que je trahisse,
Me font encore frémir de ma propre injustice.
Thomiris même ici ne sert qu'à m'allarmer,
Je vai lui faire outrage à force de l'aimer.

Je vai paroître amant par des marques de haine,
Offenser mon ami, ma maîtresse & ma reine,
Violer tous les droits, être indigne du jour,
Et trahir l'amour même en faveur de l'amour.
Mais c'est un peu trop tard que ce remord arrive;
Le sort jetté m'entraîne, il faut que je le suive,
Sur un sentier glissant je me sens emporter,
Et je trébucherois si j'osois m'arrêter.
Il n'est plus tems de fuir, ni de prévoir l'orage,
Je suis déja trop loin pour gagner le rivage.
Pour peu que sur ces mers j'ose me détourner,
A travers des écueils je suis sûr de donner;
Et je ne puis finir la route où je m'engage,
Que par un prompt triomphe, ou par un prompt naufrage,
Il faut que Thomiris....

ARBATE.

Elle vient en ces lieux.

ODATIRSE.

Je sens que mon remord se dissipe à ses yeux.

SCENE III.

THOMIRIS, ODATIRSE, DORIANTE, ARBATE, Gardes.

THOMIRIS.

Odatirse, on m'apprend que mon camp se mutine,
Qu'il refuse le Roi que mon soin lui destine:
Qu'il ose insolemment examiner mon choix,
Et qu'au lieu d'obéir, il veut faire des loix.

ODATIRSE.

Madame, assurément les Scythes auront peine
A voir au trône un Roi qu'ils ont mis à la chaîne.

Au seul nom de Cyrus tout le camp a frémi,
C'est un Roi brave & grand, mais c'est un ennemi;
Et vos meilleurs soldats trouvent trop d'infâmie
A se soûmettre au joug d'une main ennemie.

THOMIRIS.

Ah! je les punirai, ces insolens mutins
Dont l'aveugle fureur veut regler mes destins!
A l'hymen de Cyrus hautement je m'obstine.
Mais a-t-il sçû de vous à quoi je le destine?

ODATIRSE.

Oüi, Madame, Cyrus a sçû par mon rapport
Que votre Majesté résout enfin sa mort.

THOMIRIS.

Sa mort? Oubliez-vous que par l'amour vaincuë,
Tantôt à l'épouser je me suis résoluë?

ODATIRSE.

Madame, je le sçai; mais vous ne sçavez pas
Que vouloir son hymen, c'est vouloir son trépas.

THOMIRIS.

L'auroit-on fait périr?

ODATIRSE.

Non, rassurez votre ame,
Cyrus est en lieu sûr, & j'en répons, Madame.
Mais j'appréhende bien que ce trouble nouveau,
S'il pense aller au trône, il n'arrive au tombeau.

THOMIRIS.

Je le garentirai de ces fureurs soudaines.
Je vous ai commandé d'aller rompre ses chaînes;
Parlez, où peut-il être?

ODATIRSE.

Il est encore aux fers.

THOMIRIS.

Vous aussi me trahir!

ODATIRSE.

Madame, je vous sers,
Vous voulez vous couvrir d'une honte éternelle,
Et vous trahir ici, c'est vous être fidelle.

THOMIRIS.

Gardes, qu'on s'en assûre. Hé quoi! tout me trahit,
Et lorsque je commande aucun ne m'obéit.

ODATIRSE.

Vous cherchez à vous perdre, & notre zele extrême
Nous force à vous garder malgré vous de vous-même;
Daignez voir votre faute, & vos maux sont finis.

THOMIRIS.

Ma faute est ta grandeur, traître, & tu m'en punis.

ODATIRSE.

Votre amour vous trahit, & lorsque je conspire,
C'est contre votre amour, non contre votre empire;
Et sans être infidelle à votre Majesté,
C'est contre Cyrus seul que je suis révolté.
Oüi, Princesse, en effet, j'arme, & je me soûleve
Pour l'arracher du trône où votre amour l'éleve,
Mais mes soins les plus grands & ma plus forte ardeur
Tendent à l'arracher sur tout de votre cœur.
Je suis bien éloigné de vous être infidelle,
Je suis plus que sujet, & j'ai plus que du zele,
Et crains bien que mon cœur n'ait joint pour mon tourment,
Au zele d'un sujet les ardeurs d'un amant.
Le desir de regner n'est point ce qui m'anime,
Si je suis criminel c'est d'un plus noble crime;
L'ambition n'a pû me toucher en ce jour,
Mais je ne réponds pas de ce qu'a fait l'amour.

THOMIRIS.

Toi, me parler d'amour? Avant cette insolence,
Tu n'as pas trop mal fait de m'ôter ma puissance;
Si ton soin eût osé m'en laisser tant soit peu,
Ta mort suivroit de près ce téméraire aveu.

Il n'eſt permis qu'aux Rois de brûler de mes flâmes.
Un feu ſi pur s'altere en touchant d'autres ames,
Et trouve trop de honte & ſe rend trop abjet
A deſcendre aujourd'hui dans le cœur d'un ſujet,
Garde bien ma puiſſance, & s'il t'en prend envie;
Sois aſſez inhumain pour m'arracher la vie,
Pour toi juſqu'à la mort j'aurai la même horreur,
Tu peux tout ſur mes jours, mais rien deſſus mon cœur.

ODATIRSE.

Malgré tous vos mépris & toute votre haine,
Je ne perdrai jamais mon reſpect pour ma Reine;
Et l'amour qui pour vous s'eſt joint à mon devoir,
Vous ôtent tout ſujet de craindre mon pouvoir.
Ne craignez rien pour vous, mais à ne vous rien feindre,
Pour les jours de Cyrus vous avez tout à craindre,
Et dans mon déſeſpoir je ne vous céle pas
Qu'au moins j'adoucirai mes maux par ſon trépas.

THOMIRIS.

Son trépas? . . . .

ODATIRSE.

Oüi, je veux détruire qui m'offenſe,
Je ſouffre votre amour, endurez ma vengeance;
Chacun à ſes deſirs eſt libre d'obéir,
Je vous le laiſſe aimer, laiſſez-le moi haïr.

THOMIRIS.

As-tu droit ſur ſes jours, traître?

ODATIRSE.

Oüi, plus que tout autre.
Cyrus eſt ma conquête, auſſi bien que la vôtre,
Vos yeux l'ont enflâmé, mais mon bras l'a ſoûmis,
Et ſur tous les vaincus ici tout eſt permis.
Nos droits ſont différens ſur ce Roi qu'on reſſerre,
Vous avez ceux d'amour, moi j'ai ceux de la guerre,
Et nous ſommes tous deux dans un pouvoir égal,
Vous d'aimer un amant, moi de perdre un rival.

THOMIRIS.

Quoi, méchant ! sans horreur, ta rage sans seconde
Terminera le sort du plus grand Roi du monde ?
Qu'a donc fait ce Héros pour voir ses jours finir ?

ODATIRSE.

Il a charmé votre ame, & je l'en veux punir.

THOMIRIS.

Il mérite mon cœur.

ODATIRSE.

Ah ! c'est ce qui m'irrite,
Pour moi son plus grand crime est son trop grand mérite.
Et mon cœur par l'amour à sa perte animé,
Le hait parce qu'il est trop digne d'être aimé.

THOMIRIS.

Dois-tu nommer amour cette fureur extrême ?
Peux-tu m'aimer, barbare, & perdre ce que j'aime ?
Et cherchant à me plaire en osant me trahir,
Veux-tu te faire aimer comme on se fait haïr ?

ODATIRSE.

Me faire aimer de vous n'est point ce que j'espere,
Mon rival seul vous plaît, & je ne puis vous plaire ;
Mais le sacrifiant, j'ai du moins le pouvoir,
De le priver d'un bien que je ne puis avoir.

THOMIRIS.

S'il faut un sacrifice au dépit qui t'anime,
Pour toute grace, ingrat, change au moins de victime,
Je te pardonnerai ton crime & mon trépas,
Epargne ce que j'aime & ne m'épargne pas.

ODATIRSE.

Ces transports de tendresse où Cyrus vous engage,
N'excitent dans mon cœur que des transports de rage,
Votre amour plus ardent rend mon dépit plus fort,
Et sollicite moins sa grace que sa mort.

Si pourtant ſon ſalut vous donne tant d'envie,
Il vous reſte un moyen de lui ſauver la vie.

THOMIRIS.

Il n'eſt rien que pour lui je veüille refuſer.

ODATIRSE.

Il faut.....

THOMIRIS.

Je pourrai tout, parle.

ODATIRSE.

Il faut m'épouſer?

THOMIRIS.

Moi je t'épouſerois, méchant?

ODATIRSE.

Je me retire,
Je vous ſuis trop ſuſpect pour oſer vous rien dire:
Afin de vous aider à vous réſoudre mieux,
Je vai vous envoyer vôtre amant en ces lieux.
C'eſt pour peu de momens; & s'il ne vous inſpire
Un prompt conſentement à l'hymen où j'aſpire,
Et s'il ne vous oblige à me rendre content,
Il eſt ſûr de trouver la mort en vous quittant.

SCENE IV.

THOMIRIS ſeule.

JE frémis, à ce coup mon courage me laiſſe;
Tu m'attaques, cruel, où tu vois ma foibleſſe.
Pour grand que ſoit mon cœur, tu viens de l'accabler,
Tu réüſſis, barbare, & tu me fais trembler!
Oüi je frémis, ingrat! oüi je tremble, perfide!
Pour la premiere fois mon cœur devient timide,

Et

Et ta menace horrible enfin a pénétré
Dans une ame où l'effroi n'étoit jamais entré.
Je connois dans les maux que tes soins me préparent,
Que la crainte & l'amour rarement se séparent;
Qu'un cœur fier attendri peut enfin s'allarmer,
Et qu'on doit toujours craindre, alors qu'on peut aimer.
Sans l'amour qui me presse, un sujet téméraire
Ne m'eût point fait trembler, quoiqu'il eût osé faire;
Et de quelque fureur dont il soit animé,
Mon cœur n'eût jamais craint, s'il n'eût jamais aimé.
Ce traître a trouvé l'art de me rendre étonnée.
Que ne ferai-je pas pour fuïr son hymenée?
Mais j'apperçois Cyrus; Dieux! que j'y voi d'appas;
Pour empêcher sa mort que ne ferois-je pas?

SCENE V.

CYRUS, THOMIRIS.

CYRUS.

PAr votre ordre, Odatirse, a pris soin de me dire
Que vous avez, Princesse, ordonné que j'expire;
Et déja pour jamais j'avois perdu l'espoir
De flatter mes tourmens du plaisir de vous voir.
Mais bien qu'à mon trépas vous soyez résoluë,
C'est une grace encor pour moi que votre vûë;
Et je sens qu'un regard qui part de vos beaux yeux,
Peut du plus cruel sort faire un sort glorieux.
Pour dernieres faveurs, ne m'en faites point d'autres,
Que souffrir qu'en mourant mes yeux trouvent les vôtres,

Et de permettre au moins pour adoucir vos coups,
Que mon dernier soûpir puisse aller jusqu'à vous.
La mort la plus horrible & la plus violente,
En s'offrant à mes yeux, me paroîtra charmante,
Je mourrai trop content de perdre ainsi le jour,
Et de laisser ma vie où j'ai pris mon amour.

THOMIRIS.

Ah! Cyrus, votre sort ne seroit guére à plaindre,
Si vous n'aviez ici que ma rigueur à craindre;
Et vous n'auriez pas lieu de prendre aucun effroi,
S'il ne vous restoit plus d'autre ennemi que moi.
Je vous veux peu de mal. Odatirse infidéle
A changé ma réponse en la rendant cruelle;
Et la haine au moment qu'il l'exprimoit si bien,
Etoit dedans son cœur plutôt que dans le mien.

CYRUS.

Quoi! votre haine cesse, & mon amour vous touche?

THOMIRIS.

Demandez-le plutôt à mes yeux qu'à ma bouche,
Ils ne vous sçauroient plus rien dire que de doux,
Et vous les pouvez croire.

CYRUS.

O dieux! que dites-vous?

THOMIRIS.

Je dis ce qu'un ingrat, qui contre moi conspire,
Auroit dû m'épargner la peine de vous dire.

CYRUS.

Mon cœur après ce bien n'a rien à souhaiter.

THOMIRIS.

Ah! connoissez quels maux ce bien vous doit coûter!
Vous avez pour rival le traître qui m'opprime.
Le trépas vous attend, me plaire est votre crime;
Mais dans mon impuissance il reste à mon amour
Un moyen assûré de vous sauver le jour.

CYRUS.

Ah ! puiſque vous m'aimez, je dois aimer la vie,
Prenez ſoin d'empêcher qu'elle me ſoit ravie ;
Et m'accordant un bien qui me doit ébloüir,
Accordez-moi du tems auſſi pour en joüir.
Plus mon bonheur eſt grand, plus la mort m'épouvante :
Pour un amant haï la vie eſt peu charmante,
Il peut voir le trépas ſans en être allarmé ;
Mais le jour eſt bien doux pour un amant aimé.
Souffrez donc que pour moi votre bonté s'emploie,
Faites durer mes jours pour prolonger ma joie ;
Et tâchez, s'il ſe peut, d'éterniſer mes ans,
Afin d'éterniſer les plaiſirs que je ſens.

THOMIRIS.

Si vous le ſouhaitez, mon ame ſe diſpoſe
A ne réſiſter point à la Loi qu'on m'impoſe ;
Et ne s'aſſure pas encor d'y réſiſter,
Quand même vous pourriez ne le pas ſouhaiter.

CYRUS.

Quelque doux que me fût le jour que j'oſe attendre,
S'il vous doit trop coûter, je ceſſe d'y prétendre.

THOMIRIS.

Odatirſe me preſſe ; & ſans plus diſcourir,
Il faut ou l'épouſer, ou vous laiſſer périr.

CYRUS.

Ah ! laiſſez-moi périr, & vous me ferez grace ;
Je crains plus que la mort l'hymen qui vous menace,
Et prétendre à mes yeux aujourd'hui l'achever,
C'eſt me trahir, Princeſſe, au lieu de me ſauver.
Pouvez-vous bien m'aimer, & me croire capable
De cedes pour ma vie un bien inestimable,

De souffrir que mes jours me coûtent mon bonheur,
Et qu'on sauve ma tête aux dépens de mon cœur ?
Que plutôt la clarté cent fois me soit ravie.
Je vous aime en effet beaucoup plus que ma vie ;
Et me vouloir ôter l'objet de mon amour,
C'est vouloir me ravir beaucoup plus que le jour.

THOMIRIS.

La même ardeur qui fait que vous craignez la vie ?
Fait aussi que je crains qu'elle vous soit ravie ;
Et plus en ma faveur votre amour paroît fort,
Et plus vous m'obligez d'empêcher votre mort.
Je crains votre trépas plus que cette hymenée,
Je hai votre rival d'une haine obstinée.
Mais au moins par ce choix vous serez informé
Qu'il est bien moins haï que vous n'êtes aimé.

CYRUS.

Tout aimé que je suis, faut-il que je vous cede ?
Et tout haï qu'il est, faut-il qu'il vous possede ?
Non, contre lui plutôt redoublez vos rigueurs,
Et par son désespoir vengez-moi si je meurs.
S'il est trop inhumain, soyez plus inhumaine ;
S'il me donne la mort, donnez-lui votre haine :
C'est un mal plus cruel que le coup qui m'attend ;
Il vivra miserable, & je mourrai content.
Nous n'avons pas tous deux également à craindre ;
Celui que vous plaindrez, sera le moins à plaindre ;
Et celui qui vivra pour souffrir vos rebus,
Sera celui de nous qui souffrira le plus.

THOMIRIS.

Cette passion tendre, & si bien découverte
Me persuade mal de souffrir votre perte.
Laissez pour votre vie éclater mon amour,
Et me perdez plutôt que de perdre le jour.

CYRUS.

Cet amour n'eſt pour moi qu'une rigueur extrême ;
Qu'ai-je affaire du jour, ſi je perds ce que j'aime ?
Et pouvez-vous penſer que je vive un moment,
Quand vous ne vivrez plus que pour un autre amant ?
J'ai pour le jour ſans vous plus d'horreur que d'envie ;
Et puiſqu'il faut enfin que l'on m'ôte la vie,
J'aime mieux que ce ſoit, pour flatter mon malheur,
Le dépit d'un rival, que ma propre douleur.
La vie, en vous perdant, doit m'être inſupportable ;
Il vaut mieux n'être point, qu'être ſi miſerable ;
Et ne voir point le jour, n'eſt pas un ſi grand mal
Que de voir ce qu'on aime au pouvoir d'un rival.

THOMIRIS.

Non, non, ſi vous m'aimez, il faut me ſatisfaire ;
Si j'ai droit ſur vos jours, gardez-les pour me plaire.
Vivez, je vous l'ordonne ; & malgré votre effroi,
Ne déſeſperez pas de vivre encor pour moi.

CYRUS.

Pour vous ?

THOMIRIS.

Vivez, vous dis-je, avec cette eſperance.
Allez, qu'on le remene, & qu'Odatirſe avance :
L'ingrat ſera content, il recevra ma foi.
Mais Clidarice vient pour ſe plaindre avec moi.

SCENE VI.

CLIDARICE, THOMIRIS, Gardes.

CLIDARICE.

PUis-je donner créance à ce que j'entens dire?
Se peut-il qu'Odatirſe à votre hymen aſpire?

THOMIRIS.

Il eſt trop vrai, Princeſſe.

CLIDARICE.

Et le ſouffrirez-vous?

THOMIRIS.

Oüi, pour ſauver Cyrus, il ſera mon époux.

CLIDARICE.

Il ſera votre époux? Ah! pour vous en défendre,
Sa mort....

THOMIRIS.

Parlez plus bas, on pourroit vous entendre.

CLIDARICE.

Sa mort empêchera qu'il vous oſe outrager,
Je prétens d'un ſeul coup toutes deux nous venger.
Un poignard que je porte, en l'ardeur qui m'enflâme,
Au milieu de ſon ſein ira chercher ſon ame.
J'ai droit deſſus ſon cœur; & pour le moins mon bras,
Si mes yeux l'ont manqué, ne le manquera pas.

THOMIRIS.

C'eſt plutôt un effort qu'il faut que j'entreprenne;
Il eſt ſi bien gardé, qu'on l'aborde avec peine.
Et votre bras hardi, qui cherche à l'attaquer,
N'eſt pas trop aſſûré de ne le pas manquer.

Je conserve sur moi, toujours en ma puissance,
Du fer & du poison, dont nul n'a connoissance :
Mais le fer beaucoup mieux ici que le poison,
De ce lâche ennemi nous peut faire raison.
A lui donner la main je ne suis préparée,
Que pour rendre à mes coups sa mort plus assurée ;
Et ne souffre l'hymen qu'il cherche avec ardeur,
Que comme un chemin sûr pour aller à son cœur.

CLIDARICE.

Epargnez vous le soin d'épouser ce perfide,
Réservez son supplice au dépit qui me guide,
Je prendrai bien mon tems pour ne le manquer pas.

SCENE VII.

ARBATE, CLIDARICE, THOMIRIS, Gardes.

CLIDARICE *voyant approcher Arbate.*

Peut-on voir Odatirse ?

ARBATE.

Il marche sur mes pas ;
Mais un ordre nouveau veut que je vous apprenne
Qu'il vous est défendu d'approcher de la Reine.
Vous le verrez ailleurs, de grace, obéissez.

CLIDARICE.

Il faut bien obéir, puisque vous m'y forcez.

SCENE VIII.

THOMIRIS seule.

CE n'eſt qu'à moi qu'il faut réſerver ma vengeance,
Je dois ſeule punir l'ingrat. Mais il avance.

SCENE IX.

ODATIRSE, *THOMIRIS*, Gardes.

ODATIRSE.

ENfin, vous avez vû mon rival trop aimé,
Votre cœur pour ſes jours n'eſt-il point allarmé?
Choiſiſſez-vous l'hymen, ou la fin de ſa vie?
Dès que vous parlerez, on ſuivra votre envie;
L'autel eſt préparé, l'échaffaut l'eſt auſſi.

THOMIRIS.

Votre rival pour vous n'a que trop réüſſi.
Sçachez qu'en ſa faveur mon ame s'eſt renduë,
Et qu'à vous épouſer je me ſuis réſoluë.

ODATIRSE.

Dieux! quel bonheur au mien peut être comparé?
Cyrus n'a rien à craindre, il ſera délivré.

THOMIRIS.

Diſpoſez de ma main.

ODATIRSE.

Quelle reconnoiſſance !

THOMIRIS.

Je n'en ſouhaite point, & je vous en diſpenſe :
Vous ne me devez rien pour un ſuccès ſi doux.
Je fais tout pour Cyrus, & ne fais rien pour vous.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ODATIRSE, FEREONTE, ARBATE, Gardes.

ODATIRSE *à Fereonte.*

Allez trouver Cyrus, faites qu'on me l'amene,
Je veux rompre ſes fers en faveur de la Reine :
Mais ne lui dites rien de l'hymen achevé,
Le plaiſir en doit être à moi ſeul réſervé ;
Et j'aurai la douceur, puiſqu'il faut qu'il me voïe,
De joüir de ſa peine, en lui montrant ma joïe.

Fereonte revient.

Mais que dis-je, ma joye ! En l'état où je ſuis,
Puis-je rien éprouver que de juſtes ennuis ?
Thomiris a ſouffert le nœud qui nous aſſemble ;
Mais je la voi toujours qui rougit, ou qui tremble ;
Et je n'en puis tirer, depuis que j'ai ſa foi,
Que des ſignes de haine, ou des marques d'effroi.
Je ne puis être heureux, à moins qu'elle ne m'aime.
L'hymen n'a jamais eu rien de doux de lui-même ;
Et ne ſçauroit donner dedans ſon plus beau jour,
D'autres plaiſirs que ceux que lui prête l'amour.

Bien que je sois l'époux d'une Reine adorable,
Puisque j'en suis haï, j'en suis plus misérable;
Et la haine qu'on trouve en un objet charmant,
Outrage encore plus un époux qu'un amant.

ARBATE.

La Reine est trop injuste.

ODATIRSE.

Elle fuit ma présence,
Et je ne prétens pas user de violence.

ARBATE.

Un grand respect sans doute est propre à l'adoucir.

ODATIRSE.

Non, non, j'essaïe, Arbate, en vain d'y réüssir,
Je ne pourrai jamais fléchir cette inhumaine;
Et comme si c'étoit trop peu que de sa haine,
Le dernier sacrifice à l'instant à tes yeux
Vient de m'instruire encor de la haine des dieux.
N'as-tu pas reconnu qu'ils menacent mes crimes?
Devant l'autel à peine on a mis deux victimes,
Pour en immoler l'une au puissant dieu du jour;
Et l'autre au dieu charmant qui préside à l'amour;
Qu'on a vû la premiere aux Prêtres échapée,
Choir à mes pieds sans vie, & sans être frapée.
Je frémis quand j'y pense, & ce prodige affreux
Ne présage à mes jours rien que de malheureux.
La seconde victime à l'Amour dédiée,
A sans aucun effort été sacrifiée:
Mais nos Prêtres saisis d'un juste étonnement,
Pour en trouver le cœur ont cherché vainement.
Le ciel pouvoit-il mieux m'avertir pour ma peine,
Qu'à mon injuste amour j'immole en vain la Reine,
Qu'elle ne peut m'aimer, & pour dernier malheur
Que j'en aurai le corps, sans en avoir le cœur?

ARBATE.

Ces prodiges pour vous seront de vains présages;
Vous êtes dans le port, ne craignez plus d'orages.

Thomiris eſt à vous, le camp prend votre loi.

ODATIRSE.

Dieux ! Clodamante vient pour ſe plaindre de moi.
Je l'outrage à regret, & je me veux contraindre
Pour lui laiſſer au moins la douceur de ſe plaindre.

SCENE II.

CLODAMANTE, ODATIRSE, ARBATE, Gardes.

CLODAMANTE.

JE te rencontre enfin, & tu peux m'écouter ;
Tout mon dépit pour toi n'eſt guére à redouter.
Mes amis inconſtans n'ont pas eu le courage
De m'aider à punir ton crime & mon outrage ;
Et pour tirer raiſon de ton manque de foi,
Ma diſgrace aujourd'hui ne m'a laiſſé que moi.

ODATIRSE.

Plaignez-vous, il eſt juſte, & j'y conſens ſans peine ;
Je dévois vous aimer, mais j'adorois la Reine :
Et dedans un ami, par un charme fatal,
Je n'ai pû m'empêcher d'outrager un rival.
Je n'ai pû me réſoudre à ceder ce que j'aime.
Enfin, j'ai mieux aimé vous trahir que moi-même ;
Et j'ai crû, quand j'ai mis ma trahiſon au jour,
Devoir à l'amitié beaucoup moins qu'à l'amour.
J'ai, ſans rien reſpecter, voulu me ſatisfaire ;
Et tout ce que pour vous maintenant je puis faire,
C'eſt d'avoüer mon crime, & ne pas empêcher
Que vous ayez le bien de me le reprocher.

CLODAMANTE.

Si quelque ſentiment en ma faveur te reſte,
Souffre donc un combat à l'un de nous funeſte,
Et conſens que ta mort, ou la fin de mes jours,
Décide nos deſtins, & régle nos amours.
Diſpute-moi la Reine encor ſans avantage,
Après ta lâcheté, fais-moi voir ton courage.
Perſonne ne me ſuit, éloigne tes ſoldats,
Et contre un rival ſeul n'oppoſe qu'un ſeul bras.

ODATIRSE.

Non, non, je veux au moins épargner votre tête.
Le déſeſpoir vous pouſſe, & la pitié m'arrête;
Et vous ayant ôté l'objet de votre amour,
J'aurois trop de rigueur de vous ôter le jour.
Mais ſi mon crime eſt grand, mon ſupplice eſt étrange;
Sçachez que Thomiris me punit & vous venge,
Et flattez-vous au moins en vous voyant trahi,
Que vous en êtes plaint, & que j'en ſuis haï.
Mon ſort n'eſt pas ſi doux, encor qu'il vous le ſemble,
Sa haine déſunit ce que mon ſoin aſſemble;
Et bien que j'aye enfin & ſa main & ſa foi,
Son inſenſible cœur n'en eſt pas plus à moi:
Mais malgré ſes dédains, votre haine & la ſienne,
Si je n'ai point ſon cœur, il faut que je l'obtienne;
Et je n'ai pas deſſein, après mes attentats,
D'avoir fait un grand crime, & de n'en joüir pas.

CLODAMANTE.

Va, perfide; les dieux, s'ils ont de la juſtice,
Malgré tes lâches ſoins, hâteront ton ſupplice.
Et quand ils t'appuiroient, au lieu de t'accabler,
Puiſque je vis encor, tu dois encor trembler.

SCENE III.

ARBATE, ODATIRSE, Gardes.

ARBATE.

VOus devez craindre peu cette vaine menace.

ODATIRSE.

Mon eſprit toutefois s'étonne & s'embarraſſe,
Et ſans aucun ſujet, je ne ſçai quel effroi
De mon cœur interdit s'empare malgré moi.

ARBATE.

A ces triſtes penſers la Reine vous expoſe,
Et ſa rigueur pour vous en eſt la ſeule cauſe.
C'eſt ſa haine, Seigneur, qui vous rend allarmé;
Vous ſeriez ſans effroi, ſi vous étiez aimé.

ODATIRSE.

Arbate, je le croi; mais Clidarice approche,
Elle vient m'accabler d'un trop juſte reproche.
Mais il faut endurer ſon vain reſſentiment.

SCENE IV.

ODATIRSE, CLIDARICE, Gardes.

ODATIRSE.

VEnez, venez confondre un infidéle amant.
Je ſçai que mon tourment ne peut être trop rude,
Je ſuis bien convaincu de mon ingratitude.
Vous aviez dans les yeux des charmes aſſez grands
Pour faire ſoûpirer les plus indifferens ;
Vous aviez dans le cœur des bontés aſſez rares,
Pour pouvoir aiſément toucher les plus barbares ;
Et vous ſeule en effet auriez dû me charmer,
Si l'on aimoit toujours ce que l'on doit aimer.
Mais qui peut s'exempter de l'erreur qui m'abuſe ?
Un cœur offert plaît moins qu'un cœur qui ſe refuſe ;
Et naturellement on trouve moins d'appas
Dans les biens que l'on a, que dans ceux qu'on n'a pas.
Votre cœur que j'avois, devoit me ſatisfaire ;
Mais ce qu'on a trop tôt, n'a pas le tems de plaire ;
Et la difficulté redoublant le déſir,
Ce qui doit plus coûter, promet plus de plaiſir.
Je ne ſerois qu'à vous, ſi j'étois ſans foibleſſe,
Je ne devois jamais trahir votre tendreſſe ;
Mais l'amour qui me force à ſuivre ſon pouvoir,
S'accorde rarement avecque le devoir ;
Et laiſſant allentir les flammes légitimes,
Mêle aux grandes ardeurs ſouvent un peu de crimes.

Mon sort sous votre empire auroit été plus doux ;
J'ai fait ce que j'ai pû pour me donner à vous.

CLIDARICE.

Ingrat, ton cœur pour moi n'eut jamais rien de tendre :
Si pourtant sans regret tu veux ici m'entendre,
J'ose encore esperer, quelque ingrat que tu sois,
De te toucher le cœur pour la premiere fois ;
Mais pour m'accorder rien de ce que je demande,
Tu sens à m'outrager une douceur trop grande.

ODATIRSE.

Non, vous serez contente. Amis, retirez-vous.

Les Gardes se retirent au bout du théatre.

CLIDARICE *à part.*

Ma victime elle-même enfin s'offre à mes coups :
Mais au lieu de sentir que ma fureur redouble,
D'où vient que ma main tremble, & que mon cœur se trouble ?
Qui peut me retenir au point de l'immoler ?

ODATIRSE.

Aucun ne vous écoute, & vous pouvez parler.
Que voulez-vous ?

CLIDARICE.

Je veux, s'il faut que je m'exprime ;
Je veux, traître....

ODATIRSE.

Achevez.

CLIDARICE.

Te reprocher ton crime ;
Ingrat, & te montrer, malgré ton changement,
Que je méritois bien un plus fidéle amant.

ODATIRSE.

O dieux ! la Reine vient, souffrez que je vous quitte.

CLIDARICE.

Que fais-tu, malheureux ? Voi qu'elle est interdite !
Crains, méchant, crains la Reine, elle a fait le dessein
De punir ton audace, en te perçant le sein.

SCENE V.

THOMIRIS, CLIDARICE, ODATIRSE.

THOMIRIS.

Craignez cette Princesse, elle a formé l'envie
De punir vos mépris, en vous ôtant la vie.

ODATIRSE *à Clidarice.*

Quoi ! vous m'avertissez de conserver mon sort,
Et vous-même, Princesse, avez juré ma mort.

CLIDARICE.

Oüi, j'ai juré ta mort, méchant, je le confesse ;
Tu joüis malgré moi du jour que je te laisse ;
J'ai deux fois attenté sur ton cœur endurci,
Et toutes les deux fois je n'ai pas réüssi.
Oüi, ton cœur, qui par tout impunément m'outrage,
Ainsi qu'à mon amour se dérobe à ma rage ;
Et de mes vains transports toujours victorieux,
Il échape à mon bras de même qu'à mes yeux ;
Je ne te puis toucher quelqu'ardeur qui m'anime,
Ni comme mon amant, ni comme ma victime.

Ce fer devoit punir tes mépris inhumains ;

Elle laisse tomber son poignard.

Mais je sens qu'à ma honte il me tombe des mains.
Triomphe, ingrat, triomphe, encor de ma tendresse,
Et de ta vie enfin, rends grace à ma foiblesse.

SCENE VI.

ODATIRSE, THOMIRIS.

ODATIRSE.

JE n'ai plus rien à craindre à présent de ses coups,
Mais mon cruel destin n'en sera pas plus doux ;
Et puisque sur ma vie il vous plaît d'entreprendre,
Je sens que contre vous je ne la puis défendre.
Je ne vous dirai rien pour vous solliciter
De me laisser le jour que vous voulez m'ôter.
M'unissant avec vous d'une chaîne éternelle,
Je vous ai fait, sans doute, une offense cruelle ;
Mais je n'ai pas la force encor de consentir
A vous en témoigner le moindre repentir ;
Quand je ne vous vois pas, un effroi légitime
Rend mon ame sensible au remords de mon crime ;
Mais dès que je vous vois, vos charmes sont si forts,
Qu'ils font évanouir mon crime & mes remords ;
Mon attentat n'a rien qui me puisse déplaire,
Quand je vois dans vos yeux ce qui me l'a fait faire,
Et je me sens forcé d'avoüer qu'en effet
Je le ferois encor si je ne l'avois fait.
Clidarice m'épargne, & sa tendresse extrême
Vous laisse le plaisir de vous venger vous-même,
Je n'empêcherai point vos plus cruels desseins,
Disposez de mon sort, il est entre vos mains.

Pour vous rendre ma perte & facile & certaine,
Mon amour eſt d'accord avecque votre haine,
Vous me haiſſez trop pour retenir vos coups,
Et je vous aime trop pour me garder de vous.
Vous ne me laiſſez pas le pouvoir ni l'envie
D'arrêter votre bras armé contre ma vie;
Et pour adreſſer mal vos coups pleins de rigueur,
Vous connoiſſez trop bien le chemin de mon cœur.

THOMIRIS.

Je n'ai rien entrepris ſur quoi je veüille feindre,
Je cherchois à vous perdre, & vous me deviez craindre;
Qüi, dans l'aveuglement de mon premier tranſport,
J'ai ſouffert votre hymen, pour hâter votre mort,
Mais ma main que j'avois à ce coup deſtinée,
Y répugné depuis que je vous l'ai donnée,
Et les nœuds qui devoient cauſer votre trépas,
Sont les mêmes liens qui m'arrêtent les bras.
En vous donnant ma foi je m'étois figurée
De rendre promptement votre perte aſſurée,
Cependant, c'eſt ma foi qui fait mon repentir,
Et ce qui dût vous perdre a ſçû vous garantir.
Je croyois, comme Reine, au fort de ma colere,
Avoir droit de punir un ſujet téméraire;
Mais comme épouſe enfin, malgré tout mon courroux,
Je n'ai plus aucun droit ſur les jours d'un époux,
J'avois choiſi ce fer pour punir votre crime,
Mais ſi ce ſoin fut juſte, il n'eſt plus légitime;
Et j'aime mieux laiſſer par un choix différent,
Votre crime impuni, que d'en faire un plus grand.

Elle jette ſon poignard.

ODATIRSE.

Ah! vous n'êtes encor qu'à demi déſarmée,
Votre haine demeure en votre ame enfermée,

Et ce fer dans vos mains me causoit moins d'effroi
Que la secrette horreur que vous gardez pour moi.
Pour me faire périr d'une main inhumaine,
Il ne vous reste encor que trop de votre haine :
Et certain du trépas, étant haï de vous,
Je crains mon désespoir beaucoup plus que vos coups.
Quittez donc votre haine, ou faites que je meure ;
Aimer sans être aimé, c'est mourir à toute heure ;
Et j'aime beaucoup mieux, si vous suivez mon choix,
Expirer tout d'un coup, que mourir mille fois.

THOMIRIS.

Puisque nous sommes joints d'une chaîne éternelle ;
Je sçai bien que pour vous ma haine est criminelle ;
Mais quoique mon cœur doive aux nœuds que j'ai reçûs,
Je ne vous répons pas de ne vous haïr plus ;
Je m'assure qu'un cœur, tout juste qu'il puisse être,
De tous ses mouvemens n'est pas toujours le maître,
Et qu'il est un pouvoir qu'on ne peut exprimer,
Qui force de haïr aussi-bien que d'aimer.
Il ne tient pas à moi que ma haine ne cesse,
Je tâche à m'arracher pour vous quelque tendresse ;
Et si je ne vous aime, au moins sans vous trahir,
Je ferai mes efforts pour ne vous pas haïr.
Je vous seconderai de toute ma puissance,
Pour vous mettre en mon cœur, s'il vous fait résistance ;
Vous aurez, si je puis, l'amour que je vous doi,
Ou vous aurez du moins ma haine malgré moi.
Mais cette haine enfin, pour vous n'est pas à craindre,
Je sçaurai la cacher si je ne puis l'éteindre,
Et devant être à vous par un choix sans retour,
J'aurai de la vertu si je n'ai de l'amour ;

Dûſſai-je vous haïr, l'honneur me ſera faire
Tout ce qu'en vous aimant j'euſſe fait pour vous plaire,
Et je promets qu'au moins, malgré vos attentats,
Vous croirez être aimé, ſi vous ne l'êtes pas.

ODATIRSE.

Je prendrai, pour répondre à cet effort inſigne,
Tous les ſoins qui pourront m'en rendre moins indigne,
Cyrus ſera conduit à l'inſtant en ces lieux,
Je veux faire briſer ſes chaînes à vos yeux.
Vous allez le voir libre, il vient.

THOMIRIS.

Je me retire:
Laiſſez-moi fuïr ſa vûë, elle pourroit vous nuire,
Et malgré tous mes ſoins, & le titre d'époux,
Vous diſputer un cœur qui doit n'être qu'à vous.

SCENE VII.

ODATIRSE, CYRUS, FEREONTE, ARBATE, Gardes.

ODATIRSE.

JE tâchois en ce lieu de retenir la Reine,
Mais vous la faites fuïr, & j'ai perdu ma peine.

CYRUS.

On ne doit pas toujours te croire ſur ta foi,
La Reine a plus ſujet de te haïr que moi;
Et doit faire douter à qui nous peut connoître,
Qui la fait plutôt fuïr de Cyrus, ou d'un traître.

ODATIRSE.

Le Reine aime la gloire ; & s'éloignant de nous,
Fuït, ſans doute, plûtôt Cyrus que ſon époux.

CYRUS.

Toi, ſon époux, perfide ?

ODATIRSE.

Oüi, ma peine eſt finie,
Thomiris avec moi pour jamais eſt unie,
Vous avez du mérite, & moi j'ai du bonheur,
Tous deux différemment nous attaquions ſon cœur,
Vos reſpects étoient grands, mon audace étoit forte,
Mais votre amour le manque, & mon effort l'emporte,
Et pour gagner ce prix entre nous débatu,
Mon crime a fait enfin plus que votre vertu ;
Je ſçai bien toutefois qu'en ce bonheur extrême,
C'eſt en votre faveur que j'obtiens ce que j'aime,
Votre perte à la Reine a donné tant d'éfroi,
Qu'elle s'eſt réſoluë à m'accorder ſa foi ;
Et puiſque vous ſervez à terminer mes peines,
Pour ma reconnoiſſance on va rompre vos chaînes.
Arbate, pour Cyrus, joignez vos ſoins aux miens,
Rendez-lui ſon épée, & briſez ſes liens,
Que ſa garde le quitte, & qu'aucun ne me ſuive.
Vous jouïſſez en paix du bien qui vous arrive,
Je vous laiſſe, & je vais où m'attend Thomiris,
De votre liberté lui demander le prix.

Il entre.

SCENE VIII.

CYRUS, ARBATE, suite.

ARBATE *en ôtant les fers de Cyrus.*

VEnez prendre en ma tente, en un sort si contraire,
Tout ce qui pour partir vous sera nécessaire.

CYRUS.

Allez tout préparer, je vous suivrai de près.

ARBATE, *en lui rendant son épée.*

Je dois vous obéir, & j'en ai l'ordre exprès.

SCENE IX.

CYRUS seul.

JE n'ai besoin de rien, puisque ce fer me reste,
Rendons à mon rival ma liberté funeste;
Courons où ce perfide à l'instant vient d'entrer,
Et jusques à son cœur tâchons de pénétrer.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOMIRIS, ANAXARIPPE, DORIANTE.

THOMIRIS.

DE ce ſpectacle affreux, retirons notre vûë,
De colere & d'horreur je me ſens trop émûë,
Un époux maſſacré demande à Thomiris
Plus que de vaines pleurs, & d'inutiles cris.
D'un mari qui n'eſt plus, la bleſſure qui ſaigne,
Preſſe que l'on la venge avant que l'on la plaigne,
Et le funeſte coup qui lui perce le flanc,
Sans s'arrêter aux pleurs, veut du ſang pour du ſang.
Clodamante m'aimoit, ce coup eſt ſon ouvrage,
Son déſeſpoir s'eſt joint, ſans doute à ſon courage,
Et l'on doit craindre tout dans le plus haut pouvoir,
D'un grand courage aidé d'un puiſſant déſeſpoir,
D'un ſi grand attentat il étoit ſeul capable.
Mais Féréonte vient de chercher le coupable.

SCENE

SCENE II.

THOMIRIS, FEREONTE, ANAXARISPE, DORIANTE.

THOMIRIS.

HE' bien, a-t'on connu le meurtrier du Roi?

FEREONTE.

Madame, tout le camp l'ignore comme moi,
Mais le commun soupçon tombe sur Clodamante;
Et même l'on diroit que ce Prince y consente,
Il s'en défend à peine.

THOMIRIS.

Assurez-vous de lui,
Il suivra mon époux au cercüeil aujourd'hui.

ANAXARISPE.

Mais cet époux étoit l'objet de votre haîne.
En terminant ses jours on finit votre peine;
Et c'est mal témoigner que vous ne l'aimiez pas,
Que montrer tant d'ardeur pour venger son trépas.

THOMIRIS.

Pour venger un mari, commence ici de croire
Qu'il suffit, sans l'aimer, que l'on aime la gloire.
C'est mon époux haï, qu'on a percé de coups,
Mais tout haï qu'il est, c'est toujours mon époux.
Tout ce qu'a de plus fort une haîne obstinée,
Ne peut rien faire perdre aux droits de l'hymenée,
Et quand on a subi cette puissante loi,
En refusant son cœur, on n'ôte pas sa foi.

Ma haîne doit finir au moins avec ſa vie,
Je ne vois plus ſon crime, en mourant il l'expie;
Et les flots de ſon ſang ayant ſçû l'en purger,
Je ne vois plus en lui qu'un époux à venger,
Je dois avec ardeur preſſer cette vengeance.
Odatirſe l'attend, elle eſt en ma puiſſance,
Et pour ce Prince mort, quoi qu'indigne du jour,
L'honneur me la demande, au défaut de l'amour.
Nulle inclination pour lui ne m'intereſſe,
Mais mon devoir fera ce qu'eût fait ma tendreſſe,
J'agirai ſeulement pour ma gloire aujourd'hui,
Et je ferai pour moi ce que j'eus fait pour lui.

ANAXARISPE.

Il eſt vrai qu'en ces lieux la commune créance
Tient Clodamante auteur du coup qui vous offenſe,
Mais perſonne n'a crû que du rang dont il eſt,
Il dût craindre de vous un ſi cruel arrêt.
C'eſt le ſang de nos Rois, ne peut-il rien prétendre?

THOMIRIS.

Fut-ce le ſang des Dieux, je le ferois répandre;
Il n'eſt rien plus ſacré pour moi que mon devoir.

SCENE III.

ARBATE, THOMIRIS, ANAXARISPE, DORIANTE, Gardes.

ARBATE.

CYrus me ſuit, Madame, & demande à vous voir.

THOMIRIS.

Ah! ce ſeroit trahir la vengeance où j'aſpire,
Qu'oſer voir un Amant lorſqu'un époux expire;
Arbate, ordonnez-lui de s'éloigner de moi.

ARBATE.

Mais ſon deſſein, Madame, eſt de venger le Roi,
Et dit que du coupable il a ſeul connoiſſance,
Et qu'il le veut ici mettre en votre puiſſance.

THOMIRIS.

Il peut entrer, ce ſoin m'oblige à le ſouffrir.
Quel nouveau criminel a-t'il pû découvrir?
Dès qu'il l'aura fait voir, il verra ma vengeance.
Je cacherai mes feux pour lui. Mais il avance.

SCENE IV.

CYRUS, THOMIRIS, ARBATE, ANAXARISPE, DORIANTE, Gardes.

CYRUS.

J'Ai crû, dès que j'ai ſçû Clodamante arrêté,
Devoir ſauver un crime à votre Majeſté,
Et je n'ai pû ſouffrir que vous fuſſiez capable
De perdre un criminel en ſauvant un coupable,
Je ſçai le criminel, j'ai ſçû m'en aſſurer,
Et je ne viens ici que pour vous le livrer.

THOMIRIS.

Vos ſoins ſont généreux, je m'en ſens obligée,
Je ſuis à la vengeance ardemment engagée,
Et l'aſſaſſin du Roi, découvert à mes yeux,
Ira droit au ſupplice en ſortant de ces lieux.
Par un ſerment fatal j'oſe atteſter encore
Le puiſſant Dieu du jour, que la Scythie adore,
Qu'à l'inſtant le coupable, en préſence de tous,
Paira de tout ſon ſang, le ſang de mon époux;
Parmi nous, ce ſerment doit être inviolable,
Parlez, & hâtez-vous de livrer le coupable.

CYRUS.

Il ſe livre en moi-même, & mon amour pour vous,
Vous offre en votre amant l'aſſaſſin d'un époux.

THOMIRIS.

Quoi! c'eſt ſur vous qu'il faut que tombe ma vengeance?

CYRUS.

Oüi, je ſuis criminel; ſi ſa mort vous offenſe,

Faites pour m'en punir tout ce que vous devez.

THOMIRIS.

Ah ! soyez innocent plutôt si vous pouvez.

CYRUS.

Je ne sçaurois plus l'être ; & pour venger ce crime,
Vos soins ne doivent plus chercher d'autre victime.
Le Prince est innocent, c'est cette même main
Qui de votre mari vient de percer le sein ;
Cette épée a servi cette main violente,
Je la mets à vos pieds encor toute sanglante ;
Et ces restes du sang de ce malheureux Roi,
Sont autant de témoins qui parlent contre moi.
Bien qu'il eût merité tout ce qu'a fait ma rage,
Je sçai qu'à m'en punir votre hymen vous engage ;
Et lui donnant la main vous l'aviez fait monter
Dans un rang où mon bras devoit le respecter.
De sa punition je n'ai pas dû résoudre,
Il n'en devoit tomber que par un coup de foudre ;
Et pour tous les mortels, le nom de votre époux
L'a dû justifier en l'unissant à vous ;
Mais mon amour plus fort que toutes ces maximes,
Ne vous a pû laisser attachée à ses crimes,
Et pour prix de mes jours, vous voir prendre aujourd'hui
La moitié de sa honte en vous joignant à lui.
Malgré tous mes désirs, pour me sauver la vie,
Vous vous êtes soumise à cette ignominie ;
Et pour vous en sauver malgré tout votre effort,
J'ose enfin vous contraindre à m'ordonner la mort.
Je vous arrache un nœud qui vous faisoit injure,
Et je donne ma vie à ce prix sans murmure.
J'ai suivi votre époux d'abord sans balancer,
Dans la premiere tente, où je l'ai vû passer,
Il marchoit vers la vôtre avec impatience ;
Mais comme de le suivre il avoit fait défense,
Au bruit qu'ont fait mes pas, s'étant tourné vers moi,
Il ne s'est défendu qu'en pâlissant d'effroi,

Et ſon cœur a ſemblé, malgré ſa réſiſtance,
Avec moi pour ſa perte être d'intelligence.
J'ai même eu le bonheur, le voyant expiré,
Que ſans être apperçû, je me ſuis retiré;
Et l'auteur de ſa mort étoit en aſſurance,
Si vous n'en euſſiez pas entrepris la vengeance,
De tout autre aiſément j'aurois fui le courroux,
Je pouvois échaper.

THOMIRIS.

Ah! que n'échappiez-vous?
Que n'avez-vous contraint ma vertu trop ſévere
De perdre une vengeance, & ſi rude & ſi chere,
Et n'avez-vous tâché de m'ôter le pouvoir
De trahir mon amour pour ſervir mon devoir?
Que ne m'empêchiez-vous d'immoler pour ma peine,
L'objet de ma tendreſſe à l'objet de ma haine,
Et venger, par un droit d'un ſerment confirmé,
Un époux odieux ſur un amant aimé.

CYRUS.

Quoi! Cyrus auroit craint le coup qui le menace,
Juſqu'à laiſſer périr Cleolamante en ſa place?
Quoi! j'aurois en fuyant, par un indigne effroi,
Laiſſé tomber ſur lui ce qui doit choir ſur moi,
Souffert que vous m'euſſiez ſauvé par ſon ſupplice,
Que mon ſalut vous dût coûter une injuſtice,
Et que le lâche ſoin de voir ailleurs le jour,
M'eût fait trahir ici ma gloire & mon amour?
Le ſang de votre époux, que je viens de répandre,
Au don de votre main me défend de prétendre;
Et puiſqu'il faut vous perdre, il doit m'être plus doux
De perdre encor le jour, que de vivre ſans vous.
Pour jamais à mon cœur l'eſpérance eſt ravie
Du ſeul bien qui pouvoit me faire aimer la vie,
Et j'aime encor mieux être au ſupplice livré,
Qu'être de ce que j'aime à jamais ſéparé.
Vous avez réſolu que l'aſſaſſin périſſe,
Et puiſque je le ſuis, il faut que j'obéiſſe;

Vos désirs sont mes loix, & voulant mon trépas,
C'eût été vous trahir que ne me livrer pas.
Ma vie à vos désirs sans réserve est offerte,
Mais après mon trépas, plaignez au moins ma perte;
Quand je ne serai plus, n'ayez plus de courroux,
Et ne donnez pas moins à l'amant qu'à l'époux.
Songez à mon rival pour votre seule gloire,
Quand vous l'aurez vengé, perdez-en la mémoire;
Mais par pitié songez à mon destin fini,
Et ne m'oubliez pas quand vous m'aurez puni.
Vous lui devez vengeance, & mon trépas, sans doute,
Ne vous demande pas ce que sa mort vous coûte;
Vous lui donnez du sang, & mes derniers malheurs
Seront trop bien payés, s'ils vous coutent des pleurs.

THOMIRIS.

Si ce qui suit la mort peut avoir quelques charmes,
Je vous promets, Cyrus, beaucoup plus que des larmes,
Mes pleurs répondroient mal à de si rudes coups,
Et c'est trop peu pour moi, si c'est assez pour vous
Mon époux n'aura rien que mon amant n'obtienne,
Il aura votre vie, & vous aurez la mienne;
Ma mort suivra la vôtre, & mon cœur à son tour,
Ce devoir satisfait, satisfera l'amour:
Ayant vengé l'époux, en perdant ce que j'aime,
Je vengerai l'amant en me perdant moi-même;
Et votre amante, après votre destin fini,
Punira Thomiris de vous avoir puni.

CYRUS.

Ah! que me dites-vous? cette horrible promesse
Me fait craindre la mort que j'ai bravé sans cesse

Et s'il faut après moi que vous ne viviez pas,
Je ne pourrai jamais me résoudre au trépas;
Si l'on doit voir ma mort de la vôtre suivie,
Je dois être forcé de souhaiter la vie,
Et m'engageant pour vous à la vouloir garder,
Vous allez me réduire à vous la demander.

THOMIRIS.

Ah! gardez-vous plûtôt, si vous me voulez croire,
De me rien demander qui soit contre ma gloire;
En l'état où je suis, je ne réponds pas bien,
Que j'eusse le pouvoir de vous refuser rien.

CYRUS.

Si c'est trop de vouloir votre vie & la mienne,
La moitié suffira, souffrez que je l'obtienne:
J'abandonne ma vie au trépas qui l'attend,
Accordez-moi la vôtre, & je mourrai content.

THOMIRIS.

Ce que vous demandez n'est pas en ma puissance,
Mais si je souffre encor long-tems votre présence,
Je crains en pressant trop mes sens intimidez,
Que vous n'obteniez plus que vous ne demandez;
Eloignez-vous de moi, devant que ma foiblesse
M'empêche d'obéir au devoir qui me presse.
Mon cœur, dont à vos yeux je n'ose m'assurer,
Hazarde ma vengeance à la plus differer;
N'achevez pas le trouble, où vous m'avez réduite,
Et quittez-moi devant que ma vertu me quitte.

CYRUS.

J'obéis.

THOMIRIS.

Ah! Cyrus en ce fatal moment,
Ne m'obéissez pas encor si promptement;
Mon ame entre la gloire & l'amour suspenduë,
N'est pas à votre perte encor bien résoluë;

Je ſçai ce que je dois, mais conſultant mes feux,
Je ne ſçai pas trop bien encor ce que je veux.

CYRUS.

Pourriez-vous me ſauver ?

THOMIRIS.

L'effort ſeroit extrême ;
Mais que ne peut-on pas pour ſauver ce qu'on aime ?
Que nous veut Fereonte ?

SCENE V.

FEREONTE, CYRUS, THOMIRIS ; ARBATE, DORIANTE, ANAXARISPE.

FEREONTE.

AH ! Madame, je crains
Qu'on n'arrache bien-tôt le Prince de mes mains.
Ses Amis ont fait naître une rumeur confuſe,
Que Cyrus eſt l'auteur du coup dont on l'accuſe :
Tout le Camp s'en émeut, & ne demande plus
Que le ſalut du Prince, & la mort de Cyrus ;
Et vous ne pourriez pas lui conſerver la vie,
Quand même vous pourriez en concevoir l'envie.

THOMIRIS.

Quoi, je ne ſerois plus maîtreſſe de ſon ſort ?

FEREONTE.

Non, tout le Camp, Madame, eſt armé pour ſa mort ;

On a de toutes parts entouré votre Tente.

THOMIRIS.

Hé bien, il faut ceder, amenez Clodamante,
Mon Camp fait bien d'ôter vos jours de mon pouvoir,
Et d'oſer me contraindre à remplir mon devoir.

(*à Cyrus.*)

Je dois vous immoler, mais à ne vous rien feindre,
Cyrus, j'avois beſoin que l'on m'y vint contraindre.
Allez, je vais vous ſuivre.

CYRUS.

Ah! vivez.

THOMIRIS.

Ah! Cyrus,
Ne me dites plus rien, & ne vous montrez plus.
Suivez-le, Anaxariſpe, & me venez inſtruire
De tout ce qu'il fera juſqu'à ce qu'il expire.
Toi, prends ſoin, Doriante, après de ſi grands maux,
Qu'on me laiſſe en ma Tente un moment de repos.

SCENE VI.

CLODAMANTE, CLIDARICE, FEREONTE, DORIANTE, Gardes.

CLODAMANTE *à Clidarice.*

OUi, j'ai dû lui donner la mort, qu'il a soufferte.

CLIDARICE.

Voulez-vous à mes maux ajoûter votre perte,
Devant la Reine, au moins, mon frere, au nom des Dieux,
Blâmez moins son époux, & vous défendez mieux.

CLODOMANTE.

Non, j'ai des sentimens trop justes pour les taire.
Si je n'ai fait ce coup, au moins je l'ai dû faire;
Je devois de sa perte avoir seul le plaisir,
Les moyens m'ont manqué, mais non pas le desir;
Et si la mort me laisse encor quelque innocence,
Je ne la puis devoir qu'à ma seule impuissance.

CLIDARICE.

Peut-on entrer?

DORIANTE.

La Reine ordonne absolument
Que l'on la laisse seule en sa Tente un moment;
Elle a quelque dessein, que je ne puis connoître;
Et j'apprehende fort. Mais je la vois paroître.

SCENE VII.

THOMIRIS, CLODAMANTE, CLIDARICE, FEREONTE, DORIANTE, Gardes.

THOMIRIS.

PRince, ceſſez de craindre un injuſte trépas,
J'ai connu le coupable, & vous ne l'êtes pas.
Croyant que par vos coups le Roi ceſſoit de vivre;
J'allois au monument vous forcer de le ſuivre;
Mais par un équitable & ſoudain changement,
Vous trouverez le Trône au lieu du monument;
Et jugeant mieux des droits que votre ſang vous donne,
Au défaut de mon cœur, vous aurez ma Couronne.

CLODAMANTE.

Quelque éclat qu'ait le prix que vous me préſentez,
Il eſt trop au-deſſous de ce que vous m'ôtez:
En m'ôtant votre cœur, vous m'ôtez tout, Princeſſe.

THOMIRIS.

Non, mon Sceptre eſt à vous, & ma mort vous le laiſſe.

CLODAMANTE.

Votre mort!

THOMIRIS.

Oüi, bien-tôt le poiſon que j'ai pris,
Vous va par mon trépas venger de mes mépris.

CLODAMANTE.

Permettez qu'on s'oppoſe à cette injuſte envie.

THOMIRIS.

Non, non, je vous défends d'avoir ſoin de ma vie,
Vous regnerez bientôt, mais vous devez ſouffrir
Que j'aie encore au moins le pouvoir de mourir.
La mort de mon Epoux à ſon auteur funeſte,
Me coute un ſang plus cher que celui qui me reſte.
J'ai condamné Cyrus; & cet illuſtre Amant,
Peut-être par mon ordre, expire en ce moment.
Je l'immole à ma gloire, & donne avec juſtice
Ma vie à mon amour pour dernier ſacrifice.
Mais Dieux! que doit m'apprendre un ſi ſoudain retour?
Cyrus auroit-il bien déja perdu le jour?

SCENE DERNIERE.

ANAXARISPE, THOMIRIS, CLODAMANTE, CLIDARICE, DORIANTE, FEREONTE, Gardes.

ANAXARISPE.

PUiſque juſqu'à ſa mort j'eus ordre de le ſuivre,
Mon retour vous apprend qu'il a ceſſé de vivre,
J'ai vû finir ſa vie, & j'ai ſuivi ſes pas,
Juſqu'aſſez près du lieu choiſi pour ſon trépas.

Il marchoit ſans pâlir ; mais ſa vûë agitée
Se tournoit quelquefois où vous étiez reſtée ;
Et ſes yeux languiſſans faiſoient connoître à tous,
Qu'il quitteroit le jour plus aiſément que vous.
Enfin, à l'obſerver j'étois toute occupée,
Au moment que d'un Garde il a ſaiſi l'épée,
Et l'a ſçû par trois fois enfoncer dans ſon ſein
Avant que l'on eût pû détourner ſon deſſein.
Je me ſuis écriée, & me voyant tremblante ;
Voici ce qu'il m'a dit d'une bouche mourante :
Allez, Anaxariſpe, apprendre à Thomiris
Tout ce que contre moi j'ai moi-même entrepris,
Ma main lui veut donner le ſang qu'elle demande,
Elle ne peut ſouffrir qu'un autre le répande,
Et mon bras plein d'ardeur s'eſt lui-même preſſé
D'exécuter l'Arrêt qu'elle m'a prononcé.
Dites-lui que je meurs ſans qu'elle y contribuë,
Et que pour empêcher ſa perte réſoluë,
Son Amant par ſes coups la diſpenſe aujourd'hui
De le venger ſur elle en mourant après lui.
Dites-lui que l'Amour....A ce mot tout de flamme,
Un funeſte ſoûpir a fait ſortir ſon ame,
Et l'Amour même encor, en ce dernier effort,
A ſemblé dérober ce ſoûpir à la mort.

THOMIRIS.

Je n'ai plus le pouvoir d'accomplir ſon envie,
Je ſens que mon poiſon termine enfin ma vie,
Et que pour expirer après un tel malheur,
J'aurois encore aſſez de ma ſeule douleur.
Vous qui devez remplir le Trône que je laiſſe ;
Prince, ſi dans mes maux votre ame s'intéreſſe,
Pour derniere faveur, du moins au monument,
Uniſſez par pitié l'Amante avec l'Amant ;
Dans le même cercueil, malgré le ſort funeſte,
De Cyrus & de moi rejoignez ce qui reſte ;

Ayez ſoin que la mort, en un ſi triſte jour,
Faſſe en nous aſſemblant le devoir de l'Amour;
Et ſi vous me gardez quelques ſentimens tendres,
Au défaut de nos feux, joignez au moins nos cendres
C'eſt le dernier eſpoir, que j'oſe encor ſouffrir,
Et l'ayant expliqué, je n'ai plus qu'à mourir.
Attends-moi, cher Cyrus, digne objet de ma flamme,
Mon ame de bien près s'en va ſuivre ton ame;
Et mon eſprit qu'au tien le Ciel ſçût aſſortir,
Pour te joindre plûtôt, ſe preſſe de partir.

CLIDARICE.

De la vie à la mort tout-à-coup elle paſſe.

CLODAMANTE.

Otons-la de ces lieux, & plaignons ſa diſgrace.

Fin du premier Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *la Vie & le Théatre de Monſieur Quinault* : j'ai crû que le Public en verroit avec plaiſir cette nouvelle Edition. Fait à Paris le premier Mai 1714.

Signé BURETTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé PIERRE-JACQUES RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public : Paris, ou le Mentor à la mode, par M. le Chevalier de M. & de réimprimer *les Oeuvres de Dancourt, de Quinault, & de Renard*, avec les Oeuvres poſthumes, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impreſſion

que

que pour la réimpreſſion deſdits Ouvrages ci-deſſus ſpécifiez, offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer un Manuſcrit intitulé : Paris, ou le Mentor à la mode, par M. le Chevalier de M. & de réimprimer *les Oeuvres de Dancourt, de Quinault & de* Renard, avec les Oeuvres poſthumes, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Privileges : Faiſons déſenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation,

correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimez qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoi-

gnons de faire joüir l'exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le 29 Juin, l'an de grace mil sept cent trente-cinq, & de notre regne le vingtiéme.

Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 126. Fol. 124. conformément aux anciens Réglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 18 Juillet 1735.

G. MARTIN.

Et par Acte registré sur le Registre de la

Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 1. Decembre 1736. le Privilege des *Oeuvres de M. Quinalt* a été cedé par le sieur Ribou aux sieurs P. Gandouin, Nyon Pere, Valleyre, Huart, Nyon Fils, Clousier, Prault Fils, de Poilly, & Damonneville.

De l'Imprimerie de VALLEYRE. 1739.